NUMÉRO 1036 1er DÉCEMBRE 1949

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

MERCVRIALE

GAZETTE

TABLES DE L'ANNÉE 1949

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1949

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 19[illegible].

LA FIN DE DAVID

par PAUL CLAUDEL,
de l'Académie française.

BETHSABEE

La période du combat est terminée pour David. Mais celle de l'épreuve ne fait que de commencer. Trois grandes tentations vont marquer la fin de la vie du triomphateur. Elles ont nom Bethsabée, le Dénombrement et Absalon.

Bethsabée (1)!

Bethsabée est cette belle femme pour la représentation de qui les peintres des siècles passés ont emprunté l'épiderme de leurs contemporaines les mieux en chair. Elle se trouve être l'épouse d'un militaire, appelé Urias, qui eut la mauvaise chance, quoique le plus honnête homme du monde, de se prêter à être la figure du Peuple Juif, si l'on en croit du moins mon maître Raban Maur, dont je m'efforce modestement de suivre les traces. Car il n'hésite pas à voir dans cette superbe créature féminine, en train, sur le toit, c'est-à-dire au plus haut de sa maison, de se laver, c'est-à-dire de se purifier, une image de l'Humanité sous le joug de la Première Alliance. Le Rédempteur, c'est-à-dire David, qui, de son côté, là-haut sur sa terrasse, en train de se promener en long et en large dans le soleil, *in solario,* aperçoit cette forme blanche et son cœur en est transi et transpercé. *Vulnerasti me,* dit l'Epoux dans le Cantique, *vulnerasti me, soror mea sponsa!* Et en effet, Bethsabée n'a-t-elle pas été prédestinée de toute éternité pour être une des aïeules du Christ? Nous sommes ici devant un des passages les plus troublants de l'Ecriture, celui qui justifie le mieux la saillie audacieuse jusqu'au scan-

(1) Le nom de Bethsabée paraît signifier soit : *la maison de satiété,* soit *la maison du sabbat.*

dale de saint Augustin : *Etiam peccata.* Dieu permet que le diable serve, et que le péché aussi, sans rien perdre de son caractère exécrable, que le péché aussi serve. Cela n'empêche pas le Roi d'Israël de ressentir ce dard empoisonné profondément enfoncé dans son flanc. *Sauve-moi,* dira-t-il plus tard à Dieu dans l'un de ses psaumes, *de la flèche qui vole pendant le jour,* et il ajoute : *a negotio perambulante in tenebris,* c'est-à-dire de l'obsession dans les ténèbres de cette négociation maudite que nous conduisons avec le tentateur, et par où peu à peu de l'image à la réalisation s'établit un chemin praticable. Et il ajoute encore : *ab incursu :* c'est l'assaut brutal de la tentation qui nous trouve impourvus et impréparés, jusqu'à ce qu'enfin apparaisse le démon de midi, c'est-à-dire le crime dans notre cœur parvenu à sa maturité qui se résout en une déflagration.

Tout cela aboutit en effet à ce serviteur silencieux qui une nuit va trouver Bethsabée — il y a longtemps qu'elle l'attendait! — et lui dit : *Viens. Urias est à l'armée.* Elle vient.

Les voici arrivées pour les deux amants ces nuits terribles dont le vieux Roi dira plus tard (ou peut-être est-ce à ce moment même) : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis* (2). Quelles « délices » et quelle «illumination »!

Les jours passent et celui-ci arrive où l'épouse adultère se présente à son amant et lui dit : *Concepi.*

Le reste de l'histoire, le lecteur pour s'en instruire n'a qu'à se reporter au IIe Livre des Rois, où il trouvera une illustration saisissante de la loi du Péché, chaque péché diminuant la liberté de son auteur et l'entraînant, l'obligeant à un crime plus grand. Urias est revenu de la guerre, par les soins de

(2) *Forsitan tenebrae conculcabunt me et nox illuminatio mea in deliciis meis. Quia tenebrae non obscurabuntur a Te et nox sicut dies illuminabitur : sicut et tenebrae ejus, ita et lumen ejus. Quia terribiliter magnificatus es et anima mea cognoscet nimis. Non est occultatum os meum a Te quod fecisti in occulto : et substantia mea in inferioribus terrae. Imperfectum meum viderunt oculi Tui.*

Il est remarquable que le verset II. 4 aussitôt après les mots : *David dormivit cum ea* ajoute : *statimque sanctificata est ab immunditia suâ.* Il s'agit des purifications légales qu'entraînait au dire de différents textes de l'Exode et du Lévitique l'acte de chair et qui provoquent la dérision de l'auteur des Proverbes quand elles accompagnent l'adultère : voir le texte de la Ire Corinthienne, 6. 18 : *Quelque autre péché qu'un homme commette, ce péché est hors du corps, mais celui qui se livre à l'impudicité pèche contre son propre corps qui est le temple du Saint-Esprit.*

Tout de même que dit littéralement le texte latin? *David dormit avec elle et aussitôt elle fut sanctifiée de sa souillure.*

David, qui espère ainsi, grâce aux relations avec l'épouse reprises, voir sa faute couverte. Mais l'ignominieux stratagème échoue : il ne reste plus à David qu'à renvoyer l'obstiné militaire au combat, porteur des ordres que l'on devine au Général en Chef. *Exit* Urias.

Raban Maur voit dans tout ce récit une suite de mystères. David engageant Urias à rentrer chez lui pour se laver les pieds, c'est Jésus conseillant au peuple juif de rentrer en lui-même pour puiser dans le sentiment de ses fautes une préparation au baptême, c'est-à-dire à la marche dans la pureté. Le repas enivrant auquel il l'invite, c'est le festin de la Nouvelle Alliance. Mais Urias préfère rester dehors. Il ne reste plus qu'à le renvoyer, porteur d'un écrit dont il n'a pas le sens et qui contient sa condamnation.

Et alors surgit Nathan, le prophète, qui de la part de Dieu vient trouver le Roi criminel. *Un homme,* dit-il, *avait des troupeaux en grand nombre.* Mais ce qui lui tient à cœur, c'est l'unique brebis (3) dont le pauvre, son voisin, est propriétaire. Il la prend. David s'indigne. Et s'attire la riposte foudroyante : *Tu es ille vir.* Alors le lourd engourdissement du péché se dissipe et les yeux horrifiés à l'intérieur du coupable, comme ceux d'Adam jadis, ils s'ouvrent!

Paix à toi, Bethsabée! Paix à cette femme qui a labouré David et qui a enfin obtenu de lui ces cris profondément ensevelis au cœur de l'homme auxquels l'oreille de Dieu depuis les jours de la faute était vainement attentive! La tristesse, la mélancolie, le regret, la frustration, l'humiliation, le désespoir, la déconfiture, de ce personnage qui après de lourdes erreurs en repasse les causes et en envisage les conséquences, tous ces sentiments amers et déchirants entraînés par les catastrophes de l'amour-propre, le Paganisme les a abondamments connus et décrits. Œdipe, mis en présence de ses crimes, ne trouve d'autre ressource que de s'arracher les yeux. Mais David n'a pas perdu les siens : ils lui servent à pleurer. Et

(3) Pourquoi cette parabole m'en rappelle-t-elle une autre? Celle du Bon Pasteur qui délaisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour venir au secours de l'unique qui appelle au secours? *Unica mea!* Ainsi le Seigneur délaissant toutes les nations de la terre pour ne faire attention qu'au seul Israël. Et qui sait si à la fin des temps il n'en sera pas de même, et si Dieu ne va pas tout planter là pour venir au secours de cette Brebis cassée?

il a trouvé son cœur. Tout à l'heure, au sommet de la Montagne de la Vision, dans le soleil de midi, il se remplissait à pleine poitrine par les yeux et par les sens de ce monde à l'infini et à jamais que Dieu lui avait donné, mais une femme est venue le prendre par la main, elle l'a conduit dans la maison de sa mère, et elle lui a donné à boire une coupe de ce vin composé dont la recette n'a pas été perdue. Est-ce qu'elle va se renouveler, l'aventure de Dalila, et est-ce finalement pour la bouche d'une femme que ces mots ont été faits : *Inveni David servum meum?* Non, créature, ce n'était pas toi qui étais capable de trouver David. Au moment même où tu le croyais posséder, il ne te payait qu'une rançon illusoire. David, ce n'est pas, au sommet de la plus haute tour, ce poète lumineux qui créait le monde avec une harpe entre les bras. C'est au plus profond du Lac, dans les ténèbres asphyxiantes, ce vermisseau hagard et tondu qui se lèche les larmes avec sa langue. Et c'est alors seulement que Dieu qui comme un sculpteur avait envisagé Son œuvre d'un regard d'où le doute n'était pas absent s'écrie : Je l'ai, je l'ai à la fin! Je le tiens! A la fin. Je l'ai donc obtenu, ce David que je cherchais! le voilà réduit à lui-même. Le voici averti de lui-même, en état de sensibilité à l'égard de toutes les parties de lui-même, depuis la cave jusqu'au *look-out.* Ainsi que, pour l'homme bien portant, aucun de ses organes intérieurs essentiels ne lui donne un signe particulier de son existence, mais la maladie fait qu'il s'aperçoive de son foie et de ses intestins et de son cœur, et chacun lui adresse une réclamation insatiable et lancinante, ainsi notre être moral, fonctionnant tant bien que mal dans l'enceinte des commandements naturels et révélés, nous laisse dans un état, disons de paix négative, qui ressemble bien souvent à la somnolence. Mais le péché mortel vient imprimer à notre âme, à notre être tout entier, une secousse profonde. Saint Paul dit que *nous vivons et que nous sommes en Dieu.* C'est donc en Dieu que nous avons péché. Nous nous sommes servis de notre source, nous nous sommes servis de ce Dieu en la seule communication de qui nous maintenons notre personnage pour lever en face de Lui, dans la profanation et l'inceste, une idole. Cela ne va pas sans un trouble énorme. Il est arrivé quelque chose d'atroce à notre

pédoncule. Mme de Sévigné disait à sa fille qu'elle avait mal à sa gorge. Le pécheur a mal à Dieu et je brave le ridicule de dire que par le fait du péché le bon Dieu a mal à Adam. A l'un comme à l'autre s'impose la réalisation d'une relation personnelle. L'un s'est caché et sur les lèvres de l'autre, le moment est venu que le nom propre éclate : *Adam, ubi es?* Je n'ai pas plus tôt péché que je me suis procuré, attentif à moi, un juge. Je me suis réintégré par rapport à mon auteur dans le primordial. Je lis dans Ses yeux ce que je Lui ai fait. Je me lis jusqu'à la racine dans la vision de moi qu'il me procure en me regardant. *Imperfectum meum,* dit le psaume, *viderunt oculi.* Cet *imperfectum,* qui est, pour ma profonde mortification, mon œuvre propre, il n'y avait que Tes yeux qui étaient capables, en le considérant, de me le révéler. *Ecce veritatem dilexîsti,* dit ce psaume 50 qui a été si souvent notre consolation, *incerta et occulta sapientiae tuae manifestasti mihi.* La lésion sur un seul point me révèle tout un réseau qui était, sans que je le susse, intéressé.

Tout cela, c'est un monde nouveau qui apparaît à nos yeux pour la première fois et dont les premiers livres de la Bible n'avaient fait que nous préparer l'accès. Pour la première fois, un rayon de lumière pénètre les profondeurs *(De profundis!)* de la conscience humaine et y révèle des perspectives inconnues. Voici vraiment le moment arrivé dont s'entretenaient au jour de la Faute les Personnes de la Trinité où *Adam est devenu comme l'un de Nous, connaissant le bien et le mal. Une sagesse est née,* dira plus tard le prophète, *dont Theman et Chanaan n'eurent jamais le soupçon, ni non plus tous ces inventeurs de fables,* tous ces praticiens de la recherche et de la théorie intellectuelles. Quant on lit les livres hindous, on est surpris, parmi toutes ces fausses profondeurs, d'y constater une si complète absence de la notion du péché, c'est-à-dire du désordre qu'entraîne jusqu'aux racines mêmes de notre existence, le désaccord de notre vie pratique avec les injonctions positives et négatives d'une vérité transcendante. Ces Ninivites n'ont vraiment pas changé depuis les jours de Jonas qui ne savent pas distinguer leur droite de leur gauche et le bien du mal. Et en effet, quel péché peut-il y avoir quand tous êtres et toutes choses

sont soumis à la loi inexorable du *karma*, de la Fatalité? Quelle notion d'une infraction quand il n'y a pas de commandement? d'une injustice quand il n'y a pas de devoir? de tort fait à personne, quand il n'y a pas de personne? La morale bouddhiste, ce qu'on appelle la morale bouddhiste, si l'on fait abstraction des infiltrations chrétiennes qu'elle a probablement subies, n'est qu'une recette d'anéantissement, le sentiment d'une communion dans l'inutilité, dans le malheur, dans la damnation : une consolidation dans l'ignorance et la négation de tout. Mais un monde nouveau avec le péché de David et dans le baiser adultère de Bethsabée fait son apparition : celui de la pénitence. Il est maintenant permis à l'homme de s'écrier, presque triomphalement : *Confitebor adversum me injustitiam meam Domino.* Ce n'est pas peu de chose que d'avoir découvert le bien et le mal. Ce n'est pas peu de chose maintenant que d'avoir découvert que dans tout ce qu'on fait, il y a importance et valeur et que l'on n'est plus tout seul, et que sur tout ce que l'on fait, il y a l'attention de quelqu'un attentif à vous qui comporte jugement et conséquence. Les commandements du Sinaï, ce n'est plus seulement hors de moi sur de la pierre que je les trouve écrits, c'est dans mon cœur, ainsi qu'un sens nouveau au plus intime de ma sensibilité, au plus profond de mes communications. C'est magnifique maintenant d'être deux! de se procurer par la résistance de l'autre conscience de soi! C'est magnifique maintenant d'avoir la vérité à sa disposition! une caution et une référence! quelqu'un qu'on n'a qu'à interroger pour qu'il réponde! Toute faute, toute erreur que je commets contribue à une élucidation. Il ne S'est pas en allé, Il est là, *Tibi soli peccavi,* dit un autre verset du psaume 50, où je découvre parmi les sanglots le même accent de joie et de triomphe : *et malum coram Te feci ut,* afin que! *ut justificeris in sermonibus Tuis et vincas cum judicaris!* J'ai fait le mal devant Vous, oui, je le sais, c'est uniquement par rapport à Vous que j'ai fait le mal, et si en faisant le mal, je n'avais réussi qu'à me procurer un juge, déjà ce serait pour moi un bénéfice inestimable, mais ce n'est pas assez et vous avez voulu que je me procure un père!

Quel progrès! La loi de Moïse aurait pu se pétrifier dans

sa forme au détriment de son sens! Mais voici avec Bethsabée et avec le psaume 50 une porte qui s'ouvre, une de ces portes dont il était question dans le psaume 23. La porte du cœur, la porte de la profondeur, ce seuil sacré qui postule pour le fouler le pied du Roi de gloire. C'est toute une perspective qui se déclare sur le Nouveau Testament. On entend la voix du Christ déclarant aux émissaires de l'Ancienne Loi qu'Il est venu non pas pour les bien portants, mais pour les malades et il en fait l'énumération que confirme chaque page du récit évangélique, aveugles, sourds, lépreux, paralytiques. Ce sont eux que ses serviteurs vont recruter à la sortie des voies. C'est à travers eux qu'il Se fraye passage à coup de miracles! Et bien entendu, il ne s'agit pas seulement d'infirmités physiques, mais de ces infirmités morales, dont les premières ne sont que l'image. A prendre les paroles sacrées à la lettre, on croirait même que l'amour de Dieu pour nous s'accroît à proportion de nos fautes, qu'il nous est reconnaissant de cette croix pour qu'Il y trouve habitation, puisqu'elle exclut de Lui à nous la séparation, que nous ne cessons chaque jour de Lui menuiser! *O mort*, s'écriera saint Paul, *où est Ta victoire?* La période de stagnation est finie. Le péché sert. Le diable sert. Les légions de l'Enfer sont devenues dans le monde entier les rabatteurs du salut. Le péché au lieu d'un stupéfiant est devenu un révulsif, ce que saint Paul appelle un aiguillon : *stimulus*, un révélateur. Jusqu'à la Révélation, en faisant mal nous ne pensions faire du mal (en même temps éventuellement qu'aux autres) qu'à nous-mêmes : maintenant nous savons que nous faisons du mal à cette vérité qui nous fait et que nous empêchons de nous bien faire. En prenant conscience de notre péché, nous prenons conscience en même temps de ce qu'il y a en nous à refaire, parce que le moment est venu de prendre pitié des pierres, des fondations de Sion, de ces pierres vivantes et réagissantes : et que le temps est venu! Il est venu, il est venu, le temps!

Ce monde de la pénitence que David avec l'aide de Bethsabée vient de découvrir, qu'il est beau! quelle merveille à travers le péché de s'être procuré la rédemption! quelle conquête à travers la rédemption de s'être assuré l'amour! *Beati*

quorum remissae sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata! L'Ecriture nous dit que la sensibilité du Tout-Puissant s'étend à des événements aussi infimes que la chute d'un cheveu et le trépas d'un petit oiseau. Combien plus à ce péché justement appelé mortel puisqu'il entraîne la mort, au moins momentanée, de l'âme, la séparation de l'âme, par un acte de volonté, de sa source continuelle. La créature a fait mal et en faisant mal elle a fait du mal à son créateur. J'ai fait mal à ma cause, j'ai fait mal à mon être qui ne peut s'empêcher de tirer sur sa cause pour obtenir une réparation. Et alors, c'est donc vrai et il n'y a pas à en douter! que j'ai une cause, et que la seule idée que j'ai en moi de la cause, de cette intelligence à l'intérieur de moi attentive à moi, la liberté que je lui ouvre de pénétrer jusqu'au fond de moi, d'apprécier par rapport à elle le caractère et la valeur de l'acte que j'ai commis, est curative! Je ressuscite, *je prends conscience*, ah c'est bon, cet air que l'on m'insuffle! Il y a au fond de mes poumons quelque chose de vicié que je ne peux pas empêcher d'aller à la rencontre de l'air vital. Il y a au fond de mes ténèbres un refus qui n'est compatible qu'avec la lumière. C'est ce qu'expriment les versets du psaume rituel : *Tu donneras à mon audition*, c'est-à-dire à mon entendement, à mon discernement, *joie et jouissance de la joie.* Tu me donneras de l'oxygène, *Tu ne me priveras pas de l'esprit principal*, Tu viendras au secours avec la respiration de mes fonctions humiliées. Source de vie, comme c'est bon de me faire ça! comme c'est actuel, puisque j'en vis bouche à bouche, cet amour dont vous m'aimez! Cause, ce n'est pas par un raisonnement que je t'apprends, c'est par un abouchement, c'est par une actualité. *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.* C'est de la création à grands traits que j'aspire jusqu'au fond de Ça dont je ne sais qui c'est, mais qui me donne la vie! Ah je n'en ai pas assez, ne me rejette pas de cette bouche dont j'absorbe en moi la visibilité, ne me rejette pas de ce visage! C'est cet air que je respire qui me donne de quoi me parler et de quoi comprendre, de quoi expliquer distinctement avec le secours de mes lèvres, de quoi me vider de l'élément nocif, de quoi me confesser! C'est bon, l'abîme! Source de vie, comme c'est bon de me faire ça!

comme c'est bon avec ce noir charbon d'avoir quelque chose à t'apporter pour le brûler et le guérir! Quelque chose d'humilié et de cassé en petits morceaux. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

Et alors comme nous commençons à comprendre Raban Maur! comme nous commençons à le comprendre, cet archevêque tout enivré d'une sagesse puisée ailleurs qu'aux acides coteaux de la Moselle! Que bénie soit Bethsabée et que bénie soit l'inspiration qui lui a fait choisir cet endroit approprié sur le toit de sa maison pour se laver toute nue dans le soleil! Tant pis pour Urias! Ce n'est pas pour autre chose que Dieu a soustrait pendant quatre siècles aux convoitises d'Israël l'acropole des Jébuséens! Ce n'est pas pour autre chose qu'il en avait réservé l'accès au seul David! Ce n'est que du haut de Sion qu'il pouvait s'apercevoir de Bethsabée! Ce n'est que du haut de Sion que cette profondeur pouvait être mise à sa disposition pour s'y précipiter! *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.* Cette profondeur où l'attendait le péché, cette profondeur où l'attendait la pénitence, cette profondeur où l'attendait la rédemption, cette profondeur où l'attirait la tentation, la tentation de la chair à la fois et celle de la promesse, cette provocation par le chemin de la miséricorde à la Justice. Pour la seconde fois dans l'Ecriture, nous voyons Adam entre les bras de la femme par le moyen de la faute se procurer la rédemption. L'enfant de la faute périt, mais l'enfant de la pénitence survit glorieusement. Il n'est autre que le Prince de la Paix, le roi Salomon, le Roi de gloire devant qui se dissolvent toutes les portes, l'arbitre de ce différend qui sépare la loi et la Grâce. C'est lui en qui se réalise ce sacrifice de justice dans la mention de quoi se conclut le psaume *Miserere* et dont la pénitence de David a constitué l'escompte. C'est de David lui-même que le Seigneur, par le moyen de Bethsabée, a obtenu la victime appropriée.

LE DENOMBREMENT

La seconde épreuve de David, après qu'il eut ceint la royauté d'Israël (je néglige l'ordre chronologique), est celle

du dénombrement. Après la tentation de la chair, celle de l'orgueil. Comme le paysan au jour de la moisson qui enfonce les bras jusqu'aux épaules dans son tas de blé, comme l'avare qui fait vivre et remuer dans un sac entre ses doigts les pièces d'or et d'argent, David imagine qu'il ne peut plus se passer d'une jouissance à la fois totale et détaillée de ce peuple d'âmes qui lui appartient. En somme c'est une espèce de plébiscite. Va, Joab, compte!

De fait, c'est le Seigneur, irrité contre Israël, nous dit le verset 1 du chapitre XXIV, qui a permis à cette brillante idée de s'installer dans l'esprit de Son Oint. Le moment étant sans doute venu que le peuple aussi bien que le souverain, et le premier par le moyen du second, ne pussent se passer d'une leçon de modestie.

L'idée du dénombrement par elle-même n'est pas un péché. Le chapitre XXX de l'Exode paraît même envisager cette mesure administrative comme une opération régulière à réalisation périodique. Toutefois, et c'est ici que nous serions invités à dresser l'oreille, il est prescrit que tout recensé, riche ou pauvre, aura à payer un demi-sicle (le sicle du sanctuaire) pour la rançon de son âme.

Il aura en somme à payer une amende, à solder la moitié d'une certaine valeur symbolique, pour son agrégation à un nombre qui n'est pas celui de Dieu, à une totalité purement humaine. Ce n'est pas pour rien qu'il y a cette ressemblance entre les mots nombre et nom, le nombre n'étant qu'une espèce de nom collectif. Chiffre comme monétaire qu'il est devenu, il convient du moins qu'à l'effigie de l'homme corresponde sur l'avers le contreseing de Dieu. C'est pourquoi la Bible, tout en proposant à notre perspicacité une abondance de chiffres énigmatiques, tout en nous parlant, dans l'Apocalypse, de ce recensement suprême que Dieu opérera à la fin des temps, tout en nous disant qu'Il a numéroté la multitude de Ses étoiles et qu'il a tout opéré dans le poids, le nombre et la mesure, ne nous en déclare pas moins qu'à la Sagesse il n'est pas de nombre (*Ps.*, 146. 6). Toute numération humaine est un détriment à ce bilan dont le Créateur seul est comptable.

Quand donc David procède au recensement de son peuple,

c'est comme s'il s'attribuait pour y mettre sa marque une portion du troupeau général qui n'appartient qu'à Dieu. Par le recensement, Israël a l'air de dire à Dieu : Voilà! nous sommes tant de milliers qui par David appartenons à Dieu! Comme si, ainsi que le dira plus tard le Sauveur, en dehors de ce bercail n'existaient pas d'autres troupeaux. La révélation du vrai Dieu est venue à Israël non pas pour le bénéfice particulier d'Israël, mais pour celui du monde entier par le canal d'Israël. Il s'est attribué par ce dénombrement impie quelque chose qui ne lui appartient pas. Il a forfait au commandement qui enjoint de ne pas dérober. Il mérite une punition.

Choisis! dit à David le prophète qui vient à lui de la part de Jéhovah proposer. *Sept ans de famine. Ou trois ans d'humiliation devant l'ennemi. Ou trois mois de peste.* David choisit la peste. Car la main de Dieu vaut mieux que la main des hommes. Soixante-dix mille victimes tombent aussitôt sous l'épée de l'Ange exterminateur.

Pourquoi la peste? Le verset 1 nous a indiqué que c'est Israël tout entier qui était coupable et qui méritait le châtiment à lui procuré par la présomption de son chef. La faim et la guerre, c'est le châtiment extérieur. La peste vaut mieux, car au caractère de châtiment, elle adjoint celui de purification. La maladie ressemble à la pénitence. C'est comme une éruption qui purge le corps social, qui le nettoie de ses humeurs putrides.

Enormes conséquences du péché! Une seule épine dans la chair et la contagion se déchaîne de proche en proche. Où s'arrêtera-t-elle? Les yeux de David s'ouvrent pour comprendre, pour pleurer et pour implorer.

Monte! lui dit le prophète. *Et dresse un autel dans la maison d'Areuna le Jébuséen.*

Areuna, prétend Raban Maur, signifie *lumen nobis,* lumière à nous ou pour nous. C'est possible, mais le sûr est que le porteur de ce beau patronyme est un Jébuséen, le survivant obstiné au cœur même de Sion d'une de ces races exécrables dont le commandement de Yahweh prescrivait l'extermination. Ainsi au sacrifice qui doit obtenir pour Israël la rédemption de son péché, Dieu ne trouve pas d'emploi plus approprié

que l'aire où ce païen, sous les pieds des animaux, dépique son blé. C'est ainsi qu'aux derniers jours la croix sera plantée *extra castra*. Notons que l'aire d'Areuna, c'est là, prétend la tradition, que fut consommé le sacrifice d'Àbraham et c'est là, plus tard, que le Temple sera édifié.

Areuna veut faire don de ce terrain à David, ainsi que de ses deux bœufs pour le sacrifice, et pour combustible il y a le chariot qui a apporté l'Arche et les jougs. Mais David refuse. Il a de quoi payer. C'est ainsi que, plus tard, le champ du potier sera légalement acquis pour trente pièces d'argent : *pretium appretiati*.

C'est là chez le païen, sur cet étroit carré de terre battue où le grain est séparé de la balle, que David obtient la rédemption du peuple recensé.

Quant aux deux bœufs et au joug qui rejoint leurs têtes jumelles, quant au chariot également, il en a déjà été question. Ce sont ces animaux à pas lents qui ont ramené l'arche captive du pays des Philistins à Israël. Maintenant ce sont ces animaux triturants dont parle saint Paul, qui sous leur lourd sabot tirent de l'épi le froment. Comme partout dans la Bible où nous voyons intervenir le chiffre Deux, la pensée nous vient des Deux Testaments. Ce sont eux qui ont amené pour en faire le patrimoine d'Israël le Dieu vivant caché au fond d'un récipient obscur. Et c'est eux maintenant pas à pas, grain à grain et verset à verset, qui séparent le froment de cette paille faite de rayons de soleil. Mais le moment est venu de les sacrifier, de les transformer en leur encens, en leur sens, c'est-à-dire de les faire servir à la fois à la gloire de Dieu et à notre sanctification personnelle. C'est ce qu'exprime saint Paul (*I Cor.*, 13. 8), quand il dit que *la charité n'aura jamais de fin que les prophéties soient évacuées, que les langues cessent et que la science soit détruite*. Elle est en effet cette flamme de feu qui transforme la connaissance en dévotion. Et elle a pour aliment, d'une part ces paroles saintes qui ont servi de véhicule à la révélation, d'autre part ces jougs et ces harnais des commandements auxquels se prête notre obéissance avant que la vérité nous ait délivrés.

ABSALON

Encore une de ces paraboles historiques de la Bible les plus nourrissantes et les plus riches en significations diverses! On dirait que Dieu, par cette histoire pathétique, a voulu nous introduire aux secrets les plus augustes de Sa Paternité mise à l'épreuve. Il s'agit de Lucifer révolté, il s'agit d'Israël ingrat et enfin, par une bienheureuse transfiguration, oserais-je suggérer qu'il s'agit aussi du Christ rédempteur? Dans les interprétations, hélas plus ou moins aventureuses, que nous essayerons de donner, ces trois lignes seront constamment reliées par des pénétrations ou contaminations latérales.

Absalon, selon que m'en instruit Raban Maur, signifie la *Paix du Père* ou le *Père de la Paix.* Ce nom convient excellemment au Fils de Dieu qui Se pare du titre de Prince de la Paix, selon ce verset de l'Ephésienne (8. 14) : *Ipse enim est pax nostra qui facit utraque unum,* et cet autre de saint Pierre (2 *Pet.,* 1. 2) : *Et pax adimpleatur in cognitione Dei.* Mais Lucifer lui-même, dans sa conception originale, Dieu l'avait créé pour la paix et non pour la dissension, suivant cette parole d'Isaïe (45) : *Ego Deus faciens pacem et creans malum.* Celui qui est devenu le *mons pestifer,* il fut aussi une de ces montagnes dont il est dit (*Ps.,* 71. 3) : *Suscipiant montes pacem populo :* une de ces cimes qui recueillent, répandent et répartissent par tous leurs versants la bénédiction.

Pour tout ce qui suit, et suivant l'exemple que nous donnent les Pères pour l'histoire de Bethsabée et pour bien d'autres récits de la Bible, je laisserai entièrement de côté la question de moralité et m'occuperai uniquement du sens analogique.

Ammon, dont le nom signifie *donnant,* celui dont le rôle est de donner, Ammon, frère d'Absalon, d'un autre lit, perpètre par violence inceste avec Thamar, sœur utérine d'icelui. De qui l'indignation, est-il extravagant d'y saisir une ressemblance avec le scandale de Satan, quand Dieu lui laissa entrevoir le mystère inouï de l'Incarnation, cet hymen, à son orgueil, contre nature, incestueux, du Créateur et de la Créature (4)?

(4) De quelle émotion, avec cette idée à l'arrière-plan de notre esprit, ne lisons-nous pas ce verset 2 du chapitre 13, dépeignant la passion d'Ammon : *et deperivit eam valde, ita ut propter amorem ejus aegrotaret,*

La haine, avec une envie dévorante, fait son apparition dans le cœur de celui dont il est dit qu'il fut homicide dès le commencement.

L'histoire d'Absalon comporte bien des leçons, mais je ne veux ici envisager que le seul fait de la désobéissance filiale, de cette révolte contre la paix du Père, dont le Deuxième Livre des rois nous présente le récit pathétique.

Non habemus regem nisi Caesarem! Ce cri exaspéré des Pharisiens, au jour de la grande Intronisation, il ne cesse de retentir à travers toute l'histoire accidentée des relations de Dieu avec l'homme et de ce pacte écrit avec du sang, de cette Parole donnée dont Il ne cesse d'attendre de nous la contre-partie. C'est en vain que ce Père nous déclare qu'Il est prêt à nous prouver que *Son joug est doux et Son fardeau léger* (Mt., 11. 30). Toute tyrannie extérieure nous paraît acceptable au prix de la présence continuelle et de la prétention dominatrice au fond de notre âme de ce témoin incorruptible. *Tolle! Tolle!* Notre-Seigneur a dit que *quand Il serait élevé, Il tirerait tout à lui.* La plupart des gens trouvent que ce n'est pas du tout agréable d'être tiré, ou même retiré et de subir la sollicitation d'un instrument qui pour être celui de la rédemption n'en est pas moins celui du supplice, intolérable autant qu'intolérant. C'est pourquoi, sournoise ou obstinée, contre l'aspiration verticale et contre la proposition horizontale de l'Unité proteste et ne cesse de se roidir au fond ténébreux de nous, cela que la langue anglaise appelle *I* et le latin *Ego,* ces trois lettres où nous retrouvons une communication de la Trinité et dans une enceinte intransgressible l'être recourbé sur sa propre contemplation : Je, l'idole. Il paraît dur à un Israël épars, habitué à gambader librement sur les hauts lieux, de se soumettre à une tête et plus dur encore de s'agrafer à un cœur. Aussi quel écho trouve aussitôt dans ces cœurs affamés d'indépendance l'insolente somma-

quia, cum esset virgo, difficile ei videbatur ut quidquam ageret cum ea. Le voilà, ce grand désir, dont il est question dans l'évangile! Que de temps il a fallu, *o Virgo, soror mea sponsa!* pour qu'en violation de toutes les lois, J'obtienne de toi ce Oui dont mon cœur était affamé et qui seul pouvait Me guérir.

Par une inversion du point de vue, Ammon, lui aussi fauteur du péché et violateur de l'innocence, peut-être considéré comme une figure du démon.

tion adressée par le fils à son Père *de lui partager Sa substance* (Luc, 15. 12). Voici David refoulé dans ce désert qui est comme une espèce de sacristie de la Terre Sainte et tous les Séméi de la presse, de la politique et de l'enseignement s'en donnent à cœur joie de danser et de japper autour de lui, de lui lancer des pierres et de faire de la poussière, ce qu'on appelle de la poudre aux yeux, cette poussière qui, si elle empêche de respirer, du moins elle empêche aussi de voir. Une révolte qui dans l'entourage le plus proche du Roi trouve aussitôt la complaisance et la connivence de l'hérésie sous la forme du subtil Achitophel.

Mais à côté d'Achitophel, il y a Chusi. Il n'y a pas de conscience si obscure où notre Auteur, officiellement banni, ne se soit réservé des intelligences. Quelqu'un à qui l'on peut attribuer les paroles du prophète : *O mort, je serai ta mort! enfer, je serai ta morsure!* ce rongeur qui ronge en nous les liens, ce consolateur masqué à l'envers des intérêts de Satan. Car le peuple qui essaye de se débarrasser de Dieu, ce n'est pas seulement l'incorrigible Israël, c'est celui en chacun de nous qui se démène dans notre pensée et dans notre cœur et qui délègue Séméi à la poursuite de ce Père qui Se retire en silence pour Lui jeter à la figure cette terre qu'Il a faite.

Revenons à Absalon, ce fils en qui le Père a mis sa complaisance, ce plus beau des enfants des hommes, et qui, mieux qu'Israël, entre tous les peuples a mérité ce titre, de par toutes les grâces, de par tous les diadèmes, qui couronnent la cime de ce Nazaréen? L'Exode nous dit que la face de Moïse, quand il émergeait de ses conversations avec l'Eternel était resplendissante et que toutes sortes de rayons lui sortaient de la tête. C'est eux qui sont matérialisés et enracinés sur la tête d'Absalon, comme précédemment sur celle de Samson. C'est eux dont ce simoniaque tire profit pour son propre bénéfice et glorification. Il s'est allumé sur terre une torche à quoi ne résiste point le cœur des faibles. Celui des concubines du roi exilé par exemple : il ne résiste pas davantage à ces charmes qu'au portail de la cathédrale de Strasbourg, celui des Vierges folles à ce fruit que leur montre et commente le Séducteur, ou celui des tristes chrétientés du Nord aux arguments spécieux de Luther. Et depuis quatre siècles, l'univers est témoin

de cet adultère, de cet inceste en plein midi. Plus tard David les retrouvera, ces anciennes compagnes de sa couche. Il continuera à leur fournir les aliments indispensables. Mais elles ont cessé d'être ses épouses. Elles n'appartiennent plus qu'à elles-mêmes. Les voici captives de leur propre liberté. Quelle captivité plus étroite (5)?

Tournons la page. L'armée de l'Usurpateur a été honteusement déconfite, plus, à ce qu'on peut supposer, par sa propre indiscipline que par la vaillance de ses adversaires. Le combat en effet, d'après notre texte, s'est livré dans une forêt, dans une espèce de jungle et les pertes des révoltés furent dues, nous dit-on, davantage à leur égarement dans ce pays inextricable qu'au glaive des champions du Droit. Absalon lui-même s'enfuit sur une monture appropriée. Mais il n'a pas fait attention à ce chêne au-dessus de lui, qui l'appréhende par les cheveux. Par les cheveux précisément. La mule continue son chemin. Lui reste suspendu entre ciel et terre (6).

Malédiction de Dieu, dit le Deutéronome (21. 23), *sur celui qui est pendu au bois.*

Contemplons Israël ainsi suspendu à son témoignage. Il ne tient plus à quoi que ce soit. Les pieds n'ont plus de point d'appui sur la terre et tout échappe à la prise de ses mains. Ainsi se justifie la parole que nous entendrons plus tard de la bouche du Sauveur : *Ne pensez pas que Je sois là pour vous accuser auprès de mon Père. Moïse lui-même en qui vous placez votre confiance, c'est lui qui vous accuse* (Jn, 5). L'heure est venue de Joab, qui d'un triple coup de lance fasse pénétrer la Trinité avec la mort au cœur de ce prédicateur récalcitrant.

(5) Dans Homère, le Revenu, dans la même situation, n'y va pas par quatre chemins avec ses servantes : tout simplement il les pend.

(6) Ainsi Achitophel et Judas, dont on ne peut dire, comme du psalmiste, que *funes ceciderunt eis in praeclaris.* Et de même tous ces exhibitionnistes du genre d'André Gide et de Marcel Proust qui, par le moyen de cette corde qu'ils se sont passée autour du cou, ne dépendent plus que d'eux-mêmes et se sont procuré la jouissance de leur propre poids. *Aspice Pierrot pendu.* Cette loi morale dont tant de fois ils ont utilisé la souplesse, voici que rigidité lui a été conférée. Considérons ces champions du *self reliance* éternellement livrés à un balancement pendulaire entre le Oui et le Non. Ils pendent. C'est la manière qu'ils ont trouvée à leur usage de répondre à l'invitation de cet arbre qui tire tout à lui.

Funes inferni praevenerunt me, circumdederunt me laquei mortis. 2 Reg. 22, 6.

Mais ne concluons point ce chapitre sur une image de désespoir. Et revenons plutôt en arrière, à cet émouvant chapitre XIV, où nous voyons déjà figurer Absalon et Joab et où celui-ci se fait l'auxiliaire du fils exilé. Il délègue auprès du Roi en sa faveur une femme sage, dont il nous est dit qu'elle vient de Thecuah. Un de mes fils, dit-elle, a tué l'autre, et c'est lui maintenant que l'on veut mettre à mort, *éteignant de cette façon la suprême étincelle qui me restait.* Laisse-le moi, ô roi David! J'y consens, dit le Roi. Mais toi-même en ce cas, dit la femme, comment peux-tu demeurer impitoyable à l'égard de ton propre fils? Nous mourrons tous et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus, mais Dieu ne veut pas l'âme périr, mais il retient sa sentence, de peur que le rejeté ne périsse entièrement.

L'application de cette parabole au peuple d'Israël ne saute-t-elle pas aux yeux et qui ne verrait dans cette femme de Thecua une préfiguration de la Sainte Vierge (7).

LA FIN DE DAVID

Elle s'élève une dernière fois du haut de Sion, la voix du roi David, pour un chant qui est à la fois le *Nunc dimittis* de Siméon et le *Magnificat* de la Sainte Vierge. Il a monté dans le soleil pour regarder son royaume une dernière fois, ce royaume que Dieu lui a donné au delà de toutes les limites de l'espace et du temps et du nombre. Ce royaume, Abraham l'a vu de loin et Moïse l'a vu de près. Et c'est Josué qui y est entré. Mais lui, David, il est dedans, il possède, il règne! Il a. Ses yeux sont peut-être affaiblis par la vieillesse, mais

(7) A l'histoire d'Absalon se rattache l'épisode des deux émissaires de Chusi, qui est plein d'intérêt pour nous, malheureux témoins d'une civilisation qui a répudié le Père et l'a relégué en deça du baptême dans un désert inhabitable. De ces émissaires l'un porte le nom de Jonathas, qui signifie *don de la colombe*, ou de *l'esprit*, puisque toute la valeur de la lettre est dans l'*esprit* qui l'anime, dans ces ailes qui lui sont données pour s'élever. L'autre est Achimaas, qui veut dire : *Mon frère qui?* et l'on songe à la continuelle interrogation des Pharisiens dans l'évangile : *Tu quis es?* Ces deux émissaires, ces deux intermédiaires entre nous et le Père, ce sont les deux Testaments, dont les deux témoins de l'Apocalypse reprendront plus tard l'évocation. Mais cette fois ils ne se montrent pas, ils se cachent, ils se cachent au fond d'un puits, ce puits des eaux vives, dont il est si souvent question dans l'Ecriture. Une femme, une femme qui est l'Eglise, a étendu par-dessus son voile : et ce voile, nous dit-on, ce sont les claies où elle fait sécher le grain pilé, en quoi je préfère voir, plutôt qu'une allusion, suivant Raban Maur, aux cœurs contrits et humiliés, une signification eucharistique.

son cœur est le même et le nom de Yahweh comme aux jours de sa jeunesse y a fait explosion. « Pierre! Pierre! » dit-il, frappant la terre du pied. « *Ma* pierre! *mon* rocher! Pierre de moi! Rocher de moi! » Lui aussi est pierre, pierre sur de la pierre, une pierre ointe comme celle de Bethel sur qui Jacob jadis a reposé sa tête et qui plus tard recevra confirmation du Sauveur Lui-même sur la route de Césarée. Ce qu'il a dans le cœur, cela fera un temple plus tard par les soins de son fils Salomon, mais c'est lui actuellement qui est le temple. *Elevator meus!* s'écrie-t-il, inspirateur avec moi de toute cette architecture de murailles et de colonnes! *In petra exaltavit me.* C'est moi qu'il a obtenu, à la fin, de cette terre ébranlée jusque dans ses fondations, c'est cette confession, c'est cet aveu, c'est cette tradition de tout l'Univers à son Créateur par le moyen de la parole. Que parlez-vous d'holocaustes? Il y a inclinée sur moi comme une bouche qui m'aspire et qui fait du feu et de l'encens de ce torrent ascendant de paroles que je lui donne à dévorer! Chaque verset de toute sa substance rime d'avance avec le verset suivant et colore le fantôme qui déjà s'impose des trois ou quatre autres confusément qu'il n'y a plus moyen de retenir, jusqu'à cette position d'avance établie à la fin du poème que dessine davantage chaque pas que j'accomplis aveuglément vers elle.

Yahweh, le Buisson ardent au centre du Cri, c'est l'éblouissement que David, pas plus que Moïse, ne trouve moyen de désigner par un autre nom que ténèbres. Et j'entends le serment qu'Il Se fait de Lui-même à Lui-même par le moyen de Lui-même réverbéré de tous côtés autour de moi par l'énormité de la Création.

Et apparuerunt effusiones maris et revelata sunt fundamenta orbis, ab increpatione Domini, ab inspiratione spiritus furoris Ejus.

Moi, moi, j'émerge! Moi David, Moi le roi, Moi le Oint, moi le Christ, moi le porteur, moi l'acteur, moi le géniteur de la Promesse de Dieu! *Misit de coelo et assumpsit me et extraxit me de aquis multis.* Il n'a pas voulu de moi une statue, un mannequin décoratif. Il a eu besoin de moi, de ce rassemblement d'os et de cœur et de muscles que je suis,

pour que je Lui arrive au secours. Je suis là! Il m'a appelé au secours comme quelqu'un que l'on appelle au secours. Ah, je juge du besoin qu'Il a de moi par le besoin que j'ai de Lui! Le commandement du Deutéronome, Il a voulu qu'il y ait quelqu'un qui se mette dedans corps et âme : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces,* quelqu'un qui tire de Moi tout ce qu'il y a à en tirer, pas seulement dans la miséricorde, mais dans la justice! Et est-ce que j'y serais arrivé tout seul, si vous ne m'aviez pas procuré tous ces ennemis pour m'aider, Saül et les Philistins, et Goliath et Jonathas cet ami-ennemi, et Bethsabée, et Absalon! *Accinxisti me fortitudine ad proelium : incurvasti resistentes mihi subtus me.* Le Dieu qu'il y avait en moi, je ne l'aurais pas connu, s'il n'y avait eu cette étreinte forcenée sur moi qui *m*'imposait le recours et la victoire.

Et restituet mihi Dominus secundum justitiam meam et secundum munditiam manuum mearum in conspectu oculorum suorum.

Et moi, me voici en présence de cette miséricorde que j'ai déchaînée, *decem millibus multiplex,* et qui ne s'arrêtera pas que, sans fin amplifiée, elle n'ait balayé toute l'étendue de la planète. Et c'est moi, le petit pâtre, qui ai fait cela, moi qui m'en revenais en chantant derrière les bêtes, tandis que cette espèce d'incirconcis me sautait en aboyant à la figure pour m'embrasser! Ma maison n'était vraiment pas si belle devant Dieu qu'elle Lui donnât l'idée de faire avec moi un pacte éternel : quelque chose de toutes parts solide et consolidé. Quelque chose qui réponde à tout mon salut et à toute ma volonté : et il n'y a quoi que ce soit d'elle qui n'ait force de germination. Dieu vivant! comme c'était nécessaire tout de même que je ne me dérobe pas à l'appel de Goliath et de Saül et de tous ces ennemis épars qui se sont arrangés pour ne pouvoir attendre d'une autre main que la mienne extermination! Comme c'était inévitable, du seul fait de ce regard avec amour qu'il a élevé vers vous que David jusqu'à tous les horizons des siècles l'un derrière l'autre devienne un principe et une source! Comme je sens qu'il n'y a rien dont je n'aie été fait irrésistiblement pour passer à travers! *Vivit*

Dominus! Tu me sauveras des contradictions de mon propre peuple! de ce peuple égoïste qui voulait me garder pour lui! Tu me conserveras pour être aux nations la tête! un peuple que j'ignore est là tout prêt à te servir. C'est pourquoi je n'ai pas trop pour Te confesser, ô mon Dieu, de ces deux bras que j'étends de toute leur longueur! *Magnificans!* Ce mot est là, le *Magnificat* de David, à qui bientôt va répondre celui de la Sainte Vierge. *Magnificans salutes regis sui!* Pas seulement le salut, mais toutes sortes de saluts! Et le grand cri de gloire dans le soleil de midi se termine comme celui de Marie : *la miséricorde qu'il a jurée à Son Oint le Christ David et à sa semence jusque dans le sempiternel.*

ABISAG

Maintenant c'est tout à fait la fin. Le roi David est très vieux et le premier verset sur quoi nous atterrissons en enjambant du n_o 2 au n° 3 du Livre des Rois nous le montre qui ne parvient pas à se réchauffer et alors on lui met entre les bras une vierge appelée Abisag pour dormir avec lui toute la longueur de la nuit. Sunamite, est-il précisé, comme le sera plus tard l'héroïne du Cantique des Cantiques. Heureux l'homme sur ses vieux jours à qui il est accordé d'étreindre cette vierge mystérieuse dont le nom signifie *surabondance du père* ou encore *rugissement,* c'est-à-dire la substitution à tout bruit frivole de l'Eternité sans nombre qui déferle (car il suffit de ce caillou que nous sommes pour rendre toute la mer sonore). Voici cette chaleur secrète dont le Livre des Paralipomènes nous dit qu'elle ne peut venir d'ailleurs que de la *maison de Rechab. Est-ce que notre cœur,* diront plus tard les disciples, *n'était pas en nous ardent alors qu'il nous ouvrait les Ecritures?* Et Raban Maur suspend ici un texte admirable que je ne peux pas mieux faire que de transcrire à sa suite. *Possède la sagesse! possède l'intelligence! sois attentif et ne te laisse pas distraire des paroles de ma bouche! Ne la quitte pas et elle, elle gardera la main sur toi. Aime-la et elle te gardera. Commencement de la Sagesse : possède la Sagesse. Et en toute possession tienne possède l'intelligence. Circonviens-la*

et elle t'exaltera. Honore-la et elle t'embrassera, afin qu'elle donne à ta tête une couronne de délices qui te protégera.

Ainsi soit-il!

C'est très bien, mais on n'empêchera pas le vieux grand-père que je suis d'imaginer une autre version. Abisag ne serait plus cette gentille bachelette de la tribu d'Issachar pour qui semblent faits certains versets du Cantique. Ce serait un tout petit bout de petite bonne femme de cinq ans environ, qui serait la propre petite-fille du roi David. Quoi de mieux fait, je le demande, pour lui réchauffer le cœur? Il passe son temps à lui raconter des histoires et Dieu sait s'il en a une collection! Il lui apprend à imiter les oiseaux et il a mis des paroles sur toutes leurs ritournelles. Il y a aussi un certain tour de main pour la construction des moulins à eau et à vent chez les pâtres de Bethléem qu'il est le dernier à posséder. Comme tout cela est intéressant! et comme c'est ennuyeux d'être dérangé de temps en temps par ces éternelles histoires de bornage et de *contestado* entre les tribus d'Ephraïm et de Manassé! Mais le plus amusant est cette histoire de Goliath qu'on réserve pour les grands jours! C'est David qui fait Goliath, il est armé de cette grande épée en fer qu'il a reprise aux prêtres et quand il danse en faisant des moulinets avec et en vociférant des imprécations en langue philistine, il est positivement effrayant. La petite se sauve en poussant des cris perçants, c'est elle qui fait David! on lui a donné une panetière et une petite fronde et elle n'a pas tellement peur qu'elle ne s'arrête au bon endroit pour crier au géant de toutes les forces de sa petite voix toutes les injures de son répertoire : *Vilain! grand méchant! espèce de grand rien du tout! proparien! et cœtera!* Toute la maison est sens dessus dessous! et de l'écurie aux cuisines tous les domestiques accourent pour voir le vieux qui fait Goliath!

ANNÉES D'APPRENTISSAGE

par JEAN SCHLUMBERGER

RELIGION

Mes parents (1) avaient des qualités opposées, qu'il ne leur fut pas toujours facile de concilier, mais dont leur attachement mutuel et le souci de ne jamais nous laisser voir entre eux la moindre fissure finirent par faire des qualités complémentaires. Porté à regarder toute chose dans sa complexité et à ne se satisfaire que par de lentes mises au point, mon père avait un sens profond de la relativité. A l'opposé, mal à l'aise dans tout ce qui n'était pas simple et droit, prompte dans ses décisions et s'y tenant avec une persévérance peu commune, ma mère avait besoin d'un soutien dogmatique sur lequel il n'y eût pas à revenir. Il était naturel qu'un homme à qui le poids de l'hésitation n'était que trop connu, s'effaçât devant l'efficacité que sa femme tirait de ses certitudes et qu'il la jugeât plus propre que lui-même à poser dans nos esprits quelques fermes assises. Son enfance sevrée de conseils et d'affection avait été en proie aux inquiétudes et aux cas de conscience chimériques. (Ainsi, je ne sais où, il avait lu que les anciens Perses, dans leur sobriété farouche, bornaient leur nourriture aux aliments que le corps peut assimiler. Brûlant de les égaler, le pauvre enfant faillit mourir d'une obstruction intestinale et fut, par surcroît, cruellement moqué.) Il voulait nous voir grandir sans inutile précocité, à l'abri des vains problèmes. Peut-être aussi ma mère, longtemps effrayée par son manque de croyances religieuses, avait-elle obtenu de lui qu'il ne nous laisserait rien deviner de ce qu'elle prenait pour un grand vide. Qui pouvait savoir si, comme elle, certains d'entre nous n'auraient pas besoin d'une foi précise, dont il fallait les munir à temps? Quoi qu'il en soit, mon père se

(1) Voir, du même auteur, *Mes grands-parents*, dans le *Mercure* du 1er octobre (N.D.L.R.).

garda de tout ce qui pouvait nous induire à nous poser des questions. Son seul tort fut de prolonger cette abstention jusqu'à une époque où, cherchant notre voie, nous aurions déjà pu bénéficier de son expérience et de sa largeur de pensée.

Le soir, dès l'âge où nous sûmes répéter deux phrases, ma mère nous faisait agenouiller autour de sa chaise, le front sur ses genoux. Penchée sur sa couvée de petites têtes, elle prononçait quelques mots de prière que nous redisions après elle, puis nous récitions le Notre-Père. En outre, elle avait conservé la vieille tradition du Val-Richer : un bref culte familial avait lieu avant le repas de midi. Rentrant de la fabrique, mon père y prenait part en lisant un chapitre de la Bible. C'était une concession à l'harmonie de son foyer, et certainement il la faisait sans aucune sorte d'hypocrisie, persuadé que toutes les formes d'élévation spirituelle sont valables, et qu'il serait bien absurde, de la part du plus sage, de blesser dans ses convictions un être aimé. A force de bon vouloir, il attrapait même assez bien la légère mélopée qui, dans tous les pays protestants du monde, est considérée comme celle qui convient à la lecture d'un texte biblique. Mais nous avions fort bien démêlé qu'il n'avait pas la foi qui transporte les montagnes, petite infirmité dont il fallait le plaindre.

Ma mère appartenait à cette grande lignée chrétienne pour qui le salut par Jésus-Christ est la vérité essentielle. Qui le croit n'a pas besoin de s'appuyer sur Pascal ou sur Kierkegaard pour savoir qu'en regard de la vie éternelle rien ne peut entrer en balance. Ou bien la révélation du monde transcendant est vraie, et il faut être insensé pour l'oublier un seul instant; ou bien on l'oublie, et c'est se moquer que prétendre qu'on y croit. L'orthodoxie de ma mère se fondait pourtant moins sur ce dilemme logique que sur le besoin d'une voie bien tracée, où l'on pût aller jusqu'au bout des choses. Le caractère prenait chez elle le pas sur la pensée, et l'on aurait pu lui appliquer le jugement que Guizot portait sur sa propre mère. Il lui venait difficilement à l'esprit que ce qui lui paraissait évident ne le fût pas pour d'autres. Reconnaissante à Dieu de son bonheur conjugal, fière de ses six enfants, non dépourvue de coquetterie dans sa toilette, attentive dans toute sa personne à ne pas laisser penser que la foi dût être chagrine, elle ne rencontra pas, dans sa vie provinciale,

d'obstacles et d'épreuves à la mesure de son courage. De là une pente à dépenser auprès des siens un goût de l'autorité qui ne trouvait pas d'exutoire au dehors, un cornélianisme, tonique pour ce que chacun de nous avait de vigoureux, mais assez étouffant pour ce qu'il avait de timide.

Si le sort l'avait faite homme, elle aurait été pasteur. Tout l'y prédisposait : sa passion d'agir, son impatience à faire rayonner en autrui ses convictions. (Elle pardonnait mal à saint Paul d'avoir enjoint aux femmes de se taire dans l'église; et l'ardent féminisme de son âge mûr fut en quelque sorte un pastorat transposé.) Elle aimait le personnel ecclésiastique en tant que tel; et avec une modestie de cœur, qui tranchait sur son assurance accoutumée, elle trouvait de l'édification jusque dans la parole du prédicant le plus médiocre. J'admire la générosité d'une foi qui prêtait ainsi de sa plénitude à des âmes qui n'étaient guère capables de lui rien apporter. Si le dogme protestant ne lui permettait pas de croire, comme font ces infortunés catholiques, qu'un ministre du culte est ici-bas le représentant de Dieu, elle n'en pensait pas moins qu'il est son serviteur personnellement appelé, ce qui dans la pratique revient au même. On ne s'étonnera pas que, riche de cinq fils, elle ait caressé l'espoir d'en voir un se donner à Dieu. Et, puisqu'il montrait une piété candide, pourquoi n'aurait-ce pas été tout de suite l'aîné?

Je ne peux pas dire qu'à proprement parler une pression ait été exercée sur moi, mais tout ce qui pouvait orienter mes goûts vers les choses de la religion trouvait de tendres encouragements, même quand mes efforts pour marcher sur les traces de Jésus-Christ prenaient des formes qu'il eût mieux valu doucement éconduire. Un gosse de dix ans n'a pas grands moyens de pratiquer la charité évangélique; les manteaux d'aujourd'hui ne se laissent pas raisonnablement couper en deux pour couvrir un mendiant d'une de leurs moitiés. J'avais donc un jour entrepris de coudre tant bien que mal ou de fabriquer au crochet des vêtements pour les enfants nécessiteux. C'est une des occasions où mon père aurait dû intervenir et me faire comprendre en deux mots qu'un homme peut se mieux préparer, fût-ce au service de Dieu, que par ces travaux de petite fille. Peut-être, après tout, n'en sut-il rien. Quant à ma mère, elle admettait difficilement aucune précellence des occupations masculines. Elle ne voyait pas l'importance d'une certaine pugnacité, d'un certain orgueil des jeunes mâles, et la

bonne volonté de son petit garçon l'attendrissait. N'exagérons pas l'incident : ce zèle mal avisé tomba de lui-même.

J'avais assez de ruse enfantine pour comprendre que je me conquérais une place privilégiée dans le cœur de ma mère; et si elle se laissait tromper par son désir, il faut bien dire que je l'y aidais. Il lui arriva pourtant de m'effaroucher, un jour que, me jugeant trop grand pour m'agenouiller le soir avec les petits, elle me proposa de venir dans ma chambre lorsque je serais couché : c'est elle qui se mettrait à genoux près de mon lit et moi qui ferais la prière. (Quel âge pouvais-je avoir? Quelque douze ans!) Sans doute essayait-elle confusément d'anticiper sur le glorieux moment où elle aurait le bonheur d'entendre, unies dans une seule voix, la parole de Dieu et celle de son fils. Mais tout mon être se rétractait à l'idée de ce dénudement en tête à tête. Deux jours de suite, glacé de pudeur, je vécus dans l'appréhension de ce moment affreux. Les quelques mots que je parvins à prononcer devaient sonner tellement faux qu'elle n'insista pas.

Mais elle n'avait pas besoin de ces moyens entachés d'indiscrétion piétiste. Elle était mieux servie par une petite phrase, d'apparence abstraite et inoffensive : « C'est la plus belle des carrières. » S'il en était ainsi, comment hésiter? S'il suffisait, pour s'en montrer digne, de courage et d'abnégation, quel était, pensais-je, le garçon au cœur bien placé qui pourrait sans rougir viser moins haut? Mais j'avais beau respirer avec bonheur la tendresse du quatrième évangile et me sentir soulevé de terre au moment de la communion, j'avais beau aimer les lectures qui m'aidaient à retrouver cet état séraphique, je pensais avec plus de résignation que d'heureuse attente à la robe noire du pasteur en chaire et à sa vie en marge du monde. Je me revois un jour, devant plusieurs cravates, m'astreignant à choisir la plus hideuse, noire avec des points violets, pour tâcher de m'habituer à ces couleurs auxquelles je serais condamné. Nos prédicateurs bilingues faisaient dignement leur métier (dans les églises d'Alsace, un culte en français était toléré par les Allemands une fois par mois); mais empêtrés dans leurs deux idiomes, ils n'avaient pas l'envol facile. Ils possédaient toutes sortes de qualités honnêtes, mais non pas cette sainteté transfigurante, qui crée de la lumière autour de l'objet le plus humble qu'elle touche. Le protestantisme a craint si ombrageusement l'idolâtrie du culte des saints qu'il a fini par ne plus bien savoir

ce qu'est la sainteté en dehors des vertus morales — et celles-là, j'en avais autour de moi assez d'exemples pour ne pas en faire l'apanage du pastorat.

Et puis il y avait mes chers Grecs (2). L'idée ne me venait pas du tout qu'il fallût choisir entre eux et le Christ. Evidemment leur religion, puérile et grossière, ne pouvait plus nous suffire; la chrétienne était venue nous porter vers d'autres altitudes. Mais le Thésée ou l'Ilissus de l'Acropole, dont la vue m'illuminait de bonheur, ne me semblaient pas nécessairement ennemis d'un dieu de pureté. Le christianisme était au sommet; pourquoi n'y aurait-il pas tout le reste à la base? Très tôt, me semble-t-il, j'eus le sentiment que le christianisme n'était pas tout, puisqu'on avait pu vivre sans lui; mais s'il était le meilleur, c'était assez pour y adhérer. N'ayant jamais connu de crises religieuses, je date difficilement les étapes d'un cheminement intérieur qui dura six ou sept ans. Rien ne m'a toujours été plus contraire que ce « tout ou rien » pascalien dont je parlais tantôt : dès cette lointaine époque, mon sentiment religieux, pourtant très vif, n'était pas autre chose qu'une sorte d'aspiration à l'amitié de Dieu. Nulle angoisse du péché; un état de confiance et d'adoration qui ne laissait pas beaucoup de consistance à la rédemption métaphysique de l'homme par le Fils de Dieu. Jésus tenait le milieu entre le plus grand saint et le maître le plus fraternel, toujours prêt à nous apporter secours. N'ayant jamais perdu d'être cher, je n'étais pas amené à me poser, sur l'outre-tombe, des questions précises. Ma foi, toute de sentiment, était de celles qui peuvent se transformer sans heurt. Les traits qui déjà l'apparentaient au relativisme de mon père se cachaient sous tant de bonheur et de plénitude, que personne ni moi-même ne pouvait les discerner clairement.

Quand je quittai l'Alsace, il ne s'agissait pas encore de choisir une carrière. Le problème présent se bornait à faire mon rétablissement dans l'enseignement français, à me débrouiller dans une classe de rhétorique et à passer mes bachots. Mais dès cette époque, si mon père m'avait dit : « On ne fait bien que ce qu'on aime véritablement. Quel est, non pas le métier le plus beau, mais celui qui te plairait le

(2) *La grammaire des Arts du dessin* de Charles Blanc et l'*Histoire des Grecs* de Duruy ont tenu une grande place dans mes lectures d'enfant.

plus? » Je crois bien que je me serais écrié : « L'archéologie! » Mais il pratiquait lui-même un métier qu'il n'aimait pas. Et puis n'aurait-ce pas été sortir de son habituelle réserve, paraître insinuer un doute dans mon esprit? Un peu de vitalité joyeuse eût rapidement dissipé le malentendu que nourrissait notre triple silence; mais cette revendication du tempérament fut, chez moi, très lente à vaincre les inhibitions d'une nature étouffée par les principes et par une docilité filiale qu'il serait plus honnête d'appeler faiblesse. Mon bachot passé, mon père m'encouragea dans la préparation d'une licence, de manière à retarder de deux ans l'orientation définitive de mes études; et quand je commencerai à suivre les cours de la faculté de théologie, il me facilitera discrètement le glissement vers l'histoire des religions. Mais pour ma mère une période cruelle allait bientôt s'ouvrir.

Non qu'elle ait jamais essayé de peser, pour m'engager plus avant dans la voie qu'elle avait rêvée pour moi : bien indigne du service de Dieu, celui qui l'assumerait d'un cœur partagé! Mais il s'agissait de tout autre chose : de l'âme de son fils. Dès ma classe de philosophie elle s'inquiétera. L'épanouissement de l'esprit vaut-il qu'on le paye du bien suprême? La philosophie a miné la foi de plus d'un croyant : aussi ne me verra-t-elle pas sans transes mordre si avidement à cette sorte d'études. Mais la seule idée d'une vérité préservée par cette sorte d'obscurantisme me jettera dans l'indignation. Pendant des années, avec la persévérance de l'amour et l'étonnement de qui ne peut comprendre qu'on repousse l'évidence, elle essayera de garder le contact, de me disputer à l'ennemi. Je lui écrirai lettres sur lettres, tâchant de la convaincre que je n'ai pas « fait naufrage », que je n'ai rien « perdu », que je n'ai été séduit ni dévoyé, que je suis heureux, que je ne vaux pas moins mais plus qu'auparavant. Il faut dire que, dans le même temps, je me dépensais en poèmes pleins des lieux communs dont s'exaltent les adolescents et qui ne parlaient que de mort, de rêves défunts, d'étoiles éteintes : elle était bien excusable de prendre au sérieux ces niaiseries et de ne pas discerner, dans ces affirmations contradictoires, où était la sincérité. Vaines et pénibles explications, à l'aide de mots qui n'avaient pas, de part et d'autre, le même sens. Deux esprits s'y affrontaient dans leur différence essentielle et sur un terrain où toute tricherie serait indigne. Ma mère ne capitulera pas; longtemps elle redoutera mon influence sur

ma sœur et mes frères cadets, et ce sera, dans nos rapports, le passage le plus difficile à franchir.

Il faudra que s'écoule beaucoup de temps avant qu'enfin elle se rassure (je devrais plutôt dire : avant qu'ayant épuisé tout ce qui dépendait de son courage, elle s'en remette à Dieu du reste). La grande activité sociale où l'entraînera son « intrépide charité » la mêleront davantage au monde, lui feront sentir sa communauté de cœur avec d'autres apôtres des mêmes causes, catholiques, juifs ou incroyants. A force de découvrir des abîmes d'injustice et de misère, à force de travailler, de se donner, de s'oublier, elle oubliera aussi les barrières de croyances qui séparent les hommes de bonne volonté. Son champ d'action s'élargira, dépassera les frontières. Elle représentera la France dans le mouvement mondial pour l'affranchissement de la femme; avec une autorité simple et charmante, elle sera « la meilleure ambassadrice de son pays », ainsi que le proclameront après sa mort celles qui l'auront vue à l'œuvre. Sans que jamais les grandes tâches lui fassent oublier les moindres, elle se consumera jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Comment tant d'abnégation et tant de flamme n'eussent-elles pas fini par emporter tout ce qui est définitions, credos, pour ne plus laisser subsister que la pure lumière de la grâce et la paix intérieure qu'elle apporte?

Sa seule faiblesse fut l'envers de sa vaillance même : un excès de confiance dans ce que peut la volonté, un insuffisant respect de la condition humaine, de ses limites et de ses lois. Parce qu'elle voyait la sagesse des nations sanctionner tant de monstrueux abus, elle en méprisait trop l'antique apport de vérité. Elle ne put jamais se convaincre qu'il y a des domaines où le jugement des femmes doit s'incliner devant l'expérience que les hommes ont de la vie, et notamment qu'avec la puberté les garçons entrent dans un âge où il leur faut une direction virile (plus brutalement : qu'une femme ne peut prétendre, à elle toute seule, élever des fils). Là surtout, l'abstention de mon père fut fâcheuse. Quelques gouttes de son bon sens auraient heureusement mitigé les idées absolues qu'elle s'était laissé mettre dans la tête par je ne sais quels illuminés : une seule morale pour les deux sexes, l'homme n'ayant droit que vierge à une épouse vierge; chasteté totale avant le mariage, non par une maladive terreur de la sexualité, mais par scrupule de contribuer à la déchéance d'une femme,

etc. Convaincue que seule la lâcheté des hommes faisait obstacle à cet impératif, elle pensait qu'il incombe aux mères de le poser devant leur fils, les pères risquant de ne pouvoir le faire avec l'intransigeance voulue. Elle rédigea un petit traité de « Conseils et avertissements » qu'un jour je trouvai sur ma table. Dans l'ardeur de mes quinze ans, j'étais tout prêt, comme tant de garçons, à renchérir sur le plus insolent idéalisme; mais que ma mère fût mêlée à ces choses me laissa un pénible souvenir de gêne. Sans doute mon père se disait-il que la vie se chargerait de corriger ces exagérations et que nulle théorie n'est à la mesure de l'infinie diversité des êtres. Fut-il trop scrupuleux? Fut-il timide? Ne craignit-il pas de voir les siens le juger avec hauteur? Il se pourrait; la conviction bardée de principes est facilement blessante. Toujours est-il que, malgré la supérieure pénétration de son esprit, il resta sans influence en face d'influences très fortes et qu'il ne prit pas la place à laquelle, pour notre bien comme pour son bonheur, il aurait eu droit. Mais l'éternelle histoire des pères et des fils est une chaîne d'occasions manquées.



J'ai fait, récemment, une découverte émouvante. On aimait fort, au Val-Richer, copier des vers; et comme le loisir abondait plus que l'argent, un choix de poèmes, recueillis dans un cahier ou un volume de papier blanc, constituait un cadeau d'anniversaire à la fois intime et peu dispendieux. Je parcourais un de ces albums, où ma grand-mère avait transcrit, pour sa fille récemment mariée, une glane de poésie (curieuse sélection où Pétrarque et Elisabeth Barrett Browning voisinent avec une Mme Guimard, une Louise Bertin, une miss Proctor), quand je remarquai, à la suite de toutes ces strophes, quelques pages de prose, écrites par ma mère trente ans plus tard, en février 1907. C'est sans doute la seule fois qu'elle ait tenté de noter pour elle-même quelques-uns de ses sentiments.

Pourquoi, commence-t-elle, *ne jamais écrire dans ce livre que j'ai pourtant mis à part avec cette intention. Il m'est cher parce que ma mère avait commencé d'y transcrire pour moi quelques poésies favorites. J'aime la pensée que ses mains ont touché ces pages, que sa tête s'est penchée sur ce livre, que son cerveau a travaillé pour moi, pauvre cerveau maintenant si fatigué, qui a tant travaillé pour les autres et qui n'obéit*

plus à son possesseur... Et tout de suite elle va droit à son grand souci : *J'ai souvent été sur le point d'écrire dans ce livre, à des moments de dure tension, à des moments de grand chagrin, de ce chagrin que peuvent donner les enfants, même de très bons enfants, quand on ne les voit pas à la hauteur qu'on voudrait.* (Ainsi « hauteur » restait, dans sa pensée spontanée, synonyme de foi religieuse.)

Six mois se passent sans qu'elle reprenne la plume. Sur le feuillet suivant elle a simplement noté :

Août 1907. *Patience, douceur, courage!*

Septembre 1907. *Douceur, patience! Remonter l'âme chaque matin, la fourbir pour la journée...*

Quelle épreuve particulière a tiré d'elle ces aveux de lassitude, l'a portée à les consigner par ces seuls mots? Je tourne la page : il s'est écoulé presque deux ans sans qu'elle ait rien écrit. Cette fois elle est plus explicite :

Avoir tant de bonheur par son mari, par ses enfants, et pourtant se demander toujours ce qu'on aurait dû faire, en quoi on s'y est mal pris... J'ai été une mère triomphante jusqu'au jour où je me suis rendu compte que mes enfants, sauf Daniel, sont bien loin du sentiment religieux que je voudrais pour eux. J'étais peut-être trop triomphante... Elle se cherche des excuses dans le fait que presque toute la nouvelle génération s'est détachée des croyances positives. *Tout n'est pas de ma faute. Leur père n'a pas non plus cette paix et cette communion avec Dieu. J'attends, je prie, et encore combien imparfaitement et avec quelle mollesse parfois!*

Six mois plus tard elle note encore :

La première pensée au réveil : « Eternel, j'élève mon âme à toi. » La dernière pensée : « Eternel, je remets mon esprit entre tes mains. »

C'est tout. Six petites pages. Ce mode d'épanchement n'était pas dans sa nature. Elle était trop centrée sur Dieu pour essayer de se trouver ailleurs.

Mais je crains que les traits que j'ai cités ne composent d'elle une image trop rigide. Elle avait été fort jolie. Jusque dans sa vieillesse elle a très bien su quelle bonne grâce une femme peut tirer de quelques écharpes et de quelques dentelles. Jeune fille, elle avait éveillé plusieurs passions, et quand mon père obtint sa main, on eut mille peines à empêcher l'un des prétendants éconduits de le provoquer en duel. Quelque temps son cousin germain, Cornélis de Witt, brûla

pour elle de flammes assez vives. Les aveux se cachaient sous des voiles poétiques. Dans un de ces albums qui porte pour titre : *Vers composés par des personnes de ma famille* et qui date d'avant son mariage, ma mère a recopié, parmi bien d'autres pièces, quelques-unes de ces tendres déclarations. Cornélis écrivait :

Pour un bouquet de fleurs séchées
Pourquoi tant de propos jaloux?
Pour un bouquet de fleurs séchées
Pourquoi?... Que ne le dites-vous?

Pour un mot que le vent emporte
Comme il fait de la feuille morte
Dont il va semant les débris,
Irez-vous pleurer? Irez-vous prétendre
Que vous ne pourrez plus jamais comprendre
Tout ce que vous avez compris?

Elle-même confessait :

Mon ami vient par la colline,
J'y suis;
Mais je tremble et mon front s'incline;
Je fuis.

Mon ami vient par le bois sombre
Au pas;
Il voudrait me parler dans l'ombre
Tout bas.

Mon ami m'attire et m'appelle
Et moi
Je voudrais fuir, mon pied chancelle,
Pourquoi?

Je m'enfuis quand son œil recherche
Le mien,
Car malgré moi mon regard cherche
Le sien.

Pourtant quand il dira : « Je t'aime »
Un jour,
Tout brillera jusqu'au ciel même
D'amour.

Le cahier contient une douzaine de pièces signées d'elle. Toutes les premières sont en anglais. Cette langue passait dans ma famille pour celle de la tendresse. On aimait commencer les lettres par « my dear mother », « my dear sister », « my dear own ». Cela semblait plus expressif.

TRADITION AU POINT MORT

Albert Thibaudet, que rien n'amusait comme d'établir les cartes de géographie et les arbres généalogiques de la littérature, se demandait un jour laquelle des deux familles (il disait «dynasties» pour marquer la continuité d'une tradition) était la plus ancienne dans les lettres, celle des Lacretelle ou celle des Guizot. J'alléguais notre lointain aïeul Nicolas de Malézieu, dont je n'oserais dire que les *Divertissements de Sceaux* méritent d'intéresser beaucoup la postérité, mais qui fut de l'Académie en 1702, ce qui nous donnait un siècle d'avance sur nos rivaux. Mais, entre le bon Malézieu et sa descendante, Pauline de Meulan, béait une coupure de deux générations où l'on ne s'était pas mêlé d'écrire. Il n'y avait donc pas régulière transmission du flambeau. Et si l'on ne partait que du ménage Guizot, la priorité sur les frères Lacretelle devenait douteuse. Quoi qu'il en soit, j'ai vu le jour dans une famille où la passion de publier est de caractère endémique.

Mon cousin François de Witt-Guizot a dressé un répertoire bibliographique de la tribu, terrifiant par le nombre de ses pages. C'est, bien entendu, Guizot qui en occupe le plus; mais sa première et sa seconde femme, ses filles, son fils Guillaume, son gendre Cornélis de Witt et toute la smalah de sa descendance en remplissent autant ou presque. Personne qui n'y figure par quelques volumes ou brochures, les femmes se rabattant sur les ouvrages pour la jeunesse, et les plus dépourvues d'imagination sur les traductions de l'anglais. S'il faut absolument qu'un pedigree soit sans lacune, j'ajoute que ma mère prend place dans la liste avec un petit roman que couronna l'Académie française. (Comme elle était en Alsace lorsque les prix furent solennement distribués, elle me chargea d'aller recevoir son diplôme, au Cirque d'Hiver où la cérémonie avait lieu. J'étais dans mes seize ans; et quand l'assistance vit ce collégien s'avancer sur l'estrade, le ministre lui serrer la main, elle crut que les Quarante saluaient l'aurore d'un jeune génie. Un tonnerre d'applaudissements éclata; l'orchestre attaqua la *Marseillaise*... Et je regagnai ma place, moins confus qu'il n'aurait été séant de cette ovation usurpée.)

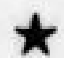
Rien pourtant qui ressemblât moins à une famille de gens de lettres et de bas-bleus que celle dont les publications gonflent ce répertoire; rien qui sente la foire littéraire, ses

ambitions et ses vanités. Hommes politiques, historiens, mères de nombreuses progénitures, pour presque tous et toutes écrire n'était pas leur activité centrale. J'excepte Pauline de Meulan, gagnant sa vie par ses feuilletons du *Publiciste,* et naturellement le Guizot d'avant 1830, comme celui d'après 1848, car après sa chute, il reprend son métier d'historien, et sorti de la vie politique sans s'être enrichi, c'est de sa plume qu'il fait vivre les siens.

Sa bibliothèque ayant été vendue après sa mort, ce qui en subsiste au Val-Richer ne permet plus d'inférer grand chose sur les amitiés qu'il avait pour la littérature de ses contemporains. Il s'était intéressé de très près à Chateaubriand, à Mme de Staël, aux poètes de la Restauration; mais il semble ne plus avoir eu de communion avec le grand essor romantique d'après la Révolution de Juillet. Le manque de contact paraît avoir eu surtout des causes sociales. Ces auteurs étaient bien bohèmes, bien irrévérentieux; républicains ou légitimistes, tous vivaient en guerre ouverte ou fourrée avec le régime, ce qui créait d'emblée des distances. Je constate pourtant que les *Lundis,* demeurés sur place, sont très usagés, que de nombreuses mains ont tenu les *Contemplations,* pour les lire, les relire, les apprendre par cœur. C'est aussi que Hugo est le seul poète français qui sache parler des enfants avec fraîcheur, des peines et des joies familiales avec une émotion vraie; il n'écrit pas d'indécences; et puis il est membre de la Chambre des Pairs, il est invité chez le roi. Les rapports personnels entre Guizot et lui manquent de cordialité mais non pas d'égards : deux puissances qui se font des politesses.

Il faut bien l'avouer : pour ce qui est de la littérature d'imagination, on ne faisait, au Val-Richer, qu'un confus départ entre ce qui a de la qualité et ce qui en est dépourvu. Dans cette famille où le niveau d'esprit n'était pas médiocre, où l'on savait ce que c'était qu'un bon style, où l'on avait sucé dès le berceau le lait des grands classiques, on avalait, en fait de romans et de poésie, une incroyable lavasse. Rien ne montre mieux à quel point, dans nos lettres du XIX[e] siècle, les œuvres de grande classe laissent un lecteur moyen mal rassasié et répandent chichement une nourriture propre à soutenir la vraie morale d'une société. L'exquis, l'audacieux, le fort, l'éblouissant, tout ce qui fait le luxe de l'esprit et le raffinement de la sensibilité y abonde comme nulle autre

part; ce qui manque, c'est le pain quotidien, le pur pain de pure farine blanche, fait pour toutes les bouches, nécessaire à toutes — ce qu'un Dickens ou une Eliot apportent à l'Angleterre. Et ce n'est pas merveille si le roman anglais prit tant de place dans les lectures de cette maison. Par malheur ma grand-mère était fort amie de trois ou quatre ladies novelists, d'entre les plus incontinentes. Le flot de leur production rompit les digues à une inondation, qui charriait parfois quelques bons auteurs, mais perdus dans l'immense marée des insignifiants. On lisait un roman anglais comme on va aujourd'hui au cinéma, prêt à déclarer : « C'était un peu bête », mais sans regret de la soirée perdue. Entassés sur trois rangs, fourrés dans tous les interstices, les Tauchnitz et les volumes de seconde main vendus par Smith ou Galligani, avaient fini par envahir tout ce qui était planche ou rayon. De la longue galerie, dont les murs travaillaient sous un tel poids de papier, ils débordaient sur les chambres et les cabinets de toilette. Qui voulait se faire un peu de place trimballait en catimini quelques piles poussiéreuses, qu'il dispersait partout où il trouvait du vide, fût-ce au rez-de-chaussée, dans les corps de la vénérable bibliothèque. Des voix désespérées réclamaient un immense autodafé. M'armant de courage et des conseils que, dans leur gentillesse, Sylvia Beach et Adrienne Monnier voulurent bien m'apporter, j'osai, il y a quelques années, me lancer dans la formidable purge. Nous conservâmes tout ce qui pouvait, à un titre quelconque, garder quelque chance d'être ouvert par un lecteur insomnieux, par un auteur de thèse sur les ouvrages de dames, voire un sadique de la médiocrité; et l'on mesura quel avait été l'envahissement par cette cuscute britannique, si je dis que nous exclûmes cinq mille volumes (je dis 5.000), le plein chargement d'un camion qui fut dirigé (je m'en excuse auprès des malades) sur l'hôpital américain de Neuilly.



A la vérité, dans cette famille si écrivante et si lisante, on n'était pas insensible à la beauté d'une œuvre, mais on manquait de curiosité pour les secrets de son art. Cette disposition datait d'une époque où tout le monde apprenait à écrire correctement, selon certaines règles, mais où l'on ne s'était pas encore avisé de partager les hommes en artistes et en

philistins. Seul mon grand-oncle Guillaume Guizot (3) savait quelle part revient aux délicates ressources de la technique; même il le savait si bien que ses dons naturels en furent stérilisés et qu'il finit par ne rien produire, inhibé par des scrupules de perfection.

C'est qu'il s'était évadé de bonne heure vers des milieux qui n'étaient pas tout à fait ceux de son vénérable père, et où, précisément, la conscience artistique était poussée à son extrême lucidité. Son nom a l'insigne honneur de figurer en tête de la liste que Baudelaire remit à son éditeur pour le service des *Fleurs du Mal.* Oui, ce jeune homme de vingt-cinq ans tenait assez de place dans son estime pour qu'il le désignât, avant quiconque d'autre, parmi les lecteurs qu'il souhaitait à ses poèmes. Même on devine entre eux une complicité qui déborde un peu la littérature, car c'est deux exemplaires que l'éditeur doit envoyer à Guillaume Guizot, l'un pour lui, l'autre pour une mystérieuse personne qu'il ne nomme pas.

L'année 1857 voit deux fois mon oncle Guillaume du côté scandaleux de la barricade. On a conservé le billet, d'une juvénilité un peu piaffante, qu'il écrivait le 12 mai à Flaubert : « Mon cher Monsieur, je vous dis mon cher Monsieur, parce que je viens de lire *Madame Bovary...* Je viens de tout lire et j'ai déjà tout relu... Je suis mécontent de ma journée; il est deux heures et je ne vous ai encore raccolé que trois lecteurs. Pardonnez-moi, ce n'est pas de ma faute, je tâcherai de mieux faire ce soir... » On sent un garçon sûr de lui, même un peu trop sûr : c'est qu'il avait fait, dans les lettres, des débuts d'enfant prodige. Encore avant sa majorité (on se permettait alors des audaces qui épouvanteraient nos philologues) il avait publié, sur Ménandre, un gros volume, qui fit quelque sensation à côté du *La Fontaine* de son ami Taine, paru la même année. Après un si brillant départ, que n'était-on pas en droit d'attendre? On attendit... on attendit...

Il m'est arrivé récemment de rouvrir quelques liasses de ses papiers. Toute sa vie durant, il projeta de composer un ouvrage sur Montaigne, son idole. En mettant bout à bout, tant bien que mal, les innombrables notes, considérations, débuts ou fins de chapitres qu'il avait accumulés, un patient ajusteur, M. Salles, parvint à reconstituer, après sa mort, une

(3) Fils de François Guizot.

mosaïque qui représente tout de même un des plus intéressants commentaires suscités par les *Essais*. J'espérais récolter quelques autres glanes, mais n'ai guère trouvé que des aide-mémoire pour les cours qu'il professait au Collège de France, simples repères, amas de références, fragments de phrases. Rien de plus mélancolique que ces ruineux débris de ce qui fut une pensée fine et passionnée. (Je songeais à des feuillets semblables, si souvent vus dans les mains de Paul Desjardins, hélas! eux aussi réduits à néant, cryptogrammes chargés d'une immense richesse d'érudition, d'expérience, de pensées, à laquelle jamais il ne put s'astreindre à donner forme de livre. Sans doute y a-t-il une impuissance à rédiger, propre à ceux qui ont l'habitude de l'enseignement par la parole. Ils sentent qu'il faut resserrer leurs mailles; mais, perdant toute mesure, ils tombent dans un fignolage et une condensation d'où ils ne se dépêtrent plus.)

A côté de ces notes, je trouvais des réflexions critiques concernant tel ou tel auteur, consignées sur des rogatons de papier. Les mêmes formules, ingénieuses et bien arrondies, se répétaient trois ou quatre fois, avec d'infimes variantes. Manifestement Guillaume Guizot en était content; il ne se recopiait pas mais les savait par cœur, et tâchait, une fois de plus, de prendre son élan. Toutefois le quart de page, la rognure de faire part, le dos d'enveloppe sur lesquels il tentait ces nouveaux départs prouvent qu'il ne se faisait pas d'illusion sur le chemin qu'il parcourrait; il se résignait d'avance au piétinement d'une pensée privée de mouvement vital, frappée, eût-on dit, d'agoraphobie.

Il se peut que je prête à son impuissance une pointe de pathétique qu'elle n'avait pas. Ballotté entre son Montaigne et les poètes anglais dont il avait fait sa spécialité, peut-être fut-il surtout perclus d'indolence épicurienne. Ses hérédités n'étaient pas toutes huguenotes. Le sang des aïeules qui bravaient les balles de la maréchaussée pour aller entendre les prêches clandestins dans la garrigue des environs de Nîmes le cédait en lui au sang de sa mère catholique et de ses aimables ascendantes, épouses de fermiers généraux. Un grand-père n'avait-il pas été jusqu'à ramener d'Italie une certaine Maria Pandolfi, qui était peut-être la plus vertueuse des mères de famille, mais dont le nom nous fit toujours rêver, car elle était native de Capoue! Influence de cette seconde Cythère ou tout simplement de Paris : mon oncle ne traversa pas sans

accroc les tentations des délices. Il aimait plaire et il plaisait. Après tout, son père, lui non plus, ne pouvait se passer d'affections féminines... Mais inopinément la foudre tomba.

Après la guerre de 70, encore combatif malgré ses quatre-vingt-quatre ans, Guizot s'était exprimé durement sur le compte d'Emile Ollivier. L'ancien ministre de Napoléon III se vengea en faisant divulguer par les journaux que Guillaume Guizot, pour payer ses dettes, avait touché cent mille francs sur la cassette de l'empereur. Pour le vieillard la surprise fut accablante. La dignité de ses années de retraite démentie, moquée, par la folie d'un fils! Il voulut à tout prix rendre l'argent; mais il ne disposait pas d'une si lourde somme, étant d'une époque où un président du Conseil eût estimé malséant de quitter sa charge, fût-ce après quinze ans de ministère et d'ambassade, plus riche qu'il n'y était entré. Il vendit ce qu'il pouvait, notamment un Murillo, don de la reine Isabelle. (En souvenir de la part qu'il avait prise aux négociations des « mariages espagnols », elle lui avait offert un titre de duc, puis, sur son refus, un petit saint Jean gardant des moutons, qu'il n'y a pas lieu de beaucoup pleurer et que racheta le duc d'Aumale.) A l'offre de remboursement, l'impératrice répondit que les souverains faisaient des dons à leurs sujets mais non des prêts; pourtant la somme, laissée à sa disposition dans une caisse publique, n'y demeura pas très longtemps.

Je ne me console pas de la mort prématurée qui emporta mon grand-oncle peu d'années avant mon arrivée à Paris. Quel charmant déniaiseur j'aurais trouvé en lui! Je n'en serais pas à compter les chétives graines que le hasard fit tomber en moi. Je ne puis croire qu'il n'aurait pas été attentif à ce neveu, le premier d'une génération nouvelle qui commençât ses études; et comment ne me fussé-je pas jeté vers ce monde de l'esprit, auquel chacune de ses paroles m'eût ouvert quelque accès? Non plus les rudiments, mais la fleur même des lettres, offerte par le plus délicat des connaisseurs; non plus les idées cueillies dans l'herbier des livres mais à travers ce grand ami de Renan, d'Albert Sorel, de tant d'autres, encore chaudes, encore frémissantes de leur nouveauté. Quel éblouissement! Que d'étapes brûlées! Mais qui sait si la séduction de tant de goût, si le prestige de tant d'intelligence déjà au stade de l'affinement stérile, ne m'auraient pas entraîné dans des voies trop battues, promenoirs

de glorieux vieillards? Après tout je ne regrette pas les deux ou trois ans consacrés à un peu d'histoire religieuse, de mauvais grec et d'hébreu. Rien ne nourrit mieux les dessous d'un esprit que ce qu'il n'aura pas l'occasion d'acquérir plus tard; et mieux valait pour moi ne rien recevoir de tout décanté, chercher tout seul ma provende.

Car de l'activité littéraire qui avait tenu tant de place dans ma famille maternelle, rien ne subsistait quand je vins partager sa vie. Que ma grand-mère échangeât des visites avec Mme Taine, qu'elle aimât remuer des souvenirs avec le duc Albert de Broglie, ce n'était plus que du passé, dont l'écho ne me touchait pas beaucoup. Elle-même avait cessé d'écrire. Ses livres n'intéressaient plus la jeunesse. Ses relations n'aboutissaient par aucun bout à des courants contemporains. La chère femme n'avait plus que le rayonnement de sa flamme. Parfois surgissait dans sa mémoire une phrase de Bossuet ou de Massillon, un vers de Pétrarque. C'est elle qui, venant me faire la lecture un jour que j'avais la grippe, me révéla les parties épiques de la *Légende des Siècles*. Mais ce n'est pas, il faut bien l'avouer, de l'idée qu'elle avait jamais pu se faire du style et de l'art, que ma confuse aspiration attendait rien. Un garçon ne va pas nager dans le sillage de sa grand-mère. La tradition était à un point mort. Si elle ne m'apporta nulle sorte de stimulation, elle ne me gêna pas non plus, et c'est bien le plus rare mérite d'une tradition.

LE DRAME DE L'AIR

par HENRI PICHETTE

Or, comme que je me tourne, flotte un grand sanatorium. Entre l'azur et l'astremer est le palier des mutations. *Il appareille parmi mainte brume, maint charbon blanc. Un feuillage crispé en égare nuitamment les marégrammes. L'aigle royal y glatit en journeur. Une par une les pages du chaud et froid conglissent le long de ses flancs avec un bruissement de rébus. Les dix doigts visuels de la médecine préposent le climat de son lendemain. Le climat est plus que jamais le générateur gai ou si triste des terrains; surtout physiologiques les terrains. On oublie pour retrouver senteur, ardeur, la bonne cuisse d'une abeille. L'individu qui fouette d'en sortir aura photogracié d'abord l'absence. Les purs pays (la pierre s'y écoule comme l'eau) n'ont pas de boulet au cœur. A l'indulgence des savanturiers, le cœur compte infiniment. Ce n'est plus le navire qui sille, mais à l'opposé l'atmosphère qui est tributaire de l'esprit — le moral dont nous serions mal venus à réputer l'entrain à fendre dans le vif. Me remets-je à passer les bras charitablement autour du cou? Eh bien, oui. Les malades, aux hublots, se débattent. J'en suis à l'infra-vocable, leur* virus — *ce diraiton débris de crépuscule qui est, à la vérité, la bulbe blanche de toute naissance à contre-sens et qu'il messiérait de confondre avec une sangsue en point d'interrogation au-dessus du vertex.*

[*Je ne leur prêterai d'*âme. *Ne sachant combien y tiennent et pas plus s'il en est qui la définissent et au cas qu'oui quel mieux ceux-ci en auront éprouvé, quel poids ceux-là repris. Mais le microbe existe. Entre eux et le praticien la sémiotique existe. La parole peut à la rigueur subvenir à des dimensions neuves, dont d'Euclide à Einstein le cousinage existe. Il y a le corps en péril, l'auscultation, le diagnostic; comme il se*

trouve le poème et la marge voisins des lèvres qui les brûlent. En l'espèce la vision est encore le meilleur parasexe de l'humanité. Des vues chacun dépend. Mais celui qui peut sans rougir dire qu'il a « de la fenêtre » la vie aime chambrer avec lui. Le désir de guérir préside donc à tout le fait abstrait, l'âme y comprise, si vous y tenez! Nous demandons à voir jusqu'où pousse la réalité, si nous en sommes la sciure vexante, la balayette bouffonne... ou le Rail.]

Partant, les malades font montagne de leurs genoux. Quant à mettre en jachère un cm² de leurs draps ils prouvent une imagination incommensurable, toutefois y parviennent-ils dans le plus écumé des silences. Ils n'ont pas l'air de battre-lier, cependant je ne sache aucun territoire où les champs d'investigation soient mieux spécifiés, plus étendus et carrossables; leur verbe, devant passer par des et des matelas de sacrifices, est digne décidément de se nommer batteuse-lieuse, et nul ne pût l'usurper sans à son tour récolter de ces anarchies microscopiques — de sang de vache laitière! — qui ont comme à la longue acquis une particule : Bacilles de Koch, *ouvrage dont la fable incessamment déporte les noblesses sous le couvert de la première émaciation in the world. Quand la vie est couchée, allez donc analyser la vertu! Si l'assaut d'un pic est compris d'a jusqu'à z sous les paupières de fil d'un moribond il n'empêche qu'au même moment tels yeux bleus et tels autres noisette assistent, par une ample baie, donnant sur un névé ou treize à la douzaine coupeaux archaïques, à l'exposition du sang carré d'une grenade. La notion de rapidité fait renaître lentes les marches, prudents les itinéraires; le « patient » y gagne en rose de pommettes. Dehors, le déclin solaire s'il s'effectue dans une Foire de fruits fleuris et d'ophidiennes réussites c'est la vie sauve, le peintre en branche. Peu s'en faut que le mort « qui passait » n'ait jeté sa pelletée de citrons dans votre haut fourneau; à l'intérieur les flammes eussent échangé leurs robes, ceci est pareil pour tout le monde.* Alité le malade — *même la main non dispensée par les octaves, et raison de plus! — le cerveau lui ouvre impromptu des standards d'activités sensorielles, de vastes et forts crédits et appétits d'oramas; il prend la direction de la passion, alors pourra dompter la norme sans goguenardise ni furia (de si formidables*

projets l'incluent). Exposés les malades — *à profit mettant la carence ils ramonent, font le départ de leurs raisons : tous solidaires et chacun dans sa coque.*

« Je pousse du père aux précipices. »

L'autre : « Je badigeonne de frimas la lande abdominale. »

Un troisième : « Ne me touchez pas, dés des fées, je suis une orange de plomb. »

« Moi un florilège mangé aux vers, plus je fais mort plus on me croit. »

« Pondeuse d'enfançons, je ris les yeux cousus sur un violon d'eau tiède. »

« Noli me tangere parmi des touche-à-tout je suis que je rêve, j'envie ce que j'ai. »

« Qu'une aéronef tombe à l'huile, j'essaie de la... mais je... »

« Ah, maison natale, te balayer toute la nuit! »

Pour vous qui êtes en tiers et vous targuez de tenir en respect la folie, le mot incartade serve de maillon. Voir les malades est toujours une intervention. Dérivez lors votre chère idée de marcher « en sculpture ». Ce n'est jamais le lieu d'écraser! Près de vous certains rédigent de concert un vibrant hommage à la thoraco des Forêts, par esprit de clarsemence. Ne cherchez pas en deçà le mérite vertical. En cours de souffrance, les portes de la succombation s'ouvrent d'elles seules. La bête émorfile ses flairs, si la viande et le lait lui sont gris, d'autres chaos la rappellent à l'ordre. Elle va, selon encore des rempotages ou des brisements de caractère, jusqu'à boucler son cercle (mes heures sont comptées) *et parfois saura-t-elle que son propre cordon ombilical en était le rayon. Mais, pour nous qui n'en sommes qu'à l'arc, ce qui pèse au point de vue de la forme et de la notoriété est ce qui se vérifie et le véritable, ma foi, reste entr'hommes à se condouloir et à vitevite reprendre en long en large leurs habitudes comme, pour un peu, si le souvenir était plus un luxe des instants fuis qu'une attribution biologique, involontaire, accaparante et formatrice. Nous hidons trop souvent par représaille, à cause que nous qui supputons la beauté rapetissons en sa présence. Aux malades la beauté redouble de candeur, elle exige d'eux une amour d'éventail; brise vitale* (ma pensée est d'un arbre aux aurores); *ou, implacable, elle les toise du haut d'un frigidaire sans étoile.*

Et lorsque mourir en beauté s'impose il ne convient pas de trier les oiseaux et poissons sur le volet du ciel dans l'eau; on a soleil indifférent au reste universel, ou bien l'on a la nuit de ceux qui commencent de vous pleurer et même la nuit plus prosaïque de tous ceux qui continuent et nueront à ne savoir pas qu'il existait quelqu'un que vous étiez. Comprenons-nous. J'ouvre une page de sang :

La leçon des siècles repose sur le parfum des cœurs. Les événements importants l'ont été sang pour sang. Des arts aux sports l'amour a toujours pendulé. Œuvres ou jeux sont de cadence. La répression d'une virgule dans un jugement initiateur suffit pour troubler le ciel physique de toute une nation voulant bien. L'ouvrier qui ne sait rien du futur du travail qui passe par ses mains est déjà un être distancé, encore un serf de base, toujours une victime de tête. Ne nous étonnons pas si alors l'aliénation jumentaire destine aux guerres domestiques. Par les couleurs politique et religieuse on racole les hardis antipodes : ange et bête. Pascal en cerveau de rue appâtait ses tenailles. Il fallait qu'il s'arrachât des ors pour traiter de la plus grande poussière, et la soulever sous les pieds mêmes des Grands. Mais y aurait-il quelque Sortant avec fracas d'une sienne Pensée que l'un de nous aujourd'hui lui ferait la peau uniquement pour en tirer le sang et savoir après si le sang détient ou non le secret du génie. Jérôme Bosch et Jean-Sébastien Bach savaient; comme on ne déteste rien moins que l'inemploi d'un homme de cœur dans les forlongements de l'espace meuble; comme ils étaient expressivement. La peinture est le sang humain monté à la lumière, traité par la lumière, chargé des commissions de la lumière. La musique lève la vue. Souhaitons écrire comme agirait un revenant.

Le plus simple est au-dessus du difficile. Qui n'a pas l'intelligence des mourants n'offre rien à ses proches, il ne réalise pas le fruit dans la fleur, l'oiseau dans l'oisillon ni l'oisillon dans l'œuf, il est dérisoire, l'image lui est étrangère, la semence étrangère, étrangère la gésine et il coule les jours sans les manifester. A preuve qu'ici, sur la terrasse du sana, Untel abat le jeu à son corps thyroïde pépitant, jeu jaune comme la bouche, d'égout du miroir où nous ripons en troupe les matinées de sourcilleux périodes et de grand'nettoyure... A l'instant

de la cure le voyageur élonge une file de fronts moites sur plusieurs hectomètres, où se peuvent lire tous les trois pas ces

IMMOBILES DECLARATIONS DU PULMONIQUE

1° Je suis une presqu'île de vie, l'eau a envie de moi, le feu m'éclabousse, je soupire après la terre et si j'hésite je deviens la présure de l'air.

2° L'hémoptysie est la chrysalide de l'alarme — si tant est que les mots collaborent et sonnent ou sifflent en se touchant.

3° Mourir dans ses draps est la revanche du papillon.

Tous les trois pas, la résistance l'emportera sur la dérogeance. Je perçois bien du temps que le cœur nous arrose qu'il métamorphose son nom; arrivant aux lèvres son mouvement de bol fébrile se dénoue, et la parole éclôt; le cœur *se traduit ainsi psycho-physiologiquement par* le noble. *Toute l'histoire* in vivo *s'en retrait au lavage. Une fois circonférencié le sang décommande les allusions, les repères historiques. Il n'est de temps que le corps. A hanter les malades,* le noble vous bat donc. *J'ai comm'eux le palais embourré d'haleines, le front navré d'effluves, les moelles lourdies par système matutinal; et arderais foument d'être un pré nu sous l'ondée lénitive. Leur morbidité — marcescence du Respir — échappe l'injure sereine et la précieuse tournure. Les filles seront plus mâles que des soleils, nos frères de lait, sosies des barricades. Les garçons féminins jusqu'à faire lune de tout bois. Et les montagnes qui mitonnent s'iront profiler sur les diagrammes de la fièvre. La chambre où s'ensable la voix éperdra leurs corps marchant, couchant, calant. Ils atteignent la fin de la frottaison, sur les genoux — la mémoire sèche, l'œil similaire à l'épopée du Veuf. Mais enfin qui lucarnera le cube de la nuit? que leurs têtes du moins suivent un cours d'aération plus moderne. Je le répète : la mort est ancienne. Ferai-je l'aveu sentimental de ma vie de voisin? La plupart du temps « les nerfs en pelote » si j'obtempère à ma propre cardiographie il va sans dire, une telle termitière de tisons me tenant place de garnison, qu'il est préférable de ne pas appuyer. Mais, passons. Les malades briguent surtout la logique de l'air pur. C'est une chose des*

yeux qui tâche de conformer la hauteur avec la position horizontale. Lorsqu'une prime fois on assiste à cette remise en question de la pesanteur on a tendance à on-ne-sait-trop-quoidre... Eux, les malades exhaussent promptement leur destinée à la cime, à la merci d'un rien, fût-ce mica, plume d'acier, escarbille venue d'une machine enragée ou lunatique oiseau. Ils règlent, en un clin d'œil, car les bouts de minute pressent, leurs corps pendiculairement sur les montagnes et ils plafonnent au gré de la température : Passivité dont le roc étourdissant fait les frais avec un calme qui n'a de parallèle que la Force du Germe. Seulement, se sachant le rebut des bonnes couleurs ils s'écrient de panique entre deux, trois, sept, vingt-deux, trente-trois, cent treize étages de sang et de lymphe atroces :

— Voulons courir sur les vulnérables, nous aussi!

— Brossez-nous un sanglier, et nagez qu'on grommelle de derrière les fagots!

— Pourquoi pas nous les biceps du chêne?

et ils feraient en sorte que fût anéanti le grandiose Dardeil que n'importe quel raffiné a au moins un jour vers midi vu séduire sur le ciel si, prudemment, si, quotidiennement, la lune ne venait se répancher en fraîcheurs ou idées de fraîcheur. Ils siestent, ils dorment tels des gens en retard. Conclusion : Le phénomène des malades à se faire le résumé recommençant de leur mal vient de ce que nous, qui allons les visiter, ne leur donnons point l'impression d'être cernés, *et cela les déroute. A leur chevet ils nous traitent en* hommes florissants, *comme si nous les gratifiions de rien que notre mise, notre mine, nos « vœux de prompt rétablissement »; or, tandis que nous esquissons un sourire usager sans que le dogme y manque de la fossette, ils oscillent, se décalent, se déplacent et passionnent dans et pour l'infinitésimal, commettent une série de tentatives titillatoires tant épi... qu'endodermiques à seule fin de forcer le blocus fluide, astral et virulent au centre duquel ils demeurent des topiques possibles mais, par devers nous, un inabrogeable mystère. Quoi! il faut qu'ils sachent et nous le messagions : Nous sommes* également cernés, *mais* par la santé.

LA JEUNESSE D'ALCIBIADE[1]

par FERNAND CHAPOUTHIER

Alcibiade, fils de Clinias, n'avait guère connu son père; âgé de quatre ans à peine, il le perdit dans le désastre qui anéantit à Coronée le contingent d'Athènes engagé contre les Béotiens. Mais ce malheur de sa première enfance ne porta aucun dommage à la qualité de l'éducation qu'il reçut. La famille avait du bien : son père et sa mère, tous deux de la plus haute noblesse, avaient hérité en Attique de vastes domaines dont on attribuait l'origine à des spéculations faites à l'époque de Solon lors de l'abolition des dettes; sa terre du dème d'Erchia mesurait près de trois cents plèthres. Le soin de sa tutelle fut remis à Périclès, le cousin germain de sa mère, l'homme politique le plus influent d'Athènes et déjà le maître de ses destinées; il fut élevé dans la maison même du premier citoyen de la république où la domesticité ne manquait pas. Comme tous les fils de bonne famille, il eut une nourrice spartiate, Amycla, et plus tard fut confié à un vieux pédagogue, Zopyre de Thrace. Ainsi purent librement s'épanouir les qualités qu'il tenait de sa naissance, et qui firent de lui le plus bel enfant de la cité.

Le premier de ses dons fut le courage et le goût de l'aventure. Il avait à cet égard de qui tenir. Ses arrière-grands-pères Alcibiade et Clisthène avaient pris le commandement des bannis qui expulsèrent les tyrans d'Athènes. Son grand-oncle Clinias avait remporté, à la bataille de l'Artemision contre les Perses, le prix de la vaillance, sur la trière qu'il avait équipée. L'enfant du soldat tombé à Coronée témoigna, dès ses jeunes années, de la même bravoure et de la même audace. Comme il jouait aux osselets, avec de petits compagnons, dans une ruelle de la ville, une lourde charrette survient. Il intime au charretier l'ordre d'attendre et comme

celui-ci veut passer outre, au milieu des cris des passants et de l'effroi de ses camarades, il se jette à plat ventre au-devant des roues en criant à l'homme : « Passe maintenant, si tu l'oses. » On pressent ici le soldat valeureux qui dans la campagne de Potidée, en 432, ou dans celle de Délion, en 424, se distingua comme hoplite ou comme cavalier, et mérita le prix de la vaillance.

Son instinct batailleur et querelleur s'accompagnait naturellement du désir de briller et d'être le premier en tout. Comme il luttait, sur le point d'être renversé par son adversaire, il lui mordit les mains. « Tu mords comme une femme », dit l'autre; « Non point, riposta-t-il, mais comme un lion! » La violence et l'instabilité de son humeur se manifestaient en toute occasion. Il entra un jour chez un maître d'école et lui demanda un Homère; n'en trouvant point, il le souffleta. Ce ne fut pas le seul; il avait la main prompte et se rendit célèbre par ses insolences. Certains disaient même que d'un coup de bâton il avait assommé à la palestre un de ceux qui l'accompagnaient. Impétueux et versatile, l'enfant était plein d'une force débordante prête à se dépenser au service de ses fantaisies.

Son esprit n'était pas moins agressif que son corps; il avait le goût des ripostes, des jeux d'esprit, des formules laconiennes; le futur orateur s'annonce dans les boutades de l'enfant. Trouvant un grammairien occupé à corriger Homère : « Tu sais redresser Homère, lui dit-il, que ne redresses-tu la jeunesse? » Comme il était allé voir Périclès, on lui dit à la porte que l'homme d'Etat était occupé, qu'il travaillait à rendre ses comptes aux Athéniens. « Que ne travaille-t-il plutôt, dit-il, à ne pas les rendre? » Telles s'exprimèrent de bonne heure sa verve et sa causticité.

Mais il avait aussi du goût et de l'élégance dans les manières. A cette époque, les jeunes Athéniens, comme leurs voisins de Béotie, s'adonnaient volontiers à la pratique de la flûte; car on en usait fréquemment dans les fêtes et dans les banquets. Le jeune aristocrate refusa d'en apprendre le maniement. « Le jeu de l'instrument, disait-il, déforme la bouche et altère la physionomie; il interdit d'accompagner le son de la voix. » Il en abandonnait l'usage aux esclaves. Il lui préférait la lyre. « La déesse de notre ville, Athéna, disait-il, a jeté avec dédain sa flûte et le dieu de nos confréries, Apollon, a écorché vif le satyre Marsyas qui s'en était saisi. » La lyre, vibrante sous le plectre, permettait l'accompagnement vocal et laissait intacte

la majesté du musicien. Comme Achille enchantait par la cithare les loisirs de sa retraite, comme les élégants de la cour de Pisistrate, drapés de manteaux chamarrés et respirant des fleurs, restaient attentifs aux harmonies des cordes, ainsi l'enfant artiste se plaisait aux divertissements raffinés qui flattaient son sens de la noblesse et de la beauté.

Cette beauté, qu'il aimait, resplendissait sur sa personne. Ce fut là la vraie raison de son prestige; il s'imposa, dès son premier âge, à l'admiration générale par le charme de son physique. Sur ce point encore, il avait de qui tenir; du côté de son père comme du côté de sa mère, la famille avait produit de séduisants éphèbes dont la délicatesse avait tenté les peintres de vases. Les noms de Clinias et d'Alcibiade, comme ceux d'Alcméon et de Mégaclès, se lisent encore aujourd'hui sur les vases à figures rouges; on voit l'un d'eux caracoler à cheval, la lance en avant et le pétase derrière la tête, comme faisait sans doute Alcibiade à l'expédition de Délion; un autre, mollement allongé sur un coussin, dispute à l'un de ses compagnons d'orgie les faveurs du jeune Antimaque. Alcibiade avait hérité d'eux la finesse des traits qui attire le regard; comme Cimon, comme les cavaliers d'Aristophane, il garda jusqu'à l'âge mûr les longs cheveux de son enfance; un léger défaut de prononciation qui lui faisait dire Péliclès pour Périclès donnait à sa parole un charme de naïveté. Mais il avait aussi hérité de ces mêmes ancêtres la facilité des mœurs et la complaisance à ses succès. Convaincu de sa séduction, il en usa et en abusa. Dès l'âge de la puberté, et peut-être plus tôt encore, il donna du souci à ses tuteurs; il s'enfuit une fois de la maison de famille pour s'attarder dans les bras du beau Démocratès; il vécut entouré de jeunes garçons et de courtisanes; il aimait la promiscuité douteuse des banquets et des camps, et portait sur son bouclier un amour brandissant la foudre. Tout jeune homme, il fit la connaissance de Socrate : la bonhomie du philosophe épris de beauté enthousiasma l'adolescent qui goûtait auprès de lui une joie complexe des sens et de l'intellect; il aimait se faire admirer et l'attention que lui portait Socrate le flattait. Mais la doctrine même du philosophe eut peu d'action sur ce tempérament emporté et trop plein de lui.

Alcibiade était donc à bien des égards ce qu'on est convenu d'appeler un méchant sujet; il ne connut jamais la mesure et resta durant toute sa vie un aventurier. Et pourtant il exerça sur tous ses contemporains un charme qui alla jusqu'à la fasci-

nation; on excusa ses trahisons; on excusa ses débauches. Le désastre de l'expédition de Sicile où il avait engagé la ville, son séjour à Sparte, ses tractations avec les Perses ne l'empêchèrent pas d'être accueilli dans sa ville natale avec des transports de joie. C'est qu'Athènes a toujours vu en lui un enfant, à qui tout se pardonne, son enfant à elle, fût-il prodigue. Elle aimait en lui cette spontanéité et cette audace qui la lançait dans de grandes aventures; elle aimait cette distinction de la naissance et des manières, qui lui rappelait son passé et le luxe du siècle d'antan; elle aimait cette beauté qui n'avait qu'à se produire pour convaincre et brillait pour ainsi dire au-dessus de toutes les lois morales. Elle contemplait en lui sa propre jeunesse et se soulevait de ses espérances. Alcibiade fut le grand enfant de la république; son succès illustre le prestige que conserva, dans l'Athènes démocratique de Périclès, l'éducation aristocratique du siècle de Pisistrate.

Athènes, août 1949.

JARDINS

par MADELEINE BARIATINSKY

J'ai toujours aimé les merles. Oh! je sais bien ce que l'on va m'objecter. On va me dire : Et les rossignols? Hélas! faut-il toujours opter? Faut-il toujours choisir entre la mer et la montagne, entre — sans équivoque — son père et sa mère? Je me souviens d'un jeu stupide que des grandes personnes, peut-être bien intentionnées, nous infligeaient au temps pour nous miraculeux, pour elles comme invisible et aussi banal qu'elles-mêmes, de notre enfance. On nous alignait en rond, on nous interrogeait d'un air fort grave : « Qui préférez-vous, votre père ou votre mère? » Hélas! je ne savais pas, alors, que j'aurais peut-être un jour à mettre en balance les belles moustaches de l'un — on portait alors la moustache —, les belles mains de l'autre dont les doigts, couleur de nacre, laissaient toujours à demi glisser des bagues qui étaient pour moi les joyaux mêmes dont la fée dote Cendrillon avant le bal, dont Peau d'Ane en secret se pare, tandis que le fils du roi l'épie par le trou de la serrure. Muette, la seule de toutes à ne pouvoir trouver de réponse, même mensongère, à cette question démesurée, je sentais déjà obscurément que si ce choix épouvantable avait à être fait, il ne regarderait que moi, que moi qui aurais sans fin à remâcher au dedans de moi-même une rancune, une révolte butée (qu'il serait plus indiqué d'écrire, comme au XVIe siècle, une butée révolte!), une dépréciation indigeste de ce qui jusqu'alors avait été sans prix, et l'impossibilité d'ingérer certaines paroles, certains tons de voix, par-dessus tout l'exigence du respect des formes, alors que le respect tout court avait été, bien malgré moi et pour toujours, pulvérisé par la découverte d'un mensonge, d'une hypocrisie contre lesquels il n'y avait plus de recours. Hélas!...

Non, jamais, jamais rien ne pourrait redonner son éclat à cette image sans fissures, sans bavures, sans écaillures, cette image parfaite que l'on se fait d'un parent longtemps absent, rendu parfait par son absence, cette image qui soudain se disloque et grimace et éclate par la présence de cet absent. Tant pis.

Il y avait un autre jeu stupide. Comme pour le premier,

on nous disposait en cercle, on nous fixait l'un après l'autre, ou plutôt l'une après l'autre, d'un regard sévère. Car tout ceci se passait dans les Jardins de la Muette, annexe apprivoisée d'un Bois de Boulogne déjà bien loin de la nature, et les dames qui nous gardaient, nous les filles, nous gardaient aussi des garçons. Oui, les dames. De la souillon de cuisine à la nurse la plus anglicisée (celle-ci étant peut-être née à Pigalle ou bien, espérons-le pour elle, à Etampes, à Uxelles ou à Brissac), de la bonne à tout faire aux mères éternellement penchées, et avec quelle complaisance! sur leur géniture, parodiant avec ingénuité la Vierge sublime de Léonard (on ne parlait pas encore de la Journée des Mères, sinon elles eussent toutes concouru, toutes remporté le premier prix), des sœurs aînées, exécrable engeance, à ces infortunées créatures sans âge au faux tour de cheveux, au râtelier branlant qui, ayant eu des malheurs, promènent, malheur suprême, des enfants hargneux vis-à-vis d'elles comme des dents de scie même s'ils sont, dans leur famille, l'orgueil et l'exaltation de marraines et de tantes demoiselles, c'étaient, ne nous y trompons pas, des dames et non des femmes qui nous tenaient à l'œil. Elles nous assemblaient, troupeau je veux le croire à l'avance désabusé (je l'étais), pour nous poser cette question imbécile, point de départ d'un jeu qu'elles étaient fières d'avoir inventé: « — Que préférez-vous, les Taches ou bien les Trous? » Que répondre, au nom du ciel? Une tache s'enlève, un trou se raccommode. Ces solutions idéales appartenaient d'ailleurs, pour moi tout au moins, à une pure vue de l'esprit, car il va sans dire que je n'avais alors envie de raccommoder aucun trou ni de tourner soigneusement, sur un tissu souillé, un chiffon imbibé d'essence ou d'alcali. Mais il fallait les voir, les filles, les autres filles, déjà ménagères dans la peau, déjà marquées jusqu'à l'os par la lessiveuse et le pot au feu (j'aime l'un et l'autre, mais à la condition de n'en point parler. Ils font partie des secrets d'une femme, de ces secrets qui permettent, sans que l'homme s'en aperçoive, à une maison de « bien marcher »); oui, il fallait les voir s'avancer d'un air pointu, d'un air qu'elles jugeaient digne, de circonstance, adéquat — quel mot! ici il ressemble à un têtard — et déclarer l'une après l'autre qu'elles aimaient mieux les taches, et de beaucoup. Pourquoi? Sur le moment, je n'y étais pas, mais pas du tout; et j'éprouvais aussitôt pour les trous, ces pauvres trous dédaignés sans appel par cette guirlande de petites bécasses auxquelles on avait déjà fait plus d'une fois la leçon, je nourris-

sais en moi, pour les trous, une vraie compassion. Et, quand mon tour était venu, voilà que sous les regards scandalisés de la compagnie j'avais tout à coup la hardiesse, moi probablement la plus timide de toutes en dépit de mes airs dégagés, l'intempestive franchise d'entonner le los des trous. Un trou se raccommode. Avec les moyens dont je disposais alors, je célébrais la satisfaction aussi bien manuelle qu'intellectuelle d'un raccommodage exécuté à la perfection, les fils s'entrecroisant, un fil dans un sens, un fil dans l'autre, avec une précision presque égale, compte tenu de la faiblesse de la nature humaine, à celle de la chaîne et de la trame tissées par la machine. Vraiment, je tombais mal. Le silence s'épaississait autour de moi et ma péroraison se perdait dans un souffle. Alors, s'élevait un concert de lamentations sur mon manque de sens pratique; et, pour ma gouverne, j'étais informée une fois pour toutes que les raccommodages, voire les stoppages, si bien faits qu'ils fussent, laissent toujours des traces, tandis que les taches, une fois délicatement enlevées (benzine, alcali, etc...) disparaissent à jamais sur un tissu aussi net qu'auparavant. Que dis-je! Aussi net? Rénové. Mieux que neuf, grâce à l'action bienfaisante des produits de détachement. Quelle leçon! J'étais bien loin de pouvoir l'apprécier, à cet âge encore tendre.

Avec plus d'efficacité que les agneaux du loup les bergers de la fable, ces dames nous gardaient des garçons. Il s'en glissait heureusement un de temps en temps, frère, cousin, « ami d'enfance », parmi notre troupe qui finissait quand même, à la longue, par être écœurée des amusements des demoiselles. Aussitôt, on ouvrait la porte toute grande aux barres, jeu divin, à la balle au bond, aux gendarmes et aux voleurs, au chat-perché, mieux encore au Jeu de Jeanne d'Arc dans lequel j'étais obligatoirement Jeanne, ayant seule la chance, en ces temps lointains, d'avoir précisément les cheveux coupés à la Jeanne d'Arc. Ah! Quel plaisir! Mon cheval piaffait sous moi, caparaçonné de velours bleu de roi, et derrière moi claquait la mer des étendards. Les Anglais? N'en parlons pas. Ils étaient boutés hors de France en un clin d'œil, personne ne voulant assumer le rôle : l'Imagerie d'Epinal fermentait ferme dans nos têtes, et nous avions encore la Guerre de Cent Ans et la prison de Du Guesclin sur le cœur. Hors donc les Anglais! Mais avant leur déconfiture, avant leur volatilisation aux limites de la pelouse (d'autant plus inévitables qu'ils n'étaient après tout, que deux ou trois nou-

veaux bombardés Anglais par la loi du plus fort), avant la victoire finale, il y avait encore l'agrément de l'entrevue de Vaucouleurs et celle, pour moi encore mille fois plus céleste et plus *vraie,* de Chinon. C'est que j'avais déjà passé bien des vacances tout près de là et, le vieux château en ruine, je le connaissais dans ses moindres recoins. Même un jour, avec ma cousine, en bas d'un escalier tournant que nous avions descendu en piaillant de joie et d'effroi, car il nous paraissait s'enfoncer dans les entrailles de la terre, nous avions trouvé un crâne, un crâne d'homme. Cet objet étranger, incongru, cet objet qui n'était pas un objet, nous l'avions reconnu sans avoir jamais auparavant vu son semblable et nous étions remontées sans un mot ni un cri, vertes de peur, n'osant pas nous regarder; mais quand même agitées par un secret frisson de plaisir qui nous bourdonnait aux oreilles parce que, pour la première fois, nous avions buté contre une réalité plus réelle que tout ce que nous savions déjà par nous-mêmes, que tout ce que l'on avait pu nous raconter sur n'importe quel sujet et qui pourtant avait quelque chose de fantasmagorique, hors du réel, et dont le vrai poids qui, lisse et poli, avait un instant pesé entre nos doigts tremblants, ne pouvait pas trouver de place dans notre univers. Nous n'en avions soufflé mot à personne et, par la suite, quand nous en parlions toutes deux, il nous était bien difficile de croire que nous n'avions pas rêvé cette rencontre.

Dans la grande salle du château de Chinon dont la voûte est le ciel tendu d'azur des Aoûts de vacances d'enfance pendant lesquels, l'avez-vous remarqué? il ne tombe jamais une goutte de pluie, Jeanne (moi en l'occurrence, une gosse de huit ans habillée de jersey vert grenouille), Jeanne, s'agenouillant devant le roi, lui témoigne ainsi qu'elle le reconnaît malgré sa frime. Qui était le roi? Je ne saurais le dire et qu'importe? Moi, n'étais-je pas Jeanne? Et ce roi, tout contre le petit manège de chevaux de bois de La Muette où subsistait encore, en miniature, le noble jeu de bagues, ce roi, ne le porté-je pas dans un cœur qui pour lui éclatait d'amour? Le roi, Lionel ou Jacques ou Jean, ou mieux encore une petite fille élevée tout à coup à la gloire et raidie dans son tablier à gros plis comme autrefois le vrai roi dans son justaucorps dont Fouquet a pris soin de reproduire les plis un à un, le roi était démasqué, arraché malgré lui à Chinon, rattrapait son royaume en un tournemain, était sacré à Reims et l'on n'en parlait plus. En culotte courte ou en sarreau, il mordait à pleines dents

dans une tartine quand il ne courait pas derrière la boîte rouge du marchand d'oublies. Parfois aussi on le voyait revenir de « chez la marchande », tenant au bout de son poing, dérisoire oriflamme, un petit moulin de papier tournant au faible vent de la pelouse. On avait beau nous répéter que nous étions devenus trop grands pour ces petits moulins, rien ne parvenait à diminuer notre passion pour eux. Dès que nous avions quelques sous, nous volions en acheter, dédaignant même, pour leurs fragiles volutes, les cerceaux, les quilles, les billes, et jusqu'au poisseux ruban de réglisse qui nous barbouillait de cirage.

L'heure du goûter amenait avec elle un léger flottement. On s'apaisait à l'apparition de la première tranche de pain; on était presque disposé à admettre les mères et les bonnes comme des institutions nécessaires, puisqu'elles détenaient le chocolat ou la pomme vernie sur laquelle, pour la rendre plus brillante encore, on crachait bien vite en cachette et que l'on frottait ensuite — avec plus d'ardeur que pour enlever n'importe quelle tache — avec le coin de son mouchoir. On se regroupait, on élisait des occupations plus paisibles, on jouait enfin aux portraits. Les garçons, avant les cris d'hirondelles du soir tombant, acceptaient pendant un moment de jouer aux portraits. J'adorais jouer aux portraits. J'adorais, sur quelques données qui à certains eussent semblé vagues, mais qui pour moi étaient éclatantes comme la vérité même (un chapeau posé de travers, des yeux qui prenaient une expression un peu égarée, un ferme dos d'enfant qui se voûtait l'espace d'une seconde), j'adorais découvrir soudain Napoléon ou Ursule, la jeune femme de chambre mélancolique qui, dès son arrivée, abandonnant au milieu de La Muette Molly, la seule étrangère de notre bande, se réfugiait sous les pieds d'une statue pour dévorer des romans à couverture jaune vif, *Amours de Femme* ou *la Madelon du Bataillon*. Hélas! le jeu des portraits ne pouvait toujours durer. Les autres s'en lassaient vite et il ne me servait de rien, muée en Fregoli, de tenter de leur persuader que j'étais Mlle Humbert, la gouvernante de Clotilde, ou la mère de Marguerite ou la loueuse de chaises. Au fond, je les comprenais : ce n'étaient pas des modèles très exaltants. Il y avait pis. Les modèles s'approchaient, l'air intéressé. « — A quoi jouez-vous, enfants? — Au portrait, Madame. — Ah! le joli jeu! C'est une bonne idée, par cette chaleur. Tenez, nous allons vous aider. » Nous étions de nouveau en rond, l'une de nous était mystérieusement élue

par ces dames et, après instructions chuchotées à l'oreille, elle était lâchée au milieu de notre cercle avec la mission de personnifier la Capricieuse, la Coquette, la Gourmande, la Bavarde. Ces titres de Suites pour clavecin faisaient aussitôt pour nous figure de froides allégories; les garçons avaient tendance à s'égailler et moi à m'écarter, la mine innocente. « Où allez-vous, Madeleine? — Nulle part. » Trois secondes plus tard, j'avais disparu.

Ursule m'intriguait plus que Molly; mais, pas plus qu'elle, n'avait de conversation. Quand, après l'avoir reconnue aux portraits, je m'approchais pour surprendre sur son vrai visage cette vérité fugitive d'elle que je venais de capter sur des joues rondes et vermeilles alors qu'elle était pâle et maigre, elle m'écartait comme une mouche. « — Allez jouer, me disait-elle. » Molly jouait avec conscience. J'étais la seule à chercher à établir un contact avec Ursule, également tenue à l'écart par les dames, qui pourtant n'étaient pas difficiles sur le choix de leurs relations. Que leur avait fait Ursule? me demandais-je alors. Maintenant, je crois comprendre qu'elle leur infligeait quotidiennement l'injure de préférer ses livraisons (alors à deux sous, si j'ai bonne mémoire) à leurs papotages et à leurs cancans. Elle ne semblait pas s'apercevoir de leurs dos de glace et lisait, lisait en mordillant ses ongles, une tache rose accrochée en haut de ses pommettes dont la couleur, à la fin de l'après-midi, tournait au rouge violacé. Nous sommes devenues amies pendant une heure, elle et moi, un jour qu'ayant découvert un de ses romans abandonnés sous sa chaise, je me suis mise à la dévorer avec une passion égale à la sienne, protégée, à ce qu'il me paraissait, par l'ampleur de sa jupe noire. C'était une histoire excessivement triste qui s'appelait *Clown et Princesse*. Au moment où j'arrivais à une phrase dont je me souviens encore : « elle ploya comme un roseau sous sa main puissante », j'en fus arrachée par les cris horrifiés de la dame qui avait eu des malheurs et qui me gardait. « — Allez jouer, me dit Ursule. » Mais en reprenant le livre, elle eut à mon adresse un sourire auquel je repense souvent, lorsque je vois les églantiers fleurir au bord des routes.

Tout ceci semble n'avoir aucun rapport avec les merles, ni même avec les rossignols, à l'exception peut-être des églantiers. Que l'on prenne patience. Nous y arrivons, nous y arriverons sûrement. Et pour me laver tout de suite du soupçon de n'aimer point les rossignols, ne puis-je alléguer que dans presque toutes les histoires que j'ai écrites jusqu'ici, j'en ai

toujours introduit un, parfois deux, en bonne place, lorsque la saison s'y prêtait? Elle ne s'y prête pas toujours; mais, bien avant que j'aie entendu de mes oreilles, moitié sur avril, moitié sur mai, le chant liquide du rossignol ruisseler pendant quarante nuits et quarante jours consécutifs, son nom m'était familier. Pourtant, il n'évoquait pour moi aucune saison déterminée, je pourrais même dire aucune forme, aucune couleur définies, puisque c'est seulement au printemps dernier que pour la première fois, après de longs, de patients travaux d'approche, de guets, d'avances sur la pointe du pied, j'ai enfin surpris sur la branche encore dénudée d'un platane le petit chanteur éperdu, couleur d'argent terni, de cendres où rougeoie faiblement le souvenir des braises. Pour l'enfant de huit ans que j'étais autrefois, le rossignol-oiseau n'était qu'une entité, poétique peut-être mais dépourvue de substance, et le mot rossignol était un nom propre, appartenant de droit à M. Rossignol, pharmacien de première classe, dont la boutique était située à Auteuil, à l'angle de la rue Gros et de la rue Théophile-Gautier. La classe de M. Rossignol — la première — se confondant dans mon esprit avec celle du métro où, une fois en possession d'un ticket rose-buvard que je devais avoir soin de ne pas égarer, je m'installais auprès de ma mère quand j'avais le privilège de l'accompagner dans ses courses, m'inspirait pour lui une profonde révérence, augmentée encore par sa calvitie, signe de savoir à ce que je croyais. D'ailleurs, en M. Rossignol, tout pour moi était mystère. Il portait un lorgnon d'or qui prêtait à son regard je ne sais quoi de détaché des intérêts de ce monde; de sa vaste carrure, au moment où l'on s'y attendait le moins, s'échappait une voix aérienne, absente, qui vous demandait comme à regret ce que vous veniez faire chez lui; enfin, il n'avait pas de pieds. Tout au moins, je ne les avais jamais vus : c'est qu'à ma connaissance M. Rossignol n'avait d'autre vie que celle qu'il menait, perpétuellement retranché derrière des panneaux de chêne sur lesquels couraient des moulures sculptées en ronde-bosse, merveilleusement astiquées, si bien que dans sa boutique une odeur d'encaustique fraîche était toujours mêlée à celles, insidieuses, de l'éther et de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés, à celles, un peu éventées mais quand même exquisement agrestes, du tilleul, de la camomille, de la menthe, de la bourrache, de la tisane de mille fleurs dont le nom me plaisait tant. Sort-il jamais de sa cachette? me demandais-je en écoutant M. Rossignol, pour moi homme-buste, manipuler derrière

son écran des objets que je sais maintenant avoir été des flacons, des éprouvettes, mais auxquels je ne pouvais alors donner de nom et qui, dans une sorte de ballet invisible se rencontrant parfois, produisaient un cliquetis léger, un tintement délicat aussitôt réprimés. Ma curiosité tendait l'oreille; en vain. Pour m'en distraire, je regardais de l'autre côté et je m'absorbais dans la contemplation de ces grandes boules de verre, si belles par leur ampleur, par leur apparente fragilité, dont s'enorgueillissaient alors avec raison les devantures des pharmacies et que le genre moderne et l'acier chromé ont mis en fuite, mais que par bonheur on rencontre encore parfois dans des quartiers éloignés. La lumière, prise au piège d'une eau bleue ou verte ou jaune ou rouge, y tremblait comme l'âme d'une princesse enchantée, tandis que la rue Gros, déformée ainsi que dans un miroir-attrape, y dansait dans un brouillard émeraude ou saphir ou topaze ou rubis tout semblable à ceux qui, j'en étais certaine, règnent dans les crépuscules des contes de fées. « — Voilà, petite fille, disait la voix de M. Rossignol, lequel avait flotté pendant ce temps jusque derrière son tiroir-caisse, voilà, c'est un franc cinquante. » Je tressautais, je fouillais bien vite dans mon porte-monnaie, mes pièces tintaient sur le cuivre du comptoir, je saisissais la bouteille de potion ou la boîte de cachets habillées d'un papier de soie dont les bords se rabattaient en une série de petits plis (leur régularité, qui tenait du miracle, accroissait encore mon admiration pour M. Rossignol) et je me sauvais dehors. Là, je restais de nouveau en arrêt devant les boules de verre. Vues de ce côté, elles n'étaient pas aussi émouvantes, à moins que le gaz ne s'allumât soudain dans la boutique. Désincarnée, sa lueur frémissait alors sur l'eau sombre, maléfique, ainsi que l'on raconte des feux follets au-dessus des marais. Je me dépêchais de rentrer.

J'allais souvent chez M. Rossignol. « — En revenant du lycée, me disait ma mère, tu passeras chez Rossignol chercher ceci ou cela. » C'était pendant l'autre guerre et toutes les domestiques de Paris, paraît-il, avaient été arrachées à leur état naturel par les attraits des usines de munitions; non point tant, peut-être, par exaltation patriotique que parce qu'elles y étaient mieux payées et moins tenues. Leurs anciennes patronnes n'en finissaient pas, en conclave, de commenter l'ingratitude de « ces filles » qui avaient eu le front de délaisser la solitude des cuisines sur la cour pour les grands halls vitrés où elles avaient de la compagnie, et leurs

chambres mansardées au sixième, tour à tour étouffantes ou glaciales, jamais aérées (peut-être après tout n'avaient-elles pas envie de soulever la tabatière de lucarnes qui ne donnaient sur rien que le ciel, terne à l'heure où elles montaient enfin se coucher), ascétiquement meublées d'un lit-cage, de tristes patères accrochées au battant de la porte, d'une table de bois blanc juste assez grande pour hospitaliser la cuvette et le pot à eau dépareillés, pour les fastes de l'hôtel meublé où, si elles retrouvaient, immuables, ces mêmes éléments pour embellir leur vie, du moins elles étaient « chez elles ». Moi, je ne pouvais assez me louer de leur disparition. Sans parler des courses impromptu chez le fruitier ou chez la boulangère du coin qui, chaque fois, m'offrait pour la commission une tablette de chocolat Meunier ou une bouchée à la crème (« — Prenez, chère mignonne, c'est pour vous. »), j'allais seule au lycée et revenais de même. Il était pourtant assez éloigné puisque c'était le lycée Victor-Duruy, le lycée le plus chic de Paris, disait négligemment ma mère à ses amies qui s'étonnaient qu'elle n'ait pas plutôt choisi Molière, à dix minutes de la maison. Je n'étais pas peu fière d'appartenir au lycée le plus chic de Paris, car c'est à dix ans que le snobisme cause ses vrais ravages, mais c'était loin d'être pour cette unique raison que, chaque matin, j'en franchissais le portail dans un élan d'amour. C'était à cause de son jardin où, par miracle, on nous laissait presque libres; à cause surtout du jardin voisin de l'Hôtel Biron que l'on entrevoyait, au bout de la cour des petites, par les interstices d'une haute palissade de planches de sapin. Je ne savais pas encore que Rodin avait marché dans ses allées sauvages, que la lampe solitaire de Rilke avait brillé, nuit après nuit, derrière les grandes fenêtres cintrées donnant sur la terrasse que l'on découvrait en hiver, lorsque les arbres avaient perdu leurs feuilles. J'ignorais le nom de Rilke; et, celui de Rodin, si je l'avais entendu, avait à peine ridé la surface de ma conscience. Je ne savais pas non plus que plus tard je viendrais souvent dans ce beau jardin désormais assagi, rendu à son ordonnance première, chercher non seulement le souvenir de l'enfant qui s'élançait vers lui, en lui, de l'autre côté de la palissade en planches — lui donnant ainsi la satisfaction tardive de pénétrer pour elle dans ce lieu si longtemps convoité — mais aussi un instant d'arrêt au milieu d'une vie tournoyante telle qu'on la vit dans les villes, un moment suspendu, hors du temps, où, au coin d'un parterre encadré de buis, on se retrouve soudain

face à face avec toute une partie de soi que l'on avait crue à jamais perdue. Ce qui faisait autrefois trembler d'émerveillement et de désir l'enfant ébouriffée, un œil fermé, l'autre grand ouvert et de toutes ses forces collé à la fente, ce n'était pas cet esprit d'ordre et de paix qui, de loin, fait maintenant ressembler ce beau jardin à celui du Grand-Trianon; c'était justement son contraire; c'étaient la folie des ronces et des herbes vivaces, le tourbillon des feuilles sèches en automne, les socles verdis, les bancs de pierre, les troncs couverts de mousse et jusqu'aux pleurs de suie qui coulaient le long de la ravissante façade qui précisément regarde la terrasse de Rilke et que moi je regardais, enivrée de reconnaître le parc et le château où la Belle s'est endormie pour cent ans après s'être piquée le bout du doigt au fuseau de la vieille, et d'avoir là, devant moi, presque à la portée de la main (et, pour en augmenter le prix, réservé à moi seule, car personne n'en parlait, personne ne semblait s'en soucier) ce que je connaissais déjà si bien par les illustrations de Gustave Doré. La cloche sonnait. La récréation se terminait. Il me fallait, jusqu'au prochain rendez-vous qu'en secret je lui donnais, m'arracher à ce mirage. C'était l'heure de la sortie. Je devais aussi quitter, si différent de son double effréné, le paisible jardin du lycée, autrefois le jardin du Couvent des Oiseaux, jardin anglais où s'enroulaient gracieusement les méandres de sentiers ratissés avec soin; où, au sommet de petits tertres qui jouaient aux collines se désolait la chevelure des saules; où des bancs signés Allez Frères étaient disposés à chacun de ces endroits où, si par exemple ce jardin avait été situé en Suisse, on aurait joui d'un point de vue incomparable; je reprenais le chemin d'Auteuil et, avant de rentrer, je passais chez M. Rossignol.

J'avais le choix des routes. Je pouvais, après avoir longé la grille dorée des Invalides, prendre le métro à l'Ecole Militaire, changer « à gauche » à la Motte-Picquet, émerger à l'église d'Auteuil, et là, après m'être une seconde enfoncée en esprit dans la profondeur mouvante de la rue Molitor dont la rangée de platanes me paraissait — car nous n'allions presque jamais par là — conduire au seuil d'une région chargée de mystère; après avoir, avec chaque fois le même poignant regret d'en être exclue, deviné le parc de Chardon-Lagache, celui de Sainte-Périne derrière la protection de leurs murs, je leur tournais le dos et je descendais la rue Théophile-Gautier, sans jamais oublier de saluer au passage le royal cèdre du Liban en exil au milieu d'un pâté de maisons sur

la droite, ni les vernis du Japon de la rue Rémusat, cette rue qui, d'une pente si douce, glisse vers le cher pont Mirabeau sous lequel coule la Seine. Je pouvais aussi, en sortant du lycée, aller butiner l'odeur si fraîche, si discrète des pelouses de l'avenue de Breteuil, monter à la station de Sèvres-Lecourbe, et, après un quart d'heure de vue plongeante sur les cours, les tristes logements du boulevard Garibaldi, sur l'animation de la place Cambronne, de la rue du Commerce, atterrir à Passy. C'était le chemin que je préférais, car il m'offrait encore deux moyens de gagner la rue Gros et la boutique de M. Rossignol, soit, une fois dégringolés les escaliers du métro, à plat par les quais, soit par l'abrupte plongée de la rue Raynouard tombant à pic sur la rue La Fontaine. Le nez écrasé contre la vitre de la cabine du conducteur illuminée de charmantes étincelles bleues, recevant en plein creux de l'estomac le choc du monde extérieur qui venait à toute vitesse à notre rencontre (deux rails prêts à nous embrocher, le redoutable profil des quais de la station prochaine contre lesquels nous allions sûrement nous écraser et culbuter tous les petits personnages qui s'y trouvaient assemblés et qui grossissaient de seconde en seconde à mesure que nous foncions sur eux), je n'avais pas fini de comparer dans mon esprit les mérites des deux itinéraires que déjà nous avions atteint la trouée d'argent de la Seine et que nous passions à grand fracas sur le pont de Passy; tellement vite, hélas! que j'avais à peine le temps d'accrocher du coin de l'œil l'enchantement du sillage des péniches, des remous nonchalants du fleuve qui, vus ainsi de haut, semblaient figés comme les veines d'une pierre de jade vert foncé que j'admirais chez des amis de mes parents. Il fallait pourtant prendre parti. Sur le quai, surtout si je me hasardais à descendre sur la berge, je retrouverais les chalands où vivaient, parmi des pots de géranium, un peuple altier qui jamais ne condescendait à jeter un regard sur nous, gens de la terre, je retrouverais aussi la lente — si lasse en effet — course de l'eau. Pendant un moment, l'âme ballante, je deviendrais eau moi-même, me coulant entre les arches du pont, glissant en clapotant le long des pontons, sans pensée me défaisant, me reformant à son image jusqu'à ce que la trompe d'une auto, les cris des débardeurs de chez Vallanet et Nizerolles m'empêchant peut-être, sans qu'ils s'en doutent, de passer par-dessus bord, ne m'éveillent tout à coup et me fassent fuir, le sang aux joues, dans le vertige d'une métamorphose interrompue.

Quant à la rue Raynouard, elle avait aussi bien des charmes, un fois dépêché le premier tiers, tellement fastidieux que jamais je ne faisais à ses maisons opulentes, mais d'une architecture si triste, l'honneur du plus furtif coup d'œil. Absorbée par les histoires que je me racontais et dans lesquelles, invariablement, j'étais l'héroïne de quelque grand drame, un instinct m'avertissait que j'approchais du renfoncement qui précédait la maison de Balzac contre laquelle (le trottoir se rétrécissant à cet endroit au point de n'être plus qu'une bordure) on avait tout juste la place de se glisser de profil, et encore fallait-il prendre soin de ne pas trébucher contre le petit perron aux marches usées, à ce que j'imaginais, par les rudes semelles de ses créanciers. Naturellement, je n'avais pas lu une ligne de l'œuvre de Balzac; mais, un jour que nous étions passées là, ma mère m'avait raconté l'anecdote du pauvre grand homme obligé, chaque fois que l'huis était heurté, de se sauver en hâte par le jardin qui descendait vers la Seine. Justement, avant la maison de Balzac (si modeste après l'ostentation des grands immeubles stupides que je venais de laisser derrière moi), se trouvait un petit mur hérissé de pointes de fonte au-dessus desquelles on apercevait les branches hautes d'un poirier. Je ne connaissais pas encore l'âge des poiriers et je me plaisais à supposer que celui-là avait appartenu au jardin de Balzac et qu'il l'avait aidé, ne fût-ce qu'un tout petit peu, à dissimuler sa fuite. D'ailleurs, cette fuite, que j'avais de mal à l'admettre! Quoiqu'en général je ne doutasse pas de la véracité de ma mère, je devais scruter son visage pour voir si elle ne plaisantait pas. Elle l'affirmait avec tant de conviction qu'on n'en pouvait presque plus douter; bien mieux, elle renchérissait, m'assurant que rien n'est plus commun chez les écrivains, chez les artistes, que de souffrir du besoin. J'étais stupéfaite. Alors, j'étais mise au courant de la misère de Mozart — exemple si parfait, hélas! qu'on finit par l'entendre raconter, par le citer soi-même comme si une telle chose allait de soi —, des cruels ennuis d'argent de Beethoven, de Rembrandt, de Léonard de Vinci, des démêlés de Michel-Ange avec ses papes; histoires qui plus tard deviennent tellement rabattues que c'est à peine si l'on ose encore y faire allusion, mais qui alors, pour moi qui confondais les siècles et les époques, avaient le dur éclat d'une nouveauté qui aurait aussi bien pu dater de la veille ou être sur le point de s'accomplir tandis que ma mère me parlait. En dépit de ma résistance, vaincue il me fallait aborder mes futurs héros,

mes futurs amis par la tangente de la pitié sans bornes que j'éprouvais pour eux, par le biais de l'impuissance où j'étais de les secourir, eux qui plus tard me réconforteraient si souvent. Les promenades avec ma mère étaient, bien sûr, des événements trop rares pour n'être pas précieux; pourtant, lorsque j'étais seule, je trouvais peut-être plus aisément le moyen d'introduire au milieu de mes regrets, de mes chagrins d'enfant, une dose d'espoir si forte, une certitude si absolue que, par une faveur spéciale, l'avenir me réserverait une part de bonheur telle que rien, alors, ne pourrait plus atteindre ni blesser ceux que j'aimais ni moi-même, que ces chagrins, ces regrets s'estompaient vite ou, plus exactement, se transformaient en une sorte d'accompagnement lointain, en mineur, chargé de faire ressortir par sa coloration mélancolique l'allégresse qui s'emparait subitement de moi, qui me faisait presser le pas, presque courir, au-devant de ce futur merveilleux qui n'attendait que moi pour exister. Mais, dans le cas de ceux que ma mère me citait, rien ne pourrait plus jamais changer l'injustice de leur destin : ils étaient morts. Jamais personne ne pourrait plus leur venir en aide, pas même moi avec mes dix sous hebdomadaires que j'eusse à ce moment si volontiers sacrifiés pour eux. Y a-t-il vraiment des cas où il n'y a plus rien à faire, ni pour ceux que l'on aime, ni pour soi? Il valait mieux n'y pas penser. Seule, j'y réussissais très bien.

La rue s'étranglait encore, serrée entre un grand mur noir percé de fenêtres grillées aux vitres poussiéreuses et un mur bas, boursouflé, craquelé, cabossé, gondolé comme un pain trop cuit. Tout en passant machinalement le bout de mon doigt sur le crépi pour en apprécier la rudesse, j'avais hâte d'atteindre la rue des Marronniers. Là, tout changeait. L'espace, la clarté accouraient à votre rencontre; l'œil délivré s'élançait d'un bond en bas de la pente, jusqu'aux premières frondaisons de la rue La Fontaine, non sans avoir saisi au passage tous les charmants détails des petites maisons d'aspect provincial qui, alors, donnaient à ce dernier tronçon de la rue Raynouard un caractère amical qui soudain vous réchauffait le cœur, et au rez-de-chaussée desquelles se mussaient des échoppes d'artisans — menuisiers-ébénistes, relieurs, réparateurs de poupées — et de modestes débits de boissons qui affectueusement se nommaient « A l'Ami Jean » ou « Au bon Coin ». Aussi impatients que le regard, les pieds se préparaient à bondir; mais, avant de dévaler la rue, cheveux au vent et vent aux oreilles, il y avait encore, sur la

gauche, deux jardins à saluer. Du premier, je ne dirai rien; il m'impressionnait trop. On le devinait à travers une arche majestueuse, ou qui me semblait telle, et, transpercé de flèches d'or, le feuillage touffu de ses grands arbres m'apparaissait plutôt comme une tapisserie installée là par miracle que comme une manifestation de la nature. Souvent, je passais vite, retenant mon souffle et sans le regarder, ainsi qu'Eve devant l'entrée du Paradis, après en avoir été chassée. Mais le second!... Une tonnelle, une table de fer aux pattes torses, quelques tournesols balançant leur grosse tête, est-ce le jardin dont parle Gide dans *Si le Grain ne Meurt?* Parfois, dans son récit, je crois l'identifier, du reste sans autre preuve que la fluidité, la course ductile des phrases de celui qui le suggère plus qu'il ne le décrit; et la pensée que l'enfant qu'il était a peut-être eu une connaissance intime de ce jardin que je ne faisais que pressentir, derrière la fraîche grille en losanges contre laquelle s'appuyait ma joue, m'en rend le souvenir plus précieux encore. Mourant de peur d'être tout à coup interpellée, honteusement expulsée par quelqu'un de la maison quoique les volets en fussent toujours clos (jamais l'idée ne me venait que j'aurais pu, au contraire, être invitée à entrer, à me réjouir dans ce jardin avec d'autres enfants qui seraient devenus pour moi des amis aussi chers, aussi mystérieux que mes amis des livres, David Copperfield ou le Mattia de *Sans Famille*), je buvais le ruissellement du soleil, je demeurais suspendue au frémissement de l'ombre des arbustes qui lentement, lentement, se déplaçait sur le sable de l'allée toujours déserte. Comme il était, ce soleil, plus doré, plus ardent que celui de la rue! comme elle était, cette ombre, plus spectrale que celle qui soulignait les objets tout autour de moi! Ce n'est que bien plus tard que j'en ai découvert la cause physique, laquelle n'explique d'ailleurs que le côté purement matériel de l'enchantement que j'éprouvais. La moitié supérieure de la porte cochère contre laquelle je me pressais donnait sur un corridor obscur qui s'ouvrait sur le jardin par une porte vitrée dont les verres étaient de couleur jaune. Dans cette maison où nulle vie ne se manifestait jamais, pourquoi cette porte était-elle restée entr'ouverte? Mais ce qui maintenant étonne ma mémoire, c'est de constater que la partie du jardin que j'apercevais dans sa tonalité réelle et non à travers la magie de la vitre couleur de topaze est demeurée en moi aussi brûlante que l'autre et qu'il me faut chaque fois appeler toute la logique des faits et de l'expérience

à la rescousse pour arriver à dissocier les deux moitiés de l'image et à monter les tons de l'une au détriment de l'autre. Rien de moins important, assurément, qu'un tel détail. Il n'est mentionné que pour faire mesurer le degré de transmutation auquel, de la meilleure foi du monde, se livrait l'enfant qui, pourtant, avait devant les yeux l'évidence que son ravissement n'était, en apparence, que l'effet d'un morceau de vitre jaune qu'un coup de vent un peu vif eût fait voler en éclats. En apparence. Car, eût-il même été privé de la somptueuse métamorphose que faisait subir, comme un vernis à une toile ancienne, la vitre jaune à ce petit coin de paysage qu'eût aimé peindre un maître hollandais, ce spectacle où il ne se passait rien m'eût attirée à lui. Ce que je devais y chercher sans le savoir, tout au contraire de ma quête passionnée sur la frange de l'Hôtel Biron qui ne me poussait qu'au tumulte, qu'à un échevèlement de l'âme que j'ai retrouvé plus tard, accompli, devant les hautes vagues d'équinoxe se déchirant contre les rochers du granit, c'était une promesse de paix, la prescience d'une vie que suffisent à combler le silence et la solitude. Certes, alors, je ne l'eusse point choisie, moi qui à dix ans me croyais appelée par la destinée à de « grandes choses ». Je n'en étais pas moins là, anéantie dans une contemplation dont j'avais peine à me déprendre.

Combien de temps, différant en dépit de moi la joie du galop jusqu'au bas de la pente, le plaisir presque secret et chaque fois mêlé de surprise et d'une délicieuse exaltation de m'enfoncer comme dans une forêt profonde, comme dans une eau souterraine, dans l'épaisseur de l'ombre des beaux platanes de la rue La Fontaine, combien de temps pouvais-je demeurer là, auscultant le cœur de cette maison morte, ramenée contre elle par une invincible fidélité, comme si j'étais seule chargée de recevoir une réponse à la question que posait mon regard à cette allée vide où tremblait l'ombre finement découpée des fusains, à cette table, à cette tonnelle abandonnées? Du plus loin que je me souviens, je vois toujours cette même enfant collée à quelque grille, à quelque palissade, même si celle-ci ne dissimulait qu'un terrain vague, et cherchant à découvrir « ce qui se passe de l'autre côté ». Mais si, le plus souvent, à Paris, c'était dans la rue que j'en étais exilée par la hauteur d'un mur, par la barrière d'une grille, l'écran d'une palissade, il arrivait aussi qu'à la campagne où pourtant je régnais souverainement sur un de ces jardins dont, si j'en avais été exclue, j'aurais d'une façon telle-

ment déchirante ressenti la privation, il pouvait arriver que les rôles changeassent et que tout à coup l'autre côté se trouvât sur la route. C'est ainsi que, de même que rue Raynouard, de même qu'au lycée au bout de la cour des petites, cette fois prisonnière du bonheur et laissant derrière moi, telle une traîne royale, s'épandre les trésors du beau jardin de Touraine où je passais mes vacances et dont j'aurais pu nommer toutes les fleurs, toutes les essences d'arbres, décrire de chacun d'eux la physionomie particulière (je le pourrais encore), parcourir de nuit ou en fermant les yeux toutes les allées et même le labyrinthe du petit bois sans me tromper et sans me perdre, je pesais de tout mon poids sur les battants de la grille d'honneur et, passant mon visage entre deux barreaux auxquels je me cramponnais des deux mains, je m'abimais dans la contemplation de la route qui, venant de Chinon, de Richelieu, s'enfuyait blanche de poussière vers Berthegon, 9 kilomètres, vers Châtellerault, 25 kilomètres. Oh! ce n'était pas pour y voir passer les rares autos, les rares cavaliers, les rares équipages, ni les charrettes croulant sous le foin, ni les vaches au soir regagnant les fermes voisines. Sur cette route chérie, toute animation me faisait l'effet d'une fausse note. Je ne la voulais que vide. Car c'est seulement alors que peu à peu, mais de façon merveilleusement distincte, hors de moi s'y projetait trottant trottinant l'image d'une petite fille en tablier rose à collerette plissée, à ceinture de cuir vernis noir, qui se hâtait vers la ligne d'horizon, qui allait l'atteindre, qui l'atteignait, qui se fondait en elle. J'avais disparu à mes propres yeux et l'enfant pendue aux barreaux n'était plus que le résidu charnel, que l'enveloppe enfin abandonnée de l'autre, de celle qui s'en était allée; où?... On m'appelait. J'entendais vaguement sonner le premier coup de la cloche du dîner. De nouveau mon nom venait ricocher contre moi. Au second coup de cloche, tirée en arrière par la force de l'habitude je bondissais, je contournais à une allure folle la grande pelouse au milieu de laquelle jaillissaient des balais, jet d'eau éternellement figé en l'air sans l'espoir de jamais retomber, j'arrivais en nage à la maison. « — Seigneur! s'écriait ma mère, où as-tu encore été, qu'as-tu fait? Tu es rouge comme un coq! — Rien, je n'ai rien fait... » En effet, je n'avais rien fait, rien qui se puisse raconter, rien d'explicable, même pour moi-même. Combien d'années ne faut-il pas pour entrevoir une réponse à la question qu'inlassablement pose un enfant séparé de son monde réel par une grille, par

une palissade en planches, par un mur; par exemple par celui qui allait de la rue des Marronniers à la rue des Vignes et au-dessus duquel passaient les branches d'arbres qui devaient être magnifiques et que j'aurais tellement voulu connaître en entier?

Dans ce jardin-ci, le jardin de maintenant, le merle zigzague en criant sa joie. Il se pose en haut du vieux poirier et, dressé sur ses pattes, la gorge gonflée, le bec pointé vers le ciel qui pâlit, il commence à lancer ses trilles. Ont-ils l'oreille vraiment bien exercée ceux qui, sur la foi du dictionnaire, prétendent que le chant du merle n'est qu'un sifflement éclatant? Que n'ont-ils entendu celui-ci! Sans rien enlever au rossignol, il n'en demeure pas moins que les trilles, les roulades, les sifflets mêmes du merle ont une puissance, une variété, un imprévu, disons le mot, une fantaisie si franche, si bon enfant, si rustique, que mieux que son élégiaque rival, il me semble exprimer l'essence de la campagne, tout au moins d'une certaine campagne, celle où les paysans dans les prés fauchent le foin, dans les champs moissonnent et, les jours de fête, dansent aux assemblées. Sans doute le timbre de sa voix est-il moins émouvant que celui du rossignol, ses modulations plus simples, plus limité peut-être son registre; sans doute n'est-ce pas la tendre flûte qu'il rappelle, mais le fifre, le fifre joyeux, triomphal, qui, s'il perce les tympans, entraîne aussi les cœurs. A notre merle, les grillons font bientôt un accompagnement, d'abord en sourdine, puis à mesure que s'étend le crépuscule, de plus en plus strident, haletant, pressant, comme s'il leur fallait se dépêcher d'exhaler avant la nuit la réserve de chaleur et de lumière que leurs petites âmes obscures ont absorbée pendant le long jour d'été qui s'achève; enfin, à tous les coins de l'horizon, commence à tinter la cloche d'argent des grenouilles. Le merle tombe sur la vigne, froufroute sous les feuilles, explore les grappes dont nul grain n'est encore mûr, émerge d'un coup d'aile, jette un dernier cri et fonce vers la grange où, sous la tapisserie du lierre, il a bâti son nid. L'obscurité gagne les tilleuls argentés, les magnolias, les massifs, noie les géraniums, les dalhias éclatants, les phlox, les glaïeuls, les pieds de chrysanthèmes en qui se prépare l'automne; les chiens rentrent; les lampes s'allument. Au ciel tremble une première étoile, bénédiction de la nuit sur notre petit univers, celui du jardin, de la maison, de la lampe qui veille et des chiens endormis.

PAROLES A FACE HUMAINE[1]

par FREDERIC HAGEN

Ma main née dans vos cœurs

Mon front moulé dans votre vérité

Ma poitrine comme la vôtre une proue
croisière énorme sous les tempêtes
en galion une victoire joufflue
aux ailes de la paix



Le soir incline ses lèvres jaunes
sur le front de la terre morte

Derrière nous la nuit hisse
ses drapeaux mouillés sur les tours du silence

Un cheval aux sabots invisibles cherche
son chemin de retour dans la vase rouge

Sur sa croupe le sommeil berce
son enfant aveugle dans ses bras blancs



Notre aube ne nous appelle pas avec des doigts de roses
dans le tiède duvet d'un vol de pigeons blancs

(1) D'un recueil à paraître aux éditions G. L. M.

Notre aube est brute notre aube est dure
notre aube sent l'âtre le pain et l'usine

Notre aube avec des poings nous secoue aux épaules
dans les ruines brûlées de notre nuit
Notre aube parmi les flaques flasques du souci
quand l'homme sort à la recherche de l'Homme

★

Les épaules de la nuit
sentent le sommeil
dans les grottes du thym

tout est simple dans les yeux simples

l'étoile chante parmi les cailloux
des eaux inviolables

le jaune chat sauvage du ciel
saute d'arbre en arbre
et ne nous quitte pas du regard

passant les barques moroses
les rires invisibles

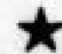
la course silencieuse au travail de nuit

et de lune et lanterne sur le front
le salut d'une bleue solitude

et la mort des camarades
dans les bras étrangers de la même liberté

sous la même étoile

dans la même nuit



Un jour viendra où une face humaine
penchera sur moi la Face de l'Homme

et dans mon désert naîtra une source
et une aube première avant le jour premier

et d'innombrables mains s'uniront
sur mes lèvres au fond de mes yeux

et je partagerai le pain de ma vie
et le leur tendrai avec l'aube

NERVAL
ET SES DEUX " LÉO BURCKART "

par JEAN RICHER

I

PLACE DE « LÉO BURCKART » DANS L'ŒUVRE DE NERVAL; SA GENÈSE.

La réputation des récits des *Filles du feu,* « Sylvie » en particulier, et d'*Aurélia* fait parfois oublier que Nerval, auteur dramatique, librettiste, courriériste, a consacré au théâtre une grande part de son activité littéraire.

En écrivant les couplets mirlitonesques de *Piquillo* ou le dialogue de *Léo Burckart* il a élaboré cette langue souple et variée qu'on admire dans ses chefs-d'œuvre en prose, de même que les charmantes odelettes style Renaissance ont abouti aux incantations prestigieuses des *Chimères.*

Dans une lettre de 1840 (1) Nerval, à son retour d'Autriche, s'adressant aux administrateurs de la Comédie-Française, marquait la place que le théâtre à cette date avait pris dans sa vie. Après avoir mentionné ses divers feuilletons dramatiques de la *Charte de* 1830, de *La Presse,* du *Messager,* du *Monde Dramatique,* du *Figaro,* il concluait : « Si ma qualité d'auteur dramatique pouvait ajouter quelque chose à la bienveillance dont je crois être digne de la part de la Comédie-Française, je la réclamerais encore comme auteur de *Léo Burckart* représenté vingt-six fois à la Porte Saint-Martin. »

Avec raison Nerval accordait une particulière mention à *Léo Burckart* qui devait demeurer sa principale contribution originale à notre littérature dramatique. Ses autres pièces souvent écrites en collaboration, sont des traductions comme le

(1) Cf. *Mercure de France,* septembre 1948.

Nouveau genre ou *Misanthropie et repentir;* des adaptations : *Jodelet* et *Le chariot d'enfant;* de faibles opérettes qui se nomment *Piquillo* ou *Les Monténégrins.*

Il semble que ses possibilités comme auteur de théâtre se soient trouvées stérilisées par la fréquentation trop précoce et trop constante du *Faust* de Gœthe. Gérard a fait son entrée dans la littérature comme traducteur de cette œuvre : toute sa vie il a été hanté par les thèmes faustiens. Ils paraissent dans son *Nicolas Flamel* dont on connaît quelques scènes, dans son *Faust* dont un acte nous est parvenu et aussi dans cet *Imagier de Harlem,* inspiré du *Faust* de Klinger au sujet duquel il écrivait à Jules Janin :

« L'inventeur a auprès de lui deux femmes : la femme bourgeoise qui ne le comprend pas et le fait souffrir, mais qui le sauve par le sentiment religieux, et la femme idéale, son rêve, le rêve éternel du génie dominé par l'amour propre et que l'auteur de *Faust* avait symbolisé par Hélène... Il y a beaucoup de *Faust* dans la pièce et même du deuxième *Faust,* ce qui ne contribue pas à l'éclairer. Mais vous savez que c'est une manie chez moi. Rappelez-vous *Léo Burckart...* »

Donc, de l'aveu de Gérard, le souvenir de *Faust* n'était pas absent non plus de *Léo Burckart,* mais cette fois-là il est parvenu à oublier suffisamment son modèle, à mettre en œuvre un assez grand nombre de ressorts dramatiques et de détails pittoresques, en un mot à faire œuvre personnelle.

Les ressemblances que l'on pourra remarquer seront tout extérieures : nom de l'héroïne qui s'appelle Marguerite, présence de deux femmes auprès du héros, scène de taverne qui rappelle autant *Fantasio* que l'œuvre de Gœthe.

Ce drame est la plus solidement charpentée des œuvres que Nerval écrivit pour la scène; la collaboration d'Alexandre Dumas n'est sans doute pas étrangère à ce fait : les deux auteurs ont conçu la pièce lors de leur commun voyage de 1838 en Allemagne; ils l'ont réalisée ensemble. Ils avaient convenu de signer tour à tour les pièces écrites en collaboration. Dumas était réputé seul auteur de *Piquillo,* de *l'Alchimiste,* de *Caligula,* tandis que *Léo Burckart* revenait à Gérard. Il n'en reste pas moins que l'idée première et, dans l'exécution, les détails d'atmosphère et une grande partie du dialogue doivent être attribués à Nerval (2). La pièce est écrite

(2) G. Bell dit avoir vu chez Théodore Coignard le manuscrit original écrit par les deux mains (*L'Artiste,* 25 mars 1855).

sous l'influence avouée de Schiller (spécialement des *Brigands*) et sous celle de Shakespeare. On peut admirer l'habileté avec laquelle les deux intrigues superposées sont déroulées parallèlement : d'une part, le conflit dans l'âme de Léo Burckart entre l'amour de la liberté et les nécessités du pouvoir s'extériorise dans la lutte que le héros doit mener contre ses anciens camarades de combat, c'est le sujet repris par J. Romains dans le *Dictateur;* d'autre part, l'intrigue domestique met aux prises Léo Burckart, sa femme Marguerite et l'étudiant Frantz Lewald. Un subtil jeu de contre-point très finement décrit intervient : Léo échoue en tant qu'homme d'Etat parce qu'il a voulu demeurer honnête dans un monde pourri, mais grâce à cette même loyauté foncière, il sauve son bonheur conjugal, ce qui est conforme à la hiérarchie des devoirs d'état.

Nerval a pris un plaisir évident à faire revivre l'Allemagne de 1819 qu'il imaginait : cette « jeune Allemagne » romantique avec ses associations d'étudiants, ses lieder, sa sentimentalité. Il utilisait à la fois des sources livresques et des souvenirs personnels. « Je m'étais mis dans la tête de faire exécuter des chants de Kœrner, rendus admirablement par Weber. Je les avais entendus. Je les avais répétés en traversant à pied les routes de la Forêt Noire, avec des étudiants ou des compagnons allemands (3). »

C'est le 23 mars 1819 que l'étudiant Carl Sand avait poignardé à Mannheim l'écrivain Kotzebue; Nerval et Dumas avaient visité la maison de Kotzebue, étaient allés en pèlerinage à la tombe de Carl Sand, avaient interrogé les survivants de la journée tragique. Des péripéties de ce voyage commun ils ont chacun fourni un récit, Dumas d'abord, dans ses *Excursions sur les bords du Rhin*, t. II (sur Carl Sand et Kotzebue, voir les chapitres XXVI à XXX, puis Gérard dans *Lorély*, ch. VII et VIII. Il n'est pas certain d'ailleurs que l'idée de tirer un drame de la mort de Kotzebue n'ait pas été empruntée par Nerval et Dumas à Henri Trianon dont un drame inédit *Sand et Kotzebue* avait été longuement cité par Jules Belin dans la *Revue du théâtre* de février 1836 (pp. 265-270) (4).

Un autre événement analogue a inspiré Nerval plus direc-

(3) *Lorély*, appendice aux « Scènes de la vie allemande ».
(4) Voir aussi dans le même recueil (Bibliothèque Nationale yf 2030-2031, pp. 249-251) le texte de H. Trianon : « Un bal masqué à Coblentz, 28 février 1819 ».

tement encore : le 1er juillet 1819, à Swalbach, Loebing tenta d'assassiner le président Ibell; arrêté, Loebing se donna la mort comme Frantz Lewald dans *Léo Burckart*. Dans la préface de l'édition originale du drame (5), Nerval cite l'*Annuaire de Lesur*, il s'agit de l'annuaire pour 1819, année où se situe l'action de *Léo Burckart*. La documentation de Nerval sur les sociétés secrètes allemandes, sur les sociétés d'étudiants et sur les universités allemandes provient pour une part importante de ce même annuaire (années 1819 et 1820).

Il a également fait d'importants emprunts à l'ouvrage de G.-L.-C. Pérau, *L'ordre des francs-maçons trahi et le secret des Mopses révélés* (1745), et surtout à celui de Lombard de Langres, *Des sociétés secrètes en Allemagne et en d'autres contrées, de la secte des Illuminés, du Tribunal secret, de l'assassinat de Kotzebue*, daté précisément de 1819, dont il convient de signaler particulièrement le chapitre VIII : « De l'association dite Saint-Jochim », le chap. X : « Du Tugenbund ou Tugenferein » (*sic*), le chap. XI : « Des réunions dites Burschenschaft et Landsmanschaft », le chap. XXIX : « Tribunal secret », le chap. XXX : « Procédure des francs-juges et mode d'exécution ». L'examen de cet ouvrage permet de saisir sur le vif l'utilisation dramatique d'un récit documentaire. Toute édition annotée de *Léo Burckart* devra en tenir compte de façon détaillée.

II

Les deux « Léo Burckart »

Deux déclarations de Nerval au sujet de *Léo Burckart* pouvaient retenir l'attention :

D'abord une lettre du 2 mars 1839 à Anténor Joly où il disait à propos de l'*Alchimiste :* « Certainement vous pouvez compter sur la pièce, et je suis honteux qu'elle n'ait pu être terminée au jour dit. Cela vient seulement de la *refonte* totale que j'ai été forcé de faire de *Léo Burckart* (qui ne devait pas être représenté et paraissait arrêté définitivement lorsque je me suis engagé envers vous)... Je suis bien fâché qu'il ait fallu tant de temps pour rendre *Léo Burckart représentable*, et que, sous sa première forme, il ait été si indigne de vous... »

(5) Nous complétons ici une note parue dans la *Revue de Littérature comparée* (avril-juin 1947).

Ensuite, une indication fournie dans un article des *Faux Saulniers*, paru dans le *National* du 1er novembre 1850, où Gérard indiquait : « La pièce reçue par Harel était en répétition depuis un mois lorsqu'il fallut, selon l'usage, envoyer deux manuscrits à la censure. » Or, *Léo Burckart* fut créé à la Porte Saint-Martin, que dirigeait Harel, le 16 avril 1839 (alors que la pièce devait primitivement être jouée à la Renaissance dont Anténor Joly venait de prendre la direction), tandis que l'*Alchimiste* de Dumas et Nerval prenait sa place à la Renaissance. Une liasse conservée aux Archives Nationales où se trouvent des pièces soumises à la censure pour le théâtre de la Renaissance renferme une « copie dramatique » de *Léo Burckart* et un manuscrit de l'*Alchimiste*.

La première page du manuscrit de *Léo Burckart* porte deux dates : 24 novembre 1838 (date de la remise à la censure) et 16 [novembre] 1838 date de la réception par le théâtre. Or, c'est le 16 novembre 1838 également que Gérard et Dumas signaient le billet suivant (6) : « Nous nous engageons, Gérard et moi, malgré la réception d'Anténor Joly, à ne pas exiger la représentation de la pièce intitulée *Léo Burckart* » (A. Joly désirait exploiter le succès de *Ruy Blas*).

Ce *Léo Burckart* est différent du texte publié d'abord dans la *Presse* du 24 septembre au 4 octobre 1839, puis en volume la même année. On est donc en présence d'une version primitive du drame, destinée au théâtre de la Renaissance, dont la publication nous paraît utile parce que, si la structure du drame est la même, le dialogue et l'agencement d'un certain nombre de scènes ont été profondément modifiés dans la version finale. Ce travail de remaniement semble avoir été effectué par Nerval entre novembre 1838 et février 1839 si nous en croyons la lettre du 2 mars 1839 citée plus haut.

III

Le procès-verbal de censure de « Léo Burckart ». Nerval et les ministères — L'accueil de la critique.

L'on savait que le retard apporté dans la représentation de *Léo Burckart* était dû en partie au fonctionnement de la censure dramatique.

(6) Publié par M. Léon Séché dans le *Gaulois* du 30 août 1911.

Ce n'est pas seulement à notre époque que l'on a pu voir des considérations extra-littéraires peser sur l'œuvre des poètes, des romanciers et des dramaturges. L'existence de la censure dramatique a longtemps marqué l'importance que les gouvernements successifs reconnaissaient aux spectacles présentés sur les théâtres.

Des lettres récemment publiées (7) nous apportaient la « révélation » d'un Gérard, agent secret du ministère de l'Intérieur, chargé de mission à Vienne, puis à Bruxelles en 1839 et 1840.

Comment l'écrivain était-il entré en relation avec les ministères, le point restait un peu obscur. Il semble bien que le contact de Nerval avec l'administration se soit d'abord produit à propos de son drame *Léo Burckart* :

« On en jugeait le spectacle dangereux — a raconté Gérard — à cause surtout d'un quatrième acte qui représentait avec trop de réalité et sous des couleurs trop purement historiques, le tableau d'une *vente de charbonnerie*. On m'eût loué de rendre les conspirateurs ridicules, on ne voulut pas supporter l'équitable point de vue que m'avait donné l'étude de Shakespeare et de Gœthe, si faible que pût être mon imitation. »

Or, un dossier des Archives Nationales vient confirmer cette assertion; en effet il renferme la minute du procès-verbal de censure de *Léo Burckart,* pièce soumise aux censeurs, le 19 décembre 1838. Il s'agit donc du premier texte de la pièce, destiné au théâtre de la Renaissance. Le morceau se compose d'une longue analyse du drame et conclut par un savoureux commentaire :

...Cet ouvrage très important par sa propre valeur et par le nom de son auteur nous paraît mériter toute l'attention de son Excellence. Il présente, par contre, les plus graves inconvénients : les sociétés secrètes, leurs formules étrangères, leurs sombres pratiques, leurs tribunaux dont les sentences prononcées sur la corde et le poignard se traduisent en assassinats politiques, tout cet appareil déployé sur la scène sous des couleurs vives et énergiques saisit fortement l'imagination et peut faire naître de plus dangereuses impressions. Le quatrième acte tout entier est consacré à reproduire le langage, les formes, les images solennelles de ces assemblées fanatiques et leur juridiction aussi prompte que sanglante qui

(7) *Revue de Paris,* juillet 1948; *Mercure de France,* septembre 1948.

s'exerce sous les yeux même du spectateur, et qui s'arroge le droit de juger et de frapper de mort les princes et les ministres. Ce spectacle est de nature à produire de très fâcheux effets sur certains esprits.

Il est juste toutefois de reconnaître que l'inconvénient de cet ouvrage est plus dans le spectacle matériel qui s'y développe que dans les idées politiques qu'on y agite : c'est moins la lutte de la liberté contre le despotisme que la passion mal comprise de l'indépendance nationale qui se jette dans la conspiration et la révolte. Les idées d'ordre et de pouvoir sont glorifiées dans le rôle honorable, sage et passionné à la fois, de Léo le vrai patriote qui ne devient ministre que pour réaliser largement les idées libérales qui l'ont fait proscrire par le pouvoir oppressif et qui le laisseront tomber encore, impuissant et découragé, entre l'impopularité de la rue et la défaveur du Prince. Pourtant l'auteur aurait dû flétrir au dénouement ces réunions insensées qui commencent par des jeux d'écoliers et finissent par des assassinats, ce serait en tout cas une modification indispensable.

On pourrait y trouver, sauf la différence des dénouements la tragique histoire de Kotzebue et de Karl Sand, mais rien n'y ressemble à ce qui se passe ou s'est passé chez nous et de notre temps.

Telles sont les considérations que nous croyons devoir soumettre à la haute appréciation de S. E. La majorité a pensé que cet ouvrage est admissible à raison du sujet qu'il traite et des images qu'il présente.

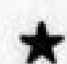
L'un de nous a été d'avis qu'en insistant davantage sur les idées d'ordre et de pouvoir qui dominent la pièce et surtout en caractérisant avec plus d'indignation les criminelles conséquences d'un patriotisme aveuglé, les modifications qu'il croit faciles rendraient l'effet de cet ouvrage plutôt utile que nuisible...

« Insister davantage sur les idées d'ordre et de pouvoir » — voilà la consigne que les fonctionnaires du gouvernement de juillet, agents d'un souple dirigisme intellectuel, donnaient aux écrivains. En remaniant *Léo Burckart*, pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin, Gérard n'est guère parvenu à plier son talent aux nécessités politiques et ne s'y est sans doute pas efforcé. Mais de son contact avec les bureaux a pu naître l'idée de se faire appointer par un pouvoir dispensateur de missions et de subventions. La réalité des missions à Vienne

et à Bruxelles ne peut plus être mise en doute aujourd'hui.

Un incident survenu en octobre 1850 avait fait douter de leur existence : J. Legros dans un article paru dans le *Corsaire* du 30 octobre 1850 sous le titre « Encore un fantaisiste qui tourne au rouge » déclarait : « Pas un homme de lettres n'ignore que, sous la monarchie de Louis-Philippe, M. Gérard de Nerval était plus royaliste que le roi... Il obtenait des missions du ministère de l'instruction publique. C'est ainsi qu'il est allé en Allemagne et en Egypte. »

A cela Gérard répondit dans le *National* du 1er novembre en invoquant une indemnité reçue pour l'interdiction momentanée de *Léo Burckart* : « Je promis six cents francs de copie pour les six cents francs qu'on me rendait. J'ai envoyé des articles sur des questions de commerce et de contrefaçon pour le double de ce que j'ai pu recevoir. » Dans la *Presse* du 4 novembre 1850, Nerval allait jusqu'à nier toute mission proprement dite : « Je n'ai jamais rien demandé à la monarchie; je n'en ai jamais rien reçu; je n'ai eu à remplir aucune mission. Et c'est seulement par suite de la suppression d'une pièce de théâtre que j'ai partagé avec le directeur, dont les intérêts avaient été lésés comme les miens, une indemnité de quelques centaines de francs, que j'ai de plus, rendue en travaux sur la *contrefaçon étrangère* (8). »



Au moment de sa représentation, *Léo Burckart* donna lieu à plusieurs excellents articles : on connaît celui de Théophile Gautier paru dans la *Presse*, le 22 avril 1839, repris dans l'*Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans* (1858), tome I; il faut signaler encore celui d'H. Lucas dans l'*Artiste* (1839, t. II, pp. 354-356), qui, comme Gautier, louait l'esprit d'impartialité qui anime ce drame : « L'auteur... avec un art infini, a fait en sorte qu'on estime également le prince, Léo Burckart et les étudiants, malgré leur antagonisme constant. Les gens qu'il a flétris méritent de l'être indépendamment de toute opinion. » Sous les initiales A. S., le critique de la *Revue et Gazette des théâtres* écrivait le 18 avril 1839 : « *Léo Burckart*, je n'hésite point à le déclarer de prime abord, est l'une des œuvres les plus remarquables qu'un jeune homme

(8) Cf. *Mercure de France*, 1er septembre 1948.

ait depuis bien longtemps livrées à la scène. C'est à la fois une pensée forte, simple, l'élan d'une imagination pathétique et le cri d'un cœur empreint d'une sensibilité vraie. C'est aussi et avant tout l'œuvre d'un honnête homme. » Ajoutons pour notre compte que ce drame est écrit dans une langue ferme et belle. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser est d'être d'un sérieux qui côtoie parfois la lourdeur. Il nous semble l'une des meilleures pièces de l'époque romantique et une adaptation respectueuse de l'esprit du poète pourrait sans doute en être portée sur la scène contemporaine.

LÉO BURCKART

Version inédite

PROLOGUE

par GÉRARD DE NERVAL
(et ALEXANDRE DUMAS)

Le texte du « Prologue » de Léo Burckart *que nous donnons ci-après est très différent de la « Première journée » de la version définitive. Contrairement à ce qui se produit pour les actes suivants, il serait difficile de mettre côte à côte les deux textes. En effet, le même dialogue ne se retrouve que par instants : l'enchaînement des scènes et le caractère des personnages diffèrent.*

Au début de la deuxième version de Léo Burckart, *Frantz et Diana se présentent ensemble chez Marguerite. Diana est déjà à Francfort depuis plusieurs jours. Il n'a jamais été question d'amour entre Frantz Lewald et Diana de Waldeck. Le personnage de Diana apparaît sous un jour très différent dans les deux versions. Si l'on limite la comparaison au seul Prologue, les modifications peut-être les plus intéressantes et les plus révélatrices du travail de l'écrivain portent sur le style. En contre-partie d'images heureuses ajoutées au second texte, par exemple celle de « l'intelligence (qui) marche aujourd'hui sur la terre, comme ce héros antique qui semait les dents du dragon », Gérard a sacrifié des morceaux bien venus, seulement un peu grandiloquents, de la scène entre Léo et le Prince, pour s'efforcer d'obtenir un effet dramatique plus intense et pour contenter à la fois la censure (?) et le public. —* J. R.

I. — *MARGUERITE, assise et brodant.*
UN DOMESTIQUE, debout à la porte.

LE DOMESTIQUE. — Madame m'avait recommandé de dire qu'elle n'était pas visible avant midi.

MARGUERITE (*à demi tournée sur sa chaise*). — Je fais exception pour lui, rappelle-le. (*Le domestique fait un mouvement pour sortir*). Karl, où est Monsieur?

LE DOMESTIQUE. — Dans son cabinet.

MARGUERITE. — Vous le préviendrez que je reçois M. Frantz Lewald. (*Le domestique sort. Elle va* (1) *à la porte.*) Ce pauvre Frantz, un ancien ami que je n'ai pas vu depuis une éternité. Venez donc, venez donc...

II. — FRANTZ — MARGUERITE

FRANTZ (*lui baisant la main*). — Oh! je savais bien que vous y étiez pour moi, chère Marguerite. Pardon, Madame, j'oublie en vous revoyant toujours aussi jolie et aussi bonne... (*la regardant*). J'aurais dû dire plus jolie... (*Elle lui tend la main une seconde fois en riant*) et meilleure... j'oublie, dis-je, ce qui s'est passé en mon absence et que quelqu'un a maintenant le droit d'être jaloux de mon amitié si pure et si sainte.

MARGUERITE. — Rassurez-vous sur ce point. Léo n'est pas jaloux... D'ailleurs, ne croyez pas que c'est un tête-à-tête que je vous accorde. Je l'ai fait prévenir que vous étiez ici, et probablement (que) je vais avoir l'honneur de vous présenter à lui, si toutefois il peut se décider à quitter un instant sa chère politique, la seule rivale dont, de mon côté, je puisse être jalouse.

FRANTZ. — Oh! que cette rivale le retienne donc loin de nous, car j'ai besoin de vous parler, à vous seule.

MARGUERITE. — Asseyez-vous et profitons de l'instant alors...

FRANTZ. — Non, merci... je suis trop ému, trop agité. Permettez que je reste debout... j'étouffe.

MARGUERITE (*riant*). — Oh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

FRANTZ. — Il y a... qu'elle est ici...

MARGUERITE (*cherchant*). — Elle?...

FRANTZ. — Oui, Diana.

(1) ms : *Allant.*

MARGUERITE. — Diana de Waldeck (2)!...

FRANTZ. — Diana de Waldeck, oui... de retour non seulement en Allemagne, mais arrivée ici, hier soir, à l'hôtel de Russie.

MARGUERITE. — Et comment savez-vous cela quand je l'ignore?...

FRANTZ. — Un de mes amis, attaché au cabinet de Londres, le correspondant d'une société dont je fais partie et qui a quelques intérêts politiques à savoir ce qui se passe, m'a écrit que le prince Ernest quittait Londres pour se rendre à Anvers. Naturellement j'ai pensé qu'en sa qualité d'aide de camp, Henry de Waldeck le suivrait, et que Diana suivrait son frère. Alors j'ai quitté Leipsick où j'étais, et je suis accouru ici, pensant que si le Prince, exilé par son frère, comme vous le savez, s'arrêtait quelque part, ce serait à Francfort, ville libre! Je ne me suis pas trompé... Je suis arrivé ce matin, ils étaient arrivés cette nuit... N'est-ce pas d'un bon augure, comme dirait votre père... et ne croirait-on pas que nous nous sommes donné rendez-vous.

MARGUERITE. — Pauvre Frantz, vous l'aimez donc toujours?

FRANTZ. — Plus que jamais.

MARGUERITE. — Voyons, réfléchissez avant de répondre, et parlons sérieusement sur des choses graves.

FRANTZ. — Oh! cela vous est bien aisé à dire, à vous!... Mais si la fièvre vous brûlait!...

MARGUERITE. — Eh bien! voilà justement, vous avez dit le mot, c'est une fièvre dont je vous croyais guéri, Frantz, et dont son retour inattendu vous a donné une nouvelle attaque.

FRANTZ. — Qui a pu vous faire croire cela?

MARGUERITE. — Vos lettres, Frantz, l'étude que j'en ai faite avec toute l'amitié que je vous porte; il y a six mois que vous ne m'avez parlé d'elle.

FRANTZ. — Eh bien! oui, il y a quelque chose de vrai dans tout cela, mais notre cœur a des mystères qui nous sont inconnus à nous-mêmes. Je vais vous dire tout ce qui s'est passé, et si avec la double vue de l'innocence vous voyez plus clair que moi dans mon âme, eh bien, vous m'éclairerez de votre lumière.

MARGUERITE. — Venez là, et asseyez-vous.

FRANTZ. — Vous savez que nous nous aimions depuis près d'un an quand sa mère mourut. Depuis longtemps elle avait perdu son père, et se préparait à se retirer chez une tante,

(2) Nous avons partout mis Waldeck avec un W; dans le manuscrit le nom est ici orthographié Valdeck.

lorsque Henry de Waldeck, son frère, devenu chef de famille, exigea qu'elle vînt le rejoindre à la Cour.

MARGUERITE. — Eh! mon Dieu, oui, je sais tout cela. Mais continuez, resterait-il quelque chose à dire aux amants s'ils ne redisaient ce qu'ils ont déjà dit cent fois! Je vous écoute.

FRANTZ. — Que vous êtes bonne! Où en étais-je?

MARGUERITE. — Où vous voudrez.

FRANTZ. — Il lui fallut obéir à cet ordre tout inattendu qu'il était. Elle partit, je restai. Et alors, vous vous en souvenez, j'accourus près de vous, ma consolatrice. Je vous ouvris mon âme; lorsqu'elle m'ordonna de cesser de lui écrire, vous vîtes mes doutes, mes craintes.

MARGUERITE. — Et je ne vous rassurai jamais, rendez-moi cette justice. Car cet amour était un amour d'enfant, tout entier dans la tête.

FRANTZ. — Oh!

MARGUERITE. — Vous l'aimiez parce qu'elle était belle, charmante, pleine d'esprit.

FRANTZ. — Oh!

MARGUERITE. — Et elle vous croyait, car nous sommes ainsi!... Prophétesses pour les autres, aveugles pour nous-mêmes; prenant sans cesse l'exaltation pour l'amour, l'étincelle pour la flamme.

FRANTZ. — Oh! ne blasphémez pas.

MARGUERITE. — De grands mots! Voyons, n'exagérons rien; vous m'avez choisie pour médecin, laissez-moi analyser votre maladie. Oui, quand vous avez appris que le prince Ernest disgracié partait pour Londres, emmenant avec lui sa maison, que M. de Waldeck le suivait et que Diana suivait son frère, oui, ce fut une seconde séparation aussi douloureuse que la première, car ce n'était plus sur le même sol que vous alliez vivre, ce n'était plus le même air que vous alliez respirer. Tous ces petits riens auxquels, pendant l'absence, l'amour donne un mélancolique réalité, allaient vous échapper. Une dernière lettre que vous reçûtes d'elle, et qui vous ordonnait de ne pas la suivre, car sa mère n'était plus là pour purifier votre amour, fit de votre douleur un désespoir réel. Vous savez si, à cette époque, j'essayai même de vous consoler. Non, je pleurai avec vous.

FRANTZ. — Oh! je n'ai pas oublié vos larmes; elles se sont amassées là comme un trésor de reconnaissance que je serai toujours prêt à vous rendre, en partageant votre bonheur si vous êtes heureuse, votre malheur si vous êtes infortunée. Vous fûtes contente de moi, j'obéis, sa réputation, pour laquelle elle craignait, me fut plus sacrée que mon amour ne

fut puissant. Mais combien il m'en a coûté pour tourner mon esprit vers de nouvelles pensées!

MARGUERITE. — Mais enfin, vous y parvîntes, n'est-ce pas? Les malheurs irréparables sont ceux dont on se console le plus vite.

FRANTZ. — Oh! je ne m'en consolai point, n'allez point croire que je m'en consolai.

MARGUERITE. — Non, n'est-ce pas, car chaque homme met son amour propre à faire croire qu'il est différent des autres hommes. Mais, vis-à-vis de lui-même, il ne peut pas se tromper, et il faut bien qu'il s'avoue, lorsqu'il s'interroge, lorsqu'il ose s'interroger, que tout est périssable en lui comme lui-même.

FRANTZ. — Oh! mais, dites-moi donc, froid professeur, qui raisonnez des passions, parce que vous ne les connaissez pas, où vous avez étudié cette sagesse désolante et cette philosophie de glace.

MARGUERITE. — En moi-même et dans la société. Dans ces longues heures de solitude que les travaux de mon mari me laissent; dans tout ce qui vit et s'agite autour de moi; dans vous-même, dans vos lettres qui me prouvèrent bientôt qu'un autre amour...

FRANTZ. — Un autre amour...

MARGUERITE. — Oh! bien pur, et dont aucune femme n'a le droit d'être jalouse, quoi qu'il fasse le malheur de bien des femmes : l'amour de la patrie...

FRANTZ. — A la bonne heure, oui, je l'avoue. Sans lettres d'elle, ne recevant de nouvelles que par vous, et toujours si vagues, si peu rassurantes, j'éprouvai le besoin d'occuper cette activité d'âme qui me tuerait bientôt si je ne lui donnais sans cesse quelque chose à dévorer. Oui, oui, j'essayai de prendre part à la régénération de l'Allemagne. Oui, car des ténèbres où nous sommes plongés, oui, je me tournai vers l'Orient, oui, j'entrevis la lumière. Mais, lorsque je reçus cette lettre de Londres, lorsque j'appris qu'elle revenait...

MARGUERITE. — Vous crûtes que c'était pour vous, n'est-ce pas? Vous vîtes dans un fait de cette autorité qui dirige sa vie un acte de son libre arbitre. L'orgueil flatté a réveillé l'amour éteint. Vous avez remué les cendres de votre cœur, et parce que vous y avez retrouvé une étincelle, vous avez crié à l'incendie. Ecoutez-moi, et promettez d'être raisonnable.

FRANTZ. — Je vous écoute.

MARGUERITE. — Vous dites que mes lettres étaient vagues et peu rassurantes. C'est que mes lettres voulaient laisser

faire au temps l'œuvre qu'il accomplit si bien. Chaque jour de séparation est un anneau ajouté à une chaîne qui n'avait d'abord que deux anneaux; et, au bout d'un temps plus ou moins long, la chaîne devient si pesante ou si légère, qu'elle se brise d'elle-même. Est-ce cela, voyons?

FRANTZ. — Ainsi, elle ne m'aime plus.

MARGUERITE. — Elle ne m'a jamais chargée de vous dire qu'elle ne vous aimait plus. Elle m'a dit de tâcher de faire que vous l'oubliiez.

FRANTZ. — Et vous ne m'avez rien dit.

MARGUERITE. — A quoi bon : je voyais peu à peu vos pensées s'éloigner d'elle et, sans ce retour...

FRANTZ. — Dites-moi tout ce que vous voudrez. Mais tant qu'elle conservera mes lettres, je ne perdrai pas toute espérance.

MARGUERITE. — Il y a plus de six mois que j'ai mission de vous les rendre : elles sont dans ce tiroir, les voici!...

FRANTZ (*se levant*). — Mes lettres!...

MARGUERITE. — Frantz, rasseyez-vous, et écoutez-moi.

FRANTZ. — Que pouvez-vous encore avoir à me dire?

MARGUERITE. — Au nom de notre amitié.

FRANTZ. — Oh! me voilà, tout ce que vous voudrez; parlez.

MARGUERITE. — Votre main?

FRANTZ. — Merci. Que vous êtes bonne! Oh! si elle avait votre cœur! Oh! si c'eût été vous que j'eusse aimée!

MARGUERITE. — Nouvelle folie!

FRANTZ. — Cela n'est pas. Mais cela aurait pu être. Et, aujourd'hui, je serais heureux.

MARGUERITE. — Revenons à Diana.

FRANTZ. — Hélas! je ne l'ai pas quittée.

MARGUERITE. — Frantz, faites quelque chose pour moi, pour votre amie.

FRANTZ. — Ordonnez.

MARGUERITE. — Ne cherchez pas à la voir, avant que je l'aie vue moi-même. Vous ne doutez pas de moi, n'est-ce pas?

FRANTZ. — Oh!

MARGUERITE. — A moi, son amie d'enfance, elle dira tout. Eh bien, lorsque je l'aurai vue, vous saurez ce que vous avez à craindre ou à espérer.

FRANTZ. — Vous ne me cacherez rien?

MARGUERITE. — Sur ma parole.

FRANTZ. — Eh bien, j'y consens. Seulement, faites-moi reconnaître chez vous. Dites que lorsque je reviendrai, je suis un ami qui a le droit d'entrer, et je me retire. Adieu, ou plutôt au revoir!

LE DOMESTIQUE (*annonçant*). — Mlle Diana de Waldeck!

FRANTZ. — Elle! ô mon Dieu! Elle!...

MARGUERITE. — Tenez votre parole, Frantz. Frantz, sortez par cette porte. Ne vous exposez pas à la rencontrer. Elle n'est peut-être pas seule.

FRANTZ (*revenant*). — Pas seule, que voulez-vous dire?

MARGUERITE. — Je veux dire que peut-être son frère l'accompagne. Vous connaissez son caractère hautain et emporté.

FRANTZ. — Oh! s'il disait un mot! Lui qui me l'a enlevée!

MARGUERITE. — Frantz! Le frère de Diana!

FRANTZ. — Oui, vous avez raison. Je m'en vais, par où? Dites-moi, guidez-moi. Oh! impossible! Il faut que je la revoie!

III. — LES PRECEDENTS. — DIANA

DIANA. — Chère Marguerite!

MARGUERITE. — Diana!

FRANTZ (*se jetant entre elles deux*). — Madame! (*pause d'un instant*).

DIANA. — Vous ici, Monsieur Frantz! Je ne savais pas vous y rencontrer.

FRANTZ. — Non, car vous n'y seriez pas venue, n'est-ce pas?

DIANA. — Si fait. Vous vous trompez, nous devions nous revoir un jour ou l'autre. Le plus tôt est le mieux. Votre main, Monsieur Frantz. (*Elle lui tend la main. Frantz donne la sienne en hésitant.*) J'espère que nous sommes toujours amis. Chère Marguerite, embrassons-nous. Cent fois, mille fois!

FRANTZ. — Sa voix n'a pas tremblé. Sa main est restée de glace dans la mienne. Elle ne m'aime plus!

MARGUERITE. — Quelle absence!

DIANA. — Oui! surtout pour moi! Car la véritable absence est pour l'exilé! La véritable absence est pour ceux-là qui quittent patrie, amis, maison natale, tombeau paternel, et qui ne savent pas quand ils pourront les revoir.

FRANTZ (*avec amertume*). — Heureusement, Dieu, dans sa prévoyance infinie, et dans sa bonté miséricordieuse, a donné à certaines âmes la faculté d'oublier.

DIANA. — Heureuses sont ces âmes, Monsieur Frantz, car elles n'ont point à souffrir ce que j'ai souffert.

FRANTZ. — Me serais-je trompé? M'aimerait-elle encore?

MARGUERITE. — Frantz, vous alliez me quitter quand Diana est arrivée. Deux amies de pension ont toujours, vous le savez, quelques petits secrets à se dire.

FRANTZ. — Si vous l'ordonnez, si mademoiselle l'ordonne...

DIANA. — Je n'ai rien à vous prescrire. Je ne rapporte pas de secrets nouveaux avec moi. J'ai écrit à Marguerite tout ce qu'aujourd'hui je pourrais lui dire. Et je suppose que depuis longtemps Marguerite s'est acquittée des différentes missions dont je l'ai chargée.

FRANTZ. — Vous vous trompez, mademoiselle. Il y en a une qui ne m'a été transmise qu'aujourd'hui. Voilà pourquoi, mademoiselle, je vous ai accueillie d'une manière si étrange, si inconvenante peut-être!

DIANA (*d'un ton de reproche*). — Marguerite!

MARGUERITE. — J'ai cru faire pour le mieux.

FRANTZ (*continuant*). — Et... et ces lettres même, ce n'est qu'à l'instant qu'elles m'ont été remises. De sorte que je ne sais...

DIANA. — Gardez-les, monsieur. Il y a six mois qu'elles ont été envoyées, dans l'intention qu'elles vous soient rendues. Il y a un retard dans l'exécution de mon désir, mais mon désir est toujours le même.

FRANTZ. — Vous m'indiquez ce que j'ai à faire, mademoiselle. C'est bien.

DIANA. — Merci, monsieur. Vous avez raison, il y a de ces choses qu'on n'a pas besoin de demander à un honnête homme, il les devine.

FRANTZ. — Le temps de les aller chercher chez moi, une demi-heure seulement, et vos lettres seront ici. Adieu, Marguerite, vous aviez raison. C'est moi qui étais un fou! Mais je tâcherai de guérir de ma folie, soyez tranquille. Adieu! Adieu!

IV. — MARGUERITE — DIANA

DIANA. — Pauvre jeune homme! C'est un noble cœur, plein de sentiments exaltés et de passions généreuses, et ce sera une femme bénie entre toutes les femmes que celle qu'il aimera et qui pourra l'aimer.

MARGUERITE. — Cette femme, c'était toi, Diana.

DIANA. — Oui, je l'ai cru un instant; mais j'ai été vite désabusée.

MARGUERITE. — Et tu n'as plus aucun espoir?

DIANA. — Aucun.

MARGUERITE. — Je te connais, Diana, si tu parles ainsi, c'est que cela est.

DIANA. — Cela est.

MARGUERITE. — Et tu ne peux pas me dire...

DIANA (*lui mettant un doigt sur les lèvres*). — Parlons de toi, chère amie.

MARGUERITE. — Eh bien?

DIANA. — Ton mari t'aime?

MARGUERTTE. — Oui.

DIANA. — Tu es heureuse?

MARGUERITE. — Oui.

DIANA. — Embrasse-moi. Il me reste donc ton bonheur au lieu du mien. Voyons, parle-moi de ton mari, je ne le connais pas.

MARGUERITE (*souriant*). — Eh bien, tu vas le connaître si tu veux, reste à prendre le thé avec nous et je te le présenterai. (*A Karl qui entre.*) Faites servir le thé et prévenez Monsieur. (*Le domestique sort.*)

DIANA. — Très bien, mais encore faut-il que je sache qui il est pour le recevoir en conséquence.

MARGUERITE. — Un exilé comme toi, j'espère que ce sera un motif de plus à ta sympathie.

DIANA. — Un exilé?

MAGUERITE. — Oui, professeur à l'université d'Iéna, il exprima en philosophie et en jurisprudence des idées qui parurent dangereuses à la Saxe. Le Roi exigea son renvoi, il perdit sa chaire et fut banni.

DIANA. — En effet, je me rappelle son nom : Léo Burckart. Nous étions à Dresde en ce moment. Sa destitution occasionna presque une révolte à l'université.

MARGUERITE. — Oui, il vint à Francfort qui, en sa qualité de ville libre, est le refuge de tous les bannis. Il avait une lettre de recommandation pour mon père, tu connais ses idées aussi à lui, c'est un vrai bourgeois des villes libres, un vieux républicain du temps de Guillaume le Taciturne. Leurs idées politiques, sans être pareilles en tous points, étaient sympathiques au fond. Léo avait une petite fortune indépendante, il résolut de se fixer ici.

DIANA. — Et tu fus bien pour quelque chose dans cette résolution, je présume!

MARGUERTTE. — J'ai souvent été tentée de le croire.

DIANA. — Et que fait-il à Francfort? Un homme d'une imagination aussi active ne peut rester inoccupé.

MARGUERITE. — Il étudie l'Allemagne dont, grâce à sa diète, tous les tressaillements viennent aboutir ici. Je l'ai souvent entendu discuter avec mon père un système de fédération immense auquel tu devines bien que je n'ai rien compris. Puis, de temps en temps, il envoie des articles à la *Gazette de Leipsick.*

DIANA. — Sous son nom?

MARGUERITE. — Oh! le rédacteur n'oserait pas le mettre. Non, sous un pseudonyme.

DIANA. — Et peut-on savoir lequel?

MARGUERITE. — Est-ce que tu lis les journaux?

DIANA. — Quelquefois. Oh! tu ne sais pas ce que c'est que de demeurer deux ans hors de son pays, toi? On est à l'affût de tout ce qui en vient. Alors, on lit tout, on dévore tout! D'ailleurs, le prince recevait la *Gazette de Leipsick,* car il affectionnait surtout certains articles signés Cornélius.

MARGUERTTE. — Eh bien, c'est cela!

DIANA. — Comment, c'est cela?

MARGUERITE. — Oui, Cornélius, c'est le nom qu'il a pris. Mais, chut! Diana, songe bien que personne ne le sait!

DIANA. — Que m'apprends-tu là. Mais, sais-tu que, d'après ce que le prince m'a dit, ou plutôt a dit souvent devant moi, ces articles sont écrits par un homme d'un puissant génie.

MARGUERITE. — Vraiment?

DIANA. — Par un homme qui peut remuer un jour toute l'Allemagne avec sa parole.

MARGUERITE. — Oh! mais voilà que tu m'effraies. Tu verras que sans m'en douter j'aurai posé ma tête sur l'épaule d'un lion.

DIANA. — Je ne m'étonne plus que tu sois heureuse.

MARGUERITE. — Eh bien, Diana, c'est justement ce que tu prends pour mon bonheur qui fait mon seul chagrin. C'est très flatteur pour l'orgueil d'être la femme d'un homme de génie, mais quelquefois aussi c'est bien triste pour le cœur.

DIANA. — Comment cela?

MARGUERITE. — Oui, j'aime Léo. Mon bonheur serait de passer ma vie avec lui. Eh bien, je le vois à peine; aux heures des repas, et encore, souvent le matin se fait-il servir le thé

dans son cabinet; ou, s'il descend, eh bien, c'est pour rester préoccupé de l'idée qu'il a commencé à développer et dont il cherche la suite, tout en répondant, sans m'écouter parfois, à ce que je lui dis. Je suis jeune, mon Dieu, je suis femme. J'aime le spectacle, le bal, je serais fière de me montrer dans le monde accompagnée et protégée par lui. Eh bien, soit que Léo n'ait pas le temps, soit que ces plaisirs lui paraissent au-dessous de sa gravité, à peine puis-je obtenir qu'il me conduise une fois ou deux par hiver; il me laisse aller partout où je veux avec une amie, je le sais bien. Mais cette indifférence même, qui n'est qu'une confiance absolue, me blesse, me fait mal. Je l'aimerais mieux jaloux, emporté, mais plus occupé de moi. Cependant, il m'aime, du plus profond de son cœur, j'en suis sûre. Mais ce n'est pas comme cela que j'avais rêvé d'être aimée. (*A Karl qui entre.*) Eh bien, votre maître?

LE DOMESTIQUE. — Il fait prier Madame de toujours se mettre à table, Monsieur descendra lorsqu'il aura fini son courrier.

MARGUERITE. — Tu vois, je crois que j'aimerais autant une rivale réelle que cette maussade et froide politique qui ne me le rend jamais que sombre et glacé. Tous les jours, je suis sacrifiée à quelque utopie nouvelle, et je ne puis le voir qu'entre deux systèmes. (*Au domestique.*) Dites à mon père que nous l'attendons.

LE DOMESTIQUE. — Le voici, madame.

V. — LES PRECEDENTS — VAN BEKER

MARGUERITE (*à Diana*). — Chut!... Pas un mot de toutes ces folies. (*A Van Beker.*) Bonjour, père.

VAN BEKER. — Ah! bonjour Mademoiselle.

MARGUERITE. — Savez-vous qui est là, père?

VAN BEKER. — Qui est là?

MARGUERITE. — Votre Cléopâtre; te rappelles-tu qu'il te trouvait quelque ressemblance avec la reine d'Egypte?

DIANA. — Autrefois, M. Van Beker me faisait cette grâce.

VAN BEKER. — Mademoiselle Diana de Waldeck...

DIANA. — Oui, très honoré Docteur; permettez-vous à votre ancienne écolière... (*Elle l'embrasse.*)

VAN BEKER. — Voilà un baiser qui me rendrait bien fier s'il ne me rendait pas si triste. Oh! mes cheveux blancs, mes cheveux blancs! Et mon mauvais garnement de Henry?

DIANA. — Toujours le même.

VAN BEKER. — Oui, toujours querelleur et hautain, puis tant soit peu joueur, n'est-ce pas? Ah!...

MARGUERITE. — Eh bien, mon père!

DIANA (*tristement*). — Laisse-le dire, va! Hélas! je le connais mieux que personne.

MARGUERITE. — Mon père, le thé nous attend. Assieds-toi, Diana, là, près de mon père.

VAN BEKER. — Et Léo?

MARGUERITE. — Vous voyez mon père, comme toujours.

VAN BEKER. — Tant mieux, c'est qu'il est en verve. Alors, vous ne connaissez pas mon gendre, Mademoiselle de Waldeck? C'est un homme des jours sérieux, ou plutôt des jours à venir. Allons, sers-nous, ma fille, tu sais que cela le contrarie, lorsque nous l'attendons.

MARGUERITE. — Je crois vraiment, mon père, que vous le gâtez plus encore que moi!

VAN BEKER. — Et c'est justice, ma fille, car il n'y a qu'un homme, il n'y a qu'un vieillard même qui puisse apprécier ce qu'il a de force dans le cœur, et de génie dans la tête. En avez-vous entendu parler quelquefois, Mademoiselle de Waldeck?

(*Entre Léo.*)

DIANA. — Oui, Docteur, et je l'admire.

VAN BEKER. — Tu vois?

MARGUERITE. — Eh bien, admirez-le tant que vous le voudrez, moi, je l'aime!

VI. — LES PRECEDENTS — LEO

LÉO (*allant à Marguerite et l'embrassant*). — Cela vaut mieux, mon ange au front pur. Pardon, Madame, je la vois si peu que je n'ai d'abord vu qu'elle. Elle m'avait cependant fait prévenir que quelqu'un était ici. Je n'ai pu descendre, je travaillais, pardon, mille fois pardon!

MARGUERITE. — Si tu ne connais pas Mlle Diana de Waldeck, tu m'as si souvent entendu dire son nom, pour que je n'aie qu'à te le répéter pour que tu comprennes le plaisir que j'ai eu à la revoir ce matin. Elle arrive d'Angleterre avec son frère et le prince Ernest de Saxe dont il est l'aide de camp.

LÉO (*s'asseyant*). — Le prince serait-il rappelé à Dresde?

DIANA. — Je ne sais, Monsieur; mais du moins comme vous le voyez, il revient en Allemagne. C'est une hirondelle pour les proscrits.

LÉO. — Merci, Madame, car vous dites sans doute cela pour me rendre quelque espérance de retourner en Saxe. Mais vous connaissez notre chanson nationale: « Quelle est la patrie de l'Allemand. — Aussi loin que résonne la langue allemande, aussi loin que les chants allemands s'élèvent au Ciel, pour louer Dieu, là est la patrie de l'Allemand. » Eh bien, moi, ici j'ai retrouvé la véritable patrie, c'est-à-dire une famille; je n'ai aucun désir de quitter Francfort. Je commence à m'habituer à mon obscurité; peu à peu, tous mes rêves d'avenir s'évanouissent et se fondent dans mon bonheur présent. L'homme se trompe souvent à sa destinée, il prend son désir pour une vocation, il se croit appelé à changer la face du monde avec sa pensée et sa parole; tandis que Dieu l'a tout simplement créé pour être fils respectueux, bon mari, honnête homme, et voilà tout. Si ce dernier partage n'est point la vie brillante, c'est au moins la vie heureuse. C'est la mienne, c'est la nôtre j'espère, et, à part quelques disputes avec mon beau-père sur Brutus, que nous n'envisageons pas du même côté, et sur Octave que nous jugeons différemment, quelques querelles avec Marguerite sur ce que je descends trop tard, ce qui fait refroidir le thé, eh bien, j'accomplirai la vie que Dieu m'a faite, en le remerciant au fond du cœur de l'avoir faite si douce et si aimée.

LE DOMESTIQUE (*annonçant*). — M. le chevalier Paulus.

LÉO (*se retournant à demi*). — Pourquoi annoncez-vous pendant que nous sommes à table?

LE DOMESTIQUE. — La personne a insisté, disant que c'était pour affaire pressante, elle vient de Saxe.

LÉO. — Qu'est-ce que le Chevalier Paulus? Connaissez-vous cet homme, mon père?

VAN BEKER. — Non : Paulus, Paulus... Je ne connais que Paulus Amilius.

DIANA. — Ne serait-ce pas un rédacteur de la *Gazette de Leipsick*? Il me semble que j'ai lu des articles archéologiques signés de ce nom.

LÉO. — C'est juste, mais il est curieux que ce soit vous qui me le rappeliez. (*Au domestique.*) Il a dit qu'il venait de Leipsick?

LE DOMESTIQUE. — De Saxe.

LÉO (*à Diana*). — Vous permettez?

DIANA. — Comment donc...

LÉO. — Faites entrer. (*Karl sort.*)

MARGUERITE (*prenant la main de Léo*). — Mon ami.

LÉO. — Qu'as-tu?

MARGUERITE. — Rien, mais si je croyais aux pressentiments... Je ne sais... il m'est passé quelque chose d'étrange devant les yeux!

LE DOMESTIQUE. — M. le Chevalier Paulus.

VII. — LES PRECEDENTS — LE CHEVALIER

LE CHEVALIER (*s'inclinant*). — Mesdames... (*A Léo.*) Monsieur Léo Burckart, sans doute?

LÉO. — Moi-même, Monsieur. Soyez le bienvenu.

LE CHEVALIER. — Enchanté de faire la connaissance d'un confrère aussi illustre.

LÉO (*s'inclinant*). — Monsieur. Veuillez vous asseoir, je vous prie.

LE CHEVALIER. — Permettez que je vous remette... (*Il lui donne une lettre.*)

LÉO (*regardant l'adresse*). — Oh! une lettre de notre rédacteur en chef. Je reconnais son écriture; il se porte bien ce digne M. Hermann?

LE CHEVALIER. — Aussi bien qu'on peut se porter en prison.

LÉO. — Comment? Que lui est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER. — Lisez, Monsieur. (*Silence d'un instant. Léo lit. Sa figure sans s'altérer devient grave.*)

MARGUERITE (*le regardant*). — Eh bien?

VAN BEKER. — Cette lettre?

LÉO (*avec un sourire triste*). — Mon père, nous étions trop heureux!... Vous auriez dû sacrifier quelque chose de précieux aux divinités mauvaises. (*Se retournant vers le Chevalier.*) Une seconde fois, Monsieur, soyez le bien venu, comme si vous n'apportiez pas le malheur dans ma famille.

VAN BEKER. — Mais qu'y a-t-il donc?

MARGUERITE. — Léo!... au nom du Ciel!

LE CHEVALIER. — Et tous les rédacteurs... exilés, bannis... vous voyez un débris.

LÉO. — Vous avez bien fait de venir à moi. Où êtes-vous logé?

LE CHEVALIER. — Ici, en face, à *l'Empereur* (3) *Romain.*

LÉO. — Permettez-moi d'être votre hôte. Karl, fais transporter ici les effets de Monsieur... Vous êtes chez vous, Chevalier. Vous devez être fatigué... Karl indiquera votre appartement.

(3) Un blanc dans le manuscrit.

LE CHEVALIER. — Mais, Monsieur, je ne sais si je dois accepter...

LÉO. — Je vous en prie; dans un instant j'aurai l'honneur de monter auprès de vous.

LE CHEVALIER (*s'inclinant*). — Mesdames, Messieurs. (*Il sort.*)

VIII. — LES PRECEDENTS moins LE CHEVALIER

MARGUERITE. — Maintenant, Léo?

VAN BEKER. — Maintenant que cet homme est sorti.

LÉO. — Eh bien, maintenant que voulez-vous savoir? Comment le trouble et la tristesse peuvent entrer tout à coup dans une maison...

MARGUERITE (*à Diana qui veut sortir*). — Non, reste... j'ai peur. Léo... qu'y a-t-il?

LÉO. — Il y a qu'un de mes articles a fait saisir le journal et que le propriétaire a été condamné à vingt mille florins d'amende et à deux ans de prison.

MARGUERITE. — Oh! mon Dieu!... Mais toi, tu ne risques rien?

LÉO. — Oh! non, moi, je suis caché sous un faux nom.

VAN BEKER. — Léo, tu ne dis pas là ce que tu penses. Voyons, tu parles à un homme. Que comptes-tu faire?

LÉO. — Ce que je compte faire, mon père. Je compte payer l'amende et me constituer prisonnier.

VAN BEKER. — A la bonne heure!...

DIANA (*à demi-voix à Marguerie*). — Je te quitte un instant et je reviens. (*Elle sort.*)

MARGUERITE (*sans l'écouter*). — Oui! Que dis-tu là, Léo? Je n'ai pas bien compris?

LÉO (*gravement*). — Venez ici tous deux (*Il les prend dans ses bras.*) Rassure-toi, Marguerite : où j'irai, tu iras... Je sais que tu m'aimes, et je t'ai prise pour la bonne comme pour la mauvaise fortune.

MARGUERITE. — Merci!

LÉO. — Maintenant, écoutez : un père de famille compromis par moi, ruiné par moi est en prison pour moi. Moi je suis ici, libre, heureux, tranquille. Je puis jeter cette lettre au feu, nourrir cet homme qui me l'a apportée et qui n'en demande probablement pas davantage, et aux yeux du monde j'aurai fait à peu près ce que je dois faire... Seulement à mes yeux, à moi, je serai, pour tout le reste de ma vie, un misérable et un lâche, et je me mépriserai, voilà tout. Votre avis, mon père?

VAN BEKER. — A Carthage, à Carthage!

LÉO. — Ton avis, Marguerite?

MARGUERITE. — Je te suivrai partout, et partout où je serai avec toi, je serai heureuse!

LÉO. — Tu es une digne femme et un noble cœur! Vous, mon père, c'est convenu, vous êtes un vieux Romain. Maintenant, quant à l'argent...

VAN BEKER. — Oh! mon Dieu, tu peux vendre tout : terres, maison, meubles, bibliothèque même, et pourvu que tu me laisses mon Virgile et mon Horace...

LÉO. — Il n'y a pas besoin de cela, père. Ne nous exagérons pas notre sacrifice, en le grandissant à la mesure de notre orgueil; vingt mille florins, c'est la moitié à peu près de ma fortune personnelle. Avec ce qui en restera, la dot de ma femme, et votre pension, père, nous aurons encore trois mille deux cents florins de rente. En prison, l'on ne dépense pas grand'chose! et nous ferons encore des économies... Pardon, Mademoiselle de Waldeck, si nous nous occupons devant vous ..

MARGUERITE. — Elle est partie.

VAN BEKER. — Oh! oui : *tempora si fuerint nubila...*

LÉO. — N'achevez pas, mon père, vous voyez bien que je ne suis pas seul.

MARGUERITE. — Et quand partirons-nous

LÉO. — Le plus tôt possible, Marguerite : il y a là-bas un homme qui tient la place que je dois tenir, et qui n'a peut-être pas, comme moi, un père, une femme dévouée à sa fortune.

VAN BEKER. — Une chose m'inquiète : voudront-ils me mettre en prison, moi?

LÉO. — En prison, vous, mon père!

MARGUERITE. — En prison, vous... vous...

VAN BEKER. — Eh bien, oui, où voulez-vous que j'aille

LÉO. — Oh! mon père, vous n'avez pas cru que je le souffrirais. Tenez, voilà Marguerite qui pleure...

MARGUERITE (*relevant la tête et les yeux tout en larmes*). — Non, non, je ne pleure pas!

VAN BEKER. — C'est que je ne saurai que faire si je ne suis pas avec vous.

LÉO. — N'avez-vous pas votre Virgile et votre Horace...

VAN BEKER. — Oui, mais avec eux, vois-tu, il me faut encore ma fille qui ne m'a jamais quitté. C'est la statue de mes foyers domestiques, vois-tu, que ma Marguerite... Il me

faut encore toi, à qui je suis habitué... et que j'aime, non pas comme un gendre, mais comme un fils. Sans vous, mes deux enfants, le pauvre vieux Docteur ne sera plus qu'un pauvre arbre sans sève et sans soleil. Je suis trop près de la mort pour vous quitter une minute, avant l'heure où je dois vous quitter pour jamais...

LÉO. — Allons... voilà que vous pleurez à votre tour. Faites ce que vous voudrez, je vous quitte; je vais savoir de cet homme les détails que n'a pas dû me donner cette lettre. A mon retour, soyez prêt, mon père. A mon retour, sois prête, Marguerite. (*Prenant la main du vieillard, et le poussant par la porte à droite.*) Allez!... (*A Marguerite en l'embrassant.*) Au revoir! (*Il sort par la porte latérale de gauche.*)

IX. — MARGUERITE (*seule*), *puis* FRANTZ

MARGUERITE (*se laissant aller sur le canapé*). — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

FRANTZ (*entr'ouvrant la porte du fond*). — Seule, oh! tant mieux! (*S'approchant.*) Tenez, Madame, tenez : voilà ses lettres. Elle est partie, n'est-ce pas? C'est bien, je n'ai plus ni le désir, ni le besoin de la revoir... elle sera contente, car rien ne restera entre nous, pas même le souvenir. Elle a tout oublié, à mon tour de tout oublier comme elle. Oh! mon Dieu! qu'avez-vous, Marguerite?

MARGUERITE. — Rien... Donnez-moi ces lettres, Monsieur, je les lui remettrai, si je la revois.

FRANTZ. — Pardon, mais il vous est certainement arrivé quelque chose, un chagrin...

MARGUERITE. — Que voulez-vous, Frantz. Ce matin, c'était vous... Maintenant, c'est moi... Qui de nous peut dire, si joyeux qu'il soit en se réveillant, que la journée s'écoulera sans larmes!

FRANTZ. — Oh! oui... Vous avez pleuré, oui, vous êtes pâle. Eh bien, ce matin vous essayiez de me consoler, vous. Ne puis-je donc vous consoler à mon tour?

MARGUERITE. — Cela n'est point en votre pouvoir, Frantz.

FRANTZ. — Je vous disais cela aussi, moi, voilà une heure... et cependant, je vous le jure, en ce moment je ne pense qu'à vous.

MARGUERITE (*lui tendant la main*). — Merci!

FRANTZ. — Voyons, qu'avez-vous?

MARGUERITE. — Ce n'est pas mon secret, Frantz.

FRANTZ. — Un revers de fortune? une douleur de famille?

MARGUERITE. — L'un et l'autre, tout ensemble.

FRANTZ. — Ce que j'ai est à vous, à votre mari, vous le savez bien. (*Marguerite secoue la tête.*) Vous ne voulez rien de moi; au fait, que suis-je moi? un ami...

MARGUERITE. — Mais non, je ne dis pas cela, je dis que vous ne pouvez rien à ce qui nous arrive, voilà tout.

FRANTZ. — Et moi, je dis que je peux pleurer avec vous. Souffrir avec vous, et supporter, fût-ce malgré vous, une part de vos douleurs. D'abord, je reste ici à Francfort.

MARGUERITE. — Nous partons.

FRANTZ. — Eh bien, je vous suivrai... où allez-vous?

MARGUERITE. — Je ne sais...

FRANTZ. — N'importe... au bout du monde. Qu'ai-je à faire, moi, je suis libre, rien ne m'attache plus à un endroit plutôt qu'à un autre. Tenez, il vous fallait un malheur pour que je sentisse toute la force de mon amitié pour vous. Marguerite, où vous irez, vous me laisserez vous suivre, n'est-ce pas?

MARGUERITE. — Vous viendrez...

FRANTZ. — Mais enfin, où allez-vous?

MARGUERITE. — A Leipsick, je crois, à Dresde peut-être. Vous le saurez, Frantz. Ce qui nous arrive ne sera bientôt plus un secret pour personne.

FRANTZ. — Oui... et c'est alors que vous me permettrez de le connaître comme tout le monde, avec les indifférents. N'importe, quand partez-vous?

MARGUERITE. — Ce soir, cette nuit... demain, au plus tard!

FRANTZ. — Voilà tout ce que je veux savoir, la poste me dira le reste. Adieu, Marguerite... à propos... tenez... ces lettres... les voilà. Je les avais oubliées, vous les lui remettrez. Marguerite, ma sœur, soyez tranquille, rien n'est perdu tant qu'on croit en Dieu et qu'il reste un ami. Adieu... au revoir.

MARGUERITE. — Adieu!...

X. — MARGUERITE — VAN BEKER — puis LEO

VAN BEKER (*à la porte latérale*). — Quel est ce jeune homme qui sort ainsi? Est-ce encore quelque mauvaise nouvelle?

MARGUERITE. — Non, mon père. — C'est Frantz, notre ami Frantz Lewald, vous savez. Un bon, un excellent cœur... qui venait se mettre à notre disposition. Eh bien, mon père, comment êtes...

VAN BEKER. — Tu le vois, préparé. Et Léo?

LÉO (*entrant, très calme*). — Me voilà, père.

MARGUERITE. — Eh bien, cet homme?

LÉO. — Cet homme m'a confirmé ce que disait la lettre. Le Directeur est en prison, toute la rédaction dispersée, errante...

MARGUERITE. — Et tu es toujours dans les mêmes intentions?

LÉO. — Oui, mon enfant. Seulement, je voudrais être sûr que mon sacrifice sera utile à cet homme, et qu'arrivé là-bas, on ne nous retiendra pas tous deux.

MARGUERITE. — Oh! mon Dieu!

VAN BEKER. — C'est encore possible, cela.

LÉO. — Dis-moi : où est logé le Prince Ernest?

MARGUERITE. — A l'hôtel de Russie.

LÉO. — Je voudrais le voir.

MARGUERITE. — C'est à deux pas. Allons-y.

LÉO. — Mais, pourrai-je lui parler?

MARGUERITE. — Par Diana, par M. Henry de Waldeck, sans doute.

LÉO. — C'est bien, reste... j'y vais...

MARGUERITE. — Pourquoi seul?

VAN BEKER. — En effet, Léo... pourquoi seul?

LE DOMESTIQUE (*annonçant*). — Son Altesse Royale M. le Prince Ernest de Saxe.

MARGUERITE. — Le Prince!

VAN BEKER. — Le Prince!

LÉO. — Le Prince!

XI. — LES PRECEDENTS — LE PRINCE

LE PRINCE. — Pardon de me présenter ainsi chez vous... J'abuse du privilège qu'ont les voyageurs d'être indiscrets... mais je n'ai pas voulu passer à Francfort sans visiter un homme aussi distingué que le professeur Léo Burckart et que le publiciste Cornélius.

LÉO. — C'est moi qui vous demande pardon de vous recevoir ainsi, Monseigneur. Mais j'étais si loin de m'attendre à l'honneur que me fait Votre Altesse... J'allais moi-même me rendre chez elle.

LE PRINCE. — Alors, je suis enchanté de vous avoir prévenu, Monsieur... puis-je vous parler en particulier?

LÉO (*présentant tour à tour Marguerite et Van Beker*). — Ma femme, Monseigneur... mon père...

LE PRINCE. — Oui, une sainte âme de jeune fille; oui, un noble cœur de vieillard, Je les connais tous deux... Permettez, Madame, Monsieur Van Beker, pardon...

MARGUERITE. — Nous nous retirons, Monseigneur...

LE PRINCE. — Je ne vous dis pas adieu.

VAN BEKER. — Viens, ma fille.

XII. — LE PRINCE — LEO

LE PRINCE. — Vous m'excusez, n'est-ce pas, Monsieur, d'avoir insisté pour que nous restions seuls? Il y a de ces entretiens auxquels les personnes les plus intimes ne peuvent assister, et qui réclament le tête-à-tête. Celui que je viens vous demander est de ce genre.

LÉO. — Je vous écoute, Monseigneur, avec le respect que m'inspire votre rang et la sympathie que j'ai toujours eue pour votre personne.

LE PRINCE. — Oui, je sais que sur la question des principes il nous sera facile de nous entendre... Mais parlons de vous, d'abord. Vous alliez venir me voir, dites-vous... Aviez-vous donc pensé à moi dans le malheur qui vous est arrivé? En ce cas, merci.

LÉO. — Votre Altesse a su...

LE PRINCE. — Oui, toute cette affaire de journal, et jusqu'à la résolution que vous aviez prise. J'ai un démon familier qui me dit tout... Maintenant, écoutez... je ne passe pas à travers l'Allemagne en simple voyageur, comme il me plaît de le laisser croire à tous... Je reviens dans la Saxe en Prince!... Puis-je vous être bon à quelque chose?

LÉO. — Oui, Monseigneur... et Votre Altesse peut me rendre un immense service.

LE PRINCE. — Parlez.

LÉO. — Votre Altesse peut obtenir de Sa Majesté que l'application du jugement qui frappe un innocent soit faite au vrai coupable, et que du moment où je me serai constitué prisonnier, et où j'aurai payé l'amende, il soit déchargé de cette double peine.

LE PRINCE. — J'ai mieux que cela à vous offrir!

LÉO. — Oui, mais alors, Monseigneur, c'est peut-être moi qui ne pourrai plus accepter.

LE PRINCE. — Et pourquoi?

LÉO. — Parce que je ne demande point grâce... mais justice. Je réclame toute justice... mais je refuserais toute grâce. Mon opposition a été la lutte loyale du faible contre le fort, de l'intelligence contre la matière, de l'avenir contre le passé. J'ai succombé, c'est bien... à moi de subir ma peine, et la réclamation que je vous adresse... n'est point la mise à prix de ma conscience... Je ne suis point à vendre, Monseigneur.

LE PRINCE. — Eh! qui parle de vous acheter, Monsieur...

LÉO. — Pardon, Monseigneur... j'avais cru comprendre...

LE PRINCE. — Que je vous offrais la remise de cette amende, la grâce de cette prison, puis peut-être bien encore quelques misérables centaines de mille livres par-dessus le marché... Je ne me ferai jamais courtier d'infamies, Monsieur, rassurez-vous...

LÉO. — Pardon cent fois à Votre Altesse!

LE PRINCE (*s'asseyant et faisant signe à Léo de s'asseoir*). — Non, j'ai à vous parler de quelque chose que vous pouvez écouter... J'ai à vous faire des propositions que vous pouvez entendre... Il ne s'agit pas d'un marché qui avilisse à la fois celui qui achète et celui qui se vend. Il s'agit d'un contrat qui honore les deux parties qui le signent.

LÉO (*demeurant debout*). — Je vous écoute, Monseigneur.

LE PRINCE. — Ces principes que vous avez avancés comme professeur, ces théories que vous avez émises comme publiciste... ce ne sont point de vains systèmes philosophiques... ou de pures utopies sociales, n'est-ce pas? et vous les croyez applicables à notre époque et à notre société?

LÉO. — Oui, Monseigneur...

LE PRINCE. — En face de la réalisation, vous vous mettriez à l'œuvre... à l'instant... sans hésitation.

LÉO. — Pourquoi me tenter, Monseigneur... vous savez bien que la chose est impossible.

LE PRINCE. — Peut-être... oui, la chose est laborieuse... la difficulté sera grande... car elle viendra surtout...

LÉO. — Oh oui... du Roi...

LE PRINCE. — Vous vous trompez, Monsieur; elle viendra du peuple... Ecoutez... placé depuis deux ans hors du théâtre de la lutte... jeté au milieu d'une nation constitutionnelle, éloigné des divers partis qui agitent convulsivement le vieux corps germanique, j'ai examiné tout ce qui a été fait, j'ai lu tout ce qui a été écrit, et j'ai, pour ainsi dire, sondé jusqu'aux pensées qui n'étaient pas encore écloses. Eh bien, de tous ces rêveurs, de tous ces utopistes, de tous ces réformateurs, depuis l'illuminé Jahn, jusqu'au matérialiste Stein, vous êtes le seul qui ayez vu, non pas tout, car pour tout voir il faut être né dans un certain milieu... mais qui ayez vu le plus juste, et je dirai même le plus loin... Mais, je vous le répète, Monsieur, vous n'avez pas tout vu.

LÉO. — Ouvrez mes yeux à la lumière, Monseigneur, je ne demande pas mieux que de m'éclairer.

LE PRINCE. — Vous vous êtes beaucoup occupé de l'oppression royale... Avez-vous examiné aussi profondément la réaction populaire? Au commencement de ce siècle, un homme, un Géant, a failli, comme Hercule, emporter tous les peuples dans sa peau de lion... Alors, nous avions une grande Reine, une femme qui avait la tête d'un politique et le cœur d'un guerrier. Elle fonda les associations secrètes, elle combattit à Iéna.

LÉO. — C'était la Reine Louise, et son nom doit être cher à tout cœur allemand.

LE PRINCE. — Oui, grâce à la société du *lieu de vertu* fondée par elle, et dont sortit [Blücher] comme général, Justus Grüner comme publiciste, Koerner comme poète et Frédéric Staps comme martyr... tout se souleva... Eux... vous... moi. Si bien que le Géant chancela sur ses pieds d'argile, et que Wellington n'eut plus qu'à le pousser pour qu'il tombât... Mais, pour sauver les Rois d'un moment, nous avions compromis la monarchie Universelle. Pour combattre l'ennemi étranger, nous avons armé l'ennemi intérieur... et le poignard du Saint-Empire est passé aux mains de la république.

LÉO. — Je sais tout cela, Monseigneur : je sais que les sociétés secrètes nous enveloppent de leur invisible réseau; je sais que contre sa ligue des trente-huit Princes s'est formée l'association des quatorze universités... mais mon but est le leur, je marche dans une voie plus longue, mais qui aboutit au même résultat... je compte arriver par d'autres moyens, voilà tout! Que désirent-ils? Le rétablissement du Saint-Empire, pour faire un contrepoids à la Prusse et à l'Autriche. Qu'est-ce que je rêve, moi? L'Heptarchie Germanique, la réunion de sept petites principautés pour faire une grande puissance... Peu m'importe le point central qu'on m'indiquera. Duché de Bade, Wurtemberg, Bavière, Saxe ou Nassau!... où je serai... j'attirerai à moi.

LE PRINCE. — Voilà justement ce que j'ai pensé, Monsieur. Oui, l'Heptarchie que vous rêvez est possible... Oui, le contrepoids que vous voulez établir est nécessaire... oui, un Prince qui profitera du moment peut devenir l'égal de François II ou de Frédéric-Guillaume... Chaque grand Empire a un autre pays sous sa griffe... comme une boule sous le pied d'un lion de marbre! L'Autriche a l'Italie; la France a la Belgique; l'Espagne a le Portugal; l'Angleterre a l'Irlande; la Russie a la Pologne et la Prusse la Saxe... (*se levant*). Aidez-moi, Monsieur... et la boule deviendra un monde!

LÉO. — Pardon, Monseigneur... mais c'est vous qui disposez ainsi de la Saxe... et cependant c'est votre frère qui règne!

LE PRINCE. — Oui, je comprends votre étonnement, Monsieur... Mais c'est que vous ignorez ce qui arrive... et cependant vous êtes un des alchimistes qui ont le plus puissamment influé sur la transmutation sociale qui s'opère. Vous avez cru votre parole jetée au vent et perdue. Eh bien, détrompez-vous, Monsieur, elle est tombée sur une terre fertile, si bien que la voilà qui perce le sol de tous côtés et qu'elle va nous amener une terrible récolte, si celui qui l'a semée ne la moissonne pas!

LÉO. — Que me dites-vous, Monseigneur!

LE PRINCE. — Je dis que le temps va sonner une de ces heures solennelles qui changent la face d'une nation. Mon frère lassé de sa lutte avec l'esprit, terrassé comme Jacob par l'ange, s'avoue vaincu et abdique. Or, c'est moi, Monsieur, qu'il a choisi pour son successeur et son Roi.

LÉO. — Vous, Monseigneur!... Vous, Sire!...

LE PRINCE. — Et c'est moi qui vous choisis, à mon tour, pour mon Conseiller intime. Si vous voulez me suivre... et si vous croyez que je suis le Prince qu'il vous faut, pour mettre à exécution toutes vos théories... N'est-ce pas là le désir que vous avez formé cent fois, Monsieur?...

LÉO. — Oh! jamais je n'ai même osé demander ce que vous m'offrez, Monseigneur... et cependant, je n'ose vous répondre...

LE PRINCE. — Je vous donne un quart d'heure pour vous décider... je craindrais de vous influencer en restant... Je ne vous dissuaderai pas... je n'insisterai pas... je vous laisse aux prises avec votre génie.

(*Il sort.*)

XIII. — LEO (seul).

Conseiller intime!... C'est le premier pas!... Puis, Ministre! puis Président de la Régence. C'est-à-dire presque Roi!... Oh! démon du vertige... laisse-moi me cramponner à ma raison... Que je mesure la hauteur qui domine ma tête... et le précipice qui est au-dessous de moi!... (*s'asseyant avec lenteur*). Faiblesse humaine!... me voilà plus écrasé de mon élévation que je ne l'étais de ma chute... et pareil à un homme auquel, au milieu de ses souhaits les plus insensés, un enchanteur serait apparu lui offrant la réalisation de ses rêves. Comme Archimède, je ne demandais qu'un point d'appui pour soulever le monde, et voilà que je l'ai... petit, il est vrai, mais c'est ce qu'il me faut... plus il sera petit, plus je serai grand!... En Allemagne ce ne sont point les Empires, mais les hommes qui sont puissants... Qu'était la Suède avant Charles XII?...

La Prusse avant Frédéric? La Bohême avant Marie-Thérèse? L'Autriche avant Joseph II?... C'est le poids de la statue, et non du piédestal, qui a fait pencher la terre de leur côté... Et moi, à mon tour, je puis faire ce qu'ils ont fait... Le génie, comme la foi, transporte les montagnes... Où sera ma pensée, là sera l'équilibre. (*Pause.*)

Mais eux... eux étaient nés sur les marches du trône... ce qu'ils accomplissaient, ils étaient venus pour l'accomplir... ils avaient reçu la mission... moi, je l'ai prise... Moi! C'est-à-dire un atome jeté dans l'espace, perdu dans la foule, et qui cependant vais jouer avec les choses et les hommes, comme si les choses et les hommes étaient à moi... comme si je les tenais en héritage... comme si les ayant reçus du passé, je pouvais les mouler au moule de mon caprice, et les lancer ainsi, façonnés de mes mains, dans la lutte de l'avenir!... Oh! pourquoi la pensée s'élève-t-elle ainsi jusqu'à Dieu, lorsque le corps demeure sur la terre, pourquoi tant de lumière là-haut... pourquoi tant de ténèbres ici-bas... pourquoi tant de certitude aux mains du créateur, et tant de doutes à l'âme de la créature... Car, oui, il faut bien que je l'avoue, au moment d'entreprendre l'œuvre de régénération que j'appelais de tous mes vœux, et que j'eusse payée de tout mon sang... oui, malgré le cri de l'orgueil qui se révolte de tant de faiblesse... oui, mon Dieu!... oui, je doute!... Que le Seigneur me soutienne... et que mes frères me pardonnent! (*Pause.*)

Mais si j'abandonnais la tâche qui m'est offerte; si, comme un athlète vaincu d'avance, je me retirais du cirque devant un fantôme... Si Samuel m'avait touché, si j'étais élu comme David, si de pasteur de troupeaux, Dieu m'avait véritablement choisi pour être pasteur d'hommes... que par ma faute, à mon refus, un autre prît ma place, détournant la pensée de la route qu'elle devait suivre, et menait à l'esclavage ceux que je dois conduire à la liberté... Si, lorsque je paraîtrai dans la vallée où nous viendrons tous...; si lorsque Dieu me demandera ce que j'ai fait de la part d'intelligence qu'il m'avait départie; si des milliers de bras se levaient alors chargés de chaînes que j'aurais dû faire tomber...; si des milliers de voix criaient tout à coup : malheur à celui qui pouvait et qui n'a pas osé... malheur à l'égoïste! au lâche! malheur à l'infâme!... Où me cacherais-je pour échapper à ce supplice si terrible que Dante n'a pas osé le mettre dans son enfer!...

Non, non, c'est impossible! Dieu n'a pas mis en moi cette flamme pour que je l'éteigne... Qu'elle me dévore... mais qu'elle éclaire!...

(*Il tombe sur le canapé. Pendant ces derniers mots Marguerite et Van Beker sont entrés chacun d'un côté, et regardent Léo en silence.*)

XIV. — LEO — MARGUERITE — VAN BEKER — HENRI DE WALDECK

LE DOMESTIQUE (*annonçant*). — Monsieur Henri de Waldeck!

HENRI. — Son Altesse Royale désire connaître la réponse de M. le Professeur Burckart.

LÉO. — Dites au Prince que j'accepte son offre et que je suis prêt à le suivre.

MARGUERITE (*se jetant au cou de Léo*). — Oh! mon ami, quel changement!...

LÉO. — Tu sais?...

MARGUERITE. — Diana m'a tout dit!...

LÉO. — Pauvre Marguerite!... Mieux eût valu peut-être la prison (4)!

(4) Le texte entier de la première version de *Léo Burckart* prendra place dans les *Œuvres complètes* de Nerval (Gallimard).

LA MAIN DE GLOIRE

PLAN INÉDIT

par GÉRARD DE NERVAL

Pour Albert Béguin.

Paul Lacroix a raconté que, sur la demande de Dutacq, il était entré en pourparlers avec Nerval pour une édition de ses Œuvres complètes, *peu avant la mort de l'écrivain. Sur une modeste feuille de papier à lettre, teintée en vert, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal, Gérard avait noté une liste de ses œuvres qui donne les titres de divers ouvrages perdus* (1).

Dans la colonne « Drames et Opéras » figure : « La main enchantée, 5 a, *reçu à la Gaîté, avec Maquet.* »

Il s'agit donc d'une œuvre lyrique tirée de la nouvelle publiée d'abord en 1832 dans le Cabinet de Lecture *sous le titre* La main de Gloire, *reprise en 1852 dans les* Contes et facéties. *L'on trouve également mention de cet opéra dans une note d'Auguste Maquet, reproduite dans l'ouvrage de G. Simon,* Histoire d'une collaboration :

AVEC GÉRARD DE NERVAL

Pièces

Lara ou l'Expiation, un acte en vers, reçu à l'Odéon, jamais joué.
La main de Gloire, pièce ou plutôt plan tiré de la nouvelle de Gérard.

La première pièce citée date de 1831 ou 1833; elle fut retirée au dernier moment par les auteurs qui n'osèrent pas affronter l'épreuve de la scène. Nous n'en avons rien retrouvé. Un billet (2) *permet de dater* La Main de Gloire *de 1850.*

En effet, le 22 janvier 1850, Maquet écrivait à Jules Dulong, agent général des auteurs et compositeurs dramatiques :

Mon cher Dulong, j'ai avec Gérard une pièce qui sera jouée à la Gaîté d'ici à trois mois au plus. Veuillez donc, je vous prie, avan-

(1) *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 25 janvier 1869; publication plus exacte dans la *Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1947.
(2) Collection Spoelberch de Lovenjoul.

cer sur nos droits cent francs à Gérard. Je vous en tiendrai compte si l'affaire ne se faisait pas. Bien à vous, cher ami.

A. Maquet.

et au bas de cette lettre on lit :

Reçu cent francs

Gérard de Nerval

ce 22 janvier 1850.

Le travail sur cette pièce était donc commencé au début de 1850. On n'en trouve nulle trace dans les manuscrits soumis à la censure que conservent les Archives Nationales. Mais dans les papiers d'Auguste Maquet déposés à la Bibliothèque Nationale, la recherche décèle aussitôt la présence d'un scénario de La main de Gloire *au tome XXVII des* Manuscrits littéraires de Maquet, *entre* Le mari brûlé *et* Le chapeau gris-perle. *C'est bien le plan annoncé, il occupe les folios 42 à 48 et compte deux actes formant un tout.* IL EST ENTIÈREMENT DE LA MAIN DE GÉRARD, *calligraphié de sa belle écriture nette et ronde. Il s'agit d'une ébauche qui devait servir à l'établissement d'un projet plus développé, travail qui n'a sans doute jamais été fait. En 1850, Gérard avait beaucoup d'autres travaux en cours et sa santé chancelante ne lui permettait pas de mener à bien tous ses projets.*

Le scénario que l'on trouvera ci-après présente avec La main enchantée *des différences importantes. Il semble d'ailleurs que l'auteur se soit contenté d'y rappeler les scènes déjà écrites dans le conte, insistant plus volontiers sur des épisodes nouveaux. Les nouveautés portent principalement sur l'introduction du personnage de Cyprien, substitué à maître Gonin, sur le changement du lieu de la scène et sur le dénouement.*

Le nom de Cyprien évoque la déesse vénérée à Chypre, celui qui le porte est donc un serviteur de la Grande Déesse Isis-Cypris-Artémis; c'est dire qu'il s'agit de Gérard lui-même. Au reste, cette identification se trouve affirmée dès les premières lignes où, dans le cadre de la première scène du Faust *de Gœthe, paraît Cyprien :* « Elevé par un vieux médecin qui est mort sans lui laisser le secret de sa naissance, il a hérité de sa bibliothèque où se trouvent plusieurs livres sur les sciences occultes », *ce qui fait penser à la préface des* Illuminés (*« La bibliothèque de mon oncle »*) *où Gérard déclarera : « J'ai été élevé en province chez un vieil oncle qui possédait une bibliothèque formée en partie à l'époque de l'ancienne révolution... Une certaine tendance au mysticisme, à un moment où la religion officielle n'existait plus, avait sans doute guidé mon parent dans le choix de ces sortes d'écrits. » Ce*

même oncle philosophe jouera aussi un grand rôle dans Aurélia *(spécialement II. 4).*

Le changement de lieu et d'époque correspondent au même besoin de « subjectivisation » du récit. Dans la nouvelle la plupart des scènes se déroulaient autour de la Place Dauphine et en 1609. *Le scénario nous transporte dans le quartier de l'église Saint-Eustache et des Halles (où se situait une scène de* La main enchantée), *ce qui conduit à un recul dans le temps, car les Halles représentent pour Nerval le quartier de sa jeunesse parisienne (son père habitait rue Saint-Martin) et une époque indéterminée qui va du règne de Charles VI aux guerres de religion. C'est exactement le cadre de son roman.* Le prince des sots, *à peu près contemporain de* La main enchantée, *dont diverses scènes importantes se passent sur le carreau des Halles et où l'on trouve (comme dans* La main de Gloire) *des expressions et des préoccupations sociales parfaitement anachroniques. Le personnage même de la comtesse de Soissons est évoqué par « la coupole de la halle aux blés avec la colonne cabalistique qui faisait partie de l'Hôtel de Soissons et qu'on appelait l'observatoire de Catherine de Médicis »* (3). *Le recul de l'intrigue dans ce passé semi-fabuleux permet un recours commode au fantastique avec intervention facultative des génies Oromansis et Gablidone. A la fin de 1849, en collaboration avec Henri Delaage, Gérard venait de publier cet* Almanach cabalistique pour 1850. Le diable rouge, *bourré de références à la cabbale, à l'astrologie et à la doctrine des génies, première mouture des* Illuminés. *Donc là encore, tout annonce* Aurélia *(II, 5) où sonne l'horloge de l'église Saint-Eustache; dans cette même église des Halles, Gérard s'agenouillera devant l'autel de la Vierge en pensant à sa mère avant d'aller porter à son père un bouquet de* marguerites *dont le nom évoque à la fois sa mère et Jenny Colon (les deux femmes portaient le prénom de Marguerite).*

Il convient enfin d'insister sur l'importance et la signification du dénouement du scénario. Eustache est devenu un personnage de moralité douteuse, Cyprien-Gérard est le « héros vivant sous le regard des dieux ».

Dans la nouvelle, l'auteur indiquait d'après Albert le Grand les pouvoirs de la main de gloire, résumant dans le chapitre XII « d'Albert le Grand et de la Mort » un texte dont l'original que voici était un peu plus long :

De la main de gloire dont se servent les scélérats voleurs pour entrer dans les maisons, de nuit sans empêchement.

J'avoue que je n'ai jamais éprouvé le secret de la main de gloire; mais j'ai assisté trois fois au jugement définitif de certains scélérats

(3) *Les Nuits d'octobre*, ch. XI : « La halle ».

qui confessèrent à la torture s'être servis de la main de gloire dans les vols qu'ils avaient faits, et comme, dans l'interrogatoire, on leur demanda ce que c'était et comment ils l'avaient eue, et quel en était l'usage, ils répondirent, premièrement, que l'usage de la main de gloire était de stupéfier et rendre immobiles ceux à qui on la présentait, en sorte qu'ils ne pouvaient non plus branler que s'ils étaient morts; secondement, que c'était la main d'un pendu; troisièmement, qu'il fallait la préparer en la manière suivante; on prend la main droite ou la gauche d'un pendu exposé sur les grands chemins, on l'enveloppe d'un morceau de drap mortuaire dans lequel on la presse bien pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait être resté, puis on la met dans un vase de terre, avec du zimat, du salpêtre, du sel et du poivre long, le tout bien pulvérisé; on la laisse durant quinze jours dans ce pot, puis, l'ayant tirée, on l'expose au grand soleil de la canicule jusqu'à ce qu'elle soit devenue bien sèche, et si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four qui soit chauffé avec de la fougère et de la verveine. Puis on compose une espèce de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge et du sisame de Laponie, et l'on se sert de cette Main de Gloire comme d'un chandelier, pour y tenir cette chandelle allumée; et, dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles; et sur ce qu'on leur demanda s'il n'y avait point de remède pour se garantir de ce prestige, ils dirent que la Main de Gloire devenait sans effet, et que les voleurs ne pouvaient s'en servir, si on frottait le seuil de la porte de la maison ou les autres endroits par où ils peuvent entrer, avec un onguent composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche et du sang de chouette, et qu'il fallait que cette confection fut faite dans le temps de la canicule (4).

Dans le scénario, Cyprien détient cette main de gloire et il en fait usage. Elle ouvre toutes les portes, et permet de passer de l'autre côté du monde; *elle offre l'équivalence d'une véritable initiation, mais seulement à condition que l'on renonce aux facilités qu'elle offre.*

Gérard a lu et relu Séthos *où l'abbé Terrasson s'essayait à reconstituer l'initiation égyptienne; ce qu'il propose dans ce dénouement est une transposition de l'initiation par le feu, l'air et l'eau. Cyprien, double exalté de Gérard, renonce successivement à la fortune, au pouvoir et à l'amour grossier pour atteindre une félicité exceptionnelle. Ces scènes préfigurent celles d'*Aurélia *où Gérard raconte devoir subir une série d'épreuves ou assister au mariage de son double. Mais l'identification au double étant parfaite, le dénouement de* La main de Gloire *manifeste un optimisme un peu forcé et que la suite de la vie de Nerval ne devait que trop démentir. La présence de la fatalité se trouve d'ailleurs curieusement*

(4) *Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique du petit Albert, traduits exactement sur l'original latin intitulé Alberti parvi lucii libellus de mirabilibus naturae arcanis,* enrichi de figures mystérieuses. Paris, chez Locard et Davi (1820).

attestée par l'écu qui porte malheur (5), *le problème pour Gérard étant suivant son expression de faire bon emploi de l'argent du diable afin de le transmuer en argent de Dieu.*

Les préoccupations personnelles chez Nerval étaient si fortes dès cette époque qu'il n'a pas tenu compte du parti à tirer dans un drame lyrique du personnage de maître Gonin. L'on peut penser que si Maquet avait rédigé le drame projeté il aurait rétabli un rôle aussi riche en pittoresque extérieur pour le lier à l'élément fiabesque et fantastique.

Le projet laissé par Nerval est donc très révélateur de son état d'esprit en 1850. Depuis la crise de 1841 il était obsédé par la magie et l'occultisme et ruminait sans cesse les particularités de son destin personnel en relation avec la vie de l'univers. Tout ce qu'il écrivait reflétait ces préoccupations; reprenant les œuvres anciennes il les faisait entrer de gré ou de force dans le cadre des doctrines secrètes qu'il étudiait.

Le texte qu'on va lire jette une précieuse passerelle entre les deux versants de la vie et de l'œuvre de Nerval, représentés par deux chefs-d'œuvre : La main enchantée *et* Aurélia.

JEAN RICHER

Le premier tableau se passe dans la mansarde d'un savant nommé Cyprien qui, jeune encore, s'occupe de découvertes et de combinaisons chimiques. Elevé par un vieux médecin qui est mort sans lui laisser le secret de sa naissance, il a hérité de sa bibliothèque où se trouvent plusieurs livres sur les sciences occultes.

Une grande dame, la comtesse de Soissons, vient consulter Cyprien, qu'elle s'étonne de voir si jeune étant venue sur la renommée du vieux médecin.

Cyprien, pour satisfaire une si belle dame, cherche dans les secrets admirables du Grand Albert.

La dame veut lui laisser de l'argent qu'il refuse en feignant de hautes connaissances en alchimie.

Par le fait il est devenu amoureux de la comtesse et, de ce moment, le désespoir s'empare de lui. Pauvre, obscur, il sait bien que la science ne lui donnera pas une situation à se rapprocher d'une si grande dame. La magie seule qu'il avait repoussée jusque-là peut rompre une telle inégalité sociale.

Il ouvre de nouveau le *Grand Albert* et y trouve le moyen de

(5) La fiction et la réalité s'interpénétrant toujours, il convient de rappeler l'épisode du sou marqué d'une croix que Gérard déposa chez Mény le 24 janvier 1855, pour signifier l'extrémité de son dénuement et de son désespoir.

conjurer Gablidoni, esprit très serviable qui a inspiré le Grand Albert lui-même. Pour voir paraître ce démon, il faut allumer deux chandelles des deux côtés d'un miroir et prononcer l'évocation pendant que sonne minuit.

Cyprien prend ces dispositions, minuit sonne à Saint-Eustache et au douzième coup une figure paraît dans le miroir. C'est celle d'un vieillard qui vient d'ouvrir la porte de la mansarde et qui demande à Cyprien pourquoi il se démène si fort et parle si haut.

— Vous empêchez les voisins de dormir, ajoute-t-il, et moi surtout j'ai bien besoin de repos.

Il expose alors sa misère, il n'a rien mangé de la journée et voulait au moins reprendre des forces dans le sommeil. Cyprien cherche de l'argent dans un tiroir, il ne lui reste qu'un vieil écu sur lequel on a tracé un x avec la pointe d'un couteau. Cet écu lui a paru fatal et il n'avait pas voulu s'en servir, le bienfait lui ôtera peut-être ce caractère. Il le donne au pauvre qui descend l'escalier, espérant trouver un boulanger ouvert à la Halle située près de là.

2[e] TABLEAU. — *Le carreau des Halles.*

Le pauvre descend dans la rue. Tout est fermé : il déplore son malheur. On apprend alors qu'il est lui-même l'esprit *Gablidone* (6) que Oromasis, prince des génies, oblige à supporter toutes les misères humaines pour le punir d'avoir révélé aux hommes les secrets magiques que le Grand Albert a recueillis dans son livre d'après son inspiration. Il est forcé d'être témoin de tous les maux qu'amène cette funeste indiscrétion et d'en subir la peine sans pouvoir les réparer. Au moment où il réfléchit sur sa triste position, Gablidone entend une fenêtre s'ouvrir. C'est celle de Cyprien qui, furieux contre le livre qui ne lui a été bon à rien, le jette dans la rue. Gablidone se dit : « Enfin, je vais pouvoir le détruire! » Au moment où il se baisse pour le ramasser, une main se pose sur son épaule : c'est celle du commissaire Godinot qui fait sa ronde avec une patrouille de garde urbaine.

— Je suis un mendiant, dit Gablidone, et j'allais acheter du pain. — Avec quoi? dit Godinot. — Avec cet écu qu'une bonne

(6) Au lieu de Gablidone, on peut mettre le Grand Albert si l'on n'a pas besoin d'apparition fantastique. (Note de Nerval.)

Gablidone, probablement de *Gobelin*, espèce de lutin domestique. — *Oromasis*, salamandre prince des substances ignées qui s'unit à la femme de Noé (Collin de Plancy : *Dictionnaire infernal*, 1826, tomes 3 et 4).

âme m'a donné tout à l'heure. — Une bonne âme qui donne un écu à cette heure, c'est invraisemblable, dit le commissaire faisant glisser l'écu dans sa poche, et il ordonne que l'on consigne le pauvre au violon. — Prenez garde, dit le pauvre, c'est un écu rayé d'un x, il porte malheur. On m'en avait prévenu et vous voyez le résultat. — La justice digère tout, dit le commissaire.

Sa tournée est finie, le jour va naître, il congédie la patrouille et rentre dans sa maison. Un homme se précipite avec force par la porte ouverte et le jette à terre. Il se relève en maugréant, voyant sa robe tachée et déchirée et crie au voleur. La patrouille revient, mais l'homme est loin déjà. Le commissaire se dit : « C'est donc ce diable d'écu qui est cause qu'on m'a volé. » Il va à son argent mais rien n'y manque. Par exemple, sa femme est très effrayée et lui jure que c'était un voleur. La patrouille raisonne sur le cas et persuade le commissaire que sa femme doit avoir raison. Ils se séparent tous, n'en croyant pas un mot.

Au nombre des bourgeois composant cette patrouille se trouve un courtaud de boutique nommé Eustache Corniquet et qui monte la garde pour son maître, M. Goubard, marchand drapier sous les piliers des Halles, alors en voyage. Le commissaire, en rentrant avec sa robe déchirée, lui en a demandé une neuve pour le lendemain matin. Le jour commence à paraître et il faut qu'Eustache ouvre la boutique. Il n'aura pas le temps de se coucher.

Pendant qu'il ôte les planches, Mlle Jeannette, fraîche et souriante, sort de la boutique et tourmente le pauvre Eustache sur sa tournure peu militaire. Il se hâte d'aller reprendre son vêtement habituel. On apprend alors que ce garçon qui depuis vingt ans est au service de M. Goubard a la promesse d'épouser Jeannette qui le trouve un peu vieux mais qui, habituée à lui, apprécie d'ailleurs son bon caractère.

Eustache pense à la robe noire demandée par le commissaire, prie Jeannette de garder la boutique et, son paquet sous le bras, va frapper à la porte de M. Godinot. Celui-ci essaye la robe, en demande le prix.

— C'est dix écus, dit Eustache. — Allons donc, je ne les paie jamais que neuf... — Oui, mais l'étoffe est augmentée. — Ce n'est pas vrai. — Et puis c'est mieux conditionné. — Je n'en crois rien.

Enfin après une tirade sur la mauvaise foi des marchands, le commissaire dit à Eustache :

— Voilà les neuf écus que j'avais préparés; j'y ajoute celui-ci et fais-y bien attention; il porte malheur, je te le donne pour punir ta rapacité.

Eustache ricane, s'applaudissant de son bénéfice qu'il considère comme légitime. Avec cet écu il achètera des colifichets à Mlle Jeannette qui deviendra plus tendre pour lui. Il retourne à la boutique. En rentrant sous les piliers, il se trouve nez à nez avec un jeune soldat, un arquebusier, qui lui demande l'adresse du drapier Goubard.

— Que lui voulez-vous? — C'est mon oncle à la mode de Bretagne.

Eustache inquiet va l'adresser ailleurs, quand Jeannette sort de la boutique et se jette au cou du militaire. Ils ont été élevés ensemble. Une scène de familiarité et de souvenirs de jeunesse s'établit au grand désespoir d'Eustache, et le nouveau venu s'impatronise dans la maison jusqu'à l'heure où il doit retourner à l'appel, mais il promet de revenir souper, embrasse Jeannette et traite Eustache avec le plus grand dédain.

Cependant la journée s'avance, Jeannette reçoit les chalands, Eustache rêveur heurte du pied un livre, c'est celui du Grand Albert. Il l'ouvre et le lit machinalement, puis tout à coup il y trouve le moyen sûr pour tuer en duel son ennemi. Le désir de se venger des camouflets du soldat qui lui enlève le cœur de Mlle Jeannette lui fait lire le chapitre où il voit qu'on peut, par un charme magique, enchanter la main et la rendre propre à triompher dans toute espèce de rencontre, ce qui lui a fait donner le nom de *Main de Gloire*. Cyprien sort en ce moment. Eustache qui le connaît suppose que le livre lui appartenait et le lui rend en lui expliquant la position.

— Puisque la fatalité me renvoie ce livre, dit Cyprien, qu'il soit donc bon à quelque chose. S'il est vrai que le soldat t'ait insulté et t'enlève toutes tes espérances, il n'y a pas de mal à lutter avec l'adresse contre la force.

Cyprien sympathise avec Eustache, parce qu'il vient de voir la Comtesse de Soissons, brillante, entourée de brillants seigneurs, et que la jalousie lui a rendu son désespoir. Cependant il se calme et conseille enfin à Eustache de prendre patience.

Le soir est venu, Eustache rentre, espérant dormir pour deux nuits. Alors arrive le soldat, ivre cette fois, battant les murs, qui frappe à la porte avec force. Eustache ne répond pas. Le soldat lance des cailloux dans les vitres. Eustache sort de la boutique revêtu de son uniforme de garde bour-

geoise; l'arquebusier lui jette à terre son casque d'un revers de main sous les yeux de Jeannette qui rit aux éclats de la déconvenue du malheureux. Alors Eustache se rappelle ce qu'il a lu, reprend courage et provoque l'arquebusier en duel pour le lendemain matin, puis le met à la porte avec une dignité et une résolution qui étonnent tout le monde, et comme l'autre avait compté coucher dans la maison de son oncle, il lui donne un écu pour trouver un gîte. C'est toujours l'écu fatal dont Eustache est fort aise de se débarrasser. Une fois le soldat éloigné, Eustache fait rentrer Jeannette, ferme la porte et court chez Cyprien résolu à l'opération magique.

Fin du 1er acte.

SECOND ACTE (7)

Scène au *Pré aux clers* où Eustache montre d'abord une maladresse qui fait rire les témoins. Au moment où les épées se croisent, la main enchantée fait son office et l'arquebusier tombe, percé de part en part.

Gablidone, sous la figure du pauvre, assiste au malheur dont il est cause et l'on peut si l'on veut placer là une scène féerique où paraîtraient les génies.

Eustache, délivré de son rival, devient très aimable pour Jeannette. Sa main s'émancipe seulement parfois depuis qu'elle est enchantée. Enfin M. Goubard revient de voyage, on fait une cérémonie de fiançailles. Au milieu de la fête, M. Godinot, le commissaire, vient arrêter Eustache comme duelliste. Il lui remontre le tort qu'il a eu de surfaire sa robe et comment le fatal écu l'a puni. Enfin, touché par ses supplications, il consent à le relâcher; au moment où il le congédie, la main enchantée donne un soufflet au commissaire. Etonnement, protestation d'Eustache, puis cela recommence et décidément le coupable est envoyé en prison.

Scène où Cyprien vient le voir et se désole sur son sort. Le livre lui apprend toutefois que cette main peut servir à un charme puissant et qu'une fois l'homme pendu on peut s'en servir pour tenir une chandelle allumée devant laquelle alors toutes les portes s'ouvrent en quelque lieu que l'on veuille pénétrer la nuit. Tous les assistans sont aussi frappés d'immobilité.

(7) Le scénario n'est qu'un projet. (Note de Nerval.)

Cyprien s'arrange avec les gens de la prison pour avoir la main du condamné. Ici se placent les dernières scènes d'Eustache et autres accessoires.

Cyprien, possesseur de la main, la prépare selon les moyens indiqués et sa première idée étant de se rendre riche pour obtenir celle qu'il aime, il se rend au trésor du Louvre. Les tonnes d'or pourries laissent échapper des ducats. Il remplit ses poches, mais en lisant les comptes auxquels travaillent les employés il comprend que ce serait un vol non seulement à l'Etat mais à une foule de malheureux et se résout à aller chez le roi.

Il pénètre dans le palais, le roi est endormi dans son fauteuil devant sa table de travail. Dans un sommeil pénible il laisse échapper des paroles qui apprennent à Cyprien le secret de sa naissance. Il est fils d'un grand seigneur proscrit et l'on va donner sa fortune et son nom à un favori, mais le roi hésite. Cyprien songe à s'emparer des papiers qui prouvent sa naissance, mais il hésite en voyant signé sur un parchemin le nom loyal (8) de son père. D'un autre côté la chandelle est près de finir, sa pensée la plus ardente est de pénétrer chez celle qu'il aime. Il se dirige vers l'hôtel de Soissons. Il entre dans la chambre où elle dort. Il apprend qu'elle doit épouser celui-là même qui aura son titre et ses biens...

Rien ne peut l'empêcher d'enlever cette femme, de la presser sur son cœur, pourtant un scrupule l'arrête, une image de Vierge, ce qu'on voudra. Il jette à terre et éteint la chandelle magique et se retrouve dans sa mansarde.

Le pauvre frappe à sa porte. C'est qu'un jour nouveau se lève pour tous deux. Cyprien a triomphé du mal en résistant trois fois à la tentation. Le ciel pardonne, et la destinée de Cyprien obscurcie auparavant par ses mauvaises pensées va se dérouler avec éclat. On vient le prévenir que le roi le mande. Ses titres lui sont rendus, il épousera la comtesse. Quant à Eustache et au soldat, leur rencontre n'a pas eu les mauvais résultats qu'on supposait. Oromasis, le roi des génies, a tout arrangé pour le mieux.

(8) *Loyal* ou *royal* : lecture douteuse.

NERVAL
OU LE DEVOIR DE PURETÉ

par PIERRE SCHNEIDER

Ce qu'il dira toute sa vie n'ajoutera rien à l'ancienne romance :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Une vérité et la plus banale, prise au lieu commun, est par lui exaltée à des hauteurs où seul ce qu'elle a de moins gros peut continuer à vivre. Le sacrifice d'un, fait éclore pour tous le germe de pureté qui risquait d'être à jamais étouffé, rend pleine dignité à ce qui sombrait dans le trivial. Cela commande la reconnaissance. Et quoi d'étonnant que ce qui à nos yeux est ascension au plus aéré et décanté, lui ait paru descente aux enfers? L'unique pureté étant celle qui se croit impure et va se purifiant.

Son glorieux tourment fut d'avoir toujours pris au plus grand sérieux les mots et les choses. Il suffit donc qu'une bateleuse lui signifiât d'aller se promener pour qu'il marchât, à longueur d'existence. Pureté oblige : et le poète éconduit n'a plus loisir d'esquiver cette chance de refaire le voyage d'Orphée offerte par la quotidienne circonstance. Non que la transposition soit immédiate : il lui faudra payer de sa vie le droit d'écrire quelques mots, amour, femme, nuit, en majuscules. La vérité inscrite au filigrane de la vie de tout homme, qui se chargera de l'exhausser? Nerval, sans la moindre hésitation, nous délivre, en l'assumant seul, de la tâche douloureuse de s'user jusqu'à la Trame. L'appel impérieux de la loi sous-jacente l'arrache à l'existence superficielle et le force peu à peu à ne plus faire qu'un avec elle. Sa vie entière venant s'ordonner autour du squelette rayonnant en proclame la tyrannie, et il n'aura de cesse que, tout l'accessoire supprimé, il ne soit réduit à cette lumière..

Un à un les événements sont coulés au moule de la hantise constante. Nerval conduit sa vie comme un roman, un roman dont le sujet lui est imposé par le sort; et les choses — vues, lues, écrites — n'ont d'existence et de sens qu'en tant qu'elles coïncident avec la courbe magnétique. *Coïncidences* que pour nous rassurer Nerval attribue au hasard, quoiqu'il sache que le hasard n'est que le nom de la fatalité incomprise. Hasard si, enfant, il voit la légende de Faust à une devanture de libraire; si plus tard, traduisant le *Faust* de Gœthe, il se reconnaît en lui, voit en Méphistophélès son mauvais génie, en Marguerite et Hélène les deux moitiés de son fatal amour; si à Vienne un barbet diabolique croise son chemin; s'il écrit une pièce sur l'imprimeur Coster, un prototype de Faust. Hasard si le duc de Condé, l'amant véritable d'Adrienne, se pend. Hasard si, levant les yeux pendant qu'il erre dans Paris, il lit sur une porte le chiffre de son âge. Dans ses promenades, dans ses lectures, Nerval s'abandonne complètement au hasard parce qu'il est sûr que celui-ci lui fournira des rencontres probantes et le fera buter sur des signes où il lira encore une fois l'arrêt de son destin.

Sa vie porte la marque d'une prédestination que chaque geste confirme. Son œuvre est un réseau de prophéties corroborées par le temps. *Corilla* décrit et explique l'échec prochain de son amour pour Jenny Colon; l'*Histoire du calife Hakem* prédit, dix ans à l'avance, les causes et les circonstances de sa mort; et pas même ce qu'à seize ans il s'attribue par plaisanterie ne lui est épargné :

Tu crois que mon esprit est parti dans la lune,
. . . .
Et qu'il faudra me mettre à l'hôpital des fous.

C'est qu'un étranger tenace a pris la barre de sa volonté pour le piloter selon une route fixée depuis longtemps vers l'écueil inévitable. Nerval voit la ligne tracée sur la carte, mais il ignore encore qu'elle figure sa propre course et qu'il *doit* vouloir la suivre. Or, chez qui fait ce qu'il *veut* et ne peut s'empêcher de faire ce qu'il craint, les rêves de désirs et les rêves d'angoisse sont prophétiques.

Ainsi tout ce qui n'est pas illuminé par le fanal de son éternelle préoccupation est ténèbres et inconséquence. Il n'a jamais rien écrit de marquant qui n'ait trait à la Trame empreinte en lui. Il écrit pour se dire et lit pour se recon-

naître. Et quand sera devenu manie le besoin de faire conformer son existence entière — jusqu'à ce passé reculé que d'avoir eu lieu une fois pour toutes semblait mettre à l'abri des déprédations de la fatalité — au dessein de plus en plus manifeste, l'étranger s'installera aussi dans sa mémoire et lui fera recomposer ses souvenirs lointains selon les exigences de la Trame.

De sorte que pour expier une Faute, il lui a été imposé le pensum d'écrire incessamment une même phrase; et que seulement lorsqu'il l'aura rédigée dans sa forme définitive et dégagée des contingences la Faute sera abolie. Dans la littérature Nerval cherche son salut.

Ici, la répétition inlassablement du même acte n'entraîne pas la monotonie, puisque à chaque fois le geste se précise. De toutes ses forces Nerval tend à la pureté absolue : il se purifie, il marche. Comme l'autre Voyageur qui s'efforça de racheter par son chant le bonheur perdu, Nerval se voue à l'Initiation, parce que *s'initier* contient *aller.* L'alchimie lui est chère comme l'exemple le plus frappant d'une discipline de purification : la littérature n'est-elle pas l'alambic où lui-même quintessenciera sa vérité? A peine si, l'opération achevée, il subsiste encore quelque vestige de la matière première qui fut prétexte à sa magie :

> Une dame que j'avais aimée longtemps et que j'appellerai du nom d'Aurélia était perdue pour moi. Peu importent les circonstances de cet événement qui devait avoir une si grande influence sur ma vie.

Sa démarche consiste à faire son devoir de prendre toutes choses au sens le plus fort. A-t-il oublié de régler une addition dans un café? c'est la Faute. L'actrice qu'il aime l'envoie promener : désormais il se promènera. Elle est étoile de théâtre : elle sera l'Etoile. Elle éteinte, il sera dans la nuit. Les promenades nocturnes de Nerval revêtent ainsi un caractère de plus en plus tragique à mesure que leur raison profonde se révèle : joyeuses encore dans *Lorely* et le *Voyage en Orient,* elles se chargent déjà de teintes lugubres dans les *Nuits de Londres,* pour en arriver au désespoir opaque des *Nuits d'octobre* et de certaine page d'*Aurélia.* S'il se perd dans un dédale de rues noires, IL EST PERDU. Le *Voyage en Orient* ne manifeste son sens véritable que dans la Marche à l'Aube racontée dans *Aurélia.* La course s'intensifie et s'exalte à mesure qu'elle se resserre dans l'espace. Plus — Proche-

Orient, Allemagne, Valois, Paris — les cercles se rétrécissent, plus ils s'avèrent infernaux. Quand le héros transfiguré, s'accordant à la musique des sphères, gravite dans l'universelle harmonie, son prétexte terrestre tournoie éperdument autour d'un centre obscur; et à l'instant où l'un s'éternise enfin en un mythe de lumière, l'autre s'annihile rue de la Vieille-Lanterne.

La même alchimie dévoile, à travers ses multiples avatars, l'archétype de la femme aimée.

Par son sérieux extrême, Nerval a redonné un sens plus pur à quelques vérités de la tribu qui seront désormais lourdes de son expérience. Conquête rendue possible par un excès — faiblesse si l'on veut — et qui est le point névralgique où la maladie s'ouvre une brèche et fait de Nerval son élu : il ne peut être que grave là où l'on doit savoir jouer. L'étranger lui insuffle un tel désir de remporter le prix qu'il brise les règles du jeu. Dès lors, le rempart des conventions par lequel nous tenons l'inquiétant à distance s'écroule, et Nerval devra se laisser envahir. C'est ce que symbolise le Théâtre. Grâce aux restrictions de la rampe, du fard, de l'éloignement de la scène, nous nous forgeons une sorte de croyance indirecte et spéciale au spectacle. Est-ce encore un hasard que Nerval se soit tant intéressé au théâtre et que la femme qu'il aima ait été une actrice? Il savait pourtant à quoi s'en tenir; quand à maintes reprises il distingue le théâtre (ou le rêve) de la vie, ce n'est pas tant pour mettre en garde ses lecteurs (un public sain n'a guère besoin de tels avertissements) que lui-même. En vain, car lorsque la fatalité lui tend son piège, il aura le réflexe de l'enfant ou du fou : toucher du doigt la reine. Ainsi celle qu'il appelle Aurélia le fait basculer irréparablement sur le plan incliné où il n'y a plus d'arrêt possible.

Mais où est l'honneur, si la volonté n'est pour rien dans le drame? Car Nerval ne marche pas : on le fait marcher. En ceci : qu'en voulant toucher du doigt la reine, il a été poussé sur une voie qui n'est royale que par le salut souverain qu'elle exige en réponse aux salves du malheur qui fait haie au passage du roi dépossédé, du prince à la tour abolie. La fatalité, par l'entremise de la folie, l'oblige à écrire toute sa vie une phrase amère; sa volonté se rachète en s'efforçant à ce que l'écriture soit belle et assurée. La littérature lui est moyen de calligraphier son destin. Il s'est fait de la Grâce une grâce.

Jamais plus grand hommage ne fut rendu au pouvoir de la littérature. Par elle Nerval se purifie et fait coïncider son existence avec la courbe de son sort. Orphée moderne, les épreuves d'imprimerie de ses livres sont pour lui de vraies épreuves à surmonter; en les corrigeant il se corrige. Il a pour tâche de décrire sur terre une parabole surnaturelle en gestes familiers, c'est un dieu qui s'est fait homme parmi les hommes. Dieu et Homme de Lettres. Et il est la gloire des lettres comme Jésus est la gloire de la menuiserie.

L'écrivain romantique qui a le plus de merveilles à révéler est le seul qui ne songe jamais à émerveiller. Où les autres se battent les flancs afin de se donner des airs insolites et inspirés, lui s'astreint à ressembler à tout le monde. Parmi tant d'enflure et de prétention, c'est à peine si sa note aussi sûre que modeste se fait entendre. C'est qu'il n'a pas, comme ses contemporains, à entasser des preuves de son élection et à brandir sans cesse ses passeports pour l'au-delà. Une voix douce, modérée, mais si extraordinairement convaincue qu'elle nous convainc d'emblée et que le frisson électrique de sa vérité nous parcourt encore longtemps après que se sont tus les haut-parleurs :

Il fait si beau que l'on ne peut se rencontrer ni s'embrasser dans les maisons. Je vais tâcher de revenir. Addio.

Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche.

Quand survient la première crise, l'instrument poétique auquel il soumettra la maladie est prêt. Avant il écrivait pour se faire la main enchantée, à présent la littérature devient nécessité. Le *Voyage en Orient* inaugure la série des œuvres essentielles. Nuits, fêtes, enchantements. Longtemps encore la poussière d'or cachera la veine rugueuse. Pour l'instant il se borne à réinventer un genre qu'Henri Michaux a mené à la perfection : le reportage intime, précipité, formé par un esprit ultra-sensible au contact de pays nouveaux. Nerval peut encore se faire illusion sur sa liberté. Mais dans *Angélique* la préoccupation profonde commence à se trahir. Le sujet du récit étant étranger à sa hantise, des digressions nombreuses l'obligent à y revenir, et le conte achevé ressemble peu à celui qu'il s'était proposé d'écrire.

Sylvie est l'ultime tentative de Nerval pour s'arracher à l'attraction fatale de la Trame. Aux confins blonds de la mémoire, la magie blanche du souvenir et les tendres men-

songes de la poésie tissent l'écharpe légère du bonheur d'antan. Le temps perdu est retrouvé et aboli, et le paradis enfantin va revenir. Mais déjà sous l'apparence souriante et doucement nostalgique du Passé ressuscité, coule un venin corrosif. Un vent brutal froisse la soie des souvenirs qui s'effiloche et laisse paraître le dessin que Nerval fuyait : même autrefois, Aurélia lui défendait le bonheur terrestre que lui offre Sylvie. Ainsi la Trame existait dans le passé comme elle existe dans le présent. C'est donc elle qui a recomposé les souvenirs et aboli le Temps, et projeté Nerval sur un plan mythique et éternel. La chasse au bonheur est finie, *Sylvie* s'achève en débâcle. Nerval lit l'arrêt de son destin, abdique tout espoir d'y échapper, et s'enfonce définitivement dans l'enfer parisien. Un passage d'*Aurélia* résume l'évanouissement de la vision naïve et sororale de *Sylvie* :

> ... (Elles) inspiraient toutes une sorte d'amour sans préférence et sans désirs, résumant tous les enivrements des passions vagues de la jeunesse... Je me mis à pleurer à chaudes larmes, comme au souvenir d'un paradis perdu. Là, je sentis amèrement que j'étais un passant dans ce monde à la fois étranger et chéri, et je frémis à la pensée que je devais retourner dans la vie. En vain femmes et enfants se pressaient autour de moi pour me retenir. Déjà leurs formes ravissantes se fondaient...

Les *Nuits d'octobre* sont le compte rendu fidèle de son agonie nocturne. « Le cercle se rétrécit de plus en plus, se rapprochant peu à peu du foyer. » Entraîné dans la spirale infernale, ayant pour Virgile son Double, l'émissaire tour à tour cajoleur et sinistre de la fatalité, Nerval est pleinement conscient de son destin, dont il assume désormais tout le poids : c'est lui-même qui, à chaque tournant de rue, se place sous le signe de la Descente aux Enfers. La phrase fatale est publiée, Paris l'affiche sur tous ses murs, partout il est contraint de la lire. Les *coïncidences* se multiplient pour le harceler, et il ne se dérobe à aucune d'elles, son courage à accepter sa vérité — ce qu'il appelle son *réalisme* — lui en faisant déchiffrer le sens profond. C'est l'aventure de *Nadja* et du *Paysan de Paris,* mais vécue avec une tout autre urgence ici où la nuit n'est pas seule à porter le nom de Blanche. Les incidents les plus quelconques en apparence se conforment au patron inexorable. Nerval entend chanter une jeune fille; sa voix est fraîche, agréable. Elle n'y coupera pas : une mère ambitieuse la mettra entre les mains d'un maître de chant qui lui inculquera trilles et fioritures. Elle est perdue. Per-

due? Une corde sombre a vibré : c'est la Femme Perdue, Aurélia. Dans une taverne, un marlou épanche ses chagrins devant une vieille d'ample expérience. Mais quel argot empêchera Nerval d'entendre clairement sa propre condamnation? « Ah! jeune homme, cette femme-là, ça sera ta mort. » Toutes les issues sont bouchées, et la distraction est devenue impossible. Vainement il fuira à Meaux, vainement il s'absorbera dans la contemplation du phénomène ambulant, la femme à chevelure de mérinos : elle aussi incarnera, le temps de lui rappeler sa faute, Aurélia. Plus une lumière, plus un espoir : « ne parlons pas du soleil, il est minuit passé. » L'unique clarté est celle que jette, absurdement, l'incoercible poésie. Nerval module l'épouvante du Dante sur la lyre de Mozart, mais cela ne propitie que nous. Il conclut :

> Voilà, l'histoire fidèle de trois nuits d'octobre, qui m'ont corrigé des excès d'un réalisme trop absolu; — j'ai du moins tout lieu de l'espérer.

Il se trompait. La police en quête d'indices sur les heures qui précédèrent sa mort n'avait qu'à se donner la peine (on se plaît à imaginer que pour elle c'en serait une) de parcourir le procès-verbal des *Nuits d'octobre*.

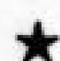


Mais où situer quelques poèmes où rien n'apparaît de ce qui meuble le temps et l'espace, sinon l'élégance très humaine du chant : *El Desdichado, Myrtho, Delfica, Arthémis,* trois vers d' *Antéros,* trois vers d'*Horus, A Hélène de Mecklembourg?* Ces chimères sont les filles du feu intérieur où l'expérience de Nerval s'épure et s'allège de ses scories. Un succès inattendu couronne le séculaire rêve alchimique. Tout Nerval, ses expériences, ses lectures, ses souvenirs, vient se décanter ici jusqu'à l'or lyrique. Il n'est pas une miette de phrase, pas une allusion, pas un nom, que nous n'ayons déjà rencontré quelque part dans sa vie ou dans son œuvre, mêlés à la matière élémentaire. Peu à peu la poudre miraculeuse s'élève et s'agglutine autour d'atomes au magnétisme plus marqué, pour atteindre à la plus haute puissance d'évocation : ainsi naissent les fétiches. Fétiches et non pas symboles, car à l'état pur leur sens est scellé et incommunicable selon les voies de la poésie : les traits de l'artiste reproduits dans un coin du tableau, non leur place dans la composition

et la manière du peintre. Les fétiches s'ordonnent en constellations, et à leur tour lunes et planètes gravitent selon cette orbite qui est la loi que Nerval a pour devoir de révéler aux hommes. Astéroïdes d'un métal inconnu ici-bas et dont la chute parmi nous prouve, à l'exclusion du moindre doute, l'existence ailleurs d'un monde qui nous restera toujours étranger, et qui vibrent encore de l'écho mourant d'une musique stellaire jamais ouïe.

Nerval croit décrire la poésie de Heine :

> Les mots chez lui ne désignent pas les objets, ils les évoquent. Ce n'est plus une lecture qu'on fait, c'est une scène de magie à laquelle on assiste; vous vous sentez enfermer dans le cercle avec le poète, et alors autour de vous se pressent avec un tumulte silencieux des êtres fantastiques d'une vérité saisissante; il passe devant vos yeux des tableaux si impossiblement réels, que vous éprouvez une sorte de vertige.



Dans *Aurélia* s'inscrit en caractères immuables l'aventure parisienne et immortelle. Enfin exhaussée cette vérité enfouie en tous. C'est le livre de la responsabilité. Sur la cîme, Nerval n'a plus à se demander comme autrefois s'il sera à la hauteur de l'écrasant devoir qui lui est échu :

> Hélas! que sommes-nous, pauvres créatures! et comment répondre dignement à la puissance de sentir que le ciel a mise en notre âme? Je ne suis qu'un homme et vous une femme, et l'amour qui est entre nous a quelque chose d'impérissable et de divin.

Un homme a été chargé de prouver la dignité de la condition humaine en vivant divinement ce qu'elle a de plus commun. Il est nécessaire, parfois, qu'une vie exemplaire restitue aux hommes le respect qu'ils se doivent. La folie d'un seul assure la raison de tous; sa conquête par l'idée fixe légitime et excuse la distraction des autres. Le drame de Nerval, chacun de nous le reconnaît, et cela doit suffire : désormais le martyre de saint La Palisse sera notre titre de noblesse.

Livre plus pur fut-il jamais écrit? Nerval a atteint le but, *il coïncide*. Arrivé là, il peut recomposer une dernière fois sa vie, et ce sera la bonne. Dans *Aurélia* tout est consigné, voyage et port, purification et pureté, la Trame et les macérations grâce auxquelles Nerval a réussi à s'user jusqu'à elle. La maigre logique du temps s'efface devant la logique supérieure et le mythe se dégage de la contingence. Il n'y a

pas jusqu'à la déraison qui ne soit ainsi suprêmement raisonnée, le dérangement physiologique et mental soumis aux fins littéraires. La poésie y gagne d'avoir été acclimatée pour la première fois à des terres nouvelles. On nous mande qu'il y a vie sur la lune.

Pour Nerval, la littérature c'est le salut. Or, voici qu'ayant dit tout ce qu'il avait à dire et définitivement, il est forcé de se taire. Alors la maladie bafouée réclame sa victime. Patiemment, elle a attendu que s'épuise le crayon que Nerval porte toujours sur lui, comme un talisman, pour se garder du mauvais sort. Maintenant le charme est rompu. Le double qui l'attirait quitte ses dehors aimables, montre sa véritable nature. Et l'enveloppe mortelle de Nerval chavire et sonne le tocsin du désespoir.

Ses amis ne crurent pas au suicide. Ils ne se trompaient point : Nerval mourut assassiné par son double.

Mais pour nous, sur son corps, un gage infaillible de chance, les derniers feuillets de son Œuvre : la corde du pendu pour tout le monde.

MERCVRIALE

LETTRES

A PROPOS DE LOUIS GUILLOUX ET DE JEAN-PAUL SARTRE. LE ROMANCIER ET SES PERSONNAGES. — Des questions académiques prennent parfois de l'importance à la faveur d'un hasard. Celle, par exemple, des rapports du romancier et de ses personnages qu'invite à poser la parution simultanée de deux « romans » : *Le Jeu de Patience* (1) de Louis Guilloux, *La Mort dans l'âme* (2) de Jean-Paul Sartre. On a dit du premier qu'il était une « chronique » plutôt qu'un roman, et du second qu'il n'avait rien à voir avec le genre dont il prétend relever. Outre qu'on postule ainsi l'existence d'un modèle idéal du roman, on fait dépendre de la nature des rapports entre romancier et personnages le jugement qu'on porte sur l'œuvre où ils se nouent.

Il n'existe évidemment pas de roman idéal; il est toutefois remarquable que les mêmes références viennent sous la plume : Balzac, Tolstoï, Dostoïevski, qui, de maîtres du genre, deviennent ainsi gardiens de la loi. Mais leur ajouterait-on les noms de Kafka, Joyce ou Faulkner, la définition du personnage de roman, donnée par Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?* n'en serait pas modifiée. Il faut en effet « que chaque personnage soit un piège, que le lecteur y soit attrapé et qu'il soit jeté d'une conscience dans une autre, comme d'un univers absolu et irrémédiable dans un autre univers pareillement absolu, qu'il soit incertain de l'incertitude même des héros, inquiet de leur inquiétude, débordé par leur présent, pliant sous le poids de leur avenir, investi par leurs perceptions et leurs sentiments... qu'il sente enfin que chacune de leurs humeurs, que chaque mouvement de leur esprit enferment l'humanité entière... ».

Sartre définit justement la tâche du romancier comme une tentative de « réconcilier l'absolu métaphysique et la relativité du fait historique » et le charge « d'embrasser du dedans la condition humaine dans sa totalité ». On pourrait partir de ces propositions difficiles à contester pour apprécier la tentative de Louis Guilloux et celle de Sartre lui-même.

(1) Gallimard.
(2) Troisième tome des *Chemins de la Liberté* (Gallimard).

Le *Jeu de Patience* raconte l'histoire d'une trentaine d'habitants d'une petite ville de province entre 1912 et 1943. Nous les voyons à différents moments de leur vie et sous plusieurs angles : dans la chronique et hors d'elle, avec les yeux du narrateur et ceux de l'auteur qui ne se confond pas toujours avec lui. Un accident ayant en outre brouillé les différentes parties de la chronique et, par conséquent, l'ordre naturel des années, nous apprenons la mort d'un personnage que nous voyons vivre plus tard; tel autre rajeunira ou vieillira brusquement, disparaîtra ou réapparaîtra sans que nous nous y attendions. Nous sommes ainsi plongés dans une durée chaotique dont les parties s'assemblent peu à peu comme celles d'un puzzle. Il faut attendre que le « jeu » soit tout entier « reconstruit » pour voir les personnages, les événements, les paysages dans leur vérité d'ensemble, pour que dans notre esprit le fil constamment brisé du temps raccorde ses morceaux.

Il en irait du moins ainsi dans un chaos de pièces jetées en vrac sous nos yeux et où nous serions obligés de chercher et de choisir. En fait, l'auteur est obligé de nous les présenter dans un certain ordre. Partant d'un point stable du temps et de l'espace, il remonte dans le passé, l'explore et le reconstruit selon les lois du souvenir. Tel incident, tel personnage, tel lieu, rappellent en vertu d'associations de pensée qui pourraient être les nôtres, des événements abolis, des personnages que le temps a transformés. Nous ne sommes pas les jouets de l'arbitraire, mais des co-participants à la nécessité la plus naturelle.

L'emploi d'une technique se justifie par les effets qu'on en veut obtenir. Celle qu'a utilisée l'auteur du *Sang Noir* procède du désir de ressusciter la vie dans l'instant, avec ses couleurs et son goût particulier, sa miraculeuse nouveauté, et telle que pourrait l'éprouver directement, débarrassé de l'encombrant écran du temps, un témoin privilégié. Ce témoin raconte ce qu'il a vu et entendu, décrit tels qu'il les a connus les événements privés et publics qui constituent la matière de son récit. Il s'interdit de plier ce récit à ses propres fins comme il s'interdit d'intervenir dans la destinée de ses personnages, dans le choix de leurs aventures. Certains d'entre eux semblaient appelés à se rencontrer qui poursuivront parallèlement leur route sans jamais se connaître, d'autres que tout devrait éloigner confondront leurs destins. Tout se passe comme dans la vie où règne une nécessité obscure que nous préférons nommer hasard tant elle est indocile à former des drames achevés, à boucler sur elles-mêmes de belles histoires édifiantes.

Il s'ensuit que les personnages du *Jeu de Patience*, transportés directement de la vie dans le roman, ne semblent pas avoir été créés par l'auteur qui se borne à devenir leur historiographe. Ils existaient avant lui, ils existent en dehors de lui et, l'histoire terminée, ils ne cesseront pas d'avoir des aventures. A la

811e page de son récit l'auteur écrit : « J'arrête là ces notes », montrant par là qu'il pourrait en poursuivre la rédaction. En effet, tout reste en suspens, et sauf pour ceux qui sont morts la vie continue, qui suscitera peut-être d'autres historiographes. Cette parfaite humilité du romancier à l'égard de ses personnages, cette complète obéissance qu'il leur a vouée et qui va jusqu'à abandonner l'un d'entre eux quand un autre réclame impérieusement la parole, font penser à l'objectivité dont se targuent l'historien et le chroniqueur. Est-elle souhaitable pour un romancier? N'équivaut-elle pas de sa part à une subtile démission?

Ce que nous lui demandons en effet et qu'il est seul à pouvoir nous donner, ce n'est pas le spectacle de la vie tel que nous-mêmes pourrions le voir, tel qu'il se déroule, sans signification apparente et sans causes, mais tel que lui, savant d'un certain genre et artiste, le voit. Il doit découvrir à ce spectacle un sens et retrouver, des événements qu'il montre, la logique cachée. Les hommes vivants dont il raconte les aventures sont pour nous des tours imprenables qu'il a seul investies. Nous devons avoir le sentiment qu'il a « embrassé la condition humaine du dedans ».

Sa maîtrise sera toutefois d'autant plus certaine qu'elle sera moins visible, qu'il nous donnera mieux l'illusion d'être seulement un montreur de spectacles, pas même : celui qui lève le rideau devant le spectacle prêt d'avance. Le naturel de Guilloux, son laisser-aller, ont pour dessein de nous duper sur le rôle qu'il joue parmi ses personnages. En réalité, c'est bien lui qui les manœuvre, les fait apparaître et disparaître selon son désir, donne un sens à leurs tribulations et aux multiples entrechats qu'ils battent sur le plancher brûlant des grandes catastrophes collectives. La condition humaine « embrassée du dedans », nous voyons ce qu'elle est sans qu'il nous le dise : misère, souffrances, luttes et solitude. Il se tient toutefois à la limite de ce que le romancier peut se permettre. Un pas de plus dans toutes les directions et il tombait dans le récit pur et simple, dans la chronique; ses personnages lui échappaient en débandade ou le faisaient prisonnier; de créateur et meneur de jeu il devenait simple spectateur soumis à la matière (faite de « trous » et de « silences », de « moments nuls »), dont tout romancier se donne pour tâche d'augmenter la densité. Par désir de construire l'équivalent le plus parfait de la vie, Guilloux a donné à sa matière la densité minimum au delà de laquelle elle retourne à l'indifférencié sans signification. Du moins illustre-t-il mieux que Sartre lui-même les thèses que celui-ci a formulées à propos du roman. Par un paradoxe incompréhensible, l'auteur de *La Mort dans l'Ame* vient de faire exactement le contraire de ce qu'il recommande.

Nous retrouvons, dans ce troisième tome des *Chemins de la Liberté*, les personnages que nous avons connus dans *L'Age de Raison* et *Le Sursis* : Mathieu Delarue le professeur de philo-

sophie, Ivich, Daniel le pédéraste, Brunet le communiste, Gomez l'Espagnol, Philippe le pacifiste, et nous faisons connaissance avec quelques autres, plus ou moins anonymes, que l'événement collectif a placés près des premiers sur le devant de la scène. Dès qu'ils transcendent leur rôle de figurants pour participer à l'action, il devient facile de les affubler à leur tour d'une étiquette. Ils illustrent une attitude particulière du vaincu devant la guerre, la défaite et la captivité, mieux, ils l'assument et la « typifient ». Ceux mêmes que l'événement laisse indifférents deviennent par une sorte de métamorphose bizarre des Indifférents. Par quelle magie Sartre qui n'entendait camper que des « existants », des personnages qui soient des « pièges », parvient-il à donner vie à des « essences » dépourvues de tout mystère?

Par une volonté tyrannique d'exposer en détail et complètement la vérité significative qu'ont pris pour lui-même les événements. Chaque personnage est chargé d'incarner l'une des faces de cette vérité et devient à son tour significatif; il se rassemble autour d'un comportement moral, politique, physique ou métaphysique; il abdique toute autonomie aux mains du créateur qui seul voit l'ensemble et lui donne sa place dans cet ensemble. Par un retournement inattendu, Sartre ressuscite les « caractères » tels que les construisaient les romanciers qu'il a si brillamment vilipendés et, pour ses personnages secondaires, il ne se donne pas toujours la peine de camper une silhouette physique. Il n'est pas en outre un de leurs actes, une de leurs paroles qui soient « gratuits » et laissent supposer la présence en eux d'une vie plus vaste et plus mystérieuse que celle qu'ils manifestent. Pour ceux que Sartre a choisi de « sauver », le cheminement vers la conquête de la liberté se fait sans à-coups et sans surprises, ou plutôt (car c'est une surprise que de voir soudain Mathieu faire le coup de feu contre les Allemands), les surprises elles-mêmes caracolent sur la ligne tendue d'un destin dont le cours était prévu. Ils sont terriblement lisibles ces Pinette, ces Mathieu, ces Daniel, comme est trop lisible l'événement dans lequel ils ont été jetés. Le spectacle criant de vie et de vérité humaine que l'auteur a monté pour nous avec une maîtrise admirable n'est qu'un vêtement de chair et de sang jeté sur le squelette d'une démonstration. C'est miracle qu'il en épouse l'architecture, mais c'est grand dommage qu'on puisse suivre les lignes de celle-ci comme au radioscope. A certains moments, même, elles crèvent le vêtement.

La grandeur d'un romancier et son degré de réussite seraient-ils donc fonction inverse de sa lucidité, de sa maîtrise à façonner la matière brute, à gouverner ses personnages? Tout ce qu'il montre ne le tire-t-il pas de lui, et n'est-il pas, par conséquent, toujours plus grand que sa création, constamment susceptible de la réviser ou de lui annexer d'autres domaines? Peut-on envisager un seul instant que cette création lui échappe et se mette à vivre « pour

son propre compte »? Où serait-il donc lui-même? Il faut bien qu'il soit là, constamment présent derrière elle et responsable d'elle. La main qui la dirige vers des voies inconnues c'est bien cette même main qui écrit et qui, cessant d'écrire, laisse un monde en suspens.

Certes, et c'est là ce que Sartre critique a voulu prouver. Il y a quelque hypocrisie idéaliste à croire que le romancier n'a pas *voulu* faire ce qu'il a fait, à penser qu'une part naturelle ou surnaturelle du monde est venue se placer dans sa création sans qu'il l'ait appelée et sans qu'il lui ait donné son agrément. Ce qu'on nomme « la part involontaire de l'œuvre » n'existerait pas si sa place n'avait pas été préparée, si le romancier ne s'était pas mis en état de la recevoir. Mais Sartre étonne quand il nie l'existence de cette « part involontaire », quand il se refuse à voir dans l'œuvre rien de plus que l'ensemble des éléments qui la composent et quand il s'emporte contre ceux qui voient dans « toute œuvre durable un secret » parfois ignoré de l'auteur même. Il n'y a que des secrets de fabrication, dit-il. Pour parler son langage, il met entre parenthèses tout le processus entier de la création. Du même coup il permet de voir pour quelles raisons *La Mort dans l'Ame* ne répond pas aux définitions qu'il a lui-même données du roman.

Il pense, en effet, qu'un romancier parfaitement maître de ses moyens et de la matière qu'il met en œuvre doit écrire un roman parfait. A l'origine existe un projet, à la fin sa réalisation qui est l'œuvre. La question se pose seulement de savoir comment parvenir du point de départ au point d'arrivée. Le chemin reconnu et jalonné, il ne s'agit plus que de marcher : si aucune erreur n'a été commise, le « marcheur », lesté d'un lourd fardeau dont il se décharge à mesure, tombera forcément sur son but. On écrit toujours le roman qu'on a voulu écrire.

En fait, nous savons qu'il en va autrement, et si Sartre s'était penché sur le phénomène de la création avec la même volonté lucide qui lui en a fait expliquer tant d'autres, il en aurait probablement extirpé le mystère. Par l'examen de son propre cas il aurait convenu que *La Nausée*, *La Chambre* ou *Erostrate* ne sont pas le simple développement d'un projet initial, l'illustration réussie de thèses préalables. « Embrasser la condition humaine dans sa totalité » c'est un travail que le romancier effectue précisément sous nos yeux et nulle part ailleurs que dans le roman. Si, en tant que philosophe, il l'a déjà effectué par d'autres moyens, de quelle utilité autre que de démonstration ou de vulgarisation lui est le roman? S'il sait d'avance ce que vont faire et dire des personnages à qui il n'a pas encore donné vie, est-il nécessaire qu'il la leur donne? S'il n'attend rien d'eux et s'il n'envisage pas la tâche à laquelle il va se livrer comme une expérience susceptible de l'éclairer sur lui-même et, au terme,

de le modifier, on ne comprend plus les raisons qu'il aurait de l'entreprendre. La « réconciliation de l'auteur et du lecteur » que demande J.-P. Sartre ne peut s'effectuer que sur un pied d'égalité : devant le creuset de la création dont l'un et l'autre doivent ignorer ce qu'il va livrer. Cette humilité, que Guilloux pousse un peu loin et que Sartre refuse tout à fait, est-elle « abdication », « démission » du romancier devant son œuvre? Le prétendre serait remplacer un mythe par un autre, car sortira de ce creuset un produit dont un homme parmi les autres connaît la composition : l'auteur.

Maurice Nadeau.

Descriptions critiques, par *Claude Roy;* in-16 (14×21), 320 p., 490 fr. (Gallimard). — Dès le prière d'insérer, avant même le livre ouvert, un mot sonne bien : « Le critique modèle est celui qui a de la suite dans les idées des autres. » Et en effet, au cours de ces 27 études, on voit (souvent) Claude Roy se mettre dans le fil de ses auteurs : il n'y a pas d'autre manière de comprendre. Bientôt quelques détails indisposent : une affectation de désinvolture, de bon-garçonnisme, ici ou là, jette un froid au lieu d'élargir le contact. Et puis : « quoi qu'on en ait » (p. 21), « inversement proportionnelle de l'utilité, etc. » (p. 282). Et puis des affirmations bien légèrement assénées : « Nous trouvons notre plaisir et notre profit à lire un roman *où il ne se passe rien* » (p. 57), « On écrit pour agir sur les hommes » (p. 257). On s'irrite — mais on ne lâche pas le livre, retenu toujours, et qu'on soit ou non d'accord, par quelque idée excitante, quelque problème justement posé, quelqu'un de ces aliments piquants et vifs auxquels, même s'ils agacent les gencives, on reconnaît la critique digne d'estime. — S. P.

Ma Traversée, par *Georges Lecomte;* in-16 (14×19 cm.), 608 p., 795 fr. (Robert Laffont). — Les souvenirs d'un plus-de-quatre-vingts-ans. Ils s'ouvrent sur les funérailles de Lamartine, en 1869. La Troisième et son administration; l'affaire Dreyfus; les impressionnistes, les symbolistes, et d'autres; la présidence tant de fois renouvelée de la Société des Gens de Lettres; la guerre 14-18... M. Georges Lecomte évoque ce qu'il a vu plutôt que lui-même : ses *Mémoires* ne sont pas des *Confessions*, et valent par les faits plus que par des aveux. Ils confessent pourtant sa bienveillance et l'optimisme d'un Bourguignon qui se garde d'être un *laudator temporis acti* : « Si je suis, hélas, un assez vieil homme, je suis un vieil homme ne voulant pas plus être un émigré de son temps que de son pays. » — S. P.

Les Grandes Circonstances, par *Jean Bloch-Michel*, in-16, 210 p., 240 fr. (N.R.F.). — Par la simplicité de son style très pur, par la simplicité du récit — composé d'une suite de tableaux et de réflexions qui n'empêchent pas le livre d'avoir une très profonde unité — l'auteur nous montre la guerre vue par un homme, la guerre dépouillée des mythes qui lui sont attachés et qui lui prêtent une fausse grandeur. La froide lucidité qui caractérise ce récit vécu intellectuellement, par un esprit très sûr de lui-même donne un grand relief aux différentes scènes qui le composent : elles apparaissent comme une série de coups de marteau frappés dans le même sens et donnant finalement un son continu et puissant. Et, si les réflexions qui nous sont présentées ne sont pas toujours très originales; si parfois, trop centré sur lui-même, J. Bloch-Michel semble avoir manqué de contacts en profondeurs avec ses camarades, il n'en a pas moins exprimé des idées essentielles auxquelles il a su prêter une forme concise et souvent assez saisissante. A.-M. B.

L'Ane de Buridan, par *Francis de Miomandre;* in-16, 172 p. (Audin). — Nous retrouvons dans ce roman le charme un peu étrange que Francis de Miomandre apporte à ce qu'il écrit. Le récit est fort simple cependant, de même que le style et la technique : une série de lettres complétées par un journal personnel. Eperdument amoureux d'une coquette qui se joue de lui, Decormis s'est réfugié dans le coin le plus morose, le plus oublié qu'il aie pu découvrir sur la carte de France. Que trouve-t-il là,

sinon la pluie qui donne une tonalité automnale à ce roman qui se passe en été? Il trouvera autre chose encore : automnale aussi par sa douceur et son charme, une jeune fille vient peu à peu se mêler à ses promenades, leur prêtant une douceur de rêve. L'aime-t-il? Probablement. Mais il la laisse échapper. Le regrettera-t-il? Non, car mieux vaut tenir un rêve heureux que posséder une réalité inévitablement destinée à décevoir. L'inattendu et la fantaisie si chers à Miomandre sont ici tout en nuances, presque intérieurs, tels ces paysages chargés de poésie, de douceur et de mystère qui se révèlent parfois soudain dans le cadre du roman. — A. M. B.

L'Etang Réal, par *Joseph Peyré;* in-16, 315 p., 330 fr. (Col. « Le Hêtre », Arthème Fayard). — La tempête drosse une carriole qui gémit. Le vent flagelle la plaine, il hurle, ses nuées sont rameutées de l'horizon vert noir. Par des mots puissamment imagés, aux consonnances dures et violentes comme les sauvages paysages de Camargue qu'ils évoquent, J. Peyré nous jette, dès les premières pages de son roman, dans la nature libre, dans celle « des mystères antérieurs à l'homme ». Roman, oui, car c'est un amour et même une passion qui meut le livre et nous attache à lui page à page : passion pour une nature déchaînée où puisse éclater enfin toute cette vie animale et végétale que l'homme étouffe sous prétexte de progrès. Ce n'est pas un hasard si l'action se passe en Camargue : la proximité de certaines villes bruyantes du midi augmente l'intensité du drame : l'Etant Réal risque à tout moment d'être asservi. Mais il triomphe, absorbant en lui ceux qui ont eu la force de l'aimer libre. L'âme des lieux s'incarne en deux personnages : la dame, Olaf; mythiques et pourtant si réels que leur image s'impose à nous; se découpant au milieu d'un froissement d'ailes dans le vent. Ils ont compris qu'il fallait mourir à la civilisation pour retrouver « la paix des premiers âges » dans une « île peuplée d'ailes » et d'animaux libres. — A. M. B.

Les Vignes de Novembre, par *Henri Courmont*, in-16, 250 p., 240 fr. (Plon). — Une terre à vignobles aux confins de la Touraine et de la Sologne entre 1890 et 1945. Son histoire est celle des différents propriétaires qui s'y sont succédé et qui ont su l'aimer et la faire vivre. Succession curieuse, non héréditaire, où dominent les femmes, âpres comme Catherine, douces comme Miette. Elles réussissent à préserver la terre à travers les deux guerres. Le dernier héritier, le seul qui eût pu avoir la terre par héritage direct, l'abandonne parce qu'il n'a plus la force de l'aimer. Quelques tableaux pittoresques; mais ce roman est loin d'avoir la vigueur d'un livre solidement construit comme était, par exemple, la *Parcelle* 32. — A. M. B.

La fille d'Allah, par *Farjallah Haïk;* in-16, 230 p. (Coll. « Feux Croisés », Plon). — Dédié à Gabriel Marcel, ce roman montre l'étonnante pureté de ceux qui savent comprendre et aimer la terre. C'est cet amour de la terre, si pur qu'il semble exclure tout autre amour, si religieux qu'il semble être une religion en lui-même, qui fait la valeur du livre. Sur ce fond, se greffe une histoire romanesque : enlèvement d'enfant, amour incestueux et fatal, tatouage mystérieux... de quoi séduire le lecteur le plus paresseux. — A. M.

La Mort est un commencement, tome VI : **La Carambouille**, par *Paul Vialar;* in-16, 300 p., 350 fr. (E. Domat). — L'entre-deux-guerres, vue et vécue par un homme à l'esprit lucide. L'innocence transparente et la sincérité désabusée de François Larnaux permettent à l'auteur de dessiner ses personnages avec une sorte de cruauté fataliste, heureusement adoucie par l'humour : bourgeois satisfaits, noceurs, arrivistes, intrigants, gens de théâtre et hommes d'affaires, médiocres de toute espèce qui participent à cette lutte pour l'argent si caractéristique des périodes d'après guerre. Mais derrière ce décor de désarroi moral on retrouve, tel un diapason continu, maintenu à travers les fausses notes d'une époque déséquilibrée, les beaux caractères de Bella et de Simon Séverac. Certains tableaux — le six février par exemple — sont d'un grand romancier. — A. M. B.

La barrière, par *Marion Gilbert;* in-16, 205 p. (Ed. Je sers). — « La barrière », symbole d'un schisme qui, au XIXe siècle, divisa l'église protestante. Particulièrement aiguë dans certains villages du pays de Caux, la lutte entre « orthodoxes » et « rationalistes » , loin d'affaiblir la foi, lui donne au contraire un peu de cette âpre intensité qu'elle a connue au temps des persécutions; pour sauver cette foi, un jeune

pasteur renonce à un amour vrai pour épouser une femme orthodoxe comme lui et qu'il ne peut aimer qu'en Dieu. C'est un livre de bonne volonté... — A. M. B.

Franches-Montagnes : I, La Combe, par *Thyde Monnier;* in-16, 272 p., 270 fr. (Ed. Plon). — Que de générations en si peu de pages! La rapidité du récit nous aide à revivre la brutalité d'une époque de persécution religieuse que les écrivains de notre temps sont peut-être particulièrement à même de comprendre. Elle nous aide à sentir la cadence incroyablement rapide que peuvent prendre la vie et la mort chez des gens obstinés à lutter pour défendre leur foi, leur famille ou plus simplement la force de vie qu'ils sentent en eux. Car ce qui frappe dans ce récit qui nous retrace un siècle de persécutions subies par les Vaudois, c'est la persistance de la vie qui semble rebondir de massacre en massacre. Il y aura toujours chez les Bastards de la Combe un survivant pour porter le médaillon, symbole de la famille. — A. M. B.

Les filets dans la mer, par *Paule Régnier;* in-16, 247 p. (Plon). — L'indulgent bénédictin se penche sur la belle pénitente en quête de salut. Pourquoi faut-il que si souvent l'édifiant soit si plat? — S. B.

La Mongolique, par *Maurice Ciantar;* in-8° soleil, 315 p., 425 fr. (Gallimard). — Assaisonnées à la langue vertissime, tartinées avec un luxe rare d'obscénités, voici, sous un titre suave, les confessions du révolté à l'état pur, éjectées d'ailleurs avec une réelle puissance. — S. B.

L'Enfant de la Vendée, par *Robert Bourget-Pailleron;* in-16, 254 p., 275 fr. (Fayard). — Intrigue au temps des chouans, avec, pour trame, une version ingénieuse (et toute imaginaire) de l'énigme de Louis XVII. Du romanesque en style honnête. — S. B.

La Dame de Cœur, par *Maria Le Hardouin;* in-8° couronne, 232 p., 285 fr. (Corrêa). — Bon roman type pour amateurs d'explorations internes et de drames éclos dans l'ombre morte des vieux châteaux. — S. B.

Pauvre Blaise par *Michel Candie;* in-16 double couronne, 256 p., 300 fr. (Gallimard). — Enrobée de mystère, une partie de cache-cache à cinq protagonistes qui se poursuit entre les Landes et Saint-Germain-des-Prés. Baroque un peu, alerte à souhait, un plaisant « premier livre » (si l'on excepte la fin qui nous rassasie mal). — S. B.

La Nouvelle Andorre, par *Isabelle Sandy;* in-16, 248 p., 225 fr. (Plon). — Article soigné pour cœurs sensibles. — S. B.

Le Perroquet fabuleux, Divertissement oriental, par *Elian-J. Finbert;* in-16 double couronne, 240 p,. 240 fr. (Albin-Michel). — Un « à la manière de » des conteurs orientaux qui vite afflige par sa lourdeur. Chaque nuit jusqu'au retour du confiant époux (Allah soit loué, il n'y en a que seize!) l'artificieux perroquet retient par ses contes la princesse en veine d'infidélité. Elle y met beaucoup de bonne volonté... — S. B.

POESIE

LA FETE BASQUE, par *Fernand Mazade* (Mercure de France). SUITE GALANTE, par *Pierre Camo* (Sautier). — LE BOIS DES ADIEUX par *Louis Pize* (La Lyre et la Rose, Editions Iac). — Il y a dix ans que Fernand Mazade nous a quittés et qu'il repose tout près de l'Océan dans le petit cimetière de Saint-Georges-de-Didonne, et il y a plus de vingt ans que fut composée cette *Fête Basque* dont la publication depuis longtemps attendue satisfait aujourd'hui tous ceux qui aimèrent et qui aiment encore le surprenant poète de la *Sagesse*, de l'*Intermède Fantasque* et des *Amours*.

Ce nouveau recueil d'une diversité précieuse en son unité même ne fera qu'ajouter à la juste renommée de Mazade. Comme à l'ordinaire dans les œuvres de ce magicien qui sut garder jusqu'en

son hiver une adorable jeunesse, nous trouvons ici autant de fantaisie que de gravité, autant de souplesse que de puissance et autant de grâce que d'émotion. La nature est chantée avec une précision minutieuse et qui cependant n'oublie pas de laisser au songe une grande part. Chez Mazade le réel n'est souvent qu'un reflet du surnaturel et le secret triomphe presque toujours. Celui qu'on a maintes fois nommé le poète de la lumière est avant tout un poète pour qui le mystère semble la chose essentielle, et qu'il faut placer dans la tradition du Nerval des *Chimères* et des *Cydalises* aussi bien que dans celle de Verlaine.

Mazade ne cesse de montrer dans la *Fête Basque* ses dons de musicien du vers en exaltant ses amours. Le plus touchant est celui d'Ytmahira, jeune fille dont les dix-neuf printemps se parent d'une telle fraîcheur qu'elle s'offre à nos yeux comme une fleur inoubliable; et la pièce qui célèbre sa bouche en des vers où la sensualité s'unit au mysticisme et qui s'achève sur une strophe d'une ample et vigoureuse beauté compte parmi les meilleures du lyrique de *l'Ardent Voyage*. Elle est trop longue pour que je la cite. Mais les poèmes courts, dignes de l'Anthologie grecque et riches de tant d'attraits personnels abondent dans ce volume aux harmonieuses cadences. Voici l'un d'entre eux, poignant et pur, et qui lié à la fuite inexorable du temps laisse entrevoir la fragilité des passions :

Selon ton vœu, j'ai dit au cœur faible et bizarre
Que la colline a reverdi;
Et ton conseil n'a pas tari ce qui m'effare :
Ce cœur ne s'est pas enhardi.

Nombreux sont les printemps dont j'ai fêté l'aurore.
Que reste-t-il de leur éclat?
Les feuilles que l'autre an nous admirions éclore
Pourrissent toutes çà et là.

Je sens qu'en ma maison le mois de mai fait naitre
La chaleur d'un nouvel amour,
Et qu'on n'écarterait ce feu qui me pénètre
Pas plus qu'on ne chasse le jour.

Mais je sais que le jour s'épuise de lui-même
Et qu'à l'occident de mon cœur
J'ai déjà vu souvent se perdre ce que j'aime :
Et c'est pour cela que j'ai peur.

De nombreuses romances et quelques pièces où la féerie brille d'un attirant éclat achèvent de donner à la *Fête Basque* un caractère singulier où le bonheur se nuance de mélancolie. Attendons maintenant avec impatience la *Chanson de Saint-Valéry*, les *Dieux* et cette admirable *Psyché* à laquelle Fernand Mazade travaillait dans la joie peu de jours avant sa mort.

●

La *Suite Galante* de Pierre Camo, magnifiquement éditée par Marcel Sautier et dont les premiers exemplaires sont ornés

d'une belle eau-forte d'André Dunoyer de Segonzac contient trente pièces nouvelles écrites depuis douze ans. Elle s'ouvre sur un *Chant de la Rose et de l'Absence* où passe le souvenir d'une amoureuse disparue, et que je me plais à rapprocher des plus séduisants octosyllabes de Tristan l'Hermite. Les sonnets qui suivent retiennent par le gracieux pouvoir de leur incantation et mêlent d'une manière exquise l'élégance à la préciosité. Le meilleur me paraît être ce *Miroir* aux secrètes et profondes correspondances :

Dans l'irréalité d'un monde que prolonge
A l'infini la transparence du miroir,
N'attends plus que réponde à ton regard qui plonge
Le double de ce Toi que tu voudrais revoir.

Si par le jeu subtil de l'art et du mensonge
Il t'apparut naguère, il n'est plus là ce soir :
Ton image d'un jour a passé comme un songe,
Et ton espoir n'est fait que de ton désespoir.

Mais que t'importe ce passé qui t'abandonne,
Si de quelque aujourd'hui plus beau qui t'environne
Se propose le charme encore inaccompli?

Lui seul vaut aussi bien que pour toi se ranime
Ce miroir comparable à l'onde de l'abime
Et teint de la couleur de l'éternel oubli.

On peut égaler à ce pur sonnet une jolie chanson comme le *Rossignol endormi* où revit l'atmosphère des pièces brèves et légères des poètes de la Pléiade, et lui préférer cette captivante élégie qui s'appelle la *Plainte Inutile* et qui me fait penser, dans sa profusion de parfums et de couleurs et dans sa douce tristesse, à certains des plus attachants poèmes du *Livre des Regrets.*

L'*Hommage à François-Paul Alibert* ne décevra point les admirateurs de ce noble poète dont l'œuvre éloquente et robuste n'a pas fini de nous retenir, la *Musique* dédiée à Mme Yvonne Lefébure dépasse le charme d'un simple madrigal et le *Billet à Maître Alain* est d'une heureuse venue. Mais ce ne sont là que pièces de circonstance, tandis que les deux poèmes en prose qui terminent ce recueil atteignent une rare beauté faite d'intensité lyrique, d'imprévu, de rigueur et de sereine méditation. Pierre Camo s'était essayé au vers libre dans l'*Heptaméron Poétique* et, du premier coup, il avait obtenu dans ce genre difficile d'originales et vivantes réussites. Ses débuts dans le poème en prose sont aussi étonnants et constituent l'indéniable surprise de cette *Suite Galante* qui se présente à nous, avec le *Livret de Poésie* paru en 1937, comme le complément nécessaire de la copieuse édition collective de 1936.

●

Dans la collection « La Lyre et la Rose » dirigée par Jacques Reynaud, Louis Pize nous donne aujourd'hui un important volume : le *Bois des Adieux*, où sont réunis un choix de ses

poèmes allant des *Pins et Cyprès* jusqu'au *Pays de l'Automne*, et beaucoup de pièces inédites.

Pize, qui est né à Bourg-Saint-Andéol dans l'Ardèche en 1892, et qui demeure à Lyon depuis de nombreuses années est un de ces poètes provinciaux amis de l'ombre et de la solitude que la critique parisienne ignore le plus souvent. Il fait partie avec René Fernandat, Charles Forot et Jacques Reynaud de ce groupe rhodanien dont les maîtres véritables furent l'abbé Louis Le Cardonnel et le délicieux Jean-Marc Bernard. La poésie de Pize chante avant toute chose les vérités de la nature, et personne n'a célébré mieux que lui le silence profond des bois fleuris de roses bruyères, le doux apaisement du soir sur l'herbe des prairies et la pureté lumineuse et vaste des sommets. Il descend du Lamartine des *Harmonies*, de Victor de Laprade et surtout de ce Maurice de Guérin qui ne connaît pas encore une gloire digne de son authentique et puissant génie.

C'est à son Vivarais natal que Pize doit l'essentiel de son inspiration, mais la Provence lui a également servi de thème pour une série de poèmes dont il faut goûter la ferveur et le limpide accent. L'auteur du *Bois des Adieux* est aussi, comme en témoignent le *Cantique de Notre-Dame d'Ay* et la *Prière pour retrouver le Crépuscule*, l'un de nos meilleurs poètes religieux.

Parmi les inédits rassemblés aux dernières pages de ce livre on remarque de belles romances. L'une d'elles que voici me séduit particulièrement par sa grâce ingénieuse et la subtilité de ses prolongements :

Brouillard partout, précoce automne,
Vent volant bas sur bois et pré.
La fleur du colchique empoisonne
L'herbage où l'aurore frissonne,
Où les étoiles ont pleuré.

Le jour peut bien chasser la brume
Et feindre un visage d'été.
Dans le soleil qui se rallume,
— Feux follets, urnes d'amertume —
Trop de colchiques ont flotté.

Ils corrompront toute allégresse
En distillant cette liqueur
De maléfice et de détresse,
Vin des adieux, sournoise ivresse
Qui tout à coup perce le cœur...

Je ne veux pas oublier enfin de signaler les *Petites Elégies pour le Tombeau d'Angélia de Montauvers*, écrites il y a trente ans, qui portent en épigraphe trois vers célèbres extraits des *Cydalises* de Nerval, et qui vont très loin dans l'émouvante évocation d'un passé triste, charmant et cher entre tous.

Philippe Chabaneix.

Visite de l'Ombre, par *Georges Day* (aux Editions du Dauphin). — Nous avons rendu compte ici même du précédent recueil de Georges Day : *Spirales,* et nous avons dit combien ce poète inspiré savait émouvoir par un chant pudique et secret où le cœur est toujours présent et palpite dans le rythme même du vers et à travers la transposition d'un art savant.

C'est la même émotion frémissante mais contenue, le même sentiment de généreuse humanité que nous retrouvons dans les poèmes qui forment ce nouveau recueil, *Visite de l'Ombre,* le septième livre de vers que nous donne aujourd'hui ce bel et complet écrivain à qui nous devons des romans remarquables et des essais qui, tous, marquent la supériorité d'un talent qui sait se plier aux plus hautes disciplines.

Mais ce qui nous retient encore davantage et nous attache dans ce dernier recueil où le poète retrouve pour notre enchantement le chemin mystérieux de ses songes et nous y conduit en y projetant la lumière de Psyché, c'est un ton voilé d'un pathétique profond qui marque ce livre d'un accent nouveau. *Visite de l'Ombre,* c'est tout à coup, dans le rêve continu qu'est la vie du poète, la présence soudaine de la mort. Elle apparaît dès le second poème : cet Appel où l'on voit des vols de colombes autour du moribond. Mais ce sentiment d'une fin qui est la loi naturelle du monde est empreint ici de la plus noble et de la plus pure sérénité. Georges Day unit dans une sagesse supérieure le stoïcisme grec à l'espérance chrétienne.

Ainsi la poésie de Georges Day suit le double courant qui est celui de toute la grande poésie française depuis Villon jusqu'à Verlaine et qui retrouve à notre époque par elle et quelques autres cette loi qui paraît essentielle. Georges Day se rattache tout naturellement de la sorte à la très haute lignée de nos meilleurs poètes, tant par l'essence de l'inspiration et du sentiment que par l'usage rigoureux d'une prosodie de tradition toute classique dans laquelle le chant puise la vigueur de tout son pouvoir magique d'incantation.

Feuilles d'automne, par *Jean de Chamerlat* (Imprimerie générale de Ussac, Clermont-Ferrand). — Ce titre emprunté à Hugo ne saurait nous gêner. Jean de Chamerlat n'a aucune prétention au génie et son livre est très loin de celui de Hugo. Mais tel, il révèle une sensibilité poétique incontestable et un don d'expression très évocateur des objets et des paysages où Jean de Chamerlat puise le meilleur de son inspiration qui est faite d'impressions ténues et délicates où son âme se recompose en nuances très fines. Poète de l'intimité, Jean de Chamerlat exprime pudiquement ses sentiments et son émotion se traduit en un frémissement secret qui donne la vie à ses chants. Son vers, d'observance strictement classique, gagnerait cependant à une plus juste distribution des accents mobiles et à plus de rigueur dans les coupes. Une phrase de douze syllabes ne constitue pas nécessairement un vers : c'est là toute la différence qu'il y a entre la mesure et le rythme, et trop souvent dans ces poèmes le rythme est rompu sans nécessité. Mais tel, ce petit ouvrage mérite de retenir l'attention des lettrés par la justesse du ton et la noblesse des sentiments exprimés.

Poèmes (Edité aux dépens de la caisse de solidarité du Lycée Henri Wallon à Valenciennes. Imprimerie Léon Glineur à Valenciennes). — Cette anthologie, qui groupe quelques noms illustres à côté de moindres, mais représentés par des poèmes de qualité et qui vont de la Cantilène de Sainte Eulalie et la Mort de Roland à Paul Eluard en passant par Charles d'Orléans, Villon, Mellin de Saint-Gelais, Ronsard, du Bellay, Rémy Belleau, Jean Passeret, Vauquelin de la Fresnaye, La Fontaine, Hugo, Gautier, Leconte de l'Isle, Baudelaire, Mallarmé, Heredia, Rimbaud, Verlaine, Laforgue, Max Jacob, Valéry, Paul Fort, Supervielle, mérite d'être signalée aux lecteurs du *Mercure* à cause de l'originalité de sa conception et qui constitue une tentative unique à ce jour. Chacun de ces poèmes est en effet illustré par un dessin d'élèves de 11 à 17 ans du lycée et des académies de Valenciennes. Ces dessins plus ou moins adroits retiennent l'attention et charment par des qualités diverses d'imagination et d'exécution. Ils surprennent par la qualité du goût qu'ils révèlent chez leurs jeunes auteurs et des dons curieux qu'ils manifestent. Chacun manifeste en son genre une personnalité frappante et dans beaucoup se décèle une habileté déconcertante. Les bois sont extrêmement bien venus et le livre se présente sous un aspect élégant et sobre, une mise en page aérée, qui charme le regard. Cette tentative émou-

vante et heureuse mérite d'être encouragée hautement et témoigne chez les maîtres de ces jeunes élèves un sens admirable de la pédagogie.

Place Blanche à la Neige, par *Georges Vergnes* (Paris, Editions du Méridien). — Cette mince plaquette jette à la figure du lecteur une gerbe de courts poèmes où la loufoquerie n'est pas toujours exempte de mauvais goût et même d'une certaine préciosité qui étonne dans ce genre que l'on voudrait plutôt cravacheur. Les jeux de mots, les calembredaines sont quelquefois abusifs et le vers hésite entre la juste discipline et la liberté qui confine trop souvent à la licence poétique. Ces réserves faites, ce petit livre amuse un moment et laisse s'épanouir parfois au cœur d'un Haï Kaï une image colorée, séduisante ou émouvante. Le poète n'a peut-être pas voulu autre chose.

Préludes à l'Aube, par *Yvonne Renard* (A Paris, Les Iles d'or, Editions Self). — Ces vers, affranchis de toute discipline, se déroulent en guirlandes absolument arbitraires où le rythme, qui peut se définir par un retour périodique d'un même nombre, est rarement perceptible. L'artifice typographique ne suffit pas à définir le vers. On regrette une telle anarchie de la forme, une gratuité aussi totale d'un style absolument relâché qui ne se justifie que par la facilité, ce qui justement la condamne dès son principe. Et c'est dommage, car il y a quelquefois des trouvailles heureuses, des images neuves et une secrète mélancolie qui mériteraient d'être retenues dans les limites d'un chant plus rigoureusement mesuré hors duquel toute poésie s'évanouit.

Le Triangle rouge, par *Jean-Daniel Richard* (Chiffoleau, éditeur). — Ces poèmes écrits en captivité chantent la nostalgie de l'exil. Le poète évoque dans un chant toujours juste et avec des images toujours bien dessinées et des mots simples et suggestifs sa patrie pour un temps perdue. L'émotion directe s'exprime avec une grande simplicité. Le ton de la complainte est celui où le poète parvient à traduire le mieux son émotion personnelle et à nous la transmettre avec le plus d'efficace. Les vers, généralement de tradition classique, prennent parfois des libertés avec la rigueur des règles. Mais ce n'est jamais qu'à bon escient et Jean-Daniel Richard ne tombe pas dans l'arbitraire, la gratuité de la forme ou le mauvais goût. Ce petit livre est d'un vrai poète, sensible et tendre.

Petite suite à la Louange de ma Ville, par *Henri Bernet* (Imprimerie Colas à Bayeux). — Cette suite n'est qu'un poème où les rythmes diversement alternés donnent à ce chant familier un mouvement profond qui entraîne le lecteur. Cela tient à la fois de l'ode et de la chanson et ce poème où Henri Bernet fait usage d'expressions purement locales et même patoisantes en prend une curieuse saveur. Le ton familier dont le poète se sert pour chanter sa ville : Lyon, n'est jamais vulgaire. A travers son chant apparaît, au confluent de deux fleuves, la ville mystérieuse et embrumée, majestueuse et chargée d'histoire. Le poète met l'accent sur le côté mystique de la ville dominée par la Colline Sainte à Notre-Dame dédiée. Les vers réguliers chantent juste et modulent avec aisance. L'élégante présentation de cette mince plaquette et le très beau bois qui l'orne en frontispice en font un ouvrage à tous égards précieux.

Arena y Viento (Du sable et du vent), par *Juan de Pena* (Labau et Viers, imprimeurs à Perpignan). — Ces poèmes espagnols, dont la traduction juxta linéaire est de leur auteur, le poète les a écrits de 1939 à 1940 dans les hôpitaux et camps d'hébergement pour les réfugiés espagnols en France. Ce livre magnifique est illustré de bois gravés de Valiente et cet ouvrage a été réalisé avec les moyens du camp de Bramet, à Argelès. La réussite est parfaite.

Les poèmes de Juan de Pena ont un grand caractère et une étrange force d'accent. L'émotion contenue éclate parfois en cris sourds qui bouleversent. Ces poèmes suivent la ligne de la complainte espagnole remise en honneur par Garcia Lorca. Mais ce n'est là qu'une rencontre de forme. L'accent de Juan de Pena est très personnel et nous révèle un poète authentique par le sentiment, la grandeur et le souffle.

En cherchant la terre promise, par *France Lambert* (Les Cahiers d'Art et d'Amitié, Paul Mourousy, éditeur). — Ce livre nous découvre des dons poétiques remarquables. Les poèmes en vers réguliers alternent avec les pièces en vers libres. Mais le vers libre dont use France Lambert est beaucoup plus dans la tradition symboliste que dans le

sens de cette anarchie verbale et rythmique à laquelle nous ont accoutumé certains prétendus poètes de la dernière pluie. Le vers libre de France Lambert obéit donc à des lois rythmiques générales et précises. Si, pour notre part, nous préférons les poèmes où France Lambert se plie aux strictes disciplines de la prosodie classique, les pièces où elle s'affranchit de certaines rigueurs, sans dépasser toutefois la limite hors de laquelle on ne peut dire que subsiste le vers, demeurent toujours valables par l'émotion, la mesure et la juste économie des parties du discours. Les trois parties du livre : *J'ai crié dans le désert, Mal divin, Chemins et sillages*, sont les trois étapes d'une âme qui, prisonnière des éléments, se délivre des liens terrestres et retrouve le sens de sa véritable vocation spirituelle. Un sentiment quasi panique de la nature donne à ces poèmes tendus vers la pureté de l'amour divin, un accent très pathétique. Cette poésie dont le mouvement lyrique emporte le lecteur, sait rester cependant pudique et discrète dans l'effusion. Un chant toujours savamment modulé sait ménager des silences où l'âme se recueille et l'esprit médite devant la révélation de l'invisible présence.

Visages de l'Amour, par *Pierrette Sartin* (Les Presses littéraires de France, à Massy). — Nous avons rendu compte du précédent recueil de Pierrette Sartin : *Visages de l'Absence*. Dans ce nouveau livre : *Visages de l'Amour*, ce poète, très doué, poursuit avec bonheur et certitude une œuvre où la plus fine sensibilité s'allie à la technique la plus strictement éprouvée. Ces pièces, dont les plus longues ne dépassent pas six quatrains et d'entre lesquelles deux sonnets nous ont particulièrement frappé par leur plénitude concise et la pureté de leur chant, nous font pénétrer le mystère douloureux d'un cœur que le désir tourmente et qui cherche à retenir sur les visages de l'amour le temps qui s'enfuit. Mais cette poursuite de la forme animée est vaine et l'objet se dérobe. Seule demeure vraie l'image du souvenir et sur laquelle nous rêvons indéfiniment. Le chant est toujours juste et bien modulé. La forme dépouillée de ces vers ne retient que l'essentiel de ce qui doit être conservé. Art classique s'il en fut et dont, malgré certaines libertés prises avec la rime, on peut dire qu'il retrouve la ligne irréprochable des meilleurs artistes de chez nous.

Livres reçus. — Roger Comte : *Au bord du chemin* (Ed. des Cahiers de l'Alpe) ; Roger Comte : *Le Lac blanc et un Voyage à Paris* (Ed. des Cahiers de l'Alpe) ; Paul-Bernard Lupon : *Primevères et Privautés* (Les Cahiers du Nouvel Humanisme) ; Louis-Charles Royer : *La Fermière nue et autres Poèmes* (Imprimerie Subervie).

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THEATRE

JACQUES COPEAU. — Jacques Copeau vient de mourir, dans la retraite provinciale qu'il n'avait plus guère quittée depuis 1941. C'était une âme grave, chercheuse et contradictoire, en qui cohabitaient tant bien que mal la passion du jeu théâtral et le goût du silence contemplatif, l'orgueil dominateur et le sens de l'universelle vanité. A plusieurs reprises, au cours de sa curieuse carrière, dont je veux dire ici la mystérieuse fécondité, il livra bataille, il gagna... et, au soir de la victoire, il se démit sans raison apparente, obéissant à l'exigence d'un rythme intérieur qui le détachait de cela même qu'il venait de conquérir.

Je l'ai connu quand il travaillait avec mon vieil ami Jean Croué à son adaptation des *Frères Karamazov*, encore lié pour la besogne quotidienne aux ventes de tableaux de la galerie Georges Petit. On mesure mal aujourd'hui la valeur révolutionnaire de l'effort commencé par Robert d'Humières et Jacques Rouché vers 1910-11, au Théâtre des Arts; c'est là que Copeau, montant les *Karama-*

zov, prit conscience de lui-même, et puisa l'énergie du manifeste qui allait lancer le Vieux-Colombier. La génération théâtrale actuelle risque d'être ingrate pour Copeau, justement parce qu'elle est nourrie de ce qui est sorti de lui, et que, pratiquement, rien ne subsiste de ce qu'il a combattu. C'est au Théâtre des Arts de Rouché qu'on s'est avisé pour la première fois de soumettre la présentation d'une pièce à de rigoureuses exigences d'art, et de lier l'art décoratif à l'art dramatique.

Confier les maquettes des décors et des costumes à un même peintre, et qui fût un vrai peintre, et non un fournisseur spécialisé de l'industrie scénique, cela ne s'était jamais vu. Rouché l'innova, avec le *Fantasio* confié à Drésa et les *Karamazov* à Maxime Dethomas.

Copeau — sous la double impulsion de son goût personnel et des nécessités extérieures — alla plus loin encore. Soutenu par le groupe de la naissante N.R.F. dont il fut l'un des fondateurs, il élut, pour y tenter son expérience théâtrale, un lieu démuni et rébarbatif — et je crois bien que ce fut alors faute d'avoir trouvé mieux. Une salle étroite et longue, et basse — on y donnait de temps à autre quelques conférences assez confidentielles. L'espace destiné au jeu scénique, sans dégagements, sans profondeur, ne permettait l'équipement d'aucun décor. Pour comble de malheur, le mur du fond, impossible à masquer, était traversé d'une tyrannique arche de ciment armé dont l'obsession allait s'imposer à tous les actes de toutes les pièces. C'est de cette sévérité hostile que Copeau allait faire vertu, riche qu'il était de son génie personnel et des enseignements puisés dans les recherches des animateurs étrangers, que tout le monde en France ignorait profondément à cette époque.

Sur cette scène étroite et nue, il sut créer de l'espace en la désencombrant de tous meubles et accessoires, à la réserve de tel ou tel objet essentiel qui, bien choisi et encore mieux placé, suggérait tout le reste. Privé de la rampe, des portants et des herses, il fut un des premiers — le premier sans doute — à employer l'éclairage par projecteurs, devenu actuellement un jouet plus ou moins bien manié même par les apprentis. Il n'est que juste de rappeler ici qu'il avait trouvé dans la troupe même un « éclairagiste » et accessoiriste de génie dans la personne d'un jeune acteur à l'allure étrange, à la diction saccadée, qui aimait et d'instinct savait tout de tous les métiers du plateau : il s'appelait Louis Jouvet. Un autre jeune plein de foi, luttant contre un physique chétif de toute son ardente intelligence, avait été distingué par lui, et son interprétation du Smerdiakov des *Karamazov* l'avait tiré de l'obscurité : il s'appelait Charles Dullin. Une jeune comédienne, belle, vivante, fut alors, et grâce aux leçons de Copeau, Célimène, et la Périchole du *Carrosse du Saint-Sacrement*; elle s'appelait Valentine Tessier...

En deux saisons le Vieux-Colombier conquit l'élite de Paris, depuis les maîtres comme André Gide ou Claudel (encore bien peu répandu d'ailleurs) jusqu'aux étudiants. La guerre de 1914 interrompit cet essor. Copeau emmena sa troupe aux Etats-Unis, et assura ainsi à son esthétique le départ d'un rayonnement international qui devait rapidement se répandre en Europe dès le lendemain de la paix. Sa profonde connaissance de Gœthe et de Shakespeare, ses mises à la scène de pièces élisabéthaines, ses emprunts à certaines méthodes de la commedia dell'arte, sa familiarité avec l'œuvre de Dostoïevsky : tout contribuait à lui donner autorité et crédit hors de nos frontières, et Paris n'a peut-être pas toujours exactement mesuré cette contribution de Copeau au prestige français.

Pour des raisons multiples — les unes fortuites, les autres inhérentes peut-être à son caractère — il connut assez vite, après 1928, et au plus vif de son éclat, deux sortes d'amertumes. Heureux dans ses résurrections de pièces anciennes, il le fut moins dans les rencontres d'auteurs nouveaux, et l'ensemble de moyens neufs et épurés qu'il avait mis à la disposition du théâtre ne suffit pas à susciter le chef-d'œuvre qu'ils eussent dignement servi. D'autre part, les disciples qui grandissaient sous son autorité assez stricte s'en trouvèrent trop étroitement liés quand leur valeur personnelle s'affirma : ils s'évadèrent, tentèrent leur chance, et d'élèves devinrent concurrents et rivaux...

C'est alors que Copeau, à la surprise générale, abandonna son œuvre parisienne, et se retira en Bourgogne pour y poursuivre, avec une troupe de très jeunes gens, des expériences de formation théâtrale collective selon des méthodes élaborées par lui. Il rêvait de revenir un jour à Paris, avec ses « Copiaux » instaurer un style d'art dramatique totalement nouveau. Pour commencer, il donna libre cours à un curieux penchant monacal qui était en lui, et organisa la vie de son petit collège à la manière d'un couvent. Exposant un jour ses travaux à un abbé bénédictin de ses amis (c'était, je pense, celui de la Pierre-qui-Vire) il conclut en lui disant qu'il avait calqué au plus près sa règle sur celle de saint Benoît. A quoi l'abbé lui avait bien justement rétorqué : « Mais mon fils, la règle de saint Benoît n'est pas faite pour faire du théâtre, elle est faite pour prier Dieu... »

Cet apparent truisme jetait un trait de lumière sur le drame secret de Copeau, sollicité tour à tour — et parfois en même temps — par des appels difficilement conciliables. Une grande tentation vint l'arracher à son noviciat de comédiens, alors que déjà les Copiaux avaient commencé de se manifester en divers lieux de Bourgogne : Paris le rappela, en la personne de quelques acteurs de la Comédie-Française qui rêvaient de l'installer au poste d'Administrateur alors occupé par Emile Fabre.

Copeau ne sut pas résister — et qui lui en ferait grief? — et

il abandonna le gouvernement de ses moinillons pour se jeter dans le guêpier d'une candidature qui fit long feu. Les Copiaux, en situation matérielle critique, se risquèrent, seuls, à Paris. Pierre Fresnay, qui venait de quitter la Comédie-Française, leur apporta un appui chevaleresque en se joignant à eux pour créer le *Noé* d'André Obey. Mais la scène parisienne ne pouvait être leur lieu d'élection, et bientôt ils se dispersèrent. Cet apparent échec commençait cependant ce qui devra être compté sans doute comme le plus étonnant prolongement de la pensée de Copeau. En Bourgogne, pour former ses adolescents au jeu rythmé, aux demi-improvisations, aux expressions collectives utilisant tour à tour parole, chant et danse, Copeau avait choisi un disciple qui bientôt était devenu son second : il s'appelait Léon Chancerel. Chancerel se consacra à propager parmi les jeunes des universités, des patronages, des équipes scoutes, les principes de formation des Copiaux. Son influence fut rapide et immense. Il n'est pas à cette heure de ville, de village, d'usine, de camp de vacances, de clan routier dont le petit groupe théâtral ne vive sur les méthodes de Chancerel. On pourrait dire sans grande exagération que tout le théâtre non professionnel en France (et son importance est considérable) relève de lui.

Et les choses ne s'arrêtèrent pas là. Certains de ces amateurs, mieux doués, plus inventifs ou plus aventureux, sont devenus des professionnels à leur tour, perfectionnant leur technique, enrichissant leur style d'un apport personnel, et créant, finalement, un élément de spectacle absolument nouveau. De Chancerel sont sortis les Comédiens Routiers; des Routiers, plus ou moins directement, les Compagnons de la Chanson, les Frères Jacques, le trio des Quatre, enfin la brillante compagnie Grenier-Hussenot, qui tient l'affiche en exploitation régulière à Paris depuis plusieurs saisons.

On a dit dans les articles parus au lendemain de sa mort comment Copeau fut appelé à faire partie du groupe de metteurs en scène qui entoura, en 1936, Edouard Bourdet. On a moins dit — et ce n'est pas encore le temps de le dire — par quels ricochets des dissensions intérieures de la troupe, Copeau, désigné comme intérimaire par Bourdet malade, en mars 1940, se laissa porter à la fin 40 à une nomination définitive, fut désavoué par une lettre publique de ses collègues metteurs en scène et finalement non agréé, d'une manière brutale, par les Allemands, quatre jours après cette nomination. Cette honorante éviction lui fut cruelle, pour le rôle qu'y avaient joué les intrigues de coulisse, et réveilla en lui l'appétit de solitude. Il regagna sa Bourgogne qu'il ne devait plus guère quitter. Je me rappelle cependant l'avoir entendu à Paris vers 43 ou 44, dans une conférence destinée aux étudiants et aux membres du corps enseignant. Il me surprit par sa manière un peu exclusive de s'enfermer dans l'évocation des souvenirs du

Vieux-Colombier, et de refuser ce qui avait pu se faire de bon au théâtre depuis lors. La blessure récente l'avait-elle fait brusquement vieillir? C'est possible.

Par ailleurs, je me rappelle l'émerveillement de cette poignée d'élèves du Conservatoire qu'on avait envoyé, vers 45 ou 46, chez lui, pendant l'été, pour je ne sais quelle formation de technique radiophonique. Ils avaient subi avec délices son charme si puissant — et très conscient d'ailleurs — fait de ses beaux traits graves, de sa voix profonde, de sa pensée méditative qu'il affectait de ne jamais livrer toute, et de son prodigieux talent de lecteur.

Le cours radiophonique ne s'acheva point, non plus que ne s'était achevé le Vieux-Colombier ni l'édifice des Copiaux — et quels prolongements cependant! Peut-être faudrait-il dire que Copeau fut un « commenceur » unique, un amorceur de routes, un incitateur aussi. Je ne peux m'empêcher de songer de même à sa propre recherche spirituelle, qui ne l'avait pas entièrement détaché de ses ambitions théâtrales dans le temps même qu'elle aboutissait chez deux ou trois de ses plus proches — amis ou enfants — à d'authentiques vocations de sacrifice religieux...

Copeau demeurera probablement comme la plus puissante — et la plus profonde — personnalité qui ait surgi parmi les animateurs du théâtre en cette première moitié du vingtième siècle, et comme le père de formes nouvelles qui sont loin d'avoir épuisé leurs possibilités.

Dussane.

CINEMA

LES DECLINAISONS DE LA FOLIE. — La *Fosse aux serpents*, même si ce n'est guère un *film*, gagne presque toutes les parties. Son plus apparent mérite réside dans la composition de Olivia de Havilland, fascinante et transparente, qui ouvre pour nous les écluses d'un monde impénétrable, et bouleverse au point qu'on découvre, à travers un cas psychiatrique, cette aliénation, parcellaire et universelle, qui est la loi de mésentente des hommes entre eux et comme la révélation de quelque *péché original* dont ils sont communément marqués. Que l'interprète pourtant ne fasse pas oublier l'œuvre. Peut-être la clé de la réussite de celle-ci est-elle l'intelligente pitié dont elle est marquée tout entière. Voilà enfin le sujet de la folie traité par le cinéma avec le sérieux dont il est digne, c'est-à-dire au premier chef avec le respect dû à la créature déchue. Partant de là, sont abordés les procédés de l'investigation mentale qui décèlent les causes de la déchéance et qui éclairent les chances et les voies de la guérison. Le reportage est digne du thème : les lieux sont observés, les aliénés sont campés dans l'atroce vraisemblance sans surcharge qui nous les fait fraternels, et, en chemin, nous prenons une vue en profondeur de ce

que peuvent être les communautés féminines (on pense à Diderot) ainsi que des ravages que peut exercer le complexe de l'adjudant. Tout cela fondamentalement honnête, en dépit des limites de l'exposé. Celles-ci sont d'abord de l'ordre dramatique — le cas est analysé, certes, mais le père, le fiancé, le mari, n'entrent en jeu qu'à titre d'illustration visuelle sommaire de ses données, et n'ont donc aucune consistance propre. Les limites de l'exposé sont aussi de l'ordre des convenances, point sur lequel il est vain d'épiloguer. Reste le mystère. C'est qu'en dépit de cette désincarnation de l'aventure humaine qui conduit l'héroïne à la folie, ainsi qu'en dépit d'une certaine absence de construction dramatique, et l'on n'ose guère dire de bonheur, ce film américain d'Anatole Litvak possède le pouvoir de fascination et d'investissement des bons romans. Je comprends que Maurice Saillet l'ait vu plusieurs fois.

A voir le *Royaume des cieux* de Julien Duvivier après la *Fosse aux serpents*, on se dit d'abord qu'il faudrait appliquer, à la jeunesse délinquante, les mêmes méthodes d'intelligente piété que les médecins psychiatres exercent au service des fous. Par parenthèse, je trouve admirable de voir le parti réactionnaire dauber sur Rousseau chaque fois qu'est abordé semblable problème, en ce siècle où, tout de même, nul esprit intelligent n'ose plus remettre en cause le bien-fondé de la psychanalyse et de l'enseignement montessorien. Les méthodes que paraît recommander ici l'auteur sont plus bonnement celles de la discipline bienveillante, appuyée sur les conseils d'une religion éclairée. C'est quelque chose; et, après tout, il serait injuste de reprocher à Duvivier d'avoir inclus la seule moralité qui pouvait s'inscrire dans les limites du reportage (bien qu'il ne s'agisse pas de cela, un reportage, si j'en crois l'avertissement, mais on imagine qu'il n'est là que pour circonvenir la censure). Quant à la narration, elle oscille de l'excellence au tout-venant, et elle laisse le goût amer de la déception qui suit les plus hauts espoirs. Je nomme d'abord le tout-venant les contrastes sommaires sur lesquels l'argument s'articule — la directrice que le refoulement conduit aux atrocités perverses, et son adjointe, qui est l'indulgence et la compréhension mêmes; la pure héroïne amenée là par erreur, parce que la société est mal faite, et qui porte en elle l'espoir et la salvation par l'amour, tandis que les malheureuses dévoyées, ses camarades, se savent perdues. Voilà du romantisme commode. Commode aussi, l'intervention plastique et dramatique du cinéma. Duvivier, en effet, situe sa maison de redressement dans un village que noie l'inondation, le jour de Noël, alors que l'aumônier et la sous-directrice ont conduit à la messe leurs brebis repentantes. A mettre ces grandioses circonstances dans son jeu, on renonce à la rigueur du sujet, on divertit l'attention, on ruine la crédibilité. J'ai deux autres griefs contre ce film. D'abord le postulat. Il nous faut tenir pour acquis qu'une jeune femme innocente soit

condamnée à la prison des mineures parce qu'elle a été prise dans une rafle sans que personne en cours d'enquête, des flics à la directrice de la maison de redressement, n'ait soupçonné son innocence. C'est possible. C'est même le sujet d'un autre film, et fort beau. Comme postulat, c'est gros. Ma dernière objection touche à Serge Reggiani, l'amant et l'agent de la rédemption terrestre. Il a prouvé dans les *Amants de Vérone* son aptitude à incarner les Roméo : mais c'est justement là que gît cette fois l'erreur de distribution. Pour celui-là, en effet, qui a vu déjà les *Amants de Vérone*, Reggiani n'est plus Roméo, mais une pile électrique déchargée. Le total de ces griefs donne un film assurément raté, ce qu'on regrette, car voici maintenant ses hauts mérites, qui feront qu'on ne l'oubliera pas néanmoins. Le choix des visages féminins (Liliane Maigné, Gréco, etc.) est hallucinant, et comme une bonne préfiguration picturale de l'enfer, digne de quelques grands peintres; les mouvements collectifs sont admirablement observés; la communauté féminine possède la perversité, la naïveté, la solidarité dans la révolte qui la décrivent et la situent fort bien; l'échantillonnage des types est plausible. Enfin, je voudrais isoler deux scènes de premier ordre. Celle où les adolescentes scandent leur marche circulaire, un deux, un deux, un deux, et refusent de s'arrêter sur l'ordre de la directrice. Celle où les amants évoquent un match de foot-ball à la sortie duquel ils furent saisis par la pluie : nous le savons par ce qu'ils en disent l'un et l'autre, elle dans sa prison, lui dans un café, au même moment, et l'atmosphère du dimanche sportif est apportée en contrepoint par la bande sonore. Décidément, l'auteur du *Royaume des cieux* et de *Carnet de bal* est l'homme du sketch, de la scène, du morceau de bravoure, plutôt que de la construction dramatique. En cette occasion, il a été bien servi par le dialogue d'Henri Jeanson.

Au royaume des cieux est un film catholique en ce sens qu'on y fait l'éloge des bons effets de la prière et qu'on y voit un aumônier compréhensif. *Le sorcier du ciel*, œuvrette ambitieuse, est consacrée au curé d'Ars : c'est dire qu'on y fait bonne mesure d'exégèse sainte. Nous ignorerons le fond du débat : en premier lieu, parce qu'il est digne, à partir d'un certain âge, d'abandonner l'explication des mystères et conversions à Homais, Bournisien, Bouvard et Pécuchet; en second lieu, parce qu'il faut accepter les données pour juger l'œuvre. Elle tient debout par la performance admirable de Georges Rollin, qui incarne le saint homme avec pudeur, bonhomie, et une conviction intérieure. L'auteur, René Jolivet, lui a donné un dialogue plausible. Le moins qu'on puisse dire est qu'il a eu la main moins heureuse dans la peinture des habitants d'Ars, pantins semblables, justement, aux imbéciles de Flaubert. En outre, mal dirigés par le metteur en scène Marcel Blistène, les comédiens incarnent ces pantins en charge épaisse.

Ce qui achève de ruiner l'histoire, et donne un caractère de folie janséniste à l'œuvre pieuse du héros, c'est qu'il veut surtout, semble-t-il, empêcher les villageois de danser. Je vote pour Paul-Louis Courier contre le curé d'Ars. Avec cela il y a quelques scènes bien venues, de bons décors et de bons éclairages.

Jean Devaivre nous ramène à Courier, justement. Il est le metteur en scène de la *Dame d'onze heures,* un policier désinvolte, burlesque et charmant, dont, en son temps, j'ai fait ici le juste éloge. C'est la folie homicide qu'il traite aujourd'hui, à propos de la mort mystérieuse de Paul-Louis Courier, dans un film bêtement intitulé la *Ferme des sept péchés.* Hélas! l'arsenal de sa dramaturgie paysanne vient en droite ligne de l'Ambigu, comme celle du *Sorcier du ciel* vient de l'Opéra-Comique. C'est si désolant et si mal joué qu'on s'en tiendrait là si l'on n'était contraint de se demander encore les raisons d'avoir choisi ce sujet. Plutôt que de former des hypothèses sur une mort tragique et mystérieuse, et qui valent ce que valent les films historiques (la *Kermesse héroïque,* les *Enfants du paradis* et *Henri V* exceptés), mieux vaudrait, il me semble, situer Courier dans son siècle. Non que je suggère d'en faire un film. Je crois bonnement que mieux valait abandonner Courier aux lettres et à l'histoire des idées politiques. Souhaitons donc à Jean Devaivre la meilleure chance qu'il mérite. Pour en finir avec cette triste aventure, je rappelle que ce film a obtenu le Grand prix du festival de Locarno, qui mérite pour cela seulement le Grand prix du plus mauvais festival.

La folie que peint Preston Sturges dans *Infidèlement vôtre* est celle du dérangement amoureux. Son film est plus poli, plus construit, plus achevé que ceux des Français dont il est rendu compte dans cet article. En outre, il est drôle, comme on pouvait s'y attendre. Malheureusement, avec ce bougre inventif et doué, sorte d'André Roussin des Etats-Unis, une certaine équivoque demeure, qui fait qu'on le croit porté par son tempérament plus que par son ambition, qu'il annonce de bonnes situations mal abouties, et qu'il balance entre l'amuseur et le moraliste. Une excellente donnée. Un chef d'orchestre, selon qu'il dirige l'œuvre de tel ou tel compositeur, rêve d'infliger telle torture ou telle réconciliation ironique à sa femme infidèle. Mais ces rivières ne débouchent sur aucun océan. Je reproche encore à ce cinéaste une certaine complaisance d'ancien auteur dramatique pour la scène à faire et la naïveté des gags. Rex Harrison, le chef d'orchestre, est éblouissant, et ressemble décidément à toute la famille royale d'Angleterre.

Jean Quéval.

Festival de Cannes (suite).

GRANDE-BRETAGNE

The third man. — Le meilleur film du festival, et proclamé tel. L'œuvre d'un champion du monde à défaut d'un chef-d'œuvre. Carol Reed a réussi tout ce qu'il a entrepris et tout ce qu'il a entrepris est sensationnel. L'histoire va son train. L'interprétation (Orson Welles, Joseph Cotten, Alida Valli, Trevor Howard) est excellente. Vienne vit dans chaque image. La musique de cithare ajoute à l'atmosphère. L'efficacité technique est partout et partout insurpassable. Tout au plus regrette-t-on cet étalage de virtuosité et cette accumulation des effets. Les gens avertis reconnaissent Graham Greene et son message provocant. Les autres se satisfont du *thriller*. Tous ont raison.

Passport to Pimlico. — Cette farce sociale confère l'indépendance à un quartier de Londres, Pimlico, redénommé Duché de Bourgogne, et où l'on brûle les cartes de rationnement. Du Swift, dit mon ami Georges Charensol. Je n'en crois rien du tout. Mais les situations sont bonnes, l'invention est renouvelée, les détails amusent, le burlesque trouve ici un sens, on rit cent fois, et le sujet est — enfin, enfin! — d'une originalité forte. A la réflexion, T. E. B. Clarke, l'auteur, a même à peu près inventé un genre. De bons comédiens, surtout Margaret Rutherford, Naughton Wayne, Basil Radford et Stanley Holloway. Une bonne partition de Georges Auric. Mieux qu'un bon film. Mais il en est dans la production anglaise de plus importants et de mieux bouclés. (Hors compétition).

Les amants passionnés. — La tentation est grande d'être injuste à l'égard de ce film de David Lean, qui a le tort de venir après *Brève rencontre*. Ce dernier demeure à mes yeux comme la perfection, comme l'archétype, du récit dramatique au cinéma. Je le crois inégalé. Je regrette que David Lean ait cru devoir le récrire dans une clé mondaine, et comme à l'usage des lecteurs de *Vogue*. En perdant Noël Coward et sa passion pour l'admirable bourgeoisie anglaise, David Lean a perdu des personnages auxquels nous puissions nous attacher. Non pas complètement certes, car il sait choisir et diriger des comédiens. Ann Todd a de la grâce, de la sensibilité, tout le charme anglais. Claude Rains est admirable de force contenue, de bout en bout. Notre cher Trevor Howard de *Brève rencontre* est le moins convaincant du trio pour cette raison extrinsèque qu'il gâche le souvenir que nous avions de lui, en incarnant le même rôle dans un film moins bon. En outre, cette histoire appelle des références littéraires inégales : Paul Bourget, Maurice Barrès, Henry Bernstein. Ce déconcertant phénomène agit différemment sur des sensibilités différentes. Georges Sadoul en rit, Simone Signoret dit : « C'est toujours ainsi, les belles histoires d'amour. » Reste un récit qui est admirable en dépit d'une construction un peu élaborée : en vérité, un récit cinématographique tout en litotes. C'est bien remarquable de nos jours, non? Excellente photographie de Guy Green, toutefois un peu carte postale 1900 dans les extérieurs du lac d'Annecy. Mais ainsi sans doute est le lac d'Annecy, et ainsi sans doute sont les Anglais, dans leur apparence d'intemporalité impassible.

Queen of spades. — La nouvelle de Pouchkine adaptée par Thorold Dickinson. Fallait-il dépayser la Russie de l'autre siècle en langue anglaise, en en gardant cependant l'atmosphère? Je déteste vigoureusement le genre et la gageure. Cela dit, le film a ses points forts : les décors, la tension dramatique, l'interprétation admirable de Dame Edith Evans. Fallait-il encore surmélodramatiser ce mélo, comme l'a fait le metteur en scène en quelques passages? Voilà le moins anglais de tous les films anglais. L'œuvre est estimable, à la condition de taire tout point de vue d'école.

Obsession. — Ce film de Dmytryk, le réfugié d'Hollywood, est une rhapsodie d'humour macabre assez bien venue. Voilà du comique de situation visuellement bien exploité (un mari jaloux enchaîne son rival et le nourrit de sandwiches raffinés en complotant à son sujet le meurtre idéal, le tout à la petite semaine, pour faire durer son délicat plaisir). Sally Gray est détestable dans le rôle de l'épouse.

ISRAEL

Adamah. — Le premier long métrage israélien, et consacré, comme il convient, à la moderne épopée juive. Peut-être un peu long; peut-être Helmar Lerski, le metteur en

scène, n'a-t-il pas tiré tout le parti que lui offrait la prodigieuse matière du reportage. Ces jeunes, venus des quatre points cardinaux, auxquels il faut d'abord enseigner un langage commun; cette conquête du désert par un peuple de scouts. Sans doute aussi ce film demeure-t-il conventionnel, qui ne fait place à aucune des querelles internes parmi lesquelles se forge un pays nouveau. Demeurent une entrée mieux qu'honorable dans le concert des nations cinématographiques, un document indispensable, une moisson d'images superbes, un reportage brûlant de fierté légitime.

ITALIE

Riz amer. — Venant après la *Chasse tragique*, ce film, le second du jeune Italien Giuseppe de Santis, a déçu. Même thème révolutionnaire, même érotisme, même sens épique, mêmes moments de grandeur picturale. Mais les défauts sont plus apparents cette fois : le mélo, les longueurs, l'absence de construction, le morceau de bravoure pour le morceau de bravoure, l'érotisme complaisant. Et des scènes ne font pas un film. Néanmoins, le bougre est l'un des dix cinéastes de ce temps. Il s'agit ici des ramasseuses de riz dans la vallée du Pô.

Au delà des grilles. — Les hasards du financement présentent sous le pavillon italien ce film mis en scène par René Clément, construit et dialogué par le duo Bost-Aurenche, interprété par Jean Gabin et Isa Miranda. De l'excellent travail. Les anciens mythes de l'école française intègrent ici un bon reportage sur l'Italie contemporaine. On aimerait qu'une équipe de ce talent, et si curieusement homogène, soit employée à des fins plus neuves.

MAROC

Le pain de barbarie. — Roger Leenhardt traite ici avec une sûre intelligence le problème d'une communauté marocaine parmi les plus récemment ralliées à la France. Les aléas du téléphone m'ont fait dire ailleurs qu'il prend en cela une position colonialiste. Je n'en crois rien.

MEXIQUE

Pueblerina. — Figueroa déploie ses qualités d'opérateur dans tous les registres du cinéma avec une réussite qui stupéfie. L'histoire villageoise narrée ici possède la simple dignité des légendes. Ces appréciations élogieuses ne peuvent s'entendre, hélas! que sans référence au cinéma mexicain, qui moud imperturbablement la même histoire depuis la révélation de *Maria Candelaria*, et toujours interprétée dans le même style hiératique.

O. N. U.

La lutte éternelle. — En fait, ce court métrage illustre les moyens efficaces de lutte, sur un front international, contre les maladies contagieuses, avec l'accent sur la façon dont fut récemment maîtrisée l'épidémie égyptienne de choléra. Ce fut avec le concours, entre autres, de l'U. R. S. S. et des Etats-Unis. Un bon film sur un bon sujet.

POLOGNE

Pâturages. — La photographie de ce court métrage est somptueuse et belle.

SUÈDE

Fraemmande hamm (Port étranger). — L'actualité révolutionnaire est douteuse de ce film suédois qui se déroule à Gdynia en 1938 et où l'on voit l'équipage se mutiner plutôt que d'accepter le trafic d'armes qu'on veut lui imposer à destination de l'Espagne. De même son actualité esthétique : le metteur en scène s'essouffle après l'ancienne école suédoise, les classiques russes et Marcel Carné. Bien sûr, il y a des passages bien venus, voire émouvants, si la construction est boiteuse. Mais il n'y a donc plus de sujets en Suède, une fois épuisés le ciel, l'armée du Salut, les boxeurs et les collèges de filles?

RADIO

LA FEMME A TRAVERS LES ONDES. — L'été dernier, le hasard des vacances m'a fait rencontrer sur une plage normande une jeune femme qui anime l'une des émissions féminines les plus populaires de l'Europe.

— Vous recevez beaucoup de lettres? lui ai-je demandé.

— Une soixantaine par jour en moyenne... Vous vous attendiez à davantage?... La correspondance adressée à un poste de radio ou aux collaborateurs de ce poste comprend deux sortes de lettres : les lettres sollicitées et les lettres spontanées. Que le premier venu annonce au premier poste venu une émission de disques demandés, avec citation du nom du demandeur, il aura dix mille lettres dès la première semaine.

— Une enquête française toute récente sur les émissions préférées donne en effet le n° 1 au disque de l'auditeur. L'auditeur qui demande un disque coiffé de son nom a pour frère inférieur le voyageur qui inscrit le sien sur les monuments historiques.

— Si l'on ne vous demande pas des disques, que vous demande-t-on?

— Des conseils.

— Sur quoi?

— Sur tout. La mode, les soins de beauté, le ménage, la cuisine, les usages, les questions de droit, les problèmes sentimentaux, le choix d'une carrière...

— Et vous répondez à toutes les lettres?

— A toutes. Mais uniquement par le micro.

— J'admire votre science.

— Oh! j'ai des assistantes. Une assistante culinaire. Une assistante sociale, qui est... une « assistante sociale »...

— De tous ces milliers de lettres de femmes, de tout âge et de toute condition, y a-t-il à vos yeux un trait commun qui se dégage? En avez-vous tiré un enseignement?

— Oui. C'est que beaucoup de femmes sont seules. Je parle de la solitude morale. Seules dans le sein d'une famille. De là ces longues confessions, qui ressemblent parfois à des journaux intimes.

— Ne vous étonnez-vous pas de les voir se confier par écrit à une inconnue, plutôt que de parler à leurs confidents naturels?

— La femme, ou la vie, n'est pas si simple. Ce que l'on confie au papier, c'est ce que l'on n'ose pas dire à une mère ou à une grande sœur ou à un mari. On ne l'ose pas ou bien l'on y répugne. Et même (ne m'en croyez, ou plutôt ne les en croyez, que si vous le voulez) certaines demandent conseil par la poste sur des points dont elles n'osent pas s'ouvrir à un directeur de conscience ou à un médecin.

— Tout cela vous fait grand honneur.

— A la radio plutôt.

— Je vois ce que vous voulez dire. Un être dont on ne connaît que la voix vient jusqu'à nous, chaque jour, à la même heure. Chaque jour, et depuis des mois, voire depuis des années. Jusqu'à nous, jusque dans notre intimité, jusqu'au sein de ce foyer où l'on ressent parfois si cruellement sa solitude. Cette voix mysté-

rieuse, on a appris à l'aimer, pour elle et pour l'âme qu'elle révèle, pour sa douceur mêlée d'autorité, parce qu'elle débrouille, qu'elle éclaire, qu'elle arrange... La façon dont elle nous visite, l'éloignement et le pouvoir de nous parler comme à l'oreille malgré cet éloignement, tout cela tient du surnaturel. Votre position est un peu celle d'une demi-divinité, et l'on se confie à vous sans réserve comme on le ferait dans la prière.

— Ce qui est certain, c'est que, dans bien des cas, je ressens avec une grande peine mon impuissance. Que puis-je faire de mieux que de conseiller, comme on me le demande? que de donner des adresses utiles?

— Et ensuite? Est-ce qu'il vous arrive de savoir ce qu'il advient de celles que vous avez conseillées?

— Oui. Je reçois une seconde lettre : on a entendu mon conseil, on l'a trouvé dur, mais on a résolu de le suivre... Ma récompense, c'est d'avoir sauvé peut-être quelques vies innocentes, et celles de très jeunes mères...

Mais, pour d'autres cas moins graves, je vais ajouter quelque chose qui ne vous surprendra qu'à moitié. J'ai l'impression que beaucoup de ces jeunes filles ou de ces femmes qui mettent leur vie secrète dans des confessions de dix, vingt ou trente pages, se soucient assez peu d'entendre l'avis qu'elles semblent solliciter. L'important, c'est de se délivrer.

Le rôle essentiel du journal intime, c'est de créer un compagnon ou une compagne sur mesure. Mais la tenue d'un journal suppose un certain degré d'instruction et même de culture. Presque toutes les confessions que je reçois sont gauches et sans style : c'est ce qui en fait, à mes yeux, tout le prix. Celles qui m'écrivent, ce sont celles qui ne peuvent ou ne veulent parler à une mère ou un mari, et qui ne peuvent s'écrire à elles-mêmes. Je n'interviens que comme ce destinataire à demi irréel dont la vague image donne le courage de prendre une plume et d'étaler sans réserve ses peines et ses rêves.

— Votre impression me paraît juste. Ce qui importe, dans bien des cas, c'est de mettre au jour ce qui est caché. Les anciens Grecs, déjà, croyaient à la vertu de cette simple sortie, de cette simple exposition à la lumière. Dans je ne sais plus quelle tragédie, Iphigénie, qui a fait de mauvais rêves, va se promener dans le beau matin, afin de « raconter ses rêves au soleil », c'est-à-dire afin de les rendre inoffensifs...

Mais les « problèmes du cœur » ne représentent, je le suppose, qu'une petite partie de votre courrier?

— Heureusement, car j'ai l'habitude de prendre au sérieux tout ce qui est sérieux, et presque toutes les lettres qui posent de tels problèmes le sont. L'expérience apprend vite à démêler les autres. Je ne donne jamais à la légère un avis qui peut être de quelque conséquence.

— En dehors de ces problèmes, votre courrier vous a-t-il appris quelque chose de nouveau sur vos sœurs?

— Oh! oui, beaucoup.

— Par exemple?

— Par exemple, que chaque femme, pour le physique s'entend, et contrairement à ce qu'on pense, porte en soi le critique le plus clairvoyant et le plus tenace. Je laisse de côté, bien entendu, celles qui par force ou par raison sont indifférentes à elles-mêmes. Une femme cherchera pendant trente ans de sa vie le remède à un défaut que personne ne remarque et, du reste, irrémédiable.

— Et encore?

— Que l'échelle, si je puis ainsi dire, des soucis des femmes apparaît parfois bien extravagante. Il arrive à telle femme de souffrir moins d'être mal mariée que d'avoir de vilaines mains ou de vilaines jambes.

— Quel est le conseil qui vous est le plus souvent demandé? Y a-t-il une peine commune, un souci majeur des femmes?

Mon interlocutrice éclata de rire.

— Oui, la tache.

— La tache?

— La tache, les taches. Comment enlever les taches. Les taches sur les vêtements, sur les meubles, sur le parquet, sur les livres, sur les souliers, sur les sacs à main, les taches sur le papier, le linge, le bois, le cuir, la moleskine... Tout se tache et l'on tache tout. On dirait que dans un foyer tout conspire à faire des taches, la ménagère elle-même, le mari, les enfants, les chiens, les chats...

— C'est sans doute une bonne chose que de tenir beaucoup à détacher ce qui a été taché.

A. Dubois La Chartre.

ARTS

A PROPOS DE L'EXPOSITION GIOVANNI BELLINI AU PALAIS DES DOGES A VENISE. — Le travail accompli à Venise par les organisateurs de l'exposition Bellini rappelle celui qui précéda l'exposition des Primitifs français de 1904. Il s'agissait alors d'imposer l'évidence d'une école encore mal connue, en groupant sous son nom un ensemble massif d'œuvres, jusqu'alors réparties sous différents vocables. Il s'agit cette fois par les mêmes moyens, qui sont ceux de l'abondance, de parfaire la réputation d'un grand peintre en montrant sa profusion et sa diversité. Dans les deux cas, en dépit d'annexions trop généreuses, on réussit à créer un climat.

Nous ne chicanerons pas les critiques italiens pour tant d'attributions encore douteuses. La lecture du catalogue prouve qu'aucune d'elles n'a été proposée sans un sérieux travail de comparaison et d'analyse. Et sur quoi la critique pourrait-elle se baser, en

l'absence de textes, sinon sur l'analyse et l'examen minutieux des formes et des techniques? Là est bien le point faible de la critique d'art. Car cet art de la Renaissance italienne, formé de tant de rameaux enchevêtrés, se nourrissait d'échanges et d'influences réciproques. Les cartons de modèles circulaient librement. Deux tableaux pouvaient présenter de grandes analogies sans être pour cela de la même main. Les élèves, les imitateurs, les copistes et même les clients étaient là, pour brouiller les cartes. La ferveur admiratrice faisait le reste. Si l'on voulait faire la critique de la critique d'art on pourrait imaginer une sorte de jeu consistant à grouper une longue suite de tableaux présentant deux par deux de sérieuses ressemblances, le premier et le dernier de la série étant séparés par des siècles, tandis que chacun des maillons de la chaîne serait fortement rattaché aux maillons voisins et pourrait même être attribué au même auteur.

A tous ces raisonnements, sans être trop terre à terre, nous préférerions, comme l'abbé Requin, un bon « prix fait devant notaire », avec la description du tableau, le nom de son auteur, et sa destination. Jamais on ne donnera une importance assez grande aux recherches d'archives pour accompagner et compléter le travail des historiens d'art.

Mais, ces réserves faites, que pensons-nous de Bellini après avoir vu les cent vingt-sept peintures et les quatorze dessins réunis au Palais des Doges? A dire vrai, j'ai pu constater que le jugement était bien différent suivant qu'il était formulé par des Italiens, et particulièrement des Vénitiens, ou par des étrangers. Formés dans l'ambiance tintoresque, accoutumés à la fougue impérieuse des grands maîtres du XVIe siècle, de ces metteurs en scène dont la fureur inventive n'a pas de limites, les Vénitiens aiment dans Bellini les qualités qui sont pour nous les moins vénitiennes : poésie calme, respect de l'iconographie traditionnelle, perfection technique dans un conformisme rassurant, suavité des couleurs et des formes. Ils voient dans Bellini l'homme qui a intégré sans heurts et par paliers à la peinture vénitienne les découvertes de la Renaissance, celles de Mantegna, par exemple, et celles d'Antonello de Messine.

Mais nous qui venons à Venise pour y trouver Carpaccio, Tintoret, Véronèse, après tant de nourritures fortes, nous trouvons Bellini pâle. Ce n'est pas à Venise que nous sera révélée la douceur des madones italiennes. D'autres régions de l'Italie nous combleront à cet égard. Et, avec quelque injustice à coup sûr, nous accordons à Bellini plus de talent que de style, plus de perfection délicate que de personnalité, plus de technique que d'invention. Telle est notre première impression, accrue sans doute, du fait qu'en dépit d'une présentation de détail excellente (les tableaux sont incrustés des fonds de toile blanche) l'exposition est un peu écrasée par le voisinage des peintures du Palais des Doges.

A un examen plus attentif, notre jugement se fait plus bienveillant. Car si le respect des madones et des saints du moyen âge traditionnel rencontrés dans l'atelier de son père paralyse parfois la main de Bellini quand il s'agit de figurer la Vierge et ses familiers, il retrouve toute sa liberté dans la peinture des paysages qui forment le fond de ses tableaux. Le rêve et la réalité s'y mêlent au gré de sa fantaisie, soit qu'il évoque les châteaux de la région de Vérone, les feuillages du printemps et de l'automne, les animaux rares ou familiers, et surtout les lagunes vénitiennes sillonnées de barques sous la belle lumière de l'Adriatique. C'est un maître paysagiste. Un des plus grands de son temps. Et nous avons fait assez de réserves sur l'ensemble de son œuvre pour louer entièrement quelques-unes de ses meilleures productions : la Pietà du musée Bréra de Milan, la Présentation au Temple de la fondation Quérini Stampalia, et même le Christ bénissant du musée du Louvre.

Le catalogue critique de l'exposition donne une reproduction convenable de chacune des œuvres exposées. En conséquence, son prix est très élevé. Mais chaque grande réunion temporaire de chefs-d'œuvre devrait laisser un pareil document. Il corrige nos souvenirs visuels, et, dans la plupart des cas, il les remplace.

Lucie Mazauric.

MUSIQUE

PIERRE DE BREVILLE. — BLAISE LE SAVETIER *(Opéra-Comique)*. — L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE VIENNE ET WILHELM FURTWAENGLER *(Opéra)*. — Après Henri Rabaud, Pierre de Bréville est mort le 24 septembre dernier. Avec lui disparaît un musicien de race dont le seul tort fut d'être trop modeste, de s'être toujours tenu à l'écart des chapelles où s'établissent les renommées — destinées d'ailleurs à se dissiper aussi vite qu'elles sont nées. Au moins Pierre de Bréville a-t-il obtenu ce qu'il souhaitait avant tout : l'estime de ses pairs, l'admiration du public choisi pour lequel il écrivait. Et sans doute l'oubliera-t-on moins vite que tant d'autres plus avides de gloire : les œuvres qu'il laisse portent la marque d'une personnalité singulièrement originale, d'une distinction d'esprit et d'une sincérité qui doit les assurer de vivre. Ce n'est point aux lecteurs du *Mercure de France* qu'il est nécessaire de faire l'éloge de l'homme qui publia dans cette revue des articles où se révélaient les qualités du musicien en même temps que celles de l'écrivain. Nul ne pourra désormais parler de César Franck sans se référer aux souvenirs donnés par Pierre de Bréville sur son maître ici même en 1935 sous le titre : *Les Fioretti du père Franck*. Ces pages émues, toutes simples et charmantes, font honneur autant à celui qui les signa qu'au grand musicien qui les inspira : la noblesse de leurs caractères fut sem-

blable et pareil aussi l'amour désintéressé de leur art. Il n'est point surprenant qu'ils se soient si bien attachés l'un à l'autre : beaucoup plus cultivé (on peut le reconnaître sans diminuer Franck, assez grand pour n'avoir pas besoin de flatterie posthume) le disciple avait su garder, sa musique en fait foi, cette sorte de fraîcheur d'âme qui permet, sans être pour autant jamais dupe du mensonge, de s'élever jusqu'où atteignent directement les hommes comme Franck.

Nul de ceux qui ont approché Pierre de Bréville n'oubliera la finesse de son esprit; mais ceux qui furent ses amis sont seuls, avec ceux qu'il obligea — discrètement — à connaître sa générosité et la délicatesse de ses sentiments. Sa courtoisie n'était point un masque sous lequel s'abrite, comme chez tant d'autres, l'indifférence. Parvenu à l'extrémité de l'âge (la mort l'a pris dans sa quatre-vingt-neuvième année), il conservait une juvénile faculté d'enthousiasme et tenait les yeux ouverts sur toutes les manifestations de la vie musicale; et si, dans les derniers mois, le déclin de sa santé le tint éloigné des concerts, il ne manquait point de s'informer près de ceux qui lui rendaient visite de tout ce qui demeurait sa raison de vivre. Ses dernières œuvres sont récentes; elles ont toute la verdeur des productions de sa jeunesse et de sa maturité : ses deux *Sonates pour violon et piano* qu'il écrivit au début de la guerre de 1939, son *Concert à trois,* pour violon, violoncelle et piano, composé en 1945, font preuve de la hardiesse d'écriture et de l'originalité d'un musicien qui, pour être demeuré fidèle à l'école franckiste, sut pourtant, en toute occasion, montrer son indépendance.

Ses œuvres vocales l'ont placé tout auprès de Fauré et de Duparc parmi les maîtres du lied français. La ligne mélodique est chez lui d'une grâce délicieuse, toute personnelle, et s'appuie sur une harmonisation raffinée. Cette qualité se retrouve dans son ouvrage lyrique *Eros vainqueur* créé à la Monnaie de Bruxelles en 1910, mais qui dut attendre vingt-deux ans pour entrer à l'Opéra-Comique. En cet espace, le livret de Jean Lorrain avait eu le temps de se démoder singulièrement; la musique de Bréville, au contraire, demeurait aussi fraîche, aussi persuasive qu'au premier soir. Et si l'on y décelait l'influence de Wagner dans la forme, tout ce qui fait la valeur propre d'une partition semblait prendre, avec le temps, une signification plus profonde. On souhaite que nos associations de concerts s'en souviennent, et aussi qu'elles n'oublient point l'oratorio *Sainte Rose de Lima,* ni la pièce symphonique plus récente qui a pour titre *Poème dramatique* et que le *Sans pardon,* des *Châtiments* inspira à Pierre de Bréville. Après la première audition de cet ouvrage, Florent Schmidt louait, dans son feuilleton du *Temps,* Bréville de « ces œuvres fièrement pensées, construites avec cette solidité, cette concision, ce sentiment des proportions où se reconnaît le musicien de race, ces œuvres qui

reposent sur des idées simples, nettes, favorables, en même temps qu'à un travail thématique toujours renouvelé, à un orchestre bien sonnant ». Et Florent Schmidt proposait Bréville en exemple à « ces petits improvisateurs qui ne voient guère dans la musique qu'un prétexte à effets ou à surprises ». L'exemple restera valable, et toujours on aura profit à le demander au musicien qui, sans autre souci que d'obéir à sa nature, sut aller droit au but qu'il avait choisi et chercha bien moins à plaire qu'à satisfaire sa conscience d'artiste pur.

•

L'Opéra-Comique a remis en scène l'un de ses plus vieux succès — si ce n'est même le plus vieux de tous, puisque *Blaise le Savetier* fut représenté pour la première fois au théâtre de la Foire Saint-Laurent le 7 mars 1759. Si le succès en fut assez considérable pour décider du coup de la carrière de Sedaine, auteur du livret, et de Philidor, auteur de la partition, l'œuvre n'en tomba pas moins dans l'oubli. Il était bon que l'Opéra-Comique l'en tirât, et point seulement pour satisfaire la curiosité des historiens de la musique, mais aussi pour tâcher de rendre au public le goût d'une forme lyrique qui mérite de survivre, et où en même temps les musiciens peuvent trouver des exemples utiles au moment où une rénovation du théâtre lyrique est nécessaire. Car le mot de Verdi reste vrai : *torniamo all'antico, sarà un progresso.* Ce n'est point qu'il soit jamais bon d'imiter servilement les devanciers, de renoncer à ce que nous devons aux générations qui ont élargi les moyens d'expression de l'art des sons; mais il y a beaucoup à apprendre des vieux maîtres, non pas des recettes et des formules périmées, mais seulement la notion qu'on ne fait rien de valable sans une connaissance profonde du métier, sans le respect de son art. *Blaise le Savetier* n'est certes pas un de ces chefs-d'œuvre fulgurants devant lesquels on reste confondu par la manifestation du génie. C'est pourtant un ouvrage plein de mérites, et sur lequel deux siècles ont passé sans lui ôter sa grâce — une grâce qui déjà annonce Mozart, — des mérites qui attestent chez Philidor un métier solide au service d'un goût très sûr. N'est-ce pas déjà beaucoup que tout cela? Il faut croire, en tout cas, qu'il y a quelque chose de surprenant dans cet ouvrage deux fois centenaire, puisqu'une partie du public manifestement venu pour se gorger du vérisme de *la Bohème*, s'en est montré scandalisé autant que des *Mamelles de Tirésias!* Il y eut des cris, des quolibets partis du quatrième amphithéâtre, et, pour une fois, ce furent le parterre et les loges qui prirent la défense du « fauve » devant la conjuration béotienne. Preuve qu'il y a présentement deux publics, et bien tranchés, fréquentant l'Opéra-Comique : l'un — le moins nombreux — vient applaudir les *Noces de Figaro* aussi bien que *Pelléas;* l'autre ne peut tolérer que les gros effets, les déchaînements d'orchestre de Léoncavallo, de Puccini, de Mascagni

et de leurs émules. Tout ce qui est finesse et mesure lui échappe ou l'excède. Il est temps de réagir, mais la tâche est lourde : remonter le courant qui entraîne l'Opéra-Comique depuis un demi-siècle n'est point chose aisée. M. Emmanuel Bondeville, que M. Georges Hirsch vient de choisir pour lui confier la direction de ce théâtre, est un homme de goût. Il a été durant cinq ans le Directeur artistique du Casino de Monte-Carlo après avoir fait ses preuves à la direction de la Radiodiffusion dans les circonstances les plus difficiles. L'Opéra-Comique doit reprendre le rang qu'il tenait naguère. Depuis deux ou trois ans, il est sur la bonne voie; on peut compter sur M. Emmanuel Bondeville pour l'y maintenir.

Je n'ai point souvenir d'avoir assisté à des manifestations d'enthousiasme plus vives que celles dont l'Orchestre Philharmonique de Vienne et son chef, Wilhelm Furtwaengler, ont été l'objet à l'Opéra où ils sont venus donner deux concerts. Enthousiasme mérité, d'ailleurs, par la qualité des exécutions. Sauf le premier violon solo, aucun des instrumentistes ne semble cependant supérieur à ceux que nous entendons habituellement dans nos orchestres français, et même il paraît bien que, pris individuellement, les nôtres soient meilleurs. Incontestablement l'harmonie — cuivres et bois — est, dans toutes nos associations, d'une valeur que n'atteint point celle de la Philharmonique viennoise. Ce sont les cordes qui assurent à cet orchestre une supériorité due uniquement à l'extraordinaire discipline des artistes du quatuor. Les attaques, les traits, tout est réglé d'une manière précise, les coups d'archet étant fixés une fois pour toutes avec une rigueur qui confère à la sonorité une pureté sans égale. L'oreille — et les yeux, car un tel synchronisme des archets est aussi un plaisir des yeux — goûtent devant cet orchestre des satisfactions rares. L'autorité du chef s'affirme dans les moindres détails; mais c'est aux répétitions surtout qu'on peut juger de son bienfaisant despotisme : rien ne lui échappe, et, à la moindre faiblesse, on recommence le passage fautif jusqu'à ce que l'effet souhaité soit obtenu. Il est curieux d'observer Wilhelm Furtwaengler au pupitre : le bras droit marque la mesure; le gauche indique les nuances; mais ceci, qui est ce que tous les autres chefs ont coutume de faire, se traduit chez lui par une mimique aux mille gestes constituant une sorte de langage conventionnel dont ses musiciens observent scrupuleusement les injonctions. On devine, rien qu'à le voir prendre place sur l'estrade et lever la baguette, qu'un tel homme n'admet point la moindre incartade. La perfection des exécutions tient uniquement à la stricte discipline qu'il sait imposer.

Nos instrumentistes ont les défauts de leurs qualités : supérieurs de toute évidence à leurs confrères viennois, leur tempérament s'accommoderait mal à la longue de la tension exigée par un tel chef : affaire de caractère; et l'individualisme des artistes de

chez nous a ses avantages aussi. Excellents lecteurs, ils sont capables de déchiffer une partition difficile de manière à réduire considérablement le temps consacré au « débrouillage ». Mais en revanche, peut-être comptent-ils trop souvent et un peu trop sur leur facilité. De l'avis de tous les chefs étrangers appelés à les conduire, il faut, à Paris, beaucoup moins de répétitions que partout ailleurs pour mettre un programme au point. Le malheur est que l'on en vient à compter sur cette virtuosité. Le manque de temps, la diversité des programmes encourage ce penchant au laisser-aller. L'exemple de la Philharmonique de Vienne devrait être salutaire. Il est à craindre qu'il demeure inopérant.

Il est vrai que le programme de tels concerts peut servir d'argument à ceux qui s'aviseraient de rétorquer ce que l'on vient de dire : il n'était fait que de morceaux connus, et l'on aurait aimé y trouver quelque nouveauté. Je sais bien que ce n'est pas l'inconnu qui attire la foule, et bien au contraire. Mais pourtant le prestige d'un Furtwaengler suffirait à remplir l'Opéra, quels que soient les ouvrages qu'il y dirigerait. Le bénéfice que tireraient les compositeurs contemporains d'exécutions impeccables comme celles qui nous furent offertes, serait considérable... Mais n'est-il pas chimérique de croire possible ce que les impresarii, trop bien instruits par l'expérience, regardent comme un sacrifice excessif?

René Dumesnil.

L'art du piano, par *Constantin Piron*, préface de Mme *Marguerite Long* (Librairie Arthème Fayard, 318 p., 450 fr.). — « Pourquoi, demande dans sa préface Mme Marguerite Long, tant de gens attachent-ils un sens péjoratif au mot « amateur »? Pour moi, ajoute-t-elle, il me semble qu'un amateur est celui qui travaille pour l'amour de l'art, et un professionnel serait indigne du beau titre d'artiste s'il n'était aussi un amateur et s'il n'éprouvait pas pour son art une passion désintéressée. Il est vrai qu'il reste quelques philistins attardés pour définir l'artiste comme une sorte de fantaisiste pas très sérieux. » En vérité, si l'on ne savait, après avoir lu cette préface, que M. Constantin Piron est un « amateur » et point un « professionnel », on ne s'en douterait guère en parcourant son livre. La caution de Mme Marguerite Long serait déjà suffisante pour attester le sérieux de cette étude sur l'*Art du piano;* mais M. Constantin Piron est un « amateur » comme il y en a peu : il s'était destiné à la musique, il a été l'élève d'Albert Roussel pour le contrepoint et, pour le piano, de l'éminent pianiste belge Emile Bosquet; il n'a jamais cessé de pratiquer le clavier et de suivre les concerts. Il a fait en Suisse romande où il s'est fixé quantité de conférences sur des sujets musicaux. Cet amateur en pourrait remontrer à maints professionnels. Son livre est lumineux, car, faisant table rase de toutes les idées reçues, de toutes les « traditions » plus ou moins justifiées, il traite de toutes les questions de technique avec indépendance et en s'éclairant seulement de la raison. Esprit cartésien — mais sans la moindre sécheresse — M. Constantin Piron tire de l'expérience les conseils qu'il donne. Il faut souhaiter que beaucoup de pianistes les lisent et les appliquent.

Le chef d'orchestre et son équipe, par *D.-E. Inghelbrecht* (Editions Julliard, 256 p., 360 fr.). — Il y a fagots et fagots, et il y a chefs d'orchestre et « bâtonneurs »; on ne devient point chef d'orchestre comme on s'improvise manœuvre, et il faut quelque chose de plus que la vocation et que l'étude pour diriger convenablement des instrumentistes assemblés sur une estrade. Combien de chefs — ou qui prétendent à ce titre — au lieu de diriger, se laissent conduire, et font sagement de ne point troubler

trop l'orchestre qu'ils paraissent mener. Ceux-là, encore, ne sont pas les pires : d'autres gesticulent abondamment, semblent possédés du démon de la musique et ne font que jouer une comédie dont les musiciens ne sont pas dupes. Au vrai, le bon chef d'orchestre est un homme qui a fait dans la solitude et le silence du cabinet un long travail préparatoire, qui arrive aux répétitions en connaissant minutieusement les partitions qu'il va conduire, et, lorsqu'il s'agit d'une œuvre inédite, ne risquera point d'être pris au dépourvu par quelque insidieux obstacle. C'est un musicien qui ne croit pas qu'il est indispensable d'apporter « du sien » à l'interprétation d'une symphonie de Mozart ou de Beethoven, mais qui est persuadé au contraire que la stricte observation du *tempo* et des nuances est encore le moyen le meilleur de traduire la pensée des maîtres sans trop de risque de la trahir. Mais il ne lui suffit pas d'être modeste; il lui faut tout autant être psychologue, et se souvenir sans cesse qu'il opère, aux répétitions aussi bien qu'au concert, devant un public bien moins facile à tromper que le public payant qui remplit la salle; ce public qui le juge, c'est son orchestre, c'est son « équipe »; et s'il veut conserver son autorité, il doit savoir mériter d'abord la confiance de sa troupe, tout comme le chef qui mène ses hommes au combat. M. D.-E. Inghelbrecht nous donne dans ce volume plein d'esprit et de vie un tableau d'un intérêt passionnant.

ALLEMAGNE

LES CONGRES GŒTHE. — Nous ne voulons pas laisser l'année Gœthe se terminer sans parler des Congrès qui l'ont marquée, du moins de ceux auxquels nous avons pu assister, car il aurait fallu un véritable don d'ubiquité pour assister à toutes les cérémonies du dimanche 28 août, par exemple, à la « fête de la nation allemande » organisée à Weimar, où Johannes R. Becher, poète de Berlin, devait célébrer le poète de Francfort, et aux cérémonies de Francfort ou de Mayence. Dans cette dernière ville le « discours d'usage » fut prononcé par M. André François-Poncet, Haut-Commissaire de France, qui montra l'actualité et la nécessité de Gœthe; son discours figure en tête du catalogue de l'intéressante exposition « Gœthe et la France », organisée avec science et avec goût par M. Michel-François dans le cadre magnifique du Palais de Rohan.

On n'aurait pu rêver prélude plus agréable à ces festivités que la « Conférence de Londres ». Les germanistes anglais avaient eu l'heureuse pensée d'inviter à leur réunion annuelle des spécialistes de Gœthe appartenant à plusieurs pays; l'Allemagne, l'Autriche, la France et la Suisse étaient représentées. Ce fut pour certains savants allemands le premier voyage hors de leurs frontières, le premier contact avec les chercheurs étrangers et une inoubliable expérience, pour tous un moyen d'établir les bases d'une collaboration qui sera féconde. On ne saurait trop louer cette initiative anglaise, due à M. Willoughby, réalisée par Miss Butler avec le concours de collègues enthousiastes; parmi eux nous remercierons surtout l'élément féminin, qui joue un rôle beaucoup plus important que dans l'enseignement supérieur français. Plus que tout il convient de célébrer l'accueil de nos amis anglais : une franche cordialité, une simplicité de bon aloi, une confiance spontanée et, pour tout dire, une charmante gentillesse au sens ancien

du mot. Nous avons eu le sentiment de vivre au cœur d'une humanité gœthéenne, héritière d'une civilisation ancienne et, dans l'allocution par laquelle A. Fuchs, de Strasbourg, remerciait nos hôtes, il souligna avec bonheur cette « participation humaine » qui imprime sa marque à la nature elle-même.

La réunion ne comporta que trois conférences, suivies de discussions animées : « la prédilection actuelle pour le Gœthe de la vieillesse », par M. Beutler; la « récente littérature gœthéenne en Angleterre et à l'étranger », par M. Bruford; « l'interpénétration de la poésie et de la pensée chez Gœthe », par M. Willoughby. En nous plaçant au seul point de vue de la connaissance de Gœthe nous ferons une première remarque : notre époque a découvert les œuvres de vieillesse de Gœthe : *le Divan, le second Faust, les années de voyage de Wilhelm Meister*. Alors que le XIXe siècle s'intéressa seulement au jeune Gœthe, puis au Gœthe classique, nous avons eu depuis une cinquantaine d'années la révélation de celui que les Allemands appellent « der alte Gœthe », non pas l'Olympien, mais le Sage de Weimar; c'est une heureuse conquête, car il est sans doute plus actuel que l'auteur de *Werther*.

Si à la « conférence » de Londres on conférencia peu et bavarda beaucoup, pour le plus grand plaisir et le plus grand profit des participants, le Congrès de Francfort, scientifique et austère, nous offrit une série impressionnante de leçons savantes. Il fut ouvert par le professeur Bœhm, recteur de l'Université J.-W. Gœthe, et par le Dr. Kolb, premier bourgmestre de Francfort, heureux et fiers d'accueillir dans leur pays en ruine des universitaires de seize nations différentes, venus d'Europe, d'Amérique et d'Asie, et qu'une commune admiration pour le plus grand fils de la cité francfortoise réunissait dans l'« aula » de l'Université. Avec franchise et non sans courage, le recteur Bœhm rappela que l'Allemagne avait aussi produit Hitler, car il n'ignore pas que ce fait pose un problème grave; de son côté, le Dr. Kolb invita les hôtes de sa ville, qui représentait le peuple allemand tout entier, à découvrir chez ses compatriotes une volonté de renouvellement.

Des nombreuses conférences et discussions qui suivirent nous voudrions simplement dégager une deuxième tendance de la Gœtheforschung : l'intérêt actuel pour les œuvres scientifiques de Gœthe, dont les savants ont volontiers rabaissé l'importance, alors que le père de l'anthroposophie, Rudolf Steiner, les avait éditées personnellement pour la collection Kürschner, il y a une soixantaine d'années. Ces œuvres ont été à la base des travaux du congrès de Francfort, dont les membres ont pu entendre (lorsqu'ils ne faisaient pas l'école buissonnière) de doctes conférences sur la théorie des couleurs ou sur le monde des pierres chez Gœthe et spécialement sur la morphologie. Car ce fut le mot d'ordre du congrès, mot d'ordre lancé dès le premier jour par le professeur G. Müller, de Bonn; celui-ci, un des meilleurs spécialistes

de Gœthe a, dans son excellente *Petite biographie de Gœthe* (1947), attiré l'attention sur l'importance des recherches scientifiques dans l'évolution de la forme humaine appelée Gœthe. Au fond, les « Gœtheforscher » avaient jusqu'ici fait de la morphologie sans le savoir, comme M. Jourdain de la prose; ils se trouveront bien d'introduire systématiquement ce point de vue dans leurs travaux.

Ce congrès fut suivi d'une grande cérémonie académique pour laquelle les recteurs et les représentants des Universités étrangères avaient été invités à porter leurs insignes et revêtir leurs robes doctorales. Les spectateurs purent donc voir défiler dans l'« aula » au style baroquisant de l'Université de Francfort un cortège bigarré, évocateur du moyen âge et du Dr. Faust. Après une longue conférence du poète Rudolf Alexander Schrœder, les doyens des diverses Facultés montèrent à la tribune pour décerner plusieurs diplômes de docteur *honoris causa.* Notre objectivité de chroniqueur nous oblige à noter qu'aucun ne fut attribué à la France et qu'aucun professeur français n'avait été invité à faire une conférence au Congrès. Si nous mentionnons ces faits, c'est surtout parce que des collègues étrangers les ont remarqués et regrettés, se demandant s'il y avait toujours une tension entre la France et l'Allemagne; cette supposition était démentie par l'importance de la délégation française, comme aussi par la qualité de ses rapports avec les germanistes allemands, en particulier avec le professeur Beutler, qui doit venir à Paris faire une conférence sous les auspices de la Société des études germaniques.

La semaine savante fut couronnée par la grande fête du dimanche 28 août dans l'historique église Saint-Paul. Alors que sonnait le dernier coup de midi, à l'heure même où deux cents ans plus tôt Gœthe naissait, le chef d'orchestre levait sa baguette pour l'ouverture de l'*Iphigénie* de Glück. Le Dr. Kolb justifia ensuite l'attribution du prix Gœthe à Thomas Mann, qui était venu le recevoir peu de temps auparavant, avant de regagner l'Amérique. La principale manifestation fut le remarquable discours du Dr. A. Grimme, ancien ministre et socialiste chrétien, sur l'actualité de Gœthe, sur la nécessité de sa présence. Nous y avons découvert une troisième tendance dans la manière d'envisager le poète ou plutôt le ministre de Weimar et le penseur politique. Dans la zone soviétique, les plus orthodoxes des Allemands se complaisent à parler de la « Volksverbundenheit » de Gœthe. Le Dr. Grimme montra à quel point cet homme que l'on considère souvent comme un aristocrate fut proche des humbles et se révéla un précurseur; il le fit sans pathos, en s'appuyant sur des faits : réforme fiscale pour alléger les petits contribuables, réduction des dépenses militaires, partage des grandes propriétés au bénéfice des exploitants, etc., ces projets très actuels du « Conseiller de Gœthe » ruinent la légende qui fait de lui un réactionnaire.

Quelques « Gœtheplaketten » furent ensuite décernées, dont une à André Gide, puis on proclama la naissance de l' « Académie allemande », chargée de veiller sur la langue et la littérature, comme sa « grande sœur » l'Académie française; ajoutons pour être complet que la mention de ce parrainage, qui figurait dans les textes remis à la presse, fut passée sous silence lors de la cérémonie. Si la liste des académiciens allemands comprend des noms honorables, elle est loin de compter tous les écrivains allemands qui méritent d'y figurer; est-ce un début et peut-on espérer un développement heureux?

L'année Gœthe aura été marquée par d'innombrables manifestations en Allemagne et dans le monde entier et aussi par la création du nouvel Etat allemand, dont la capitale aurait pu être Francfort. C'est une simple coïncidence sans doute, mais elle pourrait être symbolique : dans son abaissement le peuple allemand est justement fier d'avoir produit un poète capable de faire l'union des hommes et des peuples; puisse-t-il y voir un enseignement et comprendre que la vraie grandeur est de l'ordre de l'esprit!

J.-F. Angelloz.

A. — **Textes et traductions.**

I. — Edition suisse. L'Artemis-Verlag de Zürich, dont nous avons dit l'effort remarquable, continue à un rythme rapide la publication des vingt-quatre volumes de la « Gedenkausgabe der Werke, Briefe und Gespräche » : quatre viennent de paraître.

1° Le tome 8 (959 pages) réunit *Wilhelm Meisters Wanderjahre* et *W. Meisters theatralische Sendung.* L'introduction de Gerhard Küntzel est bonne et fournit maints renseignements sur une œuvre dont on n'a pas encore épuisé la richesse.

2° Le tome 9 (765 pages) comprend : *Die Wahlverwandtschaften; Unterhaltungen deutscher Ausgewanderten; die guten Weiber; Novelle; der Hausball; Reise der Söhne Megaprazons; Briefe aus der Schweiz, erste Abteilung; Maximen und Reflexionen.* L'édition en a été confiée à un très bon germaniste, Paul Stöcklein de Bamberg : son introduction est d'autant plus importante et neuve qu'il est spécialiste des *Affinités électives.*

3° Une des originalités de cette édition est d'englober, comme partie intégrante de l'œuvre, les lettres et les entretiens. Le tome 19 (812 pages) fournit un choix de la correspondance qui va de 1786 à 1814; dans ce volume, dont la lecture est infiniment agréable, le chercheur a bien des chances de découvrir des lettres qui lui avaient échappé jusqu'ici, car le choix est très large. L'introduction de Hansjörg Ostertag renseigne sur les nombreux correspondants et un index de trente pages rend les recherches aisées.

4° Le tome 22 (917 pages), dû à Wolfgang Pfeiffer-Belli, contient les entretiens de 1752 à 1817; il mérite les mêmes éloges; signalons que l'index est reporté au tome 23 et que les premiers entretiens portent sur Gœthe, sans qu'il intervienne personnellement. Cette édition rendra de grands services, car celles de Flodoard et de Biedermann sont difficilement accessibles.

II. — Hamburger Ausgabe. (Christian Wegner-Verlag Hamburg 1949. T. II, 622 p.) Nous avons signalé la valeur du tome I de l'édition de Hambourg (poèmes) pour la qualité du travail scientifique dû à l'excellent germaniste Erich Trunz. Le tome II (*Gedichte und Epen*) contient le *Divan occidental-oriental* et les importantes notes dont Gœthe le fit suivre, le grand poème inachevé des *Mystères,* les trois épopées : *Reineke Fuchs, Hermann et Dorothée, l'Achilléide,* cette dernière inachevée. La présentation en est évidemment la même; toutefois le volume est relié. Les remarques et les commentaires d'Erich Trunz ont la même valeur, mais s'ils restent importants pour le *Divan,* ils n'ont plus une ampleur suffisante

pour les autres œuvres. Est-ce par économie? Nous le craignons et le regrettons, car le grand mérite de cette édition est de fournir au lettré tout ce qu'il doit savoir pour approfondir le texte, et donc de remplacer toute une bibliothèque; or quatre pages, même d'un texte très dense, ne suffisent pas pour *Hermann et Dorothée.* Nous sommes un peu inquiets pour *Faust,* mais nous pouvons faire confiance à Trunz et à l'éditeur, si le sucès de l'édition récompense son audace.

III. — Wilhelm Tischbeins Idyllen. (Verlag der Gesellschaft der Bücherfreude zu Hamburg, 1949, 68 p.). En marge de sa grande édition, Erich Trunz publie un petit ouvrage de luxe à tirage limité, dont il conte l'origine. A Rome, Gœthe et Tischbein conçurent le plan d'une œuvre idyllique, qu'ils devaient élaborer en commun, l'un fournissant les illustrations, l'autre les poésies; Tischbein fit quelques esquisses, Gœthe rien, et l'œuvre resta à l'état de plan. Mais en 1819-1820 le peintre reprit son projet; le cycle de peintures à l'huile qui en résulta eut un grand succès. Tischbein informa Gœthe de son entreprise et, celui-ci ayant exprimé le désir de voir ces images, il lui envoya des dessins aquarellés. Le poète se réjouit de retrouver un monde antique peuplé de nymphes et de faunes; il composa de courts poèmes, qu'il accompagna de descriptions et il publia le tout en 1822 dans sa revue *Kunst und Altertum.* Ce petit livre d'E. Trunz joliment présenté est donc le fruit de la collaboration Tischbein-Gœthe; il est un régal pour l'œil et pour l'oreille, pour l'esprit et pour le cœur.

IV. — Gœthe. Novellen und Märchen. (Marion von Schröder Verlag. Hamburg 1949, 287 p.). L'œuvre de Gœthe est d'une richesse telle qu'on peut toujours l'envisager à un point de vue particulier. C'est ainsi que Paul Stöcklein a groupé sous le titre *Nouvelles et Contes* neuf récits en apparence très différents et qui pourtant forment une unité gœthéenne : des *Confessions d'une belle âme* à la célèbre *Nouvelle* en passant par le *Märchen,* il y a véritablement une gamme épique, qui va du plus éthéré au plus terrestre, sans que nous éprouvions le sentiment d'une dissonance; tout s'insère nécessairement dans l'œuvre de Gœthe. On lit ce charmant volume avec plaisir et la postface de P. Stöcklein avec un vif intérêt, car il connaît le poète et le renouvelle.

V. — Gœthe. Faust : 2e Cycle (actes 2, 3, 4, 5 de la deuxième partie). Texte allemand et traduction en vers par Bregeault de Chastenay. (Edit. Masques, 1949, 480 p.). Nous avons signalé en son temps la parution du « premier cycle de Faust », aussi luxueusement édité que mal traduit; ce volume est maintenant en solde. Néanmoins le traducteur récidive. Nous ne gaspillerons pas le papier pour faire la critique d'une traduction que le ridicule suffit à tuer. Mais, comme le préfacier, M. Hirth, semble répondre à une de nos critiques antérieures en rappelant que Gœthe publia lui aussi *Faust* I suivi du premier acte de *Faust* II, nous ferons simplement remarquer que c'était en 1828 et que le poète a écrit son œuvre entre 1827 et 1832; à la date de 1828 il pouvait seulement en publier le premier acte et il le fit suivre de la mention « à continuer ».

VI. — Welt und Geist im Gœthewort, par Theodor Friedrich et Carl Diesch (Kœhler et Voigtländer. Biberach an der Riss, 1949, 376 p.). Il existe bien des recueils de maximes, sentences, réflexions dans lesquelles s'exprime la sagesse de Gœthe, et pourtant celui-ci est différent et nouveau. Les auteurs, en effet, ne se sont pas contentés des phrases lapidaires du Sage; ils ont recherché dans ses œuvres, spécialement dans celles de la vieillesse et aussi dans les œuvres scientifiques, des textes parfois assez longs qui constituent de véritables développements, par exemple la page essentielle de *Poésie et Vérité* sur le renoncement ou les principaux textes sur le démonisme. Ils les ont groupés dans de courts et nombreux chapitres qui facilitent la recherche. Au total un recueil de sagesse gœthéenne, riche et organisé, qui offrira à bien des lecteurs plus d'une révélation.

B. — Etudes.

I. — Gœthe, par Paul Altenberg (Colloquium Verlagsgesellschaft, Berlin, 1949, 360 p.). Le professeur Altenberg, de l'Université technique de Berlin, vient de publier une monographie, à laquelle il a donné le sous-titre : « Essai d'une présentation morphologique. » C'est donc bien une tendance fondamentale de notre temps : étudier et montrer comment évolua la forme humaine organisée qui s'appelait Gœthe. L'ouvrage de P. Altenberg est des plus intéres-

sants; il s'appuie sur une grande connaissance et une intelligente compréhension de Gœthe; il est personnel et dense au point que la lecture en devient difficile. Cette méthode est d'une application beaucoup plus facile dans la première moitié de la vie, parce qu'alors l'évolution morphologique se manifeste dans l'existence même avant de s'exprimer dans les œuvres. Aussi les premiers chapitres de ce livre sont-ils les meilleurs et celui qui concerne *Egmont* particulièrement réussi. Par contre, à peu près au moment où Schiller apparaît, le poète se stabilise pour ainsi dire et le monde extérieur ne joue plus qu'un rôle épisodique; dès lors, les œuvres sont moins la révélation d'une métamorphose humaine que l'expression d'une Weltanschauung. Si l'on compare le chapitre intitulé « Späte Lyrik » au chapitre correspondant de la jeunesse « Francfort », on peut parler d'une chute. Une autre difficulté se révèle en ce qui concerne *Faust* qui, commencé à vingt-quatre ans, fut terminé à quatre-vingt-trois et s'insère dans toute l'évolution de Gœthe. Soulignant l'unité de l'œuvre, Paul Altenberg lui consacre les deux chapitres terminaux : n'y a-t-il pas là une contradiction avec son désir d'une étude morphologique? Mais les objections possibles elles-mêmes montrent l'intérêt d'une monographie qui suscite questions et discussions.

II. — Wege zum späten Gœthe, par P. Stöcklein (Marion von Schröder Verlag, Hambourg 1949, 254 p.). Ce livre est un des plus représentatifs de l'époque actuelle. D'une part Stöcklein s'attache surtout depuis une quinzaine d'années aux œuvres de l'âge mûr et de la vieillesse; d'autre part, il « interprète » les textes et s'y révèle excellent. Nous avons donc, au lieu de considérations abstraites et stériles, des remarques fines et pénétrantes sur les *affinités électives* (qu'on ne pourra plus étudier sans utiliser ses recherches), sur l'apparition du « Souci » dans le deuxième *Faust*, sur les maximes gœthéennes, sur le « style » de sa vieillesse, sur la poésie. Un tel ouvrage, qui rassemble plusieurs travaux de Stöcklein, le classe parmi les bons germanistes de l'avenir.

III. — Gœthes Leben, par Richard Benz. (Christian Wegner Verlag, Hambourg, 1949, 63 p.). Etude pénétrante sur la vie entière du poète; on pourrait difficilement dire plus et mieux en si peu de pages. En outre, ce petit volume est très joliment présenté et orné d'un émouvant portrait inédit de Gœthe qui, selon le professeur Trunz, serait une étude faite en 1826 par le peintre Sabbers; à lui seul, il détruirait la légende de « l'Olympien », car il nous montre un vieillard douloureusement humain, dont le regard hallucinant semble déjà plonger dans l'au-delà de la mort.

IV. — Gœthe et son époque, par Lukacs, traduit par L. Goldmann et Frank. (Edit. Nagel 1949, 353 p.). Dans notre chronique du 1er mai, nous avons dit l'insuffisance de la *Brève histoire de la littérature allemande* par Lukacs et l'intérêt des études qu'il a publiées sous le titre de *Gœthe et son temps*. Signalons que la traduction vient de paraître aux éditions Nagel; c'est un petit volume agréablement imprimé, qu'il faut utiliser, bien que la traduction soit parfois trop calquée sur le texte allemand.

V. — Gœthe, par Marcel Brion (chez Albin Michel 1949, 490 p., 660 fr.). Si l'ouvrage de P. Altenberg répondait à une nécessité personnelle et à une conception actuelle, nous n'en pouvons dire autant du livre de M. M. Brion, qui semblait se spécialiser dans le domaine italien avec ses précédentes monographies consacrées à Laurent le Magnifique, Michel Ange, Machiavel, ou dans le domaine artistique, ou encore dans celui des amours célèbres. Vingt chapitres aux titres alléchants : « Rocailles et bergeries » (l'époque rococo); « le saut périlleux » (rassurons le lecteur : il s'agit de ce que les gens simples appellent « le voyage en Italie »); « vers la cité idéale » (on pense aux *années de voyage de Wilhelm Meister*, mais il s'agit essentiellement des *années d'apprentissage*, écrites un quart de siècle plus tôt); « le cercle enchanté de Bohême » (c'est simplement le dernier amour); « l'alphabet de l'esprit du monde » (Gœthe avait la conviction que ses travaux scientifiques s'élevaient au-dessus d'un alphabet). L'auteur choisit les épisodes saillants, les mots célèbres et les monte en épingle; il s'appuie sur *Poésie et Vérité* et sur les lettres du poète, ce qui est fort bien, mais ne donne pas l'impression de s'être plongé dans l'œuvre, ni d'avoir mis à profit les travaux essentiels consacrés à Gœthe; parfois il n'hésite pas à affirmer ce qui est une hypothèse peu vraisemblable, par exemple que Char-

lotte de Stein a passé dans la maison de son ami la nuit du 22 mars 1781. En définitive, un livre chatoyant et discutable, qui ne constitue pas une contribution nouvelle à l'étude de Gœthe.

VI. — *La religion de Gœthe*, par R. d'Harcourt (Éditeur Le Roux, Strasbourg 1949, 132 p.). Nous attendions le livre de M. d'Harcourt sur *La religion de Gœthe*, avec beaucoup d'impatience et un peu d'inquiétude, car le sujet est aussi redoutable que magnifique et il exige un esprit non prévenu. Germaniste authentique, M. d'Harcourt sait parfaitement qu'il n'a pas épuisé la question. Nous regrettons qu'il l'ait abordée sans avoir l'intention ou la possibilité de la traiter à fond, en négligeant par exemple le « mysticisme » du *Divan*. Nous regrettons plus encore qu'il ait attiré Gœthe vers le catholicisme, car c'est se faire homme de foi plus qu'homme de science; or, dans de nombreux travaux, M. d'Harcourt a prouvé qu'il était un savant.

VII. — *Aspects de Gœthe. Gœthe et notre temps.* (Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg. Société d'édition Les belles Lettres 1949, 70 p.). Le 2 juin, l'Université de Strasbourg a commémoré le bicentenaire de la naissance de Gœthe; pour le célébrer elle a choisi le spécialiste du poète, Albert Fuchs, qui connaît son Gœthe mieux qu'aucun homme de France. Sa conférence, accrue de quelques développements, est devenue cette plaquette, synthèse pleine de savoir et aussi d'ardeur, car l'auteur est de ceux qui vivent leur science; on la lira et on la relira.

VIII. — *Ansprache im Gœthejahr* par Thomas Mann (Suhrkamp Verlag, Berlin 1949, 21 p.). Il ne faut pas chercher dans l'allocution prononcée par Th. Mann à Francfort, le 25 juillet 1949, un nouvel « aspect de Gœthe », car le conférencier, qui reprenait contact avec l'Allemagne, avait à plaider sa cause devant un public partiellement hostile; mais il a souvent parlé de Gœthe et on pourrait, en groupant ses études, reconstituer « le Gœthe de Th. Mann ».

IX. — *Carl Gustav Carus*, par Paul Stöcklein (Hoffmann und Campe Verlag, Hambourg 1948, 96 p.). Il ne s'agit pas d'un livre nouveau, mais de la réédition d'un petit volume paru en 1943 dans la collection « L'esprit européen »; l'auteur et l'éditeur ne cachent pas leur fierté de pouvoir maintenant réimprimer sans aucune modification des ouvrages publiés avant 1945. On pourrait donner à celui-ci comme sous-titre : de Gœthe à l'Europe, par Carus. En effet, l'auteur nous expose comment, avec lucidité et respect, le poète fut étudié par son biographe, avant de nous présenter celui-ci, puis de nous montrer son acheminement vers une « conscience européenne ». Les qualités que Stöcklein loue chez Carus sont aussi les siennes; il est authentiquement un humaniste, nourri de Platon et de Gœthe.

X. — *Hommage de l'Unesco à Gœthe* (1949, 197 p.). L'Unesco a célébré le bicentenaire de la naissance de Gœthe en lui consacrant un hommage collectif, pour lequel il s'est adressé à Beutler, Burckhardt, B. Croce, Iwaszkiewicz, Th. Mann, Gabriela Mistral, Filmer Stuart Northrop, Sarvepalli Radhakrishnan, A. Reyes, J. Romains, Leopold Sedar, Senghor, Stephen Spender, Taha Hussein. Nous sommes heureux de lire ces témoignages du monde entier, en particulier celui de L. S. Senghor, mais nous souhaitons que l'Unesco fasse davantage et, par exemple, subventionne une édition française des œuvres de Gœthe.

XI. — *Gœthes Satyros und der Urfaust*, par J. J. Schneider (Niemeyer, Halle 1949, 33 p. in-8). Travail très documenté sur deux des premières œuvres de Gœthe. L'auteur, qui publia il y a un demi-siècle un livre important sur l'influence de la Franc-Maçonnerie dans l'Allemagne du XVIII[e] siècle, est parfaitement renseigné sur les arrière-plans mystérieux de la production gœthéenne.

XII. — *Gœthe. I. Le premier Faust*, par H. E. Vallet (Éditeur Foucher, 128, rue de Rivoli, 88 p.). C'est une heureuse idée d'avoir introduit dans la collection « Expliquez-moi... » le premier Faust (en attendant le second?). L'auteur de ce petit fascicule est Henri E. Vallet qui édita le numéro spécial de *l'Age nouveau* consacré à l'Allemagne. Il présente d'abord les « thèmes de réflexion » essentiels, puis rapidement Gœthe et *Faust;* il donne ensuite une « analyse » de la pièce, qui se double parfois d'un commentaire. Les quelques extraits qui complètent ce petit volume nous paraissent inutiles et nous préférerions que le commentateur offrît aux lecteurs d'autres renseignements qu'il n'ignore cer-

tainement pas. En somme, une initiation à l'œuvre, qui veut être modeste, mais rendra service au grand public, comme aux élèves des lycées.

C. — **Revues.**

I. *Trivium* (Atlantis Verlag, Zürich) publie un numéro spécial très intéressant : H. Meyer, *Gœthes « Kleine Blumen, Kleine Blätter »*; E. Staiger, *Gœthes Mahomet;* W. Schadewaldt, *Gœthe und Homer;* B. Tecchi, *Sulle immagini del « Gesang der Geister über den Wassern »*; G. Scalvini, *Frammenti su Gœthe.*

II. *Revue des Langues vivantes* (Bruxelles). Numéro spécial consacré à Gœthe : Fritz Strich, *Gœthes Vermächtnis;* O. Edwards, *Aspects of Gœthes Poetry;* H. Meyer, *Gœthes Prometheusode in ihrem zyklischen Zusammenhang;* A. L. Corin, *L'idée génératrice du Faust de Gœthe;* P. Westra, *De scene « Wald und Höhle mit Gœthes Faust »*; Ph. Devaux, *Gœthe savant;* J.-F. Angelloz, *Gœthe et la France.*

III. *German Life and Letters* (Blackwell, Oxford). Le n° de juillet 1949 est entièrement consacré à Gœthe et comprend : *Gœthe and the Modern World* (C. P. Magill), *Gœthe the Liberal Conservative* (G. P. Gooch), *Gœthe. The Man and the Myth* (Barker Fairley), *The Living Gœthe* (Willoughby), *Gœthes Single View of Nature and Man* (L. L. Whyle), *Incognito. An Imaginary Conversation* (G. Sackville-West), *Gœthes Poetry* (Elisabeth M. Wilkinson), *English Visitors to Weimar* (D. F. S. Scott) et la traduction en vers anglais de plusieurs poèmes de Gœthe.

J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

Il vient de paraître un livre sur Bernard Shaw (1), qui défend encore la vérité et la raison en un temps où certains les décrient ou voudraient faire passer sous leurs noms ce qui en est justement le contraire. L'auteur, le Dr Joad, est un philosophe anglais fort connu de ses compatriotes parce qu'il leur offre sans embarras un plaisant personnage et parce qu'il sait rendre claires des idées qui ne sont pas toujours simples. On peut comprendre qu'il tienne Shaw pour le seul génie de son époque. Ne souhaitez pas rencontrer jamais le Dr Joad. Non qu'il se croie très supérieur aux autres hommes; mais il dit n'en avoir rencontré que trois qui ne l'aient pas profondément déçu : Shaw est l'un d'eux; il y a aussi Gandhi et Charlie Chaplin.

Je plains Joad de l'exigence de son goût. Je l'approuve, ayant été disciple idolâtre de Shaw, d'avoir su se séparer de lui. Au sortir d'une éducation où une tyrannie de conformité faussait les sentiments de société et de famille, Joad a trouvé chez ce maître de quoi se libérer, fût-ce avec un peu d'exagération; c'est le fait d'une jeunesse sincère, généreuse, encline à la philosophie. L'histoire de l'esprit anglais ne serait pas complète sans celle de cette révolte. Je ne déteste pas non plus la manière insidieuse dont l'auteur mêle à l'éloge de Shaw écrivain une critique de ses insuffisances.

Il l'admire encore, et cela est bon. S'il n'est plus satisfait pleinement de lui, je ne crois pas que le dépit y ait de part, malgré une histoire de préface refusée pour des raisons piquantes. Shaw

(1) *Shaw*, by C. E. M. Joad (London, Gollancz, 1949, 240 p., 12/6).

a vieilli; ses idées, qui ravirent jadis une poignée de zélotes iconoclastes, sont devenues celles de tout le monde; il ne fait depuis une génération que se répéter. Si Voltaire n'était pas mort après *Irène*, il aurait connu le même sort. Sachons mourir à temps.

Le critique de Shaw ne souscrit plus à sa philosophie, et demande des consolations à Platon. Là-dessus il y aurait beaucoup à dire, sans méconnaître qu'on puisse voir ainsi les choses. Doit-on s'encombrer de tant de considérations sur le but de la vie humaine et sur le flux ou l'élan qui la parcourt (on sait que celui de Shaw est emprunté à Lamarck, non à Bergson)? En admettant ce flux, cet élan, et l'évolution qui l'accompagne, faut-il à tout prix lui assigner un but afin de nous sauver du désespoir? J'avance dès que je quitte un point de départ, même si je ne suis pas certain d'avancer vers un point d'arrivée. Quand la pensée humaine sera parfaite, comme celle des Anciens de son *Mathusalem*, se penser elle-même ne serait-il pas une occupation aussi digne que de penser un être qui lui soit extérieur? Pourquoi, parvenue à ce point, ne se confondrait-elle pas avec Dieu et ne se penserait-elle pas en le pensant?

On s'amusera du personnage que Joad dépeint au lecteur. Connaissez-vous ce trait? Un soir où, l'une de ses comédies étant acclamée, on demandait l'auteur, il arrive sur la scène et lève la main pour parler; quelqu'un siffle à ce moment, et Shaw de répondre : « Monsieur, je suis de votre avis, mais que pouvons-nous faire contre tant de monde? » L'anecdote de Shaw presque octogénaire, glissant sur le fondement tout le long de l'escalier du métro londonien et bondissant dans une voiture au mépris de l'inquiétude publique, a aussi bien de la grâce.

Malgré son esprit, je n'ai jamais cherché à être présenté à Shaw. J'aurais pu le faire un été que j'habitais Wheathampstead, non loin d'Ayot St-Laurence où vit le patriarche. Je craignis d'être glacé par son abord, ou contraint par sa brutalité de lui lâcher quelque impertinence, ou chagriné de ne pouvoir placer un mot dans sa conversation qui n'est, dit-on, qu'un monologue. Joad appelle tantôt magnanimité, tantôt inhumanité cette indifférence à ses semblables. Je pencherais pour l'inhumanité de B. Shaw, qui pousse l'orgueil ou la folie jusqu'à mépriser les raffinements du manger, du boire et de l'amour, par où l'homme civilisé s'élève au-dessus de la bête. C'est aussi parce que Joad a un corps qu'il n'est pas resté le disciple d'un tel maître. Il faut l'approuver de savoir profiter honnêtement de ce que la nature nous offre d'agréable pour adoucir la misère de notre condition.

Jacques Vallette.

LIVRES

Sussex, by *E. Meynell* (x-260 p.); Surrey, by *E. Parker* (VIII-256 p.). 2 vol., London, Hale, 15/ chacun. — Toujours les belles photos et le texte stimulant des « County Books », rédigé par des habitants des comtés décrits avec une connaissance intime des paysages, du peuplement, de l'histoire, des façons populaires de penser et de parler,

du folklore, des souvenirs littéraires, etc. Le Surrey, autrefois un des plus pittoresques comtés anglais, notamment l'un des mieux boisés, doit au voisinage de Londres la contagion de la lèpre urbaine, mais réserve encore quelques restes à l'amateur de belles choses. Le Sussex, en revanche, garde intacts ses charmes naturels auxquels les temps ont ajouté, dans ses villages et dans ses petites villes, celui d'une civilisation aimable et continue, et d'une histoire rendue illustre par Kipling dans deux de ses meilleurs recueils. A juste titre on nous rappelle les écrivains qui l'ont habité ou qui en ont parlé (il y a quelque injustice à passer Baring sous silence).

A Little Tour in France, by *H. James* (*Ib.*, Home and V. Thal, 1949, XVII-242 p., 15/). — **Shrines and Cities of France and Italy**, by *E. Underhill* (*Ib.*, Longmans, 1949, IX-126 p., 9/6). — Encore deux livres de topographie rédigés au cours de leurs voyages par un grand romancier et par une spécialiste de la psychologie religieuse. L'intérêt qui s'attache aux illustrations (excellentes photos dans le premier, croquis dans le second) s'accroit pour les Français amoureux de leur pays à le voir goûté par des esprits distingués (non entièrement goûté, p. ex. à propos des églises de Poitiers) qui donnent à leurs souvenirs la fraîcheur de notes de vacances; la valeur en est encore actuelle, si miséricordieux est le temps pour nos trésors de Touraine, d'Anjou, de Poitou, de Languedoc et de Provence.

Fiesta, by *E. Hemingway* (*Ib.*, Pan Books, 191 p.). — Ce roman rappelle *The Sun also rises* du même auteur par l'action, située à Paris et en Espagne, par le pittoresque des descriptions et par un ton désabusé d'après-guerre. La donnée (l'amour impossible d'un Américain grièvement blessé pour une Anglaise) pourrait être scabreuse, mais est traitée avec tact.

Aspects of the Novel, by *E. M. Forster* (*Ib.*, Arnold, 160 p., 6/). — Dans ce petit livre stimulant, l'auteur montre le roman ajoutant à la notion de temps celle de valeur et, entre ces deux pôles, les compromis les plus variés. Il considère les romanciers non chronologiquement ou par pays, mais en vertu de leur parenté de tempérament ou de vision, et de ce qu'on peut appeler leur humanité. Plutôt que des lois du genre, il en recherche des aspects : la donnée, le rôle de la fantaisie, de la qualité prophétique, de ce rythme en peinture et en musique. Tout cela vivifié constamment par des exemples.

The Old and the Young, by *M. Evans* (*Ib.*, L. Drummond, 1949, 216 p., 8/6). — A l'occasion d'un recueil de ses poèmes, j'ai loué ici les rares dons de Miss Evans. On les retrouve dans cette collection de nouvelles : fraîcheur de vision, alchimie de la réalité dans un esprit méditatif qui en livre le sens purifié sans émousser la pointe de l'incident caractéristique. On apprend ou on entretient chez elle une sympathie avec les gens et les choses sous leur aspect le plus original, parfois imprévu. Il n'est pas indifférent que le fond de tout cela soit gallois.

Come Sketching, by *P. B. Bradshaw* (*Ib.*, The Studio, 1949, 96 p., 15/). — L'auteur, aquarelliste et dessinateur, a mis à contribution huit artistes célèbres qui lui ont fourni des conseils et des exemples variés, bien reproduits, à l'usage de qui veut apprendre le croquis ou s'y perfectionner. Intelligent, amusant, secourable. Une espèce d'Ecole A.B.C. supérieure.

The Conversations of Doctor Johnson, ed. by *R. Postgate* (*Ib.*, J. Lehmann, 1949, 316 p., 8/6). — La *Vie de Johnson* de Boswell est sans doute la plus célèbre biographie du monde. Elle contient néanmoins beaucoup de fatras anachronique. Postgate, qui recherche dans l'introduction à ce volume les raisons du succès durable de cette *Vie*, a eu l'heureuse idée de l'alléger de son poids importun et de n'en laisser que la moëlle, à savoir les récits de conversations délectables qu'agrémentait le Docteur de ses boutades où l'esprit le dispute au bon sens. Ses remarques sur la fornication, depuis longtemps absentes de la biographie, sont ici, pour notre agrément, réintégrées.

The Making and Meaning of Words, by *G. H. Vallins* (*Ib.*, Black, 1949, VII-216 p., 8/6). — Modestement présenté comme une mise en appétit à l'usage du profane, ce livre devrait rendre grand service à tout Français qui s'intéresse à la langue anglaise et désire la parler correctement. Un minimum de principes généraux et d'histoire de la langue, et surtout une mine d'exemples sur le sens, les abréviations, l'orthographe, la grammaire, le rôle des noms de personnes et de lieux, et quelques réflexions sur le dic-

tionnaire : voilà surtout ce qu'on trouvera ici, rédigé de façon attrayante, avec nombre de remarques originales et de discussions des autorités.

Collected Poems, 1925-1948, by *L. Mac Neice* (*Ib.*, Faber, 1949, 310 p., 12/6). — L'un des plus célèbres poètes anglais contemporains a rassemblé dans ce recueil ses vers jusqu'ici publiés dans neuf volumes dont certains épuisés. Le fait vaut d'être signalé, puisqu'on peut maintenant prendre une vue panoramique de cette œuvre qu'il faut connaître. L'auteur a supprimé de cette édition définitive quelques poèmes dont il n'est plus satisfait, en a corrigé d'autres et y a joint plusieurs inédits. On espère qu'il n'a pas délaissé l'art des vers — il a de longues années devant lui.

The White Threshold, by *W. S. Graham* (*Ib.*, *id.*, 1949, 70 p., 8/6). — Un vrai poète, au don verbal tumultueux, au lyrisme pressé et sans frein, obscur parce que ses images ont souvent un sens extrêmement personnel et que son style est fort ramassé. Il vaut la peine de le lire et relire. Le progrès de ce recueil par rapport au précédent, signalé ici il y a trois ans, tient surtout à ce qu'en conservant sa flamme il a émergé d'un certain chaos et a discipliné sa forme; en même temps il fond avec maîtrise cette forme et sa musique, ses motifs (ici surtout l'Ecosse et la mer), et sa pensée. Rien de gratuit; cela sonne le plein.

Britain and the British People, by *E. Barker* (Oxford University Press, 1949, 141 p., 5/). — Un des meilleurs historiens du peuple anglais a réuni sous ce petit volume une somme surprenante de connaissances utiles et essentielles sur les sujets suivants : aspect physique du pays, nation, régions et divisions, classes, Églises, société et Etat, institutions parlementaires, gouvernement, droit et lois, religion, choses de l'esprit, solidarité sociale et nationale. 9 p. de photos variées, 1 diagramme, 2 cartes.

The Poet Chaucer, by *N. Coghill* (*Id.*, 1949, XII-185 p., 5/). — Si l'on donne au mot « comique » un sens large et profond, Chaucer peut être appelé « le premier poète comique de l'Angleterre ». Le vieil anglais du texte original rebute, et c'est dommage, le lecteur non préparé. Coghill en a donné à la radio une version moderne qui a eu grand succès. Ici, c'est une biographie en trois étapes, alternant avec l'examen des œuvres, qui permettra de se familiariser avec ce grand écrivain. Dans le dernier chapitre, l'auteur présente en détail les *Contes de Canterbury* et leurs personnages.

Reading as one of the Fine Arts, by *Lord D. Cecil* (*Id.*, 1949, 16 p., 2/). — Erudit et critique connu, l'auteur expose les qualités qu'il faut, à son sens, développer pour aiguiser et purifier le goût et la jouissance que peuvent donner les livres. On aime sa largeur de vues, sa saine réaction contre les dogmes, les œillères, les exclusives.

Shakespeare and his Critics, by *F. E. Halliday* (London, *Duckworth*, 1949, 522 p., 30/). **A Life of Shakespeare**, by *H. Pearson* (*Ib.*, Carroll and Nicholson, 1949, 239 p., 9/6). **Shakespeare**, by *I. Brown* (*Ib.*, Collins, 1949, 352 p., 12/6). **Principles of Shakespearian Production**, by *G. W. Knight* (Pelican, 1949, 224 p., 1/6). **Shakespeare and the Popular Dramatic Tradition**, by *S. L. Bethell* (London, Staples, 1949, 164 p., 10/6). **Character and Motive in Shakespeare**, by *J. I. M. Stewart* (*Ib.*, Longmans, 1949, 154 p., 10/6). **Hamlet's Father**, by *R. Flatter* (*Ib.*, Heinemann, 1949, 215 p., 15/). — Voici plusieurs travaux récents où Shakespeare est vu d'angles divers. Halliday a écrit pour le lecteur moyen un livre de documentation générale, sur : la vie du poète; le théâtre de son temps; son œuvre, son style, ses personnages; le texte; l'attribution de tout ou partie de ce texte à divers écrivains. La deuxième section a trait aux critiques de Shakespeare et cite des appréciations importantes, réparties par pièces (y compris les apocryphes et les douteuses) et par poèmes. Tout cela va assez loin et accompagnera utilement et agréablement la lecture de l'œuvre. — Des deux biographies de Pearson et Brown, je préfère la seconde. La première fait vraiment trop de place à la légende ou à la conjecture, et ne vaut pas la biographie de Wilde du même auteur, récemment signalée ici; elle offre cependant un choix de citations qui est une fête. La seconde, beaucoup plus ample, renferme d'excellents passages sur le milieu et les conditions dans lesquels écrivit Sh., caractérise son génie de façon personnelle, et fait bien voir chez lui l'homme et l'acteur. — On sait, par ce que le *Mercure* a dit plusieurs fois de ses livres, que G. W. Knight a inauguré dans le sens symbolique une réaction contre l'interprétation

historique de Sh. Ici l'on voit ce symbolisme en action, aussi bien dans la mise en scène que dans les jeux de scène : ne serait-ce que parce qu'il donne, dans ce domaine, le pas à la poésie sur l'archéologie, son livre est utile et important. — Les trois suivants concernent l'œuvre et non l'auteur. Chacun a quelque chose de nouveau à dire. Bethell considère que le lecteur et l'auditeur modernes, étant entendues une tradition continue et une synthèse sans exclusive de tous les points de vue critiques, est mieux placé que ceux d'autrefois pour goûter Sh. dans plusieurs plans, avec ce qu'il nomme une « multiconscience »; il traite aussi de la durée et des caractères, et de certains problèmes de détail. Le livre de Stewart suscite certainement la discussion. Mais il est le type d'une réaction moderne contre trois critiques majeurs d'hier et contre des vues convenues du caractère dans la vie et au théâtre. Il suggère pour l'interprétation des personnages shakespeariens une méthode saine, prouve contre ses bêtes noires que Sh. est un psychologue consommé, et montre comment la cohésion de ses caractères renforce le sens supérieur des drames. Flatter en fait autant en considérant le seul *Hamlet*. Son brillant essai dissout certaines incohérences de la pièce, si l'on accepte d'y voir dans le spectre le meneur de jeu. Il est alors aisé de trouver que *Hamlet* représente « la victoire du pardon sur la vengeance, de l'amour sur la justice ». La nouveauté du livre tient également à une lecture aiguë et profonde de la pièce, ainsi qu'à un renouvellement — appuyé sur ces observations — de la mise en scène.

Bayamus, by *S. Themerson* (*Ib.*, Poetry London, 1949, 92 p., 7/6). — « C'est extrêmement drôle, mais abrégez » (A. Hermant).

What is Psycho-Analysis? by *E. Jones* (*Ib.*, Allen-Unwin, 1949, 126 p., 7/6). — Expose l'histoire, le contenu, les applications de la psychanalyse freudienne, à l'exclusion de ses prolongements ou déformations (p. ex. chez Adler et Jung).

An American Visitor, by *J. Cary* (*Ib.*, Joseph, 231 p., 8/6). — Il s'agit d'une visiteuse qui s'éprend d'un fonctionnaire britannique en Afrique tropicale. L'action tourne sur la politique locale dans ses rapports avec des psychologies dont la dissemblance provoque malentendus et désastres. L'auteur connaît ce dont il parle; il sait réfléchir et y invite; ces qualités, jointes à l'ironie et à une morale relativiste, font de lui un des meilleurs romanciers anglais contemporains.

The Poet's Tongue, by *W. H. Auden* and *J. Garrett* (*Ib.*, Bell, 467 p., 8/6). — La poésie, « discours mémorable » : tel est le principe qui préside au choix très large de cette anthologie de la poésie anglaise de tous les temps, de la plus grave à la plus légère (laquelle y tient une grande place). La matière habituelle de ce genre de livre est agréablement renouvelée; on y fera de passionnantes découvertes. La surprise y joue un rôle fécond : les extraits, disposés suivant l'ordre alphabétique des premiers vers, ne sont pas signés dans le corps du texte. « De qui est-ce? » L'accent moderne de tels passages qu'on n'attribuerait pas à première vue à B. Jonson ou à Milton, p. ex., suggère de façon frappante la continuité du discours poétique anglais.

He, the Maker, by *W. B. Ziff* (N. York, Argus Books, 1949, 46 p., 2 doll. 50). — Poème dramatique un peu grandiloquent, sur l'idée de l'homme fait à l'image de Dieu, et nourri de la pensée de tous les temps.

Poètes anglais des contemporains à Chaucer, par *A. Maisonneuve* (Paris, Hachette, 1949, 447 p.). — L'ordre de cette anthologie, le titre le dit, n'est pas chronologique. De Chaucer à S. Keyes, les poèmes cités sont répartis par thèmes : de quoi nous rappeler que la poésie anglaise est un témoin éternellement grand du monde et de l'homme. On avait des anthologies de vers anglais traduits; aucune, aussi ample, d'originaux mis en valeur et présentés aussi commodément au Français curieux du contact immédiat avec le texte. La part faite aux modernes et aux contemporains est large. Sur le choix, il ne faut pas discuter : celui-ci témoigne d'une bonne connaissance du sujet, et d'un goût éclairé. Que demander de plus?

Lady Roxana, par *D. Defoe*, trad. de Sarbois (Paris, Laffont, 1949, 378 p., 450 fr.). — La traductrice l'appelle un peu timidement une « catin », pour se conformer au langage d'une époque où, comme dans ce roman, on savait dire avec décence des choses scabreuses. Si vous ne l'avez pas lue, lisez l'histoire de la bonne Roxana; elle est digne de son auteur, celui de *Robinson Crusoë*.

The Well Wrought Urn, by *C. Brooks* (*Ib.*, Dobson, 1949, 270 p., 10/6). — On a signalé ici le livre de Brooks *Modern Poetry and the Tradition*, qui fait honneur à la critique américaine. Les trois derniers chapitres de celui-ci reprennent les mêmes théories, en réaction contre l'interprétation historique de la poésie et l'« hérésie de la paraphrase » (inutile peut-être d'enfoncer cette dernière porte). L'auteur recherche les éléments communs à toute poésie dans l'analyse de dix poèmes, de Donne à Yeats. Quels éléments? « Le paradoxe avec ses concomitants jumeaux : l'ironie et l'émerveillement ». C'est dire que sa méthode est fort intellectuelle. Mais elle constitue un exemple d'attention récompensée par de profondes trouvailles. Il veut comprendre la structure d'une œuvre d'art en lui demandant non seulement un sens intelligible, chose trop négligée de nos jours, mais aussi les rapprochements d'où jailliront les intentions cachées, les échos, les harmoniques, plus tout ce dont le lecteur enrichit parfois une œuvre où seule la subconscience de l'auteur, ou le hasard, pouvait l'y avoir déposé. D'où, en un ou deux cas seulement, excès de lourdeur et de subtilité. Mais on admirera la finesse et la nouveauté des essais sur Donne, *Macbeth*, Milton et Yeats — entre autres.

Le destin de Robert Shannon, par *A. J. Cronin*, trad. Sellier-Leclercq (Paris, Michel, 1949, 351 p., 300 fr.). — La clientèle habituelle de Cronin ne se lassera pas de lire encore cette histoire de médecin vertueux et malheureux; tout finit bien, mais on aura palpité.

La colonne de feu, par *F. Stuart*, trad. Aubray (Paris, Temps présent, 1949, 336 p., 360 fr.). — On a plaisir, entre tant de fadaises, à saluer enfin chez nous la traduction d'un roman qui en vaut la peine. Il contient la peinture réaliste de vies ruinées par la guerre (habitants d'une ville allemande bombardée, personnes déplacées) et, empreint de réflexion généreuse, montre des âmes qui se fraient un chemin hors du désespoir comme les Juifs derrière la colonne de feu. Aucune arrière-pensée politique; aucun optimisme factice.

L'enquête, par *R. Neumann*, trad. Lichtenberger (Paris, Calmann, 1949, 251 p., 280 fr.). — Cette enquête est menée par un homme qui veut retrouver le secret d'une morte, sa vraie personnalité. Pour un romancier tel que l'auteur des *Enfants de Vienne*, il y avait dans ce motif prétexte à un bel exercice technique. Non seulement il y réussit, mais il donne une valeur générale à l'histoire de sa Bibiana, qui participe de celle de notre époque.

Livres reçus. — *Le grand abîme*, par D. Davidson, trad. Henriot (Paris, Calmann, 1949, 365 p., 400 fr.). — *Une femme ordinaire*, par A. Ellis, trad. Tréglos (Paris, Temps présent, 1949, 286 p., 330 fr.). — *Les 5 filles Silver*, par L. Golding, trad. Fournier-Pargoire (Paris, Michel, 1949, 541 p., 540 fr.). — *James ou la vie de château*, par M. Laski, trad. Muller (Paris, Plon, 1949, 247 p., 240 fr.). — 2 *French Folk Songs* : Le chevalier du guet — Margoton va-t-à-l'eau (Oxford University Press, 1949, 5 d. et 6 d.).

REVUES

The New Statesman and Nation. 17.9-22.10.1949. — A signaler en général : La dévaluation et ses répercussions intérieures (prix, polémiques électorales, attitude des ouvriers), abondamment traitées dans ces 6 livraisons; les impressions de première main recueillies par des visiteurs intelligents en Allemagne et en Tchécoslovaquie (17.9), dans notre Massif central, dans les Hautes-terres d'Ecosse (24.9), en Yougoslavie (8.10), en Chine et au Canada (15.10); les réflexions sur les jugements derrière le Rideau de fer (24.9, 15.10); sur la situation russo-yougoslave (22.-10); sur la « paix atomique » (1.10) et ses incidences inquiétantes en Allemagne (15.10); sur la position des socialistes en France (22.10). De plus : *17.9 :* Le festival d'Edimbourg (III). Keats et ses amis. *24.9 :* Portrait d'un vieux protestant gallois. Richard Strauss. *1.10 :* La vie à la campagne. Byron. *8.10 :* Poésie, public et critique (important, par le poète L. Mac Neice). Poème de Madge. S. Maugham. *15.10 :* Critique des tribunaux anglais de simple police. Les communautés de *kibbutzim* israéliens. Tennyson. *22.10 :* Mosley, l'ami des nazis, revient à la charge. La « rééducation » des Allemands : déception. Situation des agriculteurs anglais. Le centenaire de Poe.

The Listener, 22.9-20.10.1949. — Séries : Derrière le Rideau de fer (22 et 29.9). D. H. Lawrence (22 et 29.9). Linéaments de la pensée religieuse de l'avenir (22.9-6.10). Comment lire les Evangiles (29.9-20.10). Gœthe (29.9-20.10). Problèmes de l'éducation (29.9-13.10). La

dévaluation et ses suites (22.9-13.10). Les derniers acteurs-directeurs de théâtre en Angleterre (13 et 20.10). De plus : *22.9 :* La contrebande des drogues. Confessions du peintre A. John. Le compositeur Bliss. *29.9 :* Pavlov. Fouilles archéologiques à Canterbury. Peintures indiennes à Bikaner. Le compositeur Britten. *6.10 :* L'avenir des classes moyennes (2 art.). Les documents historiques conservés dans la famille des Wentworth. Scriabine. *13.10 :* L'avenir de l'Asie sud-orientale. Un visiteur américain en Angleterre. Chopin. Le *Requiem* de Verdi. *20.10 :* La défaite des rebelles grecs. Crise en Argentine. Les déserts de lave du Kenya. Les ouvriers américains. En Malaisie. Les tracas inutiles. Nouvelle de Supervielle. — *Passim :* poèmes de valeur.

Horizon, October 1949. — Chestov. Léonard de Vinci. Le peintre Francès (ill.). B. Berenson. Le défi de l'art américain. Poèmes de W. H. Auden.

The Penguin New Writing, N° 37. — Nouvelles et poèmes intéressants (2 trad. du français de L. Guilloux et de Supervielle). Tchékhov. L'art et la ruine de la société organique. Notes, qu'il faut lire, du poète G. S. Fraser sur l'évolution du style dans la poésie anglaise contemporaine.

The Poetry Review, Oct.-Nov. 1949. — Nombreux poèmes. Articles sur W. H. Davies et E. Thomas; H. Monro, la poésie en Australasie; L. Bowes Lyon, poète considérable qui vient de mourir.

The Adelphi, Autumn 1949. — La France retrouvée par un Anglais. Les Herreros et l'O.N.U. L'homme sur la terre : la vallée du Tennessee. Premier livre d'un roman sur Athènes au temps de Socrate. Nombreux et bons poèmes.

Poetry London, September 1949. — Numéro intéressant par la qualité des poèmes (de la Mare, K. Douglas, I. Fletcher, G. Williams, B. Gutteridge, N. Moore, L. Roberts, Supervielle, etc. Articles sur Gœthe, Patmore, MacNeice, et d'autres poètes contemporains.

The Dublin Magazine, Oct.-Déc. 1949. — 6 poèmes. Platon et la conscience moderne. Les débuts du théâtre irlandais. Emily Brontë. Une courte nouvelle. Critique dramatique. Revues de livres.

French Studies, July 1949. — Réflexions sur *Bérénice* et sur *Polyeucte*. Corneille vu par les Anglais depuis 1800. Pour une meilleure poétique : les post-symbolistes. Un épisode de la *Chronique rimée* de P. Mousket. Un inédit de T. Sebillet. Nombreuses revues de livres.

The Hudson Review, Summer 1949. — Un article de 50 p. sur l'action dans *Hamlet*. Fonction de l'image dans le drame poétique. Britten et ses deux opéras. Eliot et la culture. Le drame néo-classique. Critique de plusieurs recueils de poèmes récents et importants. 6 versions de l'Enfer sur terre. Poèmes. Une nouvelle.

Meanjin, Autumn 1949. — Une nouvelle. Reproductions de peintures et bois. Le théâtre australien. La tradition et la littérature australienne. La presse et la politique. Poèmes.

Life and Letters, October 1949. — Numéro tout entier consacré aux lettres suédoises contemporaines. Article de présentation. Poèmes. Nouvelles. Fragments de romans.

Nine, Autumn 1949. — Comme le dit T. S. Eliot dans son message de bienvenue à cette revue trimestrielle de poésie et de critique, lancée par un groupe de jeunes, les « petites revues » comme celle-ci entretiennent la vie dans la littérature depuis une génération. *Nine* prend une sorte de relève. Pas de manifeste, mais un propos de robustesse et une catholicité de goûts qui sont prouvés par des poèmes originaux et les traductions de Dante, de Rilke, d'Horace, du chinois, le fragment de Pound et les courts essais contenus dans ce numéro. C'est aux fruits que l'on connaît l'arbre : la croissance de *Nine* sera suivie avec sympathie et l'espoir de voir justifiée une prétention affichée de ne pas *« essere senza coglioni »*. — J. V.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

FOSSATUM AFRICÆ.— La photographie aérienne est née des besoins de l'observation militaire pendant la première guerre mondiale, et la paix revenue elle a subi une « reconversion »

immédiate au bénéfice d'œuvres pacifiques, notamment de recherches archéologiques, en Angleterre avec Crawford, et surtout en Syrie avec un ancien aviateur militaire, le R. P. jésuite Poidebard à qui l'on doit deux beaux volumes : *La trace de Rome dans le désert de Syrie, et Le limes de Chalcis.*

Elle a fait d'immenses progrès au cours des quinze dernières années. — A l'origine, l'usage des plaques transportées en magasins lourds et volumineux limitait au cours de chaque envol le nombre des clichés à prendre, d'où l'obligation de choisir les objectifs, et par conséquent de faire exécuter la mission par un observateur. Cette reconnaissance « à vue » obligeait à voler bas (1.000 à 2.500 mètres), ce qui limitait la surface couverte par chaque cliché.

Le report sur carte à petite échelle constituait une opération délicate, sujette à erreurs. Trop de choses dépendaient de l'observation humaine, qui restait fragmentaire et incertaine au lieu d'être totale.

La nécessité de consacrer un temps de plus en plus bref aux missions de reconnaissance militaires, afin d'échapper aux avions de chasse de plus en plus rapides, a eu pour conséquence de transformer les méthodes de la photographie aérienne, qui a profité des rapides progrès réalisés dans la technique photographique.

Des appareils spéciaux, à grande capacité, enregistrent en vol des bandes de terrains de plus en plus importantes. L'automatisme des prises de vue est devenu indispensable, l'élévation de l'altitude aussi : 5.000 et 6.000 mètres. Chaque bande couvre vingt fois plus d'espace qu'autrefois; l'opérateur ne s'occupe plus des détails de ce qu'il enregistre, et c'est au sol, commodément et lentement, qu'est faite par des spécialistes avec des appareils grossissants, l'étude du terrain.

Ces méthodes nouvelles ont été appliquées depuis trois ans à l'archéologie par le colonel Jean Baradez qui, chargé de mission par le Service des antiquités de l'Algérie, a exploré les confins algériens et révélé l'existence sous les sables d'une ligne fortifiée romaine de 750 kilomètres, dont il a vérifié au sol les ouvrages par des sondages, et qu'il a même fouillée en certains points importants comme Gemellæ.

C'est de très loin la découverte archéologique la plus importante qui ait été faite depuis cent vingt ans sur le sol algérien. Elle était impossible sans la photographie aérienne qui décèle ce que l'œil ne saurait soupçonner, et eût-elle été possible qu'elle aurait demandé des dizaines et des dizaines d'années pour parvenir à un résultat si complet et si précis.

Le colonel Jean Baradez, ancien agronome converti à l'archéologie, dans un bel et copieux ouvrage qu'il a intitulé *Fossatum Africæ*, et que le gouvernement général de l'Algérie a tenu à honneur d'éditer avec tout le soin désirable, a exposé dans le détail

le résultat de ses recherches, de ses observations, de ses reconstitutions, et ses conclusions, pendant trois années d'un travail acharné. C'est un monument. Sa contribution à l'histoire de l'Afrique du Nord est capitale et elle bouleverse nombre de notions reçues.

M. Albert Grenier, qui a présenté à l'Académie des Inscriptions cet ouvrage, aussitôt proposé pour un prix, a dit fort justement qu'un tel apport constituait une étape décisive dans la recherche du passé de l'Afrique du Nord. Il n'est pas en effet une simple étude militaire, mais une étude de civilisation. Car la ligne fortifiée, pourvue de tous les moyens d'accès, s'appuyait sur d'importants travaux de colonisation : travaux d'hydraulique agricole, que le colonel Baradez a reconnus et décrits avec sa compétence d'ingénieur agronome; installations de moulins, d'huileries, de fermes, d'habitations.

Le souhait de l'auteur, c'est d'ailleurs que cette étude d'archéologie ne serve pas uniquement à la connaissance du passé de l'Afrique du Nord, mais qu'elle tourne au bénéfice du présent et de l'avenir, et que l'exemple des réalisations romaines stimule la reconstitution de ces régions prospères transformées par la conquête arabe en espaces désolés.

UN BUSTE DE PARIS-DUVERNEY PAR LEMOYNE DISPARU ET RETROUVE. — Le catalogue des œuvres de J. B. II Lemoyne dressé par M. Louis Réau dans son ouvrage sur le grand sculpteur, mentionne parmi ses bustes disparus ou égarés celui de Paris-Duverney *en terre cuite*. Ce buste, est-il précisé, ne nous est connu que par une annonce des *Affiches de Paris*, qui le signale comme étant à vendre en 1780. Le commentaire qui suit, et qui donne Lemoyne comme le décorateur de l'Ecole militaire, est erroné, car Lemoyne n'a pas décoré le monument comme il y est dit : il s'est borné à sculpter la statue pédestre de Louis XV pour la cour d'honneur, et à inspirer son élève d'Huez surtout pour le bas-relief du tympan décorant la façade intérieure sur cette cour, exécuté par ce dernier. Mais revenons à Paris-Duverney. Fondateur et intendant de l'Ecole militaire jusqu'à sa mort survenue en 1770, à près de 87 ans, Duverney avait exprimé devant le gouverneur de l'Ecole et devant l'artiste le désir qu'après son décès, son buste *en marbre* par Lemoyne fût placé dans le cabinet de l'intendance. Quelques mois après sa mort, le conseil d'administration de l'Ecole rappela les intentions du défunt à son petit-neveu et légataire universel le comte de La Blache, le même qui eut des démêlés financiers fameux avec Beaumarchais et que celui-ci ridiculisa. L'héritier refusa de se dessaisir du buste sous des prétexes sentimentaux qui ne trompèrent point ses interlocuteurs. On lui répondit, avec cette courtoisie qui porte la marque du temps, que le refus manifestait un sentiment d'amour et de reconnaissance pour le défunt, auquel on ne pouvait qu'applaudir parce qu'il faisait

l'éloge du cœur; mais on estimait que ce sentiment devait céder à l'exécution d'une volonté formelle. D'ailleurs, ajoutait-on, pour la mémoire de Paris-Duverney, il était préférable que son portrait fût exposé sans cesse aux yeux de toutes les personnes qui fréquentaient et qui habitaient le bel établissement qui lui devait l'existence. Pour décider son correspondant, l'Ecole offrait, en échange du buste *en marbre* convoité, l'original de ce buste *en terre cuite* que Lemoyne lui avait donné, et essuya un nouveau refus. Par mesure de transaction, le comte de la Blache proposa de faire exécuter par Lemoyne une copie en marbre dudit buste mais aux frais de l'Ecole. Cette dernière refusa parce qu'une dépense somptuaire aussi élevée avait besoin de l'autorisation du ministre et que, pour la solliciter, il faudrait faire un exposé de la question un peu gênant pour la ladrerie de l'héritier millionnaire. Les choses en restèrent là. Demeuré en la possession du comte de la Blache, le buste échut à sa fille Marie, qui épousa Louis comte d'Haussonville, grand-père du comte Othenin d'Haussonville, membre de l'Académie française. Il est aujourd'hui au château de Coppet.

Il y a lieu de remarquer que le buste *original en terre cuite*, donné par Lemoyne à l'Ecole militaire, a peu de chances d'être le même que celui qui serait passé en vente en 1780, et dont la trace est perdue. Peut-on croire que l'Ecole ait songé à se défaire du portrait de son fondateur, sans contre-partie? L'on a vu que celle-ci lui avait été refusée. Doit-on conclure alors à l'existence de trois bustes de Paris-Duverney, deux en terre cuite, égarés, et l'un en marbre dont nous avons retrouvé la trace en explorant les papiers de l'Ecole militaire?

C'est la question que nous avons soulevée devant l'Académie des Beaux-Arts en exposant les tribulations de cette intéressante œuvre d'art.

LES PEINTURES DU CHŒUR DE NOTRE-DAME LA GRANDE DE POITIERS. — Le badigeon qui couvrait la voûte du chœur de Notre-Dame la Grande de Poitiers ayant été décapé en 1852, un magnifique ensemble de peintures apparut, qui couvre 100 mètres carrés environ. Restauré vers ce temps par le peintre Brouillet, il a été récemment nettoyé à la demande de M. Paul Deschamps, de l'Académie des Inscriptions, qui en a fait prendre des relevés à l'aquarelle par M. Pierre Valade, pour le Musée des Monuments français dont il est conservateur. L'étude à laquelle il s'est livré lui a permis d'établir des analogies avec des fresques d'époque romane d'autres églises du Poitou, notamment celles de Saint-Savin, et de dater approximativement celles de Notre-Dame la Grande. Le chœur de cette église lui paraît ressembler par l'architecture à celui de Sainte-Radegonde de Poitiers, reconstruit, puis consacré en 1099. Mais, se demande-t-il, le style des fresques s'accorde-t-il

avec cette date? Quelques caractères d'inscriptions retrouvées pourraient le faire croire. Les peintures de la crypte de la même église semblent dater de la fin du XIe siècle. Celles du chœur, apparemment postérieures, ne remonteraient qu'au milieu du XIIe siècle. Elles ont d'ailleurs été recouvertes au XIIIe par d'autres peintures dont il reste des vestiges, pour des raisons obscures qu'on peut attribuer soit à la mode, soit à leur faible visibilité, soit à leur détérioration par l'humidité.

M. Paul Deschamps a insisté sur l'intérêt de cette composition magistrale, d'une ampleur sans seconde en France, qu'il a tout fait, à tous points de vue, pour mettre en valeur.

Robert Laulan.

Les **antiquités de l'Afrique du Nord.** — Directeur de l'Ecole française de Rome, M. Albert Grenier est chargé chaque année par le Gouverneur général de l'Algérie d'une mission d'inspection qu'il exécute en mai et juin, et dont il donne le compte rendu en octobre, à l'Académie des inscriptions. Il a visité cette année notamment le département d'Oran, dont la vallée du Chélif fut l'artère maîtresse dans l'Antiquité. Oran même ne semble pas avoir été occupé à l'époque romaine. Le port principal et la capitale de la région devait être au village actuel de Saint-Leu où l'on a mis au jour de nombreux vestiges et en particulier de très belles mosaïques, joyaux du musée d'Oran. L'ancêtre de Tlemcen, Pomaria, fut une ville importante, en relations avec l'Espagne, comme aujourd'hui Tlemcen.

De nombreux achats de terrains, faits par le gouvernement général, dans les provinces d'Alger et de Constantine, donnent un essor heureux aux fouilles, spécialement à Tipasa et à Bône.

Le problème de Saint-Roch. — M. Augustin Fliche, qui enseigne l'histoire à la Faculté des Lettres de Montpellier, a entretenu l'Académie des inscriptions du problème obscur de saint Roch, saint local, dont le nom ne se rencontre pas avant son existence. Selon lui, l'examen critique des sources et l'étude des débuts du culte de saint Roch à Montpellier et dans l'Italie du Nord, permettent d'aboutir à cette conclusion que, contrairement à l'opinion traditionnelle qui situe sa carrière entre 1295 et 1327, saint Roch est né à Montpellier seulement autour de 1350, qu'il a pris l'habit de pèlerin en 1367, que son séjour à Rome coïncide avec celui du pape Urbain V, ancien professeur de droit canon à l'Université de Montpellier, qu'après avoir opéré de nombreuses guérisons il est mort en Lombardie vers 1379, et que son culte s'est répandu dans l'Italie du Nord et la France méridionale, au début du XVe siècle.

LINGUISTIQUE

LA LANGUE FRANÇAISE A L'EPOQUE DU ROMANTISME. — Quand la mort emporta F. Brunot, ce savant laissait interrompue sa monumentale *Histoire de la Langue française.* Peu d'œuvres scientifiques portent, autant que celle-ci, les marques de la personnalité de son auteur. Aussitôt vu et entendu F. Brunot vous conquérait ou vous arrêtait : d'un seul coup et pour de bon. J'ai connu de mes amis — étudiants alors comme moi — absolument rebelles au charme de ce maître et dressés contre ce qu'ils prenaient, à tort, pour de la vanité quand ce n'était qu'une sorte

d'exaltation de puissance. F. Brunot savait une infinité de choses, non seulement par les livres mais par expérience et il en tirait une joie, une jubilation exultante. Chez un homme habile ouvrier de ses mains le savoir ne reste pas mémoriel; il passe dans les gestes, dans le comportement; F. Brunot était un ouvrier — *Vir operarius* — et un administrateur autant qu'un lecteur et un découvreur infatigable. Pour mon compte, bien avant d'avoir apprécié à leur mesure les qualités et l'honnêteté de sa science, je fus conquis par sa voix et son regard, par ses dons extraordinaires de professeur, jusque par le jacobinisme — un peu archaïque déjà — de ses convictions philosophiques et politiques. Des personnalités de haut relief, ce n'était pas ce qui manquait à la Sorbonne aux environs de 1927, quand René Benjamin déversait son petit venin sur cette Université. Mais tandis que l'image d'un Bourguet vit seulement chez ceux qui l'ont *entendu* expliquer Homère ou Aristophane, qui lit l'H.L.F. peut presque *voir* et se représenter F. Brunot. Il avait entrepris son œuvre, jeune encore, et sagement (encore que ce fût une gageure en 1905 de ramasser en un volume l'histoire du français depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle). Puis il lui arriva, je pense, la même aventure qu'à Michelet rencontrant le Peuple, ce Jacques en guenilles mais sain, mais fort, sur sa route. F. Brunot *vit*, un jour, notre langue française se personnaliser sous ses yeux, comme une jeune Princesse malheureuse reconstituant pièce à pièce un héritage contesté. Il s'éprit d'elle et entreprit de la glorifier. Dès lors l'ouvrage prit un caractère de narration dramatique, passionné, polémique parfois, et ne le quitta plus. Au XVIe siècle, il nous montre les victoires du français sur le latin et sa légitimation de fait dans les écrits scientifiques, théologiques, administratifs, et à l'école même. Plus tard, nous voyons cette langue, risquant toujours de se consumer par excès de purisme dans les salons et les Académies, reprendre des forces et se régénérer ou dans les grandes polémiques ou dans l'obligation d'exprimer des réalités concrètes; conquérir l'Europe et y véhiculer les idées maîtresses révolutionnaires; devenir enfin un instrument si merveilleux qu'avec les mêmes sons, les mêmes tours, la même structure elle est, au même moment et parfois sous la plume d'un même écrivain chantante, mélodieuse, précise jusqu'à l'aigu, grave, légère, que sais-je encore... Souvent, je pense à la joie qui devait saisir F. Brunot au fur et à mesure qu'il approchait de son dieu, le maître des maîtres, Hugo. Il s'arrêta au seuil de la terre promise et le dernier volume qu'il laissait en état de paraître fut publié par les soins de son successeur en Sorbonne, M. Ch. Bruneau.

Fallait-il, à ce moment-là, pousser l'œuvre jusqu'à la date de 1914 qui constitue peut-être, linguistiquement, une limite, ou l'arrêter au contraire au point où elle était parvenue? Le sentiment, s'il inclinait en ce dernier sens avait tort. D'abord, si per-

sonnel qu'il fût, le travail de F. Brunot appartenait en quelque sorte au domaine national et comme tel devait être poursuivi. N'oublions pas non plus que son initiateur sentait bien lui-même qu'il n'aurait pas la force de le conduire seul jusqu'au bout. Ayant déjà confié à MM. A. François et A. Weil la rédaction de certaines parties, il se serait assurément réservé la part du lion dans le romantisme, mais de toute façon l'ouvrage serait devenu de plus en plus le fruit d'une coopération. Aussi estimé-je que M. Ch. Bruneau a eu raison de le poursuivre; j'ajouterai tout de suite que, se chargeant de cette responsabilité, il a fait preuve d'une grande sagesse en donnant à ce volume une nouvelle marque, la sienne propre, qui sera, je pense, celle des deux suivants.

Que signifie, au fond, ce terme *Histoire de la langue?* Il paraît clair et ne l'est pas. Ce n'est point le lieu d'en discuter tout de suite, mais, par exemple, F. Brunot liait si étroitement la notion de langue à celle de civilisation que son Histoire tendait à devenir une fresque du développement de la civilisation française à travers le langage. Dans cette vue, tout événement humain qui a une incidence sur le langage a sa place, et la langue des Auteurs ne tient pas la vedette puisque tel mémoire célèbre sur l'élevage du ver à soie ou sur la fonte des métaux a parfois plus d'importance qu'une ode ou une tragédie. Le tome XII, qui porte sur l'époque romantique, de 1815 à 1852 (1), est *exclusivement* consacré à la langue littéraire. Cela résulte-t-il d'une nécessité pédagogique? Non, et Ch. Bruneau montre fort bien qu'il a été conduit par les faits eux-mêmes à prendre ce parti. A partir de la Restauration, le lien qui maintenait depuis Vaugelas la littérature dans la dépendance de la grammaire et des grammairiens, ce lien est rompu. Non que les écrivains négligent de consulter Girault-Duvivier ou qu'ils dédaignent les dictionnaires; mais l'âge des grammairiens est révolu. La grammaire historique n'est pas encore constituée comme science, mais seuls des retardataires impénitents accordent attention aux faux problèmes de la grammaire générale. On ne se fait pas encore une idée claire de ce qu'est une langue, ni des conditions où elle évolue, mais on se détache des principes et des règles qu'avaient formulés *a priori* les grammairiens du XVII[e] siècle. Evidemment, jusqu'en 1850, il restera des hommes — pédagogues, académiciens ou indépendants — pour penser ces questions comme on le faisait entre 1780 et 1800, et Ch. Bruneau a su peindre excellemment cette sorte de décomposition de la grammaire normative et le désarroi des lexicographes avant Littré (Livre VII de l'ouvrage). Mais les jeunes écrivains dont le talent éclôt ou s'affirme après 1815 ne s'en soucient pas. Qu'ils aient, comme V. Hugo, ou qu'ils n'aient pas d'idées sur la nature d'une

(1) F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à nos jours.* Tome XII, l'Epoque romantique, par Ch. BRUNEAU, Professeur d'histoire de la langue française à l'Université de Paris. Paris, A. Colin, 1 vol in-8°, XIX-593 pages avec bibliographie et index.

langue idéale et parfaite, ils écrivent spontanément, comme leur goût les pousse, sans s'occuper de théories. C'est donc sur leur *style* qu'il convient de les étudier et Ch. Bruneau l'a fait en tenant compte, avec une grande délicatesse, des genres — qui conservaient encore leur autonomie et imposaient l'observance de certaines règles — et de l'individualité originale de chaque écrivain. Or ces années sont fort difficiles à peindre. Tout hommes qui compte, à ce moment-là, est un être divisé, inquiet; classique par sa façon de comprendre certaines choses et de réagir devant un art, romantique par d'autres côtés. Relisons Delécluze ou J.-J. Ampère pour mesurer ce qu'a pu être un tel débat dans des âmes simples! Quoi d'étonnant, alors, si un poète, incontestablement romantique par la qualité de ses passions, demeure classique dans sa manière de les exprimer, ou si l'inverse se produit. Ce constant décalage — qui rend au reste si malaisé l'emploi des termes *classique* et *romantique* dans la critique, fait le principal intérêt de la vie littéraire d'alors. On peut l'étudier chez un homme, ou à partir d'un sentiment ou d'un art. Ch. Bruneau l'a illustré sur le témoignage de la langue. Droitement, il ordonne son sujet autour des deux seuls problèmes d'écriture qui aient sollicité les écrivains de cette époque : celui de *l'image et des figures* qui domine la poésie, celui du *mot*, qui domine la prose. Il ne pouvait mieux atteindre, dans des hommes tels que Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, Michelet, la conscience et la psychologie de l'*écrivain*. Tout différents qu'ils sont, ces artistes participent à un même style, sont emportés dans un même mouvement. C'est peut-être dans son étude des figures que l'auteur l'a montré avec le plus de brio. Mais il suggère bien utilement aussi qu'à partir de cette époque, l'écrivain exige de moins en moins du *mot* qu'il délimite une notion. Le nom, l'adjectif, auxquels on demande d'être suggestifs, évocateurs, que l'on ressuscite ou que l'on crée en raison de tels pouvoirs, perdent d'autant leur pouvoir de définir. Encore quelques années et l'on atteindra le moment où le problème du style (voyez Baudelaire, Mallarmé) sera dominé par la question préjudicielle de la valeur du langage.

Pour qui rêve un peu dessus, l'ouvrage de Ch. Bruneau incite à bien des réflexions. Je dirais même — puisqu'il faut passer à des réserves — qu'il laisse trop à réfléchir. Pourquoi, dans sa rigueur, n'est-il pas plus explicite sur des aspects importants du sujet?

Histoire de la Langue, dit le titre. Je me prends à regretter quelquefois que celui-ci me laisse sur ma soif. Par exemple, je voudrais savoir, en plus de ce qu'on m'apprend sur les néologismes ou les emprunts au vocabulaire médiéval, comment tels écrivains qui fréquentaient tel cénacle, tels salons, entendaient certains mots-clefs du lexique courant, de ces mots identiques dans leur forme depuis des siècles, toujours aussi employés, mais qui d'âge en âge se chargent de valeurs différentes : je cite au hasard *croire*, *sentir*,

artiste, *grâce*, etc... Sans gonfler le livre, cet aspect de la langue aurait pu être considéré plus attentivement sur trois ou quatre exemples, comme le mot de *romantisme* lui-même a été étudié.

Autre chose : par quelles voies, quels cheminements, un terme sorti d'une langue spéciale entre-t-il dans la langue littéraire? Il est sûr qu'après 1828, c'est V. Hugo qui, le premier emprunta (en s'excusant) des mots à l'argot des malfaiteurs : *raisiné*, *trimar*, *tronche*. Mais il ne l'eût pas fait, lui si prudent, si calculateur, si lucide en matière de vocabulaire, s'il n'y eût été incité en quelque sorte par le public. Or au lendemain même de la publication des *Mémoires* de Vidocq nous savons, par le témoignage explicite de Mérimée (Lettre du 16-12-1828 à Stapfer, *Correspondance Générale*, t. I, p. 34) que dans les salons parisiens, hommes et femmes du monde s'amusaient à parler argot et s'engouaient de mots interdits. Si les salons n'avaient pas réagi de cette sorte, Hugo eût-il couru le risque d'utiliser Vidocq? J'en doute; il aurait laissé cette gloire douteuse à E. Sue.

Enfin, en admettant que l'écriture des écrivains romantiques fût définie sur des critères de style, fallait-il sacrifier délibérément tout le chapitre des sources de leur langue? J'admets que pour certains la question est secondaire; mais quand d'autres — un Balzac, un Michelet — hommes de lettres, certes, touchent par métier ou par goût à des domaines extérieurs à la littérature, elle passe au premier plan. « *Il serait médiocrement intéressant d'étudier l'origine des images* », écrit l'auteur à propos de Balzac. Voire! D'abord, il ne m'est pas indifférent que pour traduire l'effet de chocs émotifs répétés sur une âme, Balzac aille chercher le terme de *rouir* qui, chez les ouvriers du fer, dénote une moindre résistance de ce métal après des chocs répétés. Mais quand on sait quelle curiosité l'auteur de la *Comédie Humaine* portait aux débats des grands naturalistes, au magnétisme, à l'économie politique, n'est-on pas en droit de souhaiter qu'un chapitre rappelle tout ce que ces sujets lui ont fourni comme mots, comme images? Ch. Bruneau, qui a étudié l'usage que Balzac fait du français dialectal, sait bien que sa langue fourmille de termes techniques et que sa pensée travaille dessus. N'eût-il pas été opportun d'en parler, au même titre que des comparaisons et des métaphores? Et Michelet, le Michelet première manière, d'avant 1855... Je veux bien que, professant être conservateur en fait de style, il ait poussé au delà des limites permises certains procédés « romantiques »; il fallait le dire. Mais si A. Thierry avait posé et résolu le problème de la langue historique, et si Michelet s'est déclaré là-dessus son élève, l'est-il *réellement?* Son style n'est pas celui d'A. Thierry mais les « mots d'historien », les termes-clefs de métier ont-ils la même extension chez l'un et chez l'autre?

On voit, par ces exemples, où je tends. A regretter, en somme, que l'auteur ait un peu trop masqué (et j'emploie ce terme à des-

sein, car à chaque page une note, une ligne décèlent une connaissance sûre et avertie des sources) les incidences que tous les événements historiques, menus ou graves, ont sur le vocabulaire. Raison d'économie? Je n'en doute pas : l'ouvrage se développait en proportions trop amples pour notre temps. Mais est-elle la seule? Je n'en suis pas aussi sûr. Le parti de conduire une enquête de cette sorte sur le plan du style est, en soi, légitime; des étrangers l'ont fait — Spitzer notamment — et il était bon qu'en France un maître introduisît ce point de vue dans nos études et montrât ce que l'on peut en tirer. Mais en s'y tenant avec une telle rigueur, Ch. Bruneau n'a-t-il pas marqué d'une certaine façon qu'il ne pouvait entrer dans la méthode, dans le système de vues qui était celui de F. Brunot quand celui-ci conçut son œuvre? Et si mon hypothèse est exacte qu'est-ce qui l'en empêchait? J'en reviens alors à ma question de plus haut : *Histoire de la langue*, qu'est-ce qu'un linguiste peut, aujourd'hui, entendre sous ces mots? L'ouvrage de Ch. Bruneau et quelques publications d'un tout autre caractère invitent à considérer ce problème. Ce sera pour une autre Mercuriale.

R.-L. Wagner

La langue et le style de Lamennais, par *Yves Lehir* [Thèse de l'Université de Paris] (Paris, A. Colin, 1948, 1 vol. in-8°, VIII-475 p.). — Cette thèse est utile. Lamennais a vraiment une langue et un style à lui, qui mériteraient d'être étudiés de près et leurs caractères sont ici bien mis en valeur. Le destin de ces thèses est triste en général, car peu de gens les lisent et leur mérite est éclipsé par des travaux de critique, plus brillants, qui s'appuient sur elles. L'auteur de celle-ci, du moins, n'a pas à se plaindre : Ch. Bruneau, dans son ouvrage, a rendu justice à ce travail en dégageant tout ce qu'il a apporté de neuf et d'original sur le style « biblique » de Lamennais. — R.-L. W.

Théorie de l'art et des genres littéraires, par *Jean Suberville* (Paris, Les Editions de l'Ecole, 1948, 1 vol., 466 p.). — Si ce livre était plus aéré, d'une présentation plus légère, je le dirais presque très bon. Tel quel, je doute que des élèves — pour lesquels il est écrit — le lisent jusqu'au bout. Mais les maîtres l'emploieront avec profit. La langue s'enseigne, le style même s'enseigne en partie; on a trop perdu de vue cela ces dernières années, mais on commence à revenir d'une méthode qui accordait beaucoup trop de crédit au développement spontané des élèves Dans ce genre d'ouvrages didactiques, mon goût va naturellement aux livres *d'exemples*, comme ceux, vraiment remarquables, que l'on doit à Mme Janet. Mais celui-ci, sous un apprêt doctrinal un peu trop raide, contient d'excellents conseils et quelques commentaires heureux. — R.-L. W.

NATURE

INVITATION AU VOYAGE. — Décidément un simple livre — j'entends un livre de Nature — est un entraîneur de choix à ce que mon ami Maurice Renard, mort si jeune, appelait le voyage immobile. Débarqué tout à l'heure d'un bref passage en la Grand' Ville, je trouve sur ma table de travail deux volumes arrivés en mon absence. Tous deux, quoique par des chemins différents, me proposent, avec le puzzle factice de pierre et de métal d'où j'arrive,

avec les Notre-Dame pour Américains, les Invalides coiffés d'hémisphères dorés, les javelots de tours Eiffel plantés au cœur de la nue, un contraste où je vois ample matière à réflexion.

L'un, consacré par Mme Marie Mauron au *Taureau* (1), m'invite à repartir pour la Camargue et les Espagnes; le second : *Nocturnes*, de Claude Boyer (2), me transporte par un coup de magie des Mille et une Nuits dans les régions plus âpres d'Ecosse et de Norvège. Et à peine les ai-je feuilletés que Paris, son énormité, ses petitesses, ses foules souterraines, ses splendeurs, ses misères, s'estompent déjà pour me laisser faire un grand saut vers autre chose que des moteurs suintant l'essence, les réclames aux vapeurs de mercure, les toits de zinc et les écailles d'huîtres des terrasses de cafés.

Le charme opère : cette plume de Flamant rose, Marie Mauron l'a ramassée pour moi sur une plage du Valcarès, et j'en fais tout de suite une clef de mes souvenirs. Son *Taureau* est à la fois une figure de mon zodiaque intérieur, une victime offerte en holocauste aux dieux antiques, enfin de nos jours, l'hôte des déserts de lumière liquide qui, bercés entre les deux bras du Rhône, donnent aux tardigrades que nous voilà devenus un écho du dynamisme des époques où la Nature chiffonnait encore la Terre pour la façonner en boule.

Si j'ouvre *Nocturnes*, j'y perçois le cri rauque des grouses qui rappellent au soir tombant, puis leur envol bruyant au signal du vieux coq gardien de la bande; j'y vois se répercuter de tristes landes sans fin où parmi les grisailles et les rocailles la bruyère s'efforce d'être rose — quand même.

Evocations de terres qui ont défendu leur virginité et dont les bêtes sont restées les seuls habitants. Au fond du décor de l'œuvre de Marie Mauron, la Camargue fait pendant comme à dessein au pays esquissé dans les premières pages de Claude Boyer. En cette imaginaire « Iscanie », qui cache sous son sobriquet un visage bien semblable à celui de l'Ecosse, s'étendent « des vagues de plateaux inhabités, couverts de landes, qui montent par paliers vers de vieux sommets usés par les âges lors des époques sans hommes. Le silence y égale la splendeur du paysage, dont l'arrière-plan s'estompe dans un horizon de vapeurs. « Du bétail à moitié sauvage, au long poil, armé de cornes redoutables, paît dans les herbages de la vallée. Des bandes de mouettes survolent la rivière et le lac, ou se promènent sur leurs bords. »

Ce bétail à demi sauvage, je vois son ombre se profiler sur le *Taureau*. La Camargue, ses manades errantes parmi les mirages des horizons surbaissés, où le ciel et l'eau ne font plus qu'une lointaine pâleur noyée dans du soleil! Que de fois j'ai parcouru sa *sansouire*, le terrain nu, couvert de salicorne aux grasses touffes

(1) *Le Taureau, ce dieu qui combat* (Albin Michel, Paris).
(2) *Nocturnes* (Fayard, Paris).

vertes et rouges, où les efflorescences salines diamantent le sable, où craque sous le pied un tapis de coquilles desséchées; le long des *drailles* — les chaussées qui divisent l'immense platitude en cuvettes salées ou saumâtres — la saladelle, la statice des vases, fait des bouquets mauves parmi les monticules de crottes de lapins. Pauvres rongeurs dont la méchante Couleuvre de Montpellier dévore les portées! Près des étangs, dans la boue sculptée de pieds d'oiseaux et de sabots de manades, on peut apercevoir — trop souvent de loin — des rangées de points clairs, sorties du pinceau soigneux d'un peintre japonais : les flamants. Ils marchent avec gravité pliant leurs compas, et soudain, si vous approchez trop, tout s'enlève d'un seul bloc. Un grand rideau bas sur l'horizon, ramant du rose, et qui disparaît pour s'abattre à des distances énormes.

Ils sont devenus très farouches, les flamants, depuis que les soldats d'occupation, durant la dernière guerre, les chassèrent sans merci, me disait M. Lomont au Mas du Salin de Badon. C'est là que s'ouvre la réserve naturelle de Camargue, dont M. Gabriel Tallon est le directeur, et M. Lomont le surveillant général. La moindre plante, le plus petit poisson, y sont protégés avec rigueur. On doit se cacher pour cueillir une salade de mer! Et voilà qui, chez l'humain, rachète bien des crimes inconscients, et fait vite oublier les méphitismes de la politique. Ah! sans doute, la Camargue compte, elle aussi, ses moustiques. Quand même, je préfère encore ceux de Camargue.

C'est là qu'on élève par grands troupeaux les taureaux qui alimentent, si l'on peut dire, nos arènes du Midi — descendants, assure-t-on, des aurochs de l'âge de pierre; et aussi les chevaux de race « camargue », petits-fils de l'équidé de Solutré, dont les cavernes préhistoriques dessinent la silhouette en rouge sur leurs parois.

Les taureaux de combat sont choisis parmi les « durs » des manades. Marie Mauron, après une partie de légende et d'histoire où elle retrace les mythes de Mithra, le dieu solaire, ancêtre des matadors, premiers sacrificateurs rituels du Taureau, nous donne une magistrale et minutieuse enquête sur la vie saisonnière d'une manade taurine : muselade, tonte, marquage, ferrage, transhumance, triage. Puis elle nous peint les aspects du jeu tauromachique, courses de cocarde, courses landaises, et la *corrida de muerte*, survivance des autels de Mithra. On reconnaît bien l'homme à ce précieux entretien qu'il fait de cet aspect de sa cruauté. Dans une bête naturellement paisible, il a suscité, il suscite chaque jour, à coups de trident et de banderilles, « le dieu qui combat » — un être rendu farouche par la rude liberté d'immenses espaces, et qu'on affole encore dans le *redondel*, avant de l'offrir en sacrifice aux millions de dieux modernes, les *aficionades* hurlants devant les prouesses de l'*Espada*, ou même

celles de la victime, si c'est un « cornupète de consideracion ».
J'entendis beaucoup de ce jargon au temps de ma jeunesse, dans mon Hérault natal. On allait alors comme à l'église vers les Béziers et les Nîmes; et les journaux locaux consacraient une rubrique à ce sport sanglant. Combien je préfère la plume de Flamant rose que Marie Mauron ramasse pour nous sur la plage du Valçarès!

Avec les *Nocturnes* de Claude Boyer, nous pénétrons dans une « réserve » plus profonde encore que celles qui n'ont pour but que la conservation d'une faune et d'une flore. Le nom de l'auteur, assure-t-on, est d'emprunt, et masquerait celui d'un des chefs de la grande édition française actuelle. Oh! si c'est exact — et j'ai toutes raisons d'y croire — que bénis soient les livres de pédagogie, s'ils doivent nous ménager de si heureuses voies de traverse! Ici l'écrivain nous montre le conflit de l'homme et des forces obscures de la Nature, bonnes ou mauvaises. Son héros, un faible, désarmé devant ses semblables, converse plus volontiers avec la Nuit, la Force, le Fatal, la Souffrance, la Mort. Même, c'est cette Mort, qui par un de ses curieux paradoxes, lui ouvre la porte du salut et le rattache à la vie au moment qu'il va désespérer. « Debout, lui dit-elle... Il faut combattre. Ta place est parmi ceux qui luttent. »

La conclusion du roman, car c'est un roman, mais dont il ne m'appartient pas de conter l'intrigue, est donc un hymne final au redressement de la volonté de l'homme. Par là, et par bien d'autres côtés, l'œuvre de Claude Boyer s'apparente aux plus beaux livres de Nature. Le drame de l'homme poursuivi par la Fatalité mais consolé par la Nature n'avait peut-être jamais été écrit sous cette forme : partout nous nous y sentons étreints par les attaches que la Nature incruste en nous comme des crampons de vigne vierge; partout nous respirons ce que la chimie appelle le principe actif, cette ferveur qui n'est pas donnée à tous pour l'âme du monde, et que Claude Boyer possède au plus haut degré. Et je m'en voudrais de ne pas louer dans ce livre les lithographies si compréhensives d'André Hofer, qui a su ne pas sacrifier au culte du modèle humain, de la scène de genre, et épouser la pensée de l'auteur, tour à tour calme et furieuse, avec de nobles avenues de parcs et de forêts, des collines onduleuses, des torrents, des déchaînements d'ouragans.

Invitation au voyage! Combien l'on aimerait revenir souvent de Paris, si l'on était assuré d'un nouveau départ vers de pareils horizons!

Marcel Roland.

PHILOSOPHIE

LA PHYSIQUE ET LES PHILOSOPHES

« Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique »?
(*Le Bourgeois gentilhomme,* acte II, scène VI)

J'ai sur ma table de travail les deux volumes de *la Physique moderne*, par Gaetano Castelfranchi, dans la belle édition française publiée sous la direction de Marcel Boll (1).

G. Gastelfranchi fut l'élève du grand physicien Max Abraham. Son ouvrage se recommande, au dire des spécialistes, par la sûreté des renseignements et par la valeur du plan adopté. L'auteur y expose de façon relativement accessible (pour le demi-profane) la succession d'expériences, de découvertes, de théories, touchant l'atomistique. Marcel Boll, toujours épris de clarté, doué d'un sens inné de la « pédagogie » a contribué, de son côté, à faciliter l'accès d'un domaine qui lui est familier.

C'est une saine lecture, pour qui se mêle de philosopher... et d'enseigner la philosophie. On ne réfléchit pas assez, d'ordinaire, — mais, au fond, cela vaut peut-être mieux, — que le maître de philosophie, comme à l'époque de Molière, doit (théoriquement) posséder un esprit encyclopédique. Les programmes scolaires lui en font une obligation.

S'agit-il de psychologie? Même si ses préférences personnelles le détournent du « biologisme », il lui est nécessaire de se tenir au courant des travaux de laboratoire, voire des recherches et des découvertes de la psychiatrie contemporaine. Se mêlerait-il, en effet, d'en discuter l'intérêt et l'opportunité, s'il ne les connaît pas *bien?*

Les mathématiques, dont il lui est enjoint d'enseigner l'objet, la méthode et le rôle, comment lui seraient-elles étrangères?

Quant à la physique, la chimie, la biologie, toutes ces sciences qui, depuis la fin du siècle dernier, ont progressé à vertigineuse allure, il a mission d'en dégager les caractères essentiels devant de jeunes élèves dont le moins qu'on puisse dire est que leurs connaissances *de base* sont souvent des plus incertaines...

Que faut-il encore au philosophe? Oh! peu de chose : des vues claires sur le droit, l'économie politique, l'histoire, la sociologie, les relations internationales, etc...; et, naturellement, une longue familiarité avec les penseurs de tous les pays et de tous les temps...

Sans ironie déplacée, sans vouloir le moins du monde « battre ma nourrice », comment ne pas songer aux paroles de Descartes, visant les théologiens (paroles pudiquement supprimées dans telle édition scolaire du *Discours*); et comment ne pas les appliquer

(1) Deux volumes reliés. Tome I, 408 p. grand in-8, avec 130 figures, prix : 1.500 fr.; Tome II, 432 p., avec 97 figures et 6 planches, prix : 1.880 fr. Dunod, éditeur, Paris, 1949.

aux philosophes, en cette fin de demi-siècle : « ...Je pensais que, pour y réussir, il était besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel, et d'être plus qu'homme »?...

...Alors, direz-vous, que convient-il de faire? Entendez-vous, comme certains révolutionnaires l'ont proposé, supprimer la philosophie dans la dernière année d'études secondaires?

D'abord, songez-y, l'existence même de ces classes vaut à la France une floraison philosophique plus abondante qu'en tous les autres pays où, seules, les Facultés dispensent cet enseignement. La fonction fait l'organe. Et qui donc suivrait même les cours des Facultés, en cette discipline, si la philosophie ne présentait plus guère de « débouchés »?

L'argument ne manque pas de poids. On lui pourrait seulement objecter qu'il traite le futur bachelier comme un « moyen », au lieu de le traiter comme une « fin », ce qui est peu conforme à la règle kantienne.

Heureusement, on ajoutera, non sans raison, que la formation intellectuelle et morale d'un adolescent se trouve utilement renforcée par cette *réflexion sur la vie*, cet effort d'unification du savoir que représente une année d'études philosophiques.

...Quand je dis : une année, c'est une façon de parler. L'année scolaire diffère étrangement de l'année légale. Sept mois environ, compte tenu des congés. Vingt-huit semaines, pour examiner tant et tant de questions parfois difficiles ou délicates, alors que, n'en doutez pas, « il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute »...

Les programmes, *de omni re scibili... et quibusdam aliis* nous doivent inciter au moins à beaucoup de modestie dans nos propos, si nous voulons éviter d'engendrer (spirituellement s'entend!) chaque année une couvée de blancs-becs vaniteux et superficiels.

J'entends encore — c'était en 1927, à la distribution des prix du Concours général, — André Cresson, stigmatisant les intransigeances doctrinales des « systématiques » Il se demandait presque anxieusement quelle doit être exactement la tâche du professeur de philosophie :

« Faut-il qu'il adopte une doctrine? Faut-il qu'il l'expose comme la seule véritable? Faut-il qu'il taise les objections qu'elle soulève, ou qu'il donne à croire qu'elles sont moins fortes qu'elles ne sont? Faut-il qu'il prêche? Faut-il qu'il essaye d'imprimer sur les esprits auxquels il s'adresse la marque indélébile de certains préjugés? Ou bien faut-il qu'il pose les problèmes en faisant connaître le pour et le contre? » ...Ce serait la seule attitude droite, répondait-il. Et il revendiquait pour le philosophe le droit et le devoir d'être en vue du progrès, « le professeur des ignorances humaines »...

Oui : soyons sincères et modestes pour faire des âmes modestes et sincères. Soyons clairs, pour faire des esprits clairs.

Quatre attitudes, au moins, se remarquent, chez les philosophes, à l'égard des sciences de la nature.

— Ou bien *l'évasion :* ne pas se soucier du savoir positif, être « du côté des anges », se mouvoir avec aisance au milieu des idées pures, effleurer comme l'hirondelle les réalités terrestres, puis remonter d'un coup d'aile vers le ciel... « Fuir, là-bas fuir, je sens que les oiseaux sont ivres »... Il n'est de vraie pensée que la poésie...

— Ou bien *l'acceptation :* l'effort d'un « honnête homme », au sens ancien, qui, perpétuel écolier, demande au spécialiste de l'instruire, parce qu'il n'est pas, lui-même, spécialisé. Curieux de tout, par fonction et par mission, il cherche non point à atteindre l'Absolu, — qu'il sait inaccessible, mais de quoi devenir moins ignorant. A son humble avis, le monde qu'étudie le savant et celui qu'étudie le philosophe ne sont point différents. Son rôle est de synthétiser de son mieux les vérités partielles qu'il peut recueillir. Jamais il ne s'imagine être *arrivé*, jamais il n'aura la hardiesse de dire : « Voici le but, je l'ai atteint »... et de l'indiquer à autrui... Il éprouve respect et gratitude envers ceux qui l'instruisent; il s'excuse volontiers de sa prétention à opérer ainsi, partout, des prélèvements sur l'essentiel de chaque discipline. L'idée lui semblerait bouffonne de se croire *supérieur* aux hommes de science, et de prendre à leur égard ce ton hautain, plein de superbe et d'outrecuidance qu'affectait autrefois l'officier de cavalerie vis-à-vis du fantassin.

— Ou bien *la haine :* si étonnant que cela paraisse, certains philosophes ne parlent de la science qu'avec un mépris vindicatif. Reprenant sourdement à leur compte la vieille querelle contre l'esprit « libertin », ces penseurs d'Ancien Régime voient dans le savant une sorte d'usurpateur. Ils le détestent. Et s'il leur arrive de suivre — de haut et de loin — le cheminement de ces roturiers, c'est un peu comme l'Anglais qui suivait le dompteur, avec l'espoir de le voir un jour déchiqueté...

Dans leurs écrits édifiants, figure en bonne place l'inévitable lieu commun, hérité de feu Brunetière touchant les « méfaits » de la science, sans oublier, bien sûr, le couplet sur la bombe atomique, mais en oubliant les raisons (non scientifiques, celles-là!) qui dressent les unes contre les autres les « puissances » du monde prétendu civilisé...

Joseph de Maistre, le vicomte de Bonald et le Père Dupanloup ne sont pas morts. Ni Chateaubriand : « Plusieurs personnes ont pensé que la science dessèche le cœur, désenchante la nature, mène les esprits faibles à l'athéisme et de l'athéisme au crime »...

— Enfin, *l'interprétation tendancieuse :* elle est fréquente. On lira des ouvrages scientifiques « en diagonale », hâtivement, car le temps presse. On y cherche quoi? — Un point d'appui, un tremplin, pour bondir *vers un but fixé d'avance.* De la sorte, on paraît

tenir compte du savoir... puisqu'on l'utilise. Tel ces anthropophages qui se vantaient d'avoir du sang européen dans les veines parce qu'ils avaient fait cuire et avaient mangé des explorateurs...

Claude Bernard exagérait sans doute en écrivant : « Un homme qui trouve le *fait* le plus simple contribue davantage à la recherche de la vérité que le plus grand philosophe du monde... »

...Mais il ne faudrait pas exagérer en sens inverse...

Et d'ailleurs, opposer Science et Philosophie n'est pas seulement une erreur : c'est une injustice.

Achille Ouy.

La psychologie des femmes (I. Enfance et adolescence), par *Hélène Deutsch*. Traduit par le Dr Hubert Benoit. Un vol. de 530 p. gr. in-8, de la Bibl. de Psychanalyse et de psychol. clinique (dirigée par Daniel Lagache, prof. à la Sorbonne). Press. Universit. de France, 1949. Prix : 600 fr. — Voici, traduit d'après la septième édition américaine, le livre du Dr Hélène Deutsch sur *la Psychologie des femmes*. Par malchance, je l'ai reçu au moment même où ma chronique d'octobre était déjà sous presse, ce qui fait que j'en parle avec beaucoup de retard. Le public des spécialistes et le grand public lui ont fait, je ne l'ignore point, l'accueil très favorable qu'il mérite.

Sur un sujet particulièrement délicat, l'auteur a trouvé le moyen d'unir une grande précision scientifique à un tact, une finesse dont, seule, peut-être, une femme était capable. Sa documentation est considérable et se poursuit depuis, je crois, plus de vingt-cinq ans. La psychanalyse s'est assagie, si l'on peut dire, et nuancée, après Freud et ses disciples immédiats. Edifiée, au départ, sur la théorie des instincts, ses bases se sont grandement élargies. Ce que j'ai appelé autrefois (vers 1920), les « trois dimensions » de la psychologie (biologique, sociale, différentielle) y sont représentées.

Le livre du Dr Hélène Deutsch a pour but d'expliquer la vie psychique normale des femmes et leurs conflits habituels. Comme elle le dit très justement, la santé psychique n'est pas l'absence de conflits, mais l'efficacité des méthodes utilisées pour les résoudre. La pathologie, — ici comme ailleurs, — nous aide à mieux comprendre le *normal*.

Les documents utilisés par l'auteur proviennent de ses observations personnelles, mais aussi des observations d'autres médecins et d'assistantes sociales. Le premier volume traite du développement individuel et de la personnalité féminine. Un second volume abordera le problème central de la féminité et le problème maternel.

Les dix chapitres du tome I sont, dans l'ordre : Prépuberté; puberté naissante; puberté et adolescence; menstruation; l'érotisme (la femme « féminine »); la passivité féminine; le masochisme féminin; la femme « active » (le complexe de virilité); l'homosexualité; l'influence du monde environnant...

Dans cette collection, parmi d'importantes publications, on nous annonce (pour paraître prochainement) un *Traité de Psychanalyse*, du professeur Daniel Lagache. Traité qui sera, nous n'en doutons pas, appelé à faire autorité.

Sagesse orientale et Science occidentale, par *Suzanne Vayssac*. Un vol. de 180 p. in-12. (Avec une présentation de l'auteur par Alain). Libr. philos. J. Vrin, 6, place de la Sorbonne, Paris (Ve), 1949. — Suzanne Vayssac, nous dit Alain, « est un des plus grands peintres qui aient existé... » J'ai connu d'elle, ajoute-t-il, quelques portraits, quelques paysages, « et surtout une quantité de dessins à l'eau-forte qui resteront, cela ne fait aucun doute, dans l'histoire de l'art de ce siècle... »

...Mais un grand peintre peut aussi nous apprendre à penser. Et, de fait, pour qui veut bien lire et non point parcourir hâtivement ce petit volume, on y trouve un exposé très serré de la science contemporaine. L'auteur a puisé aux meilleures sources, et elle cite ses références. A de sûrs indices, nous voyons qu'elle ne s'est pas bornée à découper dans ses lectures tels ou tels fragments significatifs. Elle en a saisi personnellement le sens et la valeur — « en profondeur »...

Si ses conclusions ont de quoi nous déconcerter, si elle aboutit à la sagesse orientale en partant de

la science occidentale, à Lao Tseu en partant de Louis de Broglie, il nous faut bien avouer, d'abord, que ce sont certains physiciens qui « ont commencé » à nous faire douter du réel tangible... Il nous faut avouer ensuite que Suzanne Vayssac ne *force*, ni ne *fausse* les théories scientifiques qui lui servent de point de départ.

Qu'il y ait des réserves à faire, c'est possible, et même certain. Par exemple, sur la croyance à la télépathie, sur la valeur de la contemplation (or, les mêmes réserves seraient applicables, *mutatis mutandis*, à la fameuse intuition bergsonienne), et quelques autres points encore. Mais de telles discussions traduiraient surtout des divergences d'opinion ou de position philosophique; et, pour être honnêtes, exigeraient de très longs développements.

Je préfère louer Suzanne Vayssac d'avoir témoigné d'une belle loyauté en évitant le dogmatisme tranquille, l'intolérance... Elle vient d'elle-même au-devant des objections (cf. p. 133 et sq.). Si son livre est une méditation sur la microphysique, ou, si vous préférez, une rêverie, c'est du moins une rêverie bien conduite, d'où jamais n'est bannie la lucidité.

Le dynamisme ascensionnel, par *Gustave L.-S. Mercier*. Un vol. de 325 p. gr. in-8. Press. Universit. de France, Paris, 1949. Prix : 500 fr. — Le XIXe siècle, admirable à tant d'égards, fut pourtant « stupide » quand il crut que son positivisme scientifique épuisait le réel, ou en donnait, tout au moins, une interprétation définitive...

En parlant ainsi, M. Mercier doit commettre une erreur de vocabulaire. Car la définition même du positivisme (on le lui a suffisamment reproché!) est de *renoncer* à la recherche des causes, et de proclamer la *relativité* de la connaissance...

Mais voici, continue l'auteur, que le XXe siècle apporte un message essentiel. Ce message est contenu dans les théories nouvelles (théorie d'Einstein, théorie des quanta, théorie de la mécanique ondulatoire) « qui renversent toutes les données précédemment consacrées ». ...La pensée philosophique doit prendre pleine conscience et possession de la masse d'éléments nouveaux mis à sa disposition par la science. Seule, elle peut en réaliser la synthèse.

Réfléchissant donc sur les conséquences de ces apports, et réagissant contre le scientisme par la métaphysique, M. Mercier construit un édifice philosophique qui ne manque ni d'ampleur, ni d'élégance. Il expose sa conception d'un Univers en cours de création permanente, où *tout* est vivant et se développe selon la loi du « *plus-être* ». Finalité, si l'on veut, mais non point au sens ordinaire. Disons plutôt activité intentionnelle ou encore — et c'est le titre de l'œuvre — *dynamisme ascensionnel*. N'allez point croire à un démarquage de *l'Evolution créatrice*. C'est autre chose, et qui nous ferait songer à Schopenhauer. Moins le pessimisme : car s'il y a *volonté d'être*, cette volonté est dirigée vers le plus grand bien. Tout est *organisé*, dans cet Univers en expansion, comme si la naissance et l'épanouissement de la liberté était le but visé par l'évolution. Donc, comme chez Leibniz, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Au surplus, il n'y a pas de *substance :* il n'y a que des *structures* et un principe universel d'*action*, un acte créateur incessant... La réalité véritable est immatérielle, de la base au sommet. L'Univers, en un mot, est comme le mode d'expression et d'« exercice » d'une Spiritualité causale.

Nous ne pouvons analyser dans son entier ce gros ouvrage, d'une intrépide originalité, où se déploie toute une philosophie de l'Univers et de l'Homme. L'argumentation en est serrée et ne laisse paraître aucune contradiction interne.

Timoléon, ou Réflexions sur la **Tyrannie**, par *Amédée Ponceau*. Editions du Myrte (Collection : Civilisation et Pensée), Paris, 1950. — Amédée Ponceau (1884-1948) fut, à Lyon, l'élève d'Edouard Herriot et de Colonna d'Istria. Agrégé en 1914, il part aussitôt pour la guerre, comme officier, et sera bientôt affecté à cette arme, alors si nouvelle et si dangereusement exposée : les chars d'assaut.

Professeur de 1920 à 1929 au Lycée et à la Faculté de Besançon, puis, de 1929 à 1947, successivement, aux lycées Saint-Louis, Michelet, Claude-Bernard et Janson-de-Sailly, il termina sa carrière à la Recherche Scientifique. Il eut ainsi la possibilité de mettre au point divers ouvrages : *Paysages balzaciens* (Renaiss. du Livre), *La voix de la faim et de la soif; Initiation philosophique* (2 vol., chez Marcel Rivière, 1948). Cette dernière œuvre dont nous avons parlé ici même (juin 1948) fut saluée unanimement comme un événement philosophique. Elle résumait toute

une vie de méditation et d'enseignement. On doit, dit Jean Laporte — qui est bon juge — inscrire le nom d'Amédée Ponceau au premier rang parmi les philosophes contemporains...

Cet éveilleur d'âmes eut une mort que chacun de nous peut secrètement lui envier : dans la solitude de la campagne normande, entouré de printemps et de pommiers en fleurs, une défaillance du cœur le saisit à sa table de travail (23 avril 1948), la plume en main, au moment même où il traçait quelques lignes empreintes d'une mélancolique sérénité : « ...Vient un jour où l'on ne laisse pas échapper l'occasion de mourir, — comme on ne laisse pas échapper, une fois par hasard, l'occasion de réfléchir... »

Que cet homme sage et doux nous donne, comme œuvre dernière, un pamphlet, c'est ce qui pourrait nous étonner. Pamphlet d'un ton pascalien, d'ailleurs inachevé, plus émouvant encore, peut-être, sous cette forme... Jaillissement d'une colère : la colère du Juste, contre l'iniquité féroce des puissants, des clans, des partis...

Louis Lavelle a écrit, pour ce recueil de pensées, une préface toute de noblesse et de profondeur. De son côté, Raymond Aron a composé une introduction à la fois vigoureuse et nuancée. Les fragments de *Timoléon* — écrit-il en substance — sont pleins de réminiscences platoniciennes; pourtant, ils traitent de l'actualité, à la manière des philosophes, c'est-à-dire pour y retrouver la marque des problèmes éternels. Et d'ajouter : « Un tel livre éveille la tristesse du dialogue impossible... » Hélas! en effet, on aimerait de discuter, sur plus d'un point, les propos de l'auteur trop tôt disparu. Mais quoi! Il nous a laissé son message, cette méditation « qui s'offre à nous, imparfaite et angoissante, animée par la seule passion de la vérité... » A nous d'en tirer des enseignements, et surtout de réfléchir à notre tour, même si nous ne devons pas aboutir aux mêmes conclusions...

Comme Vigny, comme Georges Duhamel, Amédée Ponceau croit à l'importance, et — qui sait? — à l'efficace de la pensée libre, indépendante de toutes les dogmatiques tyrannies partisanes. (« L'isolé, avec sa petite vie, qui passe à travers les événements, sauvera l'humanité... »). Il croit à l'action morale individuelle, celle dont parle Salavin dans *Le Club des Lyonnais*. Il souhaite l'avènement d'un Etat qui ne renoncerait pas à l'idéalisme. Louis Lavelle dira, résumant bien, sur ce point, la pensée d'Amédée Ponceau : « Les véritables relations entre les hommes sont des relations d'amour. »

Simone Weil, cette sainte, écrivait naguère : « *Pas de vérité sans consentement à la mort...* » Dieu sait qu'Amédée Ponceau songeait à la mort, et sans en être autrement troublé d'appréhension : mais pour donner plus de lucidité à ses avertissements, à ses remarques : volonté de vérité, de pureté, d'amour, contre la volonté de puissance... Ainsi pourrais-je définir le sens de cet *adieu aux vivants...* — A. O.

Ouvrages reçus. — De Camille Spiess : 1° *Mon Message* (une brochure aux Edit. Athanor, Nice, 1948. Prix : 30 fr.); 2° *Toi et Moi* (Un petit vol. de 75 p. in-12. Mêmes édit., 1949. Prix : 150 fr.); 3° *Max Stirner* (Une broch. Mêmes édit. Prix : 30 fr.).

De G. Dupont de Gols : 1° *Camille Spiess et la psycho-synthèse* (Une broch. avec hors-texte. Edit. Athanor, Lausanne, 1948. Prix : 1 fr. suisse); 2° *Psychanalyse et psycho-synthèse* (Une broch. Mêmes édit., 1949. Même prix); 3° *Freud et Spiess* (Mêmes édit., 1949. Même prix).

REVUES.

La Pensée (Revue du Rationalisme moderne). Nouvelle série, n° 25, juillet-août 1949 (64, bd Aug.-Blanqui, Paris-XIIIe. 160 p. gr. in-8. Prix du n° : France, 100 fr. Etranger, port en sus). — Dans ce numéro, noté particulièrement au sommaire : Frederic Engels, *Introduction à la « Dialectique de la Nature »*. (Inédit jusqu'à ce jour en langue française. Traduction soigneusement établie et revue par une équipe de linguistes et de savants); Marcel Prenant, *L'influence du milieu et de l'hérédité des caractères acquis* (suite); E. Kahane et V. Nigon, *Le problème de l'hérédité, son évolution;* A. Fougeron, *Le rôle du « sujet » dans la peinture;* Evry Schatzman, *La théorie cosmologique de Milne-Haldane;* André Parreaux, *Sur un type nouveau d'intellectuel que la Sorbonne ne produit pas...*

Revue de Psychologie des Peuples (Revue trimestr. Ab[t] : France, 500 fr.; étrang., 600 fr. Institut havrais de Sociol., etc. Boite postale 258, Le Havre, C. C. P. Rouen 907-79). — 4e année, n° 3, juillet 1949. Au sommaire : *Psychologie*

du peuple vietnamien, au travers de ses conceptions sur le rêve et ses légendes (G. Bois); *Psychologie du peuple irakien* (Naïm Kattan); *La pensée britannique et la pensée française devant les problèmes philosophiques* (André Leroy); *Réflexions sur les hommes représentatifs* (M. Cantor); *L'esprit territorial, d'après Angel Ganivet, essayiste espagnol* (G. Baldelli), etc...

Culture humaine (Revue mensuelle d'éducation générale). Edit. J. Oliven, Paris. (Le n° : 60 fr.). — N° de septembre 1949. Relevé au sommaire : *L'enseignement sexuel en Suède* (C. Germoz); *Les velléitaires et la volonté* (Achille Ouy); *Défense contre le machinisme* (L. Duplessy); *Lavoisier* (A. Fayol); Enquête sur les enfants et l'argent...

N° d'octobre 1949. 2e numéro spécial sur *le sens de la responsabilité* (Etudes de Renée Lebel, Oliver-Brachfeld, J. Guérin-Desjardins, André Bierre, Henry Mavit)...

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

LES FRESQUES DE L'EGLISE DU VIEUX-POUZAUGES. — Etonnantes richesses de nos monuments les plus modestes et richesses encore insoupçonnées! On pourrait croire qu'après tant de fouilles et de recherches, les édifices du Moyen Age nous ont livré tous leurs secrets. Il n'en est rien et la découverte récemment faite en Poitou (ou si l'on préfère, en Vendée) d'une suite de magnifiques fresques de la fin du XIIe siècle prouve qu'il y a encore de beaux jours pour les archéologues français. L'histoire de cette découverte est curieuse. Elle vaut d'être contée.

Situons d'abord le pays. Ce n'est pas une contrée qui attire spécialement les touristes ou les amateurs d'art. Entre Cholet et Fontenay-le-Comte, cette terre de bocages, au passé chargé d'événements, n'a pas gardé de son histoire beaucoup de témoins. Les guerres de Vendée ont été fatales à de nombreuses églises. Peu de sanctuaires anciens subsistent. Çà et là, pourtant, quelques édifices intéressants, mais surtout des petites églises rurales qui appartiennent pour la plupart, quand elles sont anciennes, au style roman poitevin. Car si ce terroir est un pays de marches, aux confins de l'Anjou, il reste pourtant du Poitou et l'influence des grands sanctuaires de cette école romane s'y ressent nettement.

Tel est le cas de l'église du Vieux-Pouzauges, humble église située dans un faubourg, ou presque, de ce chef-lieu de canton. C'est une petite église, mais elle est exquise avec sa bonne grosse tour carrée qui s'élève, trapue, au-dessus de la croisée du transept. Elle se détache sur un fond de verdure : paysage agreste et verdoyant.

L'édifice est très simple : une nef unique voûtée en berceau brisé dont les doubleaux retombent sur des colonnes surmontées de chapiteaux. Le transept et le chœur ont subi au XIVe ou au XVe siècle des transformations qui n'ont pas été heureuses. A l'extérieur, un porche roman, sans ornement. En somme, un petit édifice qui ne retenait pas spécialement l'attention, du moins jusqu'ici. Il était pourtant classé parmi les monuments

historiques et l'administration y avait exécuté, il y a quelques années, des travaux de restauration.

Voici un an, au cours de l'été 1948, un archéologue choletais visitait cette modeste église. Le soleil se jouait à travers les baies étroites de la nef romane; et ses rayons parurent accrocher aux yeux du visiteur quelques taches de couleur sur le mur septentrional. Il s'approcha : partout, sous le plâtre qui s'était écaillé, des peintures apparaissaient.

M. Chamard — tel est le nom du visiteur — revint peu après, accompagné de l'un de ses amis; délicatement, ils grattèrent le mur, et peu à peu ils mirent à jour une scène tout entière. Des sondages, effectués çà et là, leur permirent d'établir que le mur tout entier avait été peint à fresque.

L'administration des monuments historiques autorisa les deux « inventeurs » à poursuivre avec toute la prudence et le respect nécessaires l'œuvre entreprise. Les travaux commencèrent vraiment en novembre 1948. Quatre mois plus tard, presque tout le mur était décapé et les scènes enfouies depuis plusieurs siècles sous une couche de badigeon retrouvaient la lumière du jour et apparaissaient dans toute leur fraîcheur naïve.

Une telle trouvaille avait naturellement suscité l'intérêt des archéologues et des spécialistes. MM. Paul Deschamps, le sagace conservateur du musée des monuments français; Jean Verrier, inspecteur général des monuments historiques; Thibout, adjoint de M. Deschamps, vinrent sur place ou étudièrent les reproductions que l'on fit des fresques mises à jour. Tous furent unanimes à reconnaître que ces fresques étaient parmi les plus intéressantes de l'Ouest de la France et formaient un ensemble nullement indigne d'être comparé à celui de Saint-Savin-sur-Gartempe, par exemple.

Enfin, pour aider et les chercheurs et l'administration, une société savante voisine, celle de Cholet, prit en quelque sorte sous son patronage la continuation des travaux et c'est dans le bulletin de cette société que nous trouvons, sur les fresques du Vieux-Pouzauges, les premières études qu'elles méritent, une simple description d'ailleurs.

●

Ce qui constitue, en effet, une des originalités de ces fresques miraculeusement retrouvées, c'est moins peut-être leur qualité artistique, la fraîcheur et le charme de leur coloris que le choix des sujets traités, sujets assez rares sous cette forme et à cette date.

Le thème principal des cinq grandes scènes actuellement découvertes est tiré des évangiles apocryphes. Il s'agit de l'histoire d'Anne et de Joachim.

Joachim, parvenu à un âge avancé de sa vie sans postérité, s'en désolait et se plaignait au ciel de lui avoir donné une épouse

bréhaigne. Un jour, il eut l'impression, en montant au Temple pour y déposer ses offrandes rituelles et quotidiennes que celles-ci n'étaient plus agréées du Seigneur. Convaincu que Dieu l'avait abandonné, il se retira au désert, sans même avertir sa femme.

Mais, après quelque temps, il reçut la visite d'un ange qui lui donna ordre de rejoindre Anne. Accompagné des bergers auprès de qui il vivait, il se mit en marche et alla retrouver son épouse.

Celle-ci avait également été visitée par un envoyé céleste qui lui avait, de son côté, enjoint d'aller attendre Joachim près de la Porte Dorée.

Les deux époux se rencontrèrent avec joie et, après cette épreuve, Anne mit au monde la Vierge Marie.

Tel est le récit qui a été naïvement traduit par l'imagier des deux premières scènes des fresques du Vieux-Pouzauges. La première nous montre Joachim recevant la visite de l'ange. Celui-ci se penche vers lui et semble lui confier un secret à l'oreille. Joachim qui tient de la main gauche un bâton, esquisse de l'autre main un geste d'étonnement comme s'il doutait de la parole du messager de Dieu. Près de lui se tiennent deux bergers, des bergers musiciens : l'un souffle avec ardeur dans une corne. L'autre, prêt au départ, a déjà saisi son gourdin, sans lâcher pour cela l'indéfinissable instrument de musique qu'il tient dans sa main. A leurs pieds deux chèvres et quelques béliers broutent une herbe stylisée d'une façon singulièrement habile.

La seconde scène est touchante : c'est la rencontre d'Anne et de Joachim à la Porte Dorée. L'artiste ne savait trop comment symboliser la réconciliation des deux époux. Alors, il a placé leur visage l'un contre l'autre, leurs joues sont étroitement accolées et Anne en paraît toute décoiffée d'émotion. Le tableau est complété par une porte (la fameuse porte dorée) et par un fragment de muraille crénelée couronnée d'une échauguette de guetteur.

Au delà de la baie qui ouvre dans le mur, voici ensuite la troisième scène. [illegible] thème en a été plus souvent traité : c'est la Présentation de la Vierge au Temple. Joachim, vêtu d'une tunique rouge et d'un manteau gris clair, s'avance vers le Temple dont on ne discerne guère qu'une colonne surmontée d'un chapiteau. Anne tient par la main Marie enfant. Derrière eux, deux jeunes gens, couverts d'une tunique blanche agrafée à l'épaule, portent dans leurs mains des présents.

La quatrième scène ne comporte qu'un personnage. Une femme, vêtue d'une longue robe grise dont la partie inférieure est ornée d'une bande de broderie, monte les degrés de l'autel en tendant les bras. Il semble bien qu'il s'agisse là de la suite logique du tableau précédent, et cette femme serait Marie. Il est cependant curieux de noter que le peintre qui a pris soin d'identifier tous les principaux personnages en inscrivant leur nom à côté de

chacun d'eux, pour que nul n'en ignore, n'a rien inscrit près de celui-ci. Mais le nom a peut-être disparu.

C'est, en tout cas, la Vierge qui est représentée dans la cinquième et dernière scène. Elle est agenouillée, en prière. Elle élève les yeux vers le ciel et voit un ange qui se penche vers elle et lui tend une palme.

La simplicité des tableaux, la vigueur du trait, le choix habile des couleurs très simples mais contrastées heureusement, feraient déjà de ces fresques de petits chefs-d'œuvre de l'art du XII[e] siècle. Mais, à côté de ces grandes scènes, peintes pour l'édification et l'enseignement des fidèles, commentaire vivant des sermons prononcés en chaire, l'artiste anonyme a donné libre cours à son imagination et à sa verve. Et celles-ci étaient fort riches.

C'est d'abord, au-dessus des grandes scènes à personnages, une première frise de vingt-cinq centimètres de haut qui constitue comme le décor lointain des tableaux situés en dessous. N'oublions pas que les artistes ignoraient la perspective. Voici donc un enchevêtrement pittoresque de toits, de cloîtres, des hauts de maisons civiles ou ecclésiastiques. Voici de même des bateaux, d'étranges bateaux pontés et munis de toits. Le peintre a-t-il inventé tous ces détails? N'a-t-il pas eu plutôt sous les yeux quelque manuscrit à miniatures dont il a reproduit les encadrements? Nous pencherions vers cette seconde hypothèse.

Mais ce n'est pas tout : sur un deuxième registre, un peu plus élevé, court une autre frise d'un caractère plus simplement décoratif : des grecques séparées par des animaux symboliques.

Enfin, dominant le tout et constituant la frise supérieure, haute cette fois d'un mètre environ, une suite de tableaux enfermés dans des médaillons et séparés les uns des autres par des gerbes de blé ou des bouquets de fleurs est consacrée à l'un des thèmes iconographiques préférés des artistes du Moyen Age, les travaux des mois. Chaque mois est caractérisé par une scène traditionnelle : le mois de mai nous montre le chevalier s'apprêtant à partir pour la guerre. Son coursier est déjà sellé. Il a revêtu le casque et la cotte de mailles et saisi l'écu et l'oriflamme. Son épouse, près de lui, vêtue d'une longue robe verte, lui tend un bouquet et lui présente un miroir.

Le mois de juin est celui de la fenaison. La scène a malheureusement été très maltraitée, mais on devine encore la faux et le bas du corps du faneur.

Juillet est consacré aux moissons. Cette scène est, au contraire, excellente, le paysan est revêtu d'un chapeau à large bord. Il a le torse nu, une simple culotte lui laisse les jambes nues. Déjà les bottes s'alignent près de lui, il coupe les blés avec une faucille, délicatement. Puis, au mois d'août, ce sont les battages. Debout, tête nue, le paysan bat le blé au fléau.

Ce thème est très connu. On le trouve à Paris comme à Chartres, à Angers comme à Amiens. Mais jusqu'ici on le

rencontrait surtout dans la sculpture ou le vitrail et nous ne pensons pas qu'il ait été souvent adopté pour des fresques aussi archaïques. Les découvertes faites à l'église du Vieux-Pouzauges enrichissent donc singulièrement notre patrimoine artistique.

Tout n'est pas d'ailleurs révélé. En attendant que les fresquistes du musée des monuments français les aient relevées soigneusement, on continue à découvrir les murs. Dès maintenant, on peut se féliciter d'une telle trouvaille. Et féliciter aussi ces chercheurs de province qui, inlassablement, la curiosité en éveil, s'attachent à interroger les témoins de notre histoire et, d'abord, à les protéger. Archéologues de province, aux travaux enfouis dans de poudreuses publications que nul n'ouvre jamais, bien sûr, bien sûr. Et puis, telle luxueuse maison d'édition reproduira — d'une façon admirable d'ailleurs — les fresques du Vieux-Pouzauges comme on a publié celles de Saint-Savin ou de Tavant avec une belle préface pleine d'aperçus ingénieux. Mais l'on n'y verra même pas citer, dans cette magnifique publication, les noms des modestes archéologues qui sont à l'origine de cette œuvre. Et c'est pourquoi nous avons tenu, dans cette chronique, à leur rendre un juste hommage.

Jacques Levron.

L'occupation du Cotentin par les Anglais. — « Les tours, les murs et les vitraux de toutes les églises d'Avranches sont démolis; l'Hôtel-Dieu est détruit. On s'est battu à l'intérieur de l'abbaye de Savigny; l'église de Moitrey est à peu près anéantie, celle d'Ardevon, aussi; l'église Sainte-Marie du Homme est tombée en ruine; l'édifice paroissial de Sainte-Geneviève a été incendié, de même que les églises de Lendelin et de Surtainville... »

Est-ce le bilan de nos pertes monumentales au cours des combats de la Libération dans le Cotentin que nous livre ainsi le *Bulletin de la Société d'archéologie du département de la Manche?* Pas du tout, mais celui des ruines accumulées par vingt années d'occupation anglaise au quatorzième siècle et par les luttes qu'il fallut mener un siècle plus tard afin de délivrer le pays. Les archéologues et les historiens aiment assez de se livrer à ce jeu, plutôt mélancolique, des comparaisons et la conclusion de Bernard Jacqueline est que la situation matérielle et morale du pays à la fin de la guerre de Cent ans n'était guère enviable. Nous avons donné une faible part de cette énumération, mais il faudrait au moins ajouter que, moins heureuse qu'en 1944, l'église du Mont Saint-Michel avait été durement touchée...

L'Eglise Saint Michel du Mont / Depuis la tour tout en amont / Tout à coup en ruine vint / L'an mil quatre cent un et vingt / En la vigile Saint Mathieu / Sans blesser personne. Bénit soit Dieu...

Il faudrait ajouter qu'aux misères de cette guerre succédèrent les misères des épidémies : la cagoutille était une étrange maladie, sorte de peste. Les malheureux qui en étaient atteints devenaient blêmes comme la cire. Ils sentaient atrocement mauvais. Et puis, ils mouraient...

Misères morales : le schisme et les hérésies, naturellement, trouvaient des adeptes. Les évêques hésitaient entre les papes. Il y avait aussi les « collaborateurs » qui avaient embrassé la cause anglaise et étaient bien ennuyés du retour des Français. Vraiment, ces pages offrent un champ propice à la méditation, une méditation qui ne va pas sans quelque amertume... — J. L.

DANS LA PRESSE

Gœthe. — Que citer, que choisir dans les dix pages de ce numéro spécial sur Gœthe des « Nouvelles littéraires » (20 octobre)? Ces réactions imprévues, peut-être, ou du moins sans apprêt, de Paul Claudel et de Paul Léautaud, pour une fois réunis dans un sentiment commun. Claudel :

« — Que représente Gœthe pour vous?

« — Rien.

« — A-t-il eu une influence sur vous?

« — Aucune.

« — Vous intéresse-t-il davantage pour son œuvre littéraire ou pour son « art de vivre »?

« — Ni pour l'une, ni pour l'autre.

« — Quelle place vous semble-t-il garder aujourd'hui?

« — Je n'en sais rien, et ça m'est égal. »

Léautaud :

« Je n'ai pas grand chose à répondre à votre enquête sur Gœthe. Aujourd'hui, comme lorsque j'étais jeune, complètement fermé à cette littérature. Le « Faust », le « Second Faust », complètement illisibles pour moi. Quant à « Werther », j'ai une horreur sacrée pour ce genre de Mémoires. »

Chopin. — Parmi tant de publications suscitées par le centenaire (cf. « Larousse mensuel », octobre : *Frédéric Chopin* par Emile Haraszti), il faut particulièrement signaler le numéro spécial hors série de « Peuples amis », important par l'image comme par le texte.

Balzac à Alençon. — De Léon Gédéon, dans les « Nouvelles littéraires » (22 septembre), à propos des commémorations de *L'Année Balzac :*

« J'ai souvent entendu critiquer les commémoraisons littéraires par des personnes qui demeurent sceptiques sur leurs résultats. Or, à Alençon, ville qui ne compte pas ving mille habitants, un seul libraire a vendu, pendant les huit jours qui ont précédé et suivi les manifestations, soixante *Vie de Balzac* de Billy et plus de trois cents exemplaires de *La Vieille Fille* et du *Cabinet des antiques.* »

Jules Romains et Anatole France. — Le vingt-cinquième anniversaire de la mort de France n'a guère été l'occasion pour les uns comme pour les autres que de confirmer leur position... Mettons à part cependant l'article donné par Jules Romains aux « Nouvelles littéraires » (13 octobre) :

« C'est un des écrivains que j'ai admirés le plus tôt dans ma vie, et à qui mon cœur et mon esprit sont restés le plus fidèles. Chaque fois que j'ai pensé à lui, ce fut avec une nuance de plaisir, et j'ajoute : de bienvenue. Chaque fois, j'ai eu l'impression qu'en cherchant à travers son œuvre je trouverais un morceau, une page, qui, juste à ce moment-là, flatteraient mon humeur, ou l'apaiseraient, l'éclairciraient, y introduiraient un correctif salutaire. Alors que nous passons par des périodes où de très grands hommes nous indisposent, nous agacent, nous semblent soudain étrangers ou hostiles. (...)

« Quant au reproche qu'on fait à cette voix d'être d'une suavité trop étudiée et trop constante, il n'aurait de force que si l'euphonie qu'elle nous offre était une simulation, un placage rhétorique sans lien profond avec la nature de l'auteur. C'est bien tout le contraire. L'euphonie francienne correspond à une vocation et à un effort de l'homme tout entier vers la sagesse harmonieuse. Et c'est pourquoi elle séduit ceux même d'entre nous qui ont le plus d'antipathie pour la rhétorique et le faux bon style. Je dirai volontiers que l'euphonie francienne, comme celle de Renan, loin d'être obtenue par l'effacement d'une personnalité, l'érosion des caractères d'un art individuel, en traduit l'exigence suprême, l'achèvement. (...)

« Ai-je besoin de rappeler, aux lecteurs de bonne foi, que France avait beaucoup à dire, et que jamais chez lui le beau style n'a été l'alibi d'une pensée absente, ou défaillante? S'il faut encore l'affirmer, à l'adresse de quelques-uns, c'est qu'hélas! la faculté de discernement, le sens critique ont subi de notre temps des ravages peu croyables, analogues d'ailleurs à ceux qui ont frappé le reste de notre civilisation. En particulier il s'est répandu les superstitions les plus niaises sur ce qui constitue dans une œuvre la richesse de contenu et de signification, la profondeur. Nombre de petits messieurs, ou de jeunes personnes — pourtant de faible appétit philosophique, et de toute mince culture — souriraient ou me plaindraient si je disais que France est, chaque fois qu'il veut, un auteur profond. Eh bien! je le dirai tout de même (...). »

Le Courrier graphique (septembre-octobre) : *Les Artistes du Livre : Aristide Maillol*, par Pierre Mornand. — *Marat imprimeur. Les demoiselles de l'Ami du Peuple*, par Georges Danjon. — *Les dessins d'écrivains : Charles Baudelaire*, par J.-R. Thomé. — *Vieilles papeteries françaises. Les papeteries d'Annonay*, par Henri Gachet.

Répertoire. — Sur Balzac : *Balzac et l'Etrangère*, par Sophie Korwin-Piotrowska (« Peuples amis », octobre). — *Chronique de l'année Balzac II : amour, mariage, maquereaux*, par André Wurmser (« Europe », octobre; suite d'une première chronique consacrée, en septembre, au thème *Origine et mouvement ascensionnel de l'argent*).

Sur *André Maurois* : étude de Francis Ambrière, fac-similés, inédits, bibliographie, dans le numéro d'août-septembre de « Biblio ».

Aux Marquises, sur les traces de Gauguin, par A. t'Serstevens (« Nouvelles littéraires », 13 octobre). — *Braque ou la peinture sacrée* par Jean Paulhan (« Le Figaro littéraire », 22 octobre).

VARIETES

L'ALSACE-LORRAINE, TERRE FRANÇAISE. — Dans un des numéros du *Mercure* (1), il est fait état du désir exprimé par le peuple allemand, avant la guerre de 1870, du retour à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine. Il est possible, il est même certain que, dans la masse, était très répandue l'opinion que ces provinces devaient être récupérées en tant que territoires allemands; mais cette opinion n'était pas partagée par les Pouvoirs Publics, comme semble le montrer un document qui nous fut communiqué par le Dr Hugenschmidt au lendemain de la première guerre mondiale.

Le Dr Hugenschmidt était fils de Napoléon III; cependant sa naissance illégitime n'empêcha point l'Impératrice de lui porter intérêt et de lui témoigner toujours confiance et affection. Il participa aux préparatifs de son départ en Angleterre où il lui rendit souvent visite pendant son exil.

Il se trouvait, d'autre part, qu'Hugenschmidt était médecin de Clemenceau et lorsque celui-ci devint chef du gouvernement il ne manqua pas d'utiliser les possibilités que pouvaient lui offrir ces relations. Désirait-il des renseignements sur ce qui se passait chez l'ennemi, il envoyait Hugenschmidt à Londres et l'Impératrice expédiait en Allemagne ou en Autriche un de ses parents qui, comme membre d'une famille régnante, y avait libre accès, et elle donnait à Hugenschmidt les renseignements recueillis.

Au cours d'une de ces visites, en septembre 1917, elle donna connaissance à ce dernier d'une correspondance échangée en 1870 entre elle et le Roi de Prusse. La défaite était alors inéluctable et il apparaissait que le vainqueur voudrait réaliser les revendications allemandes sur l'Alsace-Lorraine. L'Impératrice voulut faire un dernier effort pour essayer de sauver ces provinces et écrivit personnellement au Roi de Prusse pour lui demander de ne pas profiter de sa victoire pour prendre un territoire français. De Ver-

(1) Ferdinand Lot : *Qu'est-ce qu'une nation?* (*M. de F.*, 1er mai 1949, p. 29.)

sailles, Guillaume I[er] lui répondit qu'il ne pouvait agréer sa demande et lui exposa ainsi les raisons de sa décision:

« Après avoir fait d'immenses sacrifices pour sa défense, l'Allemagne veut être assurée que la guerre prochaine la trouvera mieux préparée à repousser l'agression sur laquelle nous pouvons compter aussitôt que la France aura réparé ses forces ou gagné des alliés. C'est cette triste considération seule et non le désir d'agrandir ma patrie dont le territoire est assez grand qui me force à insister sur des cessions de territoires qui n'ont d'autre but que de reculer le point de départ des armées françaises qui, à l'avenir, voudraient nous attaquer. »

Ainsi donc, Guillaume I[er] et son gouvernement ne considéraient pas qu'il s'agissait de la récupération de l'Alsace-Lorraine en tant que terre allemande, mais bien de l'annexion de provinces françaises destinées à servir de glacis en avant de leur propre territoire.

Mis au courant, Clemenceau vit tout de suite l'importance de cette déclaration officielle. Nos alliés, peu désireux de nous voir nous agrandir, ne l'étaient guère d'appuyer nos revendications sur l'Alsace-Lorraine; ils considéraient qu'il s'agissait de l'annexion d'un territoire allemand et les précédents historiques ne suffisaient pas à les convaincre de la légitimité de nos demandes.

L'Impératrice était désireuse de conserver les lettres et documents en sa possession, les seuls amis qui lui restaient, disait-elle; aussi lors d'une première démarche elle autorisa seulement Hugenschmidt à prendre copie du document : c'était insuffisant, car il était nécessaire de pouvoir faire état de l'original. Mais elle avait toujours un vif attachement pour la France, sa patrie d'adoption, et, lorsqu'on lui eut exposé l'intérêt national qui était attaché à la possession de cette lettre, elle se décida à s'en séparer.

Ce document fut utilisé comme il convenait par Clemenceau : il contribua à convaincre nos alliés et fut ensuite déposé aux Archives Nationales.

A. Herpin.

UNE LETTRE INEDITE DE ZOLA. — La lettre qu'on va lire (deux feuillets de papier blanc, encre noire, recto des deux feuillets) est une réponse à une enquête à la fois littéraire et scientifique du professeur Lucien Cuénot, questionnaire prouvant qu'en 1894 les problèmes de l'hérédité tourmentaient déjà le biologiste qui fut un des premiers, avec William Bateson, à étendre les lois de Mendel au domaine zoologique. La source médicale des Rougon-Macquart est connue : Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux*, 1847-1850, 2 vol. in-8. C'est l'œuvre d'un médecin né à St-Brieuc en 1805, reçu doc-

teur à Paris en 1833. Cette simple confirmation présente infiniment moins d'intérêt que les renseignements fournis par Zola sur ses méthodes de création littéraire. Parmi les « grands savants » auxquels il fait allusion il faut assurément compter Claude Bernard, pour qui l'auteur des Rougon-Macquart nourrissait la plus vive admiration.

Claude Cuénot.

Médan, 28 août 94.

Monsieur,

C'est en 1868 que j'ai bâti tout le plan de mes « Rougon-Macquart », en m'appuyant sur l'ouvrage du docteur Lucas : « l'Hérédité naturelle ». J'ai tiré de cet ouvrage toute la charpente scientifique de mon œuvre. Mais je n'ai eu aucun détail biographique sur le docteur Lucas, j'ignore tout de lui, et je n'ai pu par conséquent songer à lui un seul instant en créant la figure du docteur Pascal, qui est toute d'imagination. J'ai simplement réuni en lui les traits épars de plusieurs grands savants.

Je vous remercie, monsieur, de votre sympathie littéraire et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Emile Zola.

GAZETTE

Jules Mouquet (1878-1949). — *C'était, lui aussi, un poète, ce Lillois, petit cousin de Samain, compagnon de jeunesse de Théo Varlet et de Roger Allard, avec qui il avait publié ses premiers vers, il y a un demi-siècle, au* Beffroi *de Léon Bocquet. Une plaquette,* Nocturnes solitaires, *tirée à cent exemplaires en 1901, « en la Maison des Poètes »; puis, cinq ans après, une exquise traduction des* Epigrammes de Léonidas de Tarente *(à qui Chénier avait emprunté sa* Mnaïs), *qui lui valut une lettre chaleureuse de Pierre Louÿs. Puis il parut se taire, jusqu'à cette année 1927, qui marqua tout d'un coup ses débuts de fin critique : la découverte d'un drame de Baudelaire, en collaboration avec Ernest Prarond,* Manoël. *C'est d'alors que datent notre amitié et la haute estime où les baudelairiens tiennent depuis plus de vingt ans ce chercheur infatigable et si modeste. On se souvient de la querelle des* Vers retrouvés, *où il eut le dernier mot.*

Je ne saurais, pour ma part, oublier qu'il a rendu, notamment, à Baudelaire un admirable sonnet, A Yvonne Pen-Moor, *digne de figurer aux côtés de la* Dame Créole *et de* Sisina, *et dont la muse pourrait bien être la mystérieuse Agathe de* Mœsta et Errabunda.

Nous devons encore à Mouquet l'irréprochable édition des œuvres complètes de Rimbaud de la Pléiade, en tandem avec Rolland de Renéville. Et combien d'autres précieuses études — dont plusieurs passèrent au Mercure *— comme* Rimbaud raconté par Verlaine, Baudelaire en 1848 *(avec W. T. Bandy), la révélation des vers de collège de Rimbaud et des vers latins, et du* Salon caricatural *de Baudelaire. Quelques mois avant sa fin, il avait mis au jour tout un recueil de vers de Germain Nouveau et deux textes inconnus de Verlaine et de Rimbaud. — Jules Mouquet, qui avait voué tout son être à la poésie, repose depuis le 3 novembre à Bagneux, auprès de trois poètes qu'il aimait et dont le plus jeune et le plus infortuné fut son ami et son contemporain : Oscar Wilde, Jules Laforgue et Léon Deubel, tous trois auteurs du Mercure — qui se devait de saluer sans retard le souvenir de ce très pur serviteur des lettres.* — YVES-GÉRARD LE DANTEC.

Les Huguenots français en Allemagne : Neu-Isenburg. — *A quelques kilomètres de Francfort-sur-le-Mein se trouve la petite ville de Neu-Isenburg qui, dans la semaine du 23 au 31 juillet, fêta le*

deux-cent cinquantième anniversaire de sa fondation; un livre joliment présenté par un éditeur de l'endroit (Buchdruckerei Ferdinand Bott) commémore cet événement et cette histoire déjà longue. Cela ne mériterait sans doute pas une chronique, si la ville allemande — que la cité de Gœthe aurait volontiers absorbée — n'était pas une création de huguenots français.

Elles venaient, en effet, de tous les coins de France, ces trente familles, comprenant 109 hommes, qui pour rester fidèles à leur foi quittèrent leur patrie en 1699. Comment lire sans émotion et sans regret leurs noms : Toulousan, Xandry, Joly, Rossignol, Renaud, Arnoul, Allard, Robert, Gallois, Martin, Olivier, Boutan, Vallon, Pigeon, Lombard, Michelet, Bernard, Louis, L'Oiseau, Roland, etc. On croirait parcourir la liste des hommes d'un village de chez nous qui auraient quitté leurs foyers pour répondre à quelque appel.

Ils étaient 109, ils sont maintenant 16.217 et constituent la plus importante cité créée par les réfugiés français; ils étaient huguenots, ils comptent parmi eux des catholiques; le maire actuel s'appelle Bauer, mais il existe encore des familles qui portent les noms de Gravillon, Tons, Diacont, Passet, Perrot. Ils étaient, nous apprend la statistique, surtout tisserands « faiseurs de bas », commerçants et cultivateurs, mais aussi boulangers, bouchers, forgerons, serruriers, ébénistes, chapeliers ou perruquiers. Ne nous étonnons pas qu'ils aient fondé une ville prospère et créé une industrie importante, voire même lancé une spécialité : les saucisses de Francfort. Ils n'ont pas négligé la vie intellectuelle, puisqu'ils possèdent une école professionnelle et une école secondaire, à laquelle ils ont naturellement donné le nom de Gœthe.

Les habitants de la petite ville rhénane n'ont pas oublié leur origine française et ils ont invité à leur fête commémorative le Consul Général de France à Francfort, dont l'allocution fut particulièrement bien accueillie. M. Décamps sut, en effet, dégager de cette « petite histoire » une grande idée : si, vers la fin du XVIIe siècle, un acte d'intolérance et d'arbitraire amena la fondation de Neu-Isenburg, sous le régime national-socialiste un sectarisme comparable obligea certains de ses habitants à chercher un refuge dans le « pays de la liberté », d'où leurs ancêtres étaient partis pour rester des hommes libres; maintenant encore, les millions de réfugiés qui attendent une nouvelle Ysenburg montrent que nous n'avons pas tous appris la tolérance.

Ainsi l'histoire du « village welsche » (à peu près : village français) s'intègre dans la grande histoire de l'humanité et de ses errements. — J.-F. ANGELLOZ.

Le livre du jour : « Thaïs ». — *Mon ami B... m'a appelé dernièrement au téléphone : « Alors, qu'est-ce que tu deviens? — Moi? pas grand-chose. — Dis-donc, ton Stello était bien ennuyeux. — Que veux-tu? c'est une étrange entreprise... — Ça va, ça va! Et qu'est-ce*

que tu lis en ce moment? — L'enracinement. — *Ah! je vois, des bondieuseries! Sais-tu ce que tu devrais lire?* — *Non.* — Thaïs, *mon vieux.* — *Qu'est-ce que c'est que ça?* — *Le dernier roman d'Anatole France.* — *Ah!* — *La sainteté mise à nu, dépouillée de tous ses artifices.* — *Tiens, tiens, ça m'intéresse.* — *Un livre salubre, je t'assure. France est notre grand creveur de baudruches.* — *De ...? comment dis-tu?* — *Baudruches! B comme Berthe, A comme Arthur...* — *J'y suis!* — *Tu dors?* — *Non, non...* — *Alors, c'est promis?* — *Quoi?* — *Tu liras* Thaïs? — *Tout de suite!* » *Et je raccrochai.*

Je n'ai jamais su lui résister... j'étais un peu vexé qu'il s'imaginât m'avoir appris l'existence de Thaïs (1). *Je l'avais questionné pour rire : j'avais bien lu déjà une bonne douzaine de feuilletons sur ce livre, qui tous en vantaient le charme inexprimable.* « *Il faudra donc l'exprimer* », *soupirai-je, et je me mis à lire avec beaucoup de curiosité. Au bout de cent pages, je courais toujours après le charme inexprimable; à la deux-centième :* « *Mais où se cache-t-il, bon Dieu!* ». *A la dernière, je demeurai confondu de mon insensibilité. Comment traduire ce que je n'avais même pas éprouvé? Dirais-je, comme Retz de La Rochefoucauld :* « *Il y a toujours eu du je ne sais quoi en M. Anatole France* »? *ou affirmerais-je hardiment que je savais trop bien ce qu'il y avait en lui, et ce qui n'y serait jamais? Je m'ouvris de mes doutes à mon ami B...* « *Je te plains, me dit-il. En tout cas, méfie-toi. Si tu dis du mal du livre, on en dira plus encore de toi.* » *Ce dernier trait acheva de me décider.*

Vers la fin du roman, un des personnages, le préfet de la flotte Cotta, admirant le destin et l'œuvre du héros Paphnuce, souhaite qu'un jour « *un écrivain habile* » *en écrive l'histoire. L'auteur a exaucé le vœu de ce haut fonctionnaire : on demande un écrivain habile, il se présente. Son* curriculum vitae *est bien rempli : poèmes, romans, dialogues, essais, et, ce qui ne gâte rien, les meilleures notes, les meilleurs certificats, bientôt l'Académie, la gloire. La maison France, Bergeret, Coignard et Cie, spécialités Sourire, Vittel et Cristal, exécute toute commande qu'on voudra bien lui confier; travail soigné, sans surprises, fini jusque dans le moindre détail. La méthode, non l'aventure. Le patron a préparé son sujet : les abonnés du* Monde *ont pu lire dernièrement deux chroniques, l'une sur saint Antoine, l'autre sur le moine égyptien Amati, où l'auteur de* Thaïs *semblait se faire la main, réunir en tout cas la documentation nécessaire à son prochain livre. L'Egypte alexandrine, les temps héroïques du christianisme n'ont plus de secrets pour lui, surtout depuis que M. Etiemble, son admirateur, lui a envoyé du Caire un plein tiroir de fiches; en même temps, les boutiques de brocanteurs se vident à sa voix de tous les objets d'art, vrais ou faux, se*

(1) Editions du Lotus.

rapportant à cette période de l'histoire; les boites des quais, fouillées avec patience, livrent quelques précieuses épaves qui échouent dans la librairie de l'érudit écrivain. Les visiteurs s'émerveillent des trésors de ce musée sur lequel règne un conservateur coiffé d'une calotte rouge; ajoutez une douillette robe de chambre, des pantoufles fourrées... le roman est fait, il ne reste plus qu'à l'écrire.

Le saint anachorète Paphnuce quitte son désert pour aller prêcher dans Alexandrie la courtisane Thaïs; il la convertit, mais la fatale beauté de la femme hante désormais ses jours et ses nuits. En vain se livre-t-il, au sommet d'une colonne, à d'extraordinaires austérités : il ne peut oublier Thaïs, qui meurt enfin en odeur, de sainteté, tandis que le misérable, accouru à son chevet, se répand en affreux blasphèmes. La morale, de cette histoire? Qui veut faire l'ange fait la bête, qui châtie la chair finit par y succomber, on ne méprise pas la femme impunément. Sur toutes les prétentions insensées à l'ascétisme et à l'extase, l'auteur verse intarissablement l'ironie, celle d'un esprit nourri de scepticisme et de sagesse, qui ne craint rien tant que le ridicule, et la grandeur.

Souriant, il s'amuse de nos folies, et d'abord de la folie de la Croix. L'Ecriture offre d'excellents sujets de plaisanterie... M. de Voltaire, de la Bible « enfin expliquée », tirait un florilège d'obscénités et d'horreurs; M. France n'a pas cette violence, ni cette fureur, ni cette espèce de pureté. Ecraser l'Infâme? à quoi bon? ne vaut-il pas mieux faire rire les honnêtes gens? « Ils estimaient que la chair ne saurait recevoir de plus glorieuses parures que les ulcères et les plaies. Ainsi s'accomplissait la parole des prophètes qui avaient dit : Le désert se couvrira de fleurs. » Et encore : « Il se leva, saisit un bâton noueux, image de la foi chrétienne. » Un dernier trait : « D'autres s'enfugaient au désert, espérant y vivre, soit dans la contemplation, soit dans le brigandage. » M. France a la partie belle, pourquoi faut-il qu'il se donne beau jeu? Quel saint a jamais raisonné comme son Paphnuce? « Pourquoi es-tu vertueux, si tu ne crois pas en Jésus-Christ? Pourquoi te prives-tu des biens de ce monde, si tu n'espères pas gagner les biens éternels? » Faux saint, saint de bazar... M. France a truqué les cartes. Fanatique et borné, son héros excite sa verve, mais Leibniz n'a jamais souffert des ridicules de Pangloss. La même tricherie apparaît dans les contes plaisants qu'il nous fait, de démons venant tenter les anachorètes; ces esprits n'ont de réalité que par rapport à l'être qu'ils tourmentent : or l'auteur leur prête une vie indépendante, nous les voyons se plaindre auprès des passants : « Je pleure et je gémis, parce qu'un des chrétiens qui habitent ici m'a battu avec des verges et chassé ignominieusement. » La plaisanterie est nulle, parce qu'elle repose sur une sottise.

Il y en a d'autres... M. France manquerait-il d'intelligence? Il y a du moins bien des choses qu'il ne comprend pas, et ne comprendra jamais. Ce qui est au-dessus du médiocre le gêne : il s'en délivre par la moquerie. Il en use avec la sainteté comme avec le génie; aussi bien les poètes de la jeune école sont-ils des « mystiques », et leur œuvre « le produit d'une sorte d'extase ». D'ailleurs, « M. Ghil dit qu'O est bleu, et M. Raimbault (sic) *dit qu'O est rouge ». Qui croire? Il a refusé de publier des vers de M. Mallarmé dans le* Parnasse contemporain. *« On se moquerait de nous », a-t-il dit. Inversement, il déclarait hier encore : « Je n'imagine pas qu'on ait jamais pu être plus intelligent que M. Paul Bourget ou M. Jules Lemaître. » Et il établit d'étranges parentés : « Le crime est devenu une sorte d'anomalie... C'est ce que M. Hector Malot a fait voir après Dostoïevski. » A ses goûts et ses dégoûts, on juge assez bien un homme; nous savons à quel niveau intellectuel se tient l'auteur de* Thaïs. *Vers le milieu de son livre se développe, à la faveur d'un banquet, une haute conversation philosophique entre différents docteurs; le lecteur s'attend lui aussi à un régal. Hélas! ces illustres convives débitent les plus écœurantes banalités. Ecoutons Zénothémis : « Aussi les femmes qui, d'ordinaire, sont moins réfléchies, mais plus sensibles que les hommes, s'élèvent-elles plus facilement à la connaissance des choses divines. En elles est le don de prophétie, et ce n'est pas sans raison qu'on représente quelquefois Apollon Citharède et Jésus de Nazareth, vêtus comme les femmes, d'une robe flottante. » Dira-t-on que l'auteur a voulu discréditer ces philosophes? S'il leur fait dire des sottises, c'est encore plus grave, c'est signe qu'il n'entend rien à une âme « un peu bien située », et le suicide d'Eucrite, qui ensanglante la fin de l'orgie, est une sinistre bouffonnerie : la vulgarisation, par l'image, des doctrines stoïciennes. Ah! M. France connait son Bréhier, et si Arius vient épouvanter Paphnuce par ses propos hérétiques, c'est que M. France a lu au moins un livre sur l'arianisme. De ce conflit de docteurs venus des quatre coins du monde spirituel, il ne s'élève que poussière et fumée. Grande leçon! chapeau bas devant M. France, qui a tout appris et tout méprisé — mais qu'a-t-il compris? Il a lu au fond de l'âme de Paphnuce, il y a démêlé la jalousie, l'hypocrisie. Quel psychologue! ce n'est pas à lui qu'il faut en conter, il fait la chasse aux illusions, aux sophismes, aux prétentions, aux légendes; sage, qui ne s'irrite même pas des folies humaines, tant il les trouve naturelles, satisfait seulement d'y échapper, de les percer à jour, mais, au delà de cette critique, inerte et impuissant.*

Cet esprit a le style qu'il mérite. Il règne dans son ouvrage le ton de la bonne compagnie; ce n'est pas l'allure d'un Saint-Simon, d'un Montherlant, non, mais quelque chose de policé, d'égal et de mesuré. Bon goût et bonne éducation. Aussi ne peut-il souffrir M. Zola. Je suis loin d'admirer sans réserves l'auteur des Rougon-Macquart, *mais je ne peux lire sans colère les pages où M. France*

prétend l'humilier. « Son œuvre est mauvaise, dit-il, et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés. » C'est presque un appel au meurtre... Bien sûr, M. Zola est mal élevé, il écrit pour la canaille; M. France écrit pour ceux qui se bichonnent matin et soir. Quelle douceur, dans une chambre coquette, de se plonger avant de s'endormir dans la prose de Thaïs! *Liquide et tiède comme l'eau du bain, transparente, émolliente... Rien de blessant, rien d'étonnant; tout y rappelle les meilleurs auteurs, nous sommes au confluent de toutes les bonnes habitudes. Mots déjà lus, paysages déjà vus, mais quel bien-être! « Le fleuve roulait à perte de vue ses larges eaux vertes où des voiles glissaient comme des ailes d'oiseaux, où, çà et là, au bord se mirait une maison blanche, et sur lesquelles flottaient au loin des vapeurs légères... Le soleil dorait les épis, et la fécondité de la terre s'exhalait en poussières odorantes. » Oui, cette mer perfide, ces perles humides, ces cheveux épars, ce long soupir, cette tête infortunée, cette rosée amère qui jaillit des yeux, ces âpres chemins, cet ardent soleil, ce fleuve à la barbe limoneuse, ce gouffre amer, ces flots d'amour, ces cimes tremblantes, cet essaim de riantes apparences, ces collines violettes, ce désert affreux, ces redoutables épreuves, ce front couronné de fleurs, cette tunique flottante, cette volupté divine, ce cœur inondé de joie, voilà bien le trésor homérique que se transmettent les princes de notre littérature, voilà l'héritage des quarante rois qui en mille ans firent M. France. Tout cela est bien rassurant. Mêlez-y des réminiscences du style évangélique, le pastiche souriant du Verbe, et vous aurez la prose de* Thaïs. *Bien difficile, qui ne trouverait pas à son goût cette délicate mixture! Jeunes écrivains encombrés de calculs, voilà la source pure où vous vous décrasserez, garantie naturelle, inoffensive, et captée avec le plus grand soin. Car la nature est le comble de l'art, vous ne l'ignorez pas, et Dieu sait tout ce que M. France a dû filtrer pour en arriver là! S'il écrit comme personne, c'est à force d'écrire comme tout le monde. Et modeste, avec cela! car en prenant le nom de notre pays, il a confessé qu'il était un auteur anonyme.*

HENRI COTTEZ.

P. S. — *J'ai transmis ce texte à mon ami B..., auquel je devais d'avoir lu* Thaïs. *Il m'a répondu par pneumatique : « Tu seras toujours en retard d'un jour! Anatole France n'est pas l'écrivain bourgeois que tu imagines... »* (supprimé à la demande de la Rédaction). — H. C.

Un épisode inconnu de la vie de Diderot. — *Puisque à la faveur d'un récent anniversaire l'œuvre de Buffon connait un regain de célébrité, il est juste d'associer à la gloire du* Grand Homme *le souvenir de ses collaborateurs. Un des plus dévoués fut Gueneau de Montbeillard, qui unissait aux mérites du savant les grâces du*

poète mondain; dans son château de Semur-en-Auxois, il réservait à ses hôtes un accueil inoubliable et selon la société qui l'entourait, il savait, dit le chevalier de Bonnard :

« Du cœur humain sonder les profondeurs,
Aux jeunes gens parler vers et musique,
A la beauté dire des riens flatteurs,
Avec les Grands raisonner politique... »
Poésies diverses de M. de Bonnard, p. 73
(A Paris, chez Desenne, libraire, au Palais-Royal, 1791.)

Peu soucieux de renommée, Gueneau de Montbeillard ne quittait guère le lointain Auxois et ses amis parisiens déploraient son absence. « Combien de fois je vous ai regretté!... » soupire Diderot, qui ajoute : « Si vous reveniez pour un moment à Paris, vous verriez avec quel empressement j'irais me jeter dans vos bras. Aimez-moi toujours, je vous en prie, car je veux être aimé de vous... Homme de bien, permettez que je vous embrasse encore une fois. » On chercherait en vain dans les tomes de l'édition Assézat et Tourneux la correspondance que Diderot adresse à Gueneau de Montbeillard. Elle est également ignorée de M. André Billy qui, selon sa propre expression, composa « sur la personne de Diderot » le livre « le plus complet ». Pour la découvrir, on doit consulter les volumes dédaignés de Pierre Bernard, le biographe de Buffon (1). *Celui-ci eut l'heureuse idée de publier, entre autres pièces justificatibes* (tome XI, *page* 369 *et suiv.*) *une suite de lettres de Diderot, qui ont ainsi échappé à la destruction. On ne peut que s'en féliciter; car le philosophe s'y peint au naturel et trahit une fois de plus l'enthousiasme de son cœur sensible, à l'occasion d'un incident domestique fort savoureux.*

En 1766, *Diderot engage à son foyer une jeune Bourguignonne, Louise Godenère, qui vient de quitter son village natal pour « chercher condition à Paris ». Dans le ménage de l'encyclopédiste, dont le train de vie fut toujours modeste, la servante se trouve naturellement mêlée à l'intimité familiale. « Car vous savez, écrit Diderot, que les domestiques, quand ils sont bons, sont des amis que le malheur nous envoie. » La piété de Louison qui « croit très fortement au diable » inspire aussitôt confiance à la dévote Mme Diderot, et ses airs de rustique ingénue ne laissent pas non plus indifférent l'inflammable philosophe. « C'est, dit-il, la créature la plus simple, la plus fidèle et la plus désintéressée que j'aie vue de ma vie. » Enfin la servante achève de gagner le cœur de ses maitres, en leur contant l'histoire de sa jeunesse infortunée. Touchante orpheline, elle fut odieusement dépouillée « par ses frères qu'elle a de plus servis gratuitement pendant deux ans ». Au récit d'une telle injustice, la tête folle de Diderot s'exalte. Il lui faut sur-le-champ devenir l'avocat de l'innocence persécutée. Heureusement Louison est originaire de Courcelles-*

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er novembre 1949.

Frémoy, petit pays voisin de Semur, et Diderot n'ignore pas que l'ami Gueneau n'épargne point ses peines, lorsqu'on fait appel à son dévouement.

Voilà donc notre philosophe qui multiplie en faveur de Louise Godenère les plus pressantes missives avec ce ton d'intrépide assurance qui indisposait tant les caractères ombrageux comme Rousseau : « Faites venir ses frères... Employez tout ce que vous avez de fermeté pour amener ces mauvais frères-là à la raison et à la justice. » Il s'agit avant tout de rendre à Louison « ses hardes et nippes »; en même temps, il conviendrait aussi d'obtenir pour elle « quelque chose de la succession de sa mère ». Gueneau de Montbeillard, qui connait bien le naturel de ses compatriotes, soupçonne la jeune paysanne d'être beaucoup plus futée que Diderot ne le suppose. Il consent pourtant à s'entremettre dans « cette déplaisante affaire ». Dès que l'impétueux philosophe en est informé, il accable son mandataire de nouvelles instructions : « Vite, vite, que je vous prévienne qu'il ne faut pas laisser connaitre aux méchants frères l'état des petits effets de Louison, il y en a quelques-uns qui viennent de sa pauvre mère, et qu'on lui disputerait peut-être. » Autrement dit, la finaude ne se contente plus de réclamer les « petits effets » dont elle ne put se charger au moment de son départ; elle entend désormais profiter de l'intervention décisive du châtelain de Semur pour s'approprier toute la garde-robe familiale.

Gueneau de Montbeillard intimide sans peine les « méchants frères » et il ne tarde pas à obtenir satisfaction. Mais son prompt succès l'inquiète et il ne peut s'empêcher de confier à Diderot les scrupules qui chargent sa conscience. Alors que la cause est gagnée, le fougueux défenseur de Louison se voit donc contraint d'accumuler à nouveau adjurations pathétiques et démonstrations juridiques : « N'ayez aucun remords sur les effets déposés. La mère les a donnés à sa fille; ils sont de très petite valeur. C'est le moindre dédommagement qu'on pût lui accorder des services continus qu'elle rendait à la maison... Ne craignez pas que je vous fasse complice d'une iniquité que je ne voudrais pas commettre... » Comme suprême argument, l'encyclopédiste en arrive même à invoquer le témoignage de la pieuse Nanette, qui cette fois approuve sans hésiter l'entreprise hasardeuse de son mécréant d'époux. En effet, écrit-il à l'ami Gueneau, « Mme Diderot qui n'a pas plus de foi en la morale des philosophes, que les philosophes en la probité des dévots, a été surprise de vos difficultés. » La caution était des moins suspectes assurément et fort propre à rassurer les âmes timorées.

Cependant Gueneau de Montbeillard reste encore sceptique. Alors commence, avec le dernier acte, la scène la plus pathétique du drame bourgeois qui se joue au foyer de Diderot. Maintenant que « le ballot est arrivé », le philosophe se drape dans son rôle de

grand inquisiteur et fait comparaitre devant le tribunal domestique la naïve enfant de la nature : « Je l'ai fait asseoir sur le saloir de sa cuisine, qui lui servait de sellette; je me suis mis sur la table qui m'a servi de siège criminel; et là, je l'ai interrogée sur faits et articles. Je compte sur la vérité de ses réponses comme elle sur la vérité de l'évangile. » Après des explications laborieuses, on aboutit à la transaction qui doit rassurer la conscience délicate du châtelain de Semur : « Pour finir toute discussion entre elle et ses frères, voici ce qu'elle leur offre; c'est, à leur premier voyage à Paris, de leur représenter toutes les nippes que vous lui avez envoyées, de leur laisser revendiquer tout ce qu'ils jugeront à propos, de revendre les effets revendiqués, et d'en partager le prix entre elle, eux et sa sœur. » Un tel désintéressement arrache les larmes. Pour rendre pleine justice à Louise Godenère, il est bon toutefois d'observer que la route est longue de Courcelles-Frémoy à la rue Taranne. Si l'un des « méchants frères » voulait entreprendre le voyage, il lui faudrait d'abord enfourcher le grison pour gagner Auxerre par petites étapes. Arrivé là, il devrait prendre place dans « le coche accéléré » qui, après trois jours de navigation, l'amènerait enfin au port Saint-Paul. Aussi on a tout lieu de croire que, malgré l'offre obligeante transmise par Gueneau de Montbeillard, la famille Godenère ne songea plus désormais à disputer à la protégée de Diderot « les nippes » de la succession maternelle. — HUBERT FABUREAU.

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1949

La table indique le tome et la pagination des textes publiés dans la première partie de chaque numéro de la revue. Le tableau de concordance ci-dessous permet de déterminer les numéros de la revue correspondant à ces références par tomes et pages.

La lettre M, suivie d'un titre de rubrique, désigne les textes parus dans la *Mercuriale;* on en trouvera le détail dans la table spéciale de la *Mercuriale* (p. 787), où les rubriques sont classées par ordre chronologique à l'intérieur de chaque rubrique.

Le mot Gazette désigne les textes parus dans la *Gazette,* et dont on trouvera le détail par ordre chronologique dans la table spéciale de la *Gazette* (p. 794).

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janvier N° 1025	Tome CCCV p. 1-192	1er mai 1029	CCCVI 1-192	1er septembre 1033	CCCVII 1-192
1er février 1026	CCCV 193-384	1er juin 1030	CCCVI 193-384	1er octobre 1034	CCCVII 193-384
1er mars 1027	CCCV 385-576	1er juillet 1031	CCCVI 385-576	1er novembre 1035	CCCVII 385-576
1er avril 1028	CCCV 577-768	1er août 1032	CCCVI 577-768	1er décembre 1036	CCCVII 577-800

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA MERCVRIALE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1949

ALLEMAGNE
(J.-F. Angelloz)

1er **Janvier** : *André Gide et l'Allemagne.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *Un grand roman catholique.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Gœthe face à la vie.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Grandeur et souffrances du poète.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Une explication marxiste de la Littérature.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Poésie de l'Apocalypse.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Charles Du Bos en face de Gœthe.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *L'Allemagne et la Révolution française.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *André Gide vu par Klaus Mann.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Les Congrès Gœthe.* Comptes rendus.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(Dr G. Contenau)

1er **Janvier** : *Babylone.* — 1er **Mai** : *La découverte de l'Asie.* — 1er **Octobre** : *Histoire de l'écriture.* Comptes rendus.

ARTS
(Lucie Mazauric)

1er **Janvier** : *Le Salon carré au Musée du Louvre.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *Chefs-d'œuvre de la Pinacothèque de Munich au Petit Palais.* — 1er **Avril** : *L'exposition Jongkind à l'Orangerie.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Van Dongen, Paul Colin, Zadkine, les graveurs contemporains.* — 1er **Septembre** : *Henri Matisse au Musée d'Art moderne. L'Exposition Poussin à la Bibliothèque nationale. L'Enfance à la Galerie Charpentier.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *A propos de l'exposition Giovanni Bellini au Palais des Doges à Venise.*

BELGIQUE
(René Lyr)

1er **Mars** : [*Poètes contemporains*]. Comptes rendus.

BRÉSIL
(Roger Bastide)

1er **Août** : [*Nouvelle équipe d'écrivains*].

BYZANCE
(Antoine Bon)

1er **Septembre** : *Etudes byzantines.*

CATHOLICISME
(A.-J. Maydieu)

1er **Juillet** : *Le catholicisme français au Canada.* Comptes rendus (par A.-J. M., Marianne Mahn).

CINÉMA
(Jean Quéval)

1er **Janvier** : *Les jeux olympiques.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *La belle meunière.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Une si jolie petite plage.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Tabusse et l'école protestante française.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Autour d'une histoire du cinéma.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Plaisir à Prévert.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Vivent les bons sentiments!* (*Le Crime des Justes, Le Silence de la mer, Winslow contre le roi*). Comptes rendus. — 1er **Août** : *Heureux les pauvres en argent, le royaume des films est à eux* (*Fabiola, Alice au pays des merveilles*). Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Renouveau du cinéma français.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Examen de conscience.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Un festival, des festivals.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Les déclinaisons de la folie.* Comptes rendus.

CIVILISATION ANTIQUE
(Fernand Chapouthier)

1er **Mai** : *L'éducation dans l'Antiquité.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Sur l'« Agamemnon » d'Eschyle.* Comptes rendus.

CORRESPONDANCE

1er **Juin** : *Lettre de M. Thadée Natanson. Réponse de M. Maurice Nadeau.* — 1er **Juillet** : *Lettre de M. Jean Paulhan. Réponse de M. Thadée Natanson.*

DISQUES
(Yves Florenne)

1er **Mars** : *L'offrande musicale.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *L'Enfant et les Sortilèges. Musiciens français.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Vue cavalière sur la symphonie.* Comptes rendus.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

(A. van Gennep)

1er **Janvier** : Saynètes folkloriques; *Mélusine et son mystère*, par Maurice Pottecher; *Les chants des provinces françaises*, par J. Canteloube; *Pourquoi et comment recueille-t-on la musique populaire?* par Bela Bartok; *Les Basques de Labourd, de Soule et de Basse-Navarre*, par Ph. Veyrin; *En Bretagne morbihannaise; coutumes et traditions du Vannetais bretonnant au* XIXe *siècle*, par H.-F. Buffet; *L'Auvergne et le Velay*, par Lucien Gachon.

GRÈCE

(André Mirambel)

1er **Novembre** : *Notes de littérature néo-hellénique*. Comptes rendus.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

(S. de Sacy)

1er **Mars** : « *La religion des Classiques* (1660-1685) ». Comptes rendus. — 1er **Octobre** : « *Correspondance générale* » *de Baudelaire;* « *Trente ans de vie sociale* » *d'Anatole France*. Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Le grand siècle*. Comptes rendus.

HISTOIRE DES RELIGIONS

(Albert Vincent)

1er **Avril** : [*A propos de l'ouvrage de M. Emile Mireaux sur Homère, etc.*]. Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *La religion d'Israël*. Comptes rendus.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

(Robert Laulan)

1er **Janvier** : *Le Vandalisme en France et ses ravages*. Comptes rendus. — 1er **Février** : *Le centenaire de la mort de Chateaubriand*. Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Du nouveau sur Montaigne*. Comptes rendus. — 1er **Avril** : *L'aide française à l'Italie en* 1848. Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Utilité des termites? Les adresses réclames et le commerce parisien au* XVIIIe *siècle. Noms de rues*. Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Enkomi-Alasia, capitale de Chypre au IIe millénaire avant J.-C. La grotte aux manuscrits hébreux du désert de Juda*. Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *L'incendie d'Argentorate en 96. Origines de l'Académie des Sciences*. Comptes rendus. — 1er **Août** : *Le trésor de La Bussière-Etable, et autres découvertes en Haute-Vienne. Un faux Ney. Un bâtisseur du faubourg Saint-Germain : le président Duret*. Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Médecine et Euthanasie*. Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Naissance de l'asepsie. Portraits sculptés de saint Louis et de sa famille*. — 1er **Décembre** : *Fossatum Africae. Un buste de Paris-Duverney par Lemoyne. Les peintures du chœur de Notre-Dame la Grande de Poitiers*. Comptes rendus.

JUDAISME

(David Scheinert)

1er **Novembre** : [*Unambo*, de Max Brod. *Nous de l'Espérance*, d'Edmond Fleg.]

LETTRES
(Maurice Nadeau)

1er **Janvier :** *Relève* 1948. Comptes rendus (par S. P., Y.). — 1er **Février :** *Les œuvres de Félix Fénéon.* Comptes rendus (par S. P., M. M., Yéfime). — 1er **Mars :** *La méthode d'André Dhotel.* Comptes rendus (par S. P., Y., Marianne Mahn, A. O.). — 1er **Avril :** *Malraux et la psychologie de l'artiste.* Comptes rendus (par Justin Saget, S. P., M. M.). — 1er **Mai :** *T. E. Lawrence « valet de chambre de l'idéal ».* Comptes rendus (par S. P., F. T.). — 1er **Juin :** Intérim : *Des essais de Paul Claudel.* Comptes rendus (par S. P.). — 1er **Juillet :** *Au cœur de Bernanos.* Comptes rendus (par S. P., F. T.). — 1er **Août :** *Sur André Gide.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B.). — 1er **Septembre :** *La part du feu.* Comptes rendus (par S., S. P.). — 1er **Octobre :** *Simone Weil et la réformation de l'homme.* Comptes rendus (par S. P.). — 1er **Novembre :** *Le deuxième sexe.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., F. T.). — 1er **Décembre :** *A propos de Louis Guilloux et de Jean-Paul Sartre. Le romancier et ses personnages.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B.).

LETTRES ANGLO-SAXONNES
(Jacques Vallette)

1er **Janvier :** *Ezra Pound.* Comptes rendus. — 1er **Février :** *Poètes de guerre de deux générations.* Comptes rendus. — 1er **Mars :** *Harley Granville-Barker et Shakespeare.* Comptes rendus. — 1er **Avril :** *Note sur la poésie dans le théâtre anglais contemporain.* Comptes rendus. — 1er **Mai :** *Une vue conservatrice de la culture.* Comptes rendus. — 1er **Juin :** *L'époque victorienne vue de notre temps.* Comptes rendus. — 1er **Juillet :** *Les nouveaux Yahous.* Comptes rendus. — 1er **Août :** *Les lettres anglaises au* xxe *siècle et les classiques.* Comptes rendus. — 1er **Septembre :** *Elizabeth Bowen.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *Anthologies récentes.* Comptes rendus. — 1er **Novembre :** *Gérard Manley Hopkins.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :** [*A propos de Bernard Shaw*]. Comptes rendus.

LINGUISTIQUE
(R.-L. Wagner)

1er **Juin :** *D'une destinée des langues mortes.* Comptes rendus. — 1er **Décembre :** *La langue française à l'époque du Romantisme.* Comptes rendus.

MÉDECINE
(Dr A. Herpin)

1er **Février :** *La lutte pour la vie chez les microbes.* Comptes rendus. — 1er **Mai :** *Utilité de la vaccination par le B. C. G.* Comptes rendus. — 1er **Juillet :** *L'insémination artificielle.* Comptes rendus. — 1er **Octobre :** *A propos du cancer.* Comptes rendus.

MUSIQUE
(René Dumesnil)

1er **Janvier :** *Berlioz à Notre-Dame. Concert de l'U.N.E.S.C.O. L'exploitation rationnelle des théâtres subventionnés.* Comptes rendus. — 1er **Février :** Intérim : *Lucifer,* de René Dumesnil. R. Dumesnil : *Théâtre de l'Arlequin. La Grande Duchesse* (Gaieté-Lyrique). *L'Auberge du Cheval Blanc* (Châtelet). Concerts : *Surya,* d'A. Bachelet; *Suite palestinienne,* d'André

Bloch; *le Tombeau de Chateaubriand*, de Louis Aubert. Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Mort de Dynam-Victor Fumet. Guignol* (Opéra-Comique). Comptes rendus. — 1er **Avril** : *La Vision d'Isaïe*, de M. Willy Burkhard. *Te Deum*, de Marc-Antoine Charpentier. *Reprise de « Marouf, savetier du Caire »*, de H. Rabaud, *et de « Pénélope »* de G. Fauré. Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Les représentations wagnériennes de l'Opéra. Un enchanteur : Villa-Lobos*. Comptes rendus. — 1er **Juin** : *L'Opéra de Vienne à Paris. Le concert Flagstad-Sebastian. Présentation nouvelle de « Giselle » à l'Opéra*. Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Les ballets de Monte-Carlo*. Comptes rendus. — 1er **Août** : *Le festival de la musique romantique à Strasbourg*. Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Le festival de Strasbourg; Le oui des jeunes filles*, de Reynaldo Hahn (Opéra-Comique); *Le concours international Marguerite Long-Jacques Thibaud*. Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Le prix de Rome de composition musicale. Le doux caboulot. Etude* (Opéra-Comique). Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Henri Rabaud*. Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Pierre de Bréville. Blaise le Savetier* (Opéra-Comique). *L'orchestre philharmonique de Vienne et Wilhelm Fürtwængler* (Opéra). Comptes rendus.

NATURE

(Marcel Roland)

1er **Janvier** : *Deux livres*. Comptes rendus. — 1er **Février** : *Le point de vue de Sirius*. — 1er **Mars** : *Musées*. Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Lumière dans les ténèbres*. Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Mæterlinck et la nature*. Comptes rendus. — 1er **Août** : *Buffon*. Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Violons d'Ingres*. — 1er **Octobre** : *Chronique du feu*. Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Les profondeurs de la mer*. Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Invitation au voyage*.

PHILOSOPHIE

(Achille Ouy)

1er **Février** : *L'Art et la Psychologie des peuples*. Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Rire, sourire, pleurer...* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Le raisonnement par analogie et l'automorphisme*. Comptes rendus. — 1er **Août** : *Etienne de Greff et la psychologie « clinique »*. Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Pensée logique et mentalité primitive*. Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *La Physique et les philosophes*. Comptes rendus.

POÉSIE

1er **Janvier** : André Fontainas : *Hugolâtrie*. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Février** : Maurice Saillet : *Moralité de « Fureur et Mystère »*, par René Char. Comptes rendus (par Justin Saget). — 1er **Mars** : Philippe Chabaneix : *Le patriarche et son troupeau*, par Francis Jammes; *Le pèlerin de la France*, par Paul Fort; *Poèmes en prose*, par Francis Carco. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Avril** : Maurice Saillet : *Les poèmes d'André Breton*. — 1er **Mai** : Philippe Chabaneix : *Les étapes de Jean Moréas*, par Alexandre Embiricos; *Cinquante sonnets du dormeur éveillé*, par Tristan Klingsor; *Pour la cendre d'Hélène*, par Lucien Feuillade. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Juin** : Maurice Saillet : *Le proête Ponge*. Comptes rendus (par Justin Saget). — 1er **Juillet** : Philippe Chabaneix : *Orages*, par François Mauriac; *Plénitudes*, par Robert-Edward Hart; *Ton silence, ô joie...*, par André Blanchard. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Septembre** : Philippe Chabaneix : *Mortefontaine*, par Francis Carco; *Ecluses*, par Jean Metzinger; *La maison blanche*, par Maurice Carême. Comptes rendus (par J. Pourtal de Lade-

vèze). — 1er **Novembre** : Maurice Saillet : *La vie dans les plis*, par Henri Michaux. *Le soleil des eaux* et *Claire*, par René Char. Comptes rendus (par Justin Saget). — 1er **Décembre** : Philippe Chabaneix : *La fête basque*, par Fernand Mazade; *Suite galante*, par Pierre Camo; *Le bois des adieux*, par Louis Pize. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze).

PORTUGAL

(Philéas Lebesgue)

1er **Juillet** : [Recherches nouvelles de formes poétiques]. Comptes rendus.

DANS LA PRESSE

Dépouillement mensuel des hebdomadaires et des revues.

QUESTIONS MILITAIRES

(Général G. Lestien)

1er **Avril** : *Géopolitique et défense nationale*. Comptes rendus. — 1er **Août** : *Du devoir d'obéissance et du devoir de désobéissance*. Comptes rendus.

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES

(Sébastien Corréal)

1er **Juin** : *Réapparition de Tocqueville*. Comptes rendus (par S. C., M. M.).

RADIO

(A. Dubois La Chartre)

1er **Février** : *Le Micro dans l'épi*. — 1er **Avril** : *La radio a-t-elle trahi?* — 1er **Juin** : *« Amours radiophoniques »*. — 1er **Août** : *Privilège de l'auditeur*. — 1er **Octobre** : *De la Télévue*. — 1er **Décembre** : *La femme à travers les ondes*.

SCANDINAVIE

(Lucien Maury)

1er **Janvier** : *Strindberg, une thèse, un centenaire. Réponse à une enquête de la revue « Svensk Litteraturtidskift »*. — 1er **Mars** : *Suède : Histoire, biographies, mémoires; Critique, Histoire littéraire*. — 1er **Août** : *Sigrid Undset : in memoriam*. — 1er **Novembre** : *L'avenir de Strindberg*.

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

(Jacques Levron)

1er **Avril** : *Stendhal et le naufrage du « Henri IV »*. Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Le Destin d'une armée allemande*. Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Les fresques de l'église du Vieux-Pouzauges*. Comptes rendus.

THÉATRE

(Dussane)

1er **Janvier** : *L'Etat de Siège*, d'Albert Camus, *spectacle de Jean-Louis Barrault* (Théâtre Marigny). — 1er **Février** : *Ardèle ou la Marguerite*, de

J. Anouilh (Comédie des Champs-Elysées). *Le partage de Midi*, de Paul Claudel (Théâtre Marigny). Comptes rendus. — **1er Mars :** [*Lectures; La mort de Jeanne Delvair*]. — **1er Avril :** *Das Kapital*, de Curzio Malaparte (Théâtre de Paris). *Le Prince travesti*, de Marivaux (Comédie-Française). — **1er Mai :** *Phèdre*, de Racine; *Iphigénie*, de Racine (Comédie-Française). Comptes rendus. — **1er Août :** *Les vignes du Seigneur*, de Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (Théâtre de Paris). *Le Roi*, de R. de Flers, G.-A. de Caillavet et Emmanuel Arène (Comédie-Française). *Les marionnettes du théâtre Saint-Michel de Nancy* (Conservatoire d'art dramatique). — **1er Septembre :** *Concours du Conservatoire. Concours des Jeunes Compagnies.* — **1er Novembre :** *Les confessions d'un auteur dramatique*, par H.-R. Lenormand. — **1er Décembre :** *Jacques Copeau.*

VARIÉTÉS

1er Janvier : Yves Florenne : *L'art dramatique vivant et les théâtres subventionnés.* — **1er Février :** Longworth-Chambrun : *Othello et ses interprètes.* — **1er Mars :** René Bailly : *La bonne dame de Pisan.* Jacques de Ricaumont : *Petite histoire d'un illustre almanach.* — **1er Avril :** Jules Mouquet : *Baudelaire, quai de Béthune. Identification d'un domicile du poète.* — **1er Mai :** Hubert Fabureau : *Français et Allemandes.* Dr Jean Bureau : *A propos de Flaubert. Le mariage de ses grands-parents maternels.* — **1er Juin :** Dr J. Borel : *La peste d'Athènes.* — **1er Juillet :** Robert Laulan : *Anatole France et les Stylites.* J. de Ricaumont : *Baden-Baden au temps jadis.* — **1er Septembre :** René Lalou : *Malcolm Mac Laren;* Malcolm Mac Laren : *Théo Varlet.* — **1er Novembre :** Elizabeth Meldrum : *Les animaux dans la poésie anglaise et la poésie française.* Jacques Levron : *De Janequin à Marcel Proust : autour des cris de Paris.* Paul Canestrier : *L'ascendance niçoise de Joseph et de Xavier de Maistre.* — **1er Décembre :** A. Herpin : *L'Alsace-Lorraine, terre française.* Claude Cuénot : *Une lettre inédite de Zola.*

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA GAZETTE

1er Janvier : P. L. : *La mort d'André Fontainas*. C. : *Chateaubriand à la Nationale*. Marie-Reine Garnier : *Aciéries du Pays de Galles*. Anonyme : *Lafargue-Laforgue. Sottisier*. — **1er Février** : *Légion d'Honneur. Erratum*. Robert Laulan : *Royaliste et régicide*. — **1er Mars** : Georges Duhamel : *Jean Blaizot* (1865-1949). Hubert Fabureau : *En marge des Mémoires d'Outre-Tombe. Sottisier*. — **1er Avril** : *Ezra Pound a-t-il trahi? Sottisier*. — **1er Mai** : *Légion d'Honneur*. Berthold Mahn : *Richard Maguet. Sottisier*. — **1er Juin** : Maurice Saillet : *Maurice Mæterlinck*. Sylvia Beach : *Une lettre sur Ezra Pound*. Henri Cottez : *Le livre du jour : « Paul et Virginie »*. — **1er Juillet** : Henri Cottez : *Le livre du jour : « Emaux et Camées »*. Marianne Mahn : *Rimbaud à la Sorbonne. « Charles Lamb »*. — **1er Août** : Henri Cottez : *Le livre du jour : « Les Lettres Persanes ». Sottisier*. — **1er Septembre** : Henri Cottez : *Le Livre du jour : « La légende des siècles ». « Stendhal journaliste »*. Fernand Letessier : *Lettres inédites de George Sand. A propos d'« Emaux et Camées »*. — **1er Octobre** : Antoine Orliac : *John Charpentier*. Henri Cottez : *Le livre du jour : « Stello »*. Pierre Cogny : *Baudelaire et « En Rade » de Huysmans*. André Lebois : *Christian Beck et Jarry*. — **1er Novembre** : *La bourse « Beowulf »*. Henri Cottez : *Le livre du jour : « L'Ensorcelée »*. Hubert Fabureau : *P. Bernard, éditeur et biographe de Buffon. Erratum*. — **1er Décembre** : Y.-G. Le Dantec : *Jules Mouquet* (1878-1949). J.-F. Angelloz : *Les Huguenots français en Allemagne : Neu-Isenburg*. Henri Cottez : *Le livre du jour : « Thaïs »*. Hubert Fabureau : *Un épisode inconnu de la vie de Diderot*.

TABLE DES SOMMAIRES

1949

CCCV — N° 1025. — 1er JANVIER 1949

CCCV — N° 1026. — 1er FEVRIER 1949

CCCV N° 1027. — 1[er] MARS 1949

CCCV N° 1028. — 1[er] AVRIL 1949

CCCVI — N° 1029. — 1er MAI 1949

CCCVI — N° 1030. — 1er JUIN 1949

CCCVI — N° 1031. — 1er JUILLET 1949

CCCVII — N° 1036. — 1er DECEMBRE 1949

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 7203 — 1949.
Dépôt légal : 4e trimestre 1949.